



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

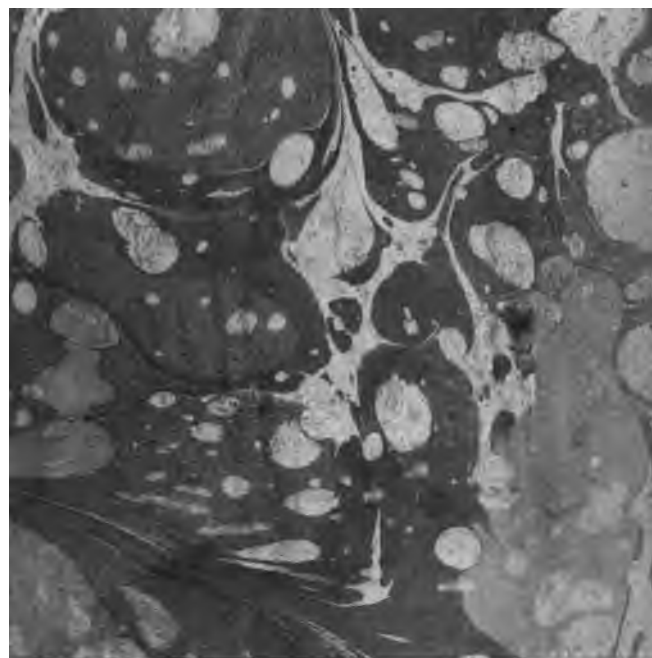
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

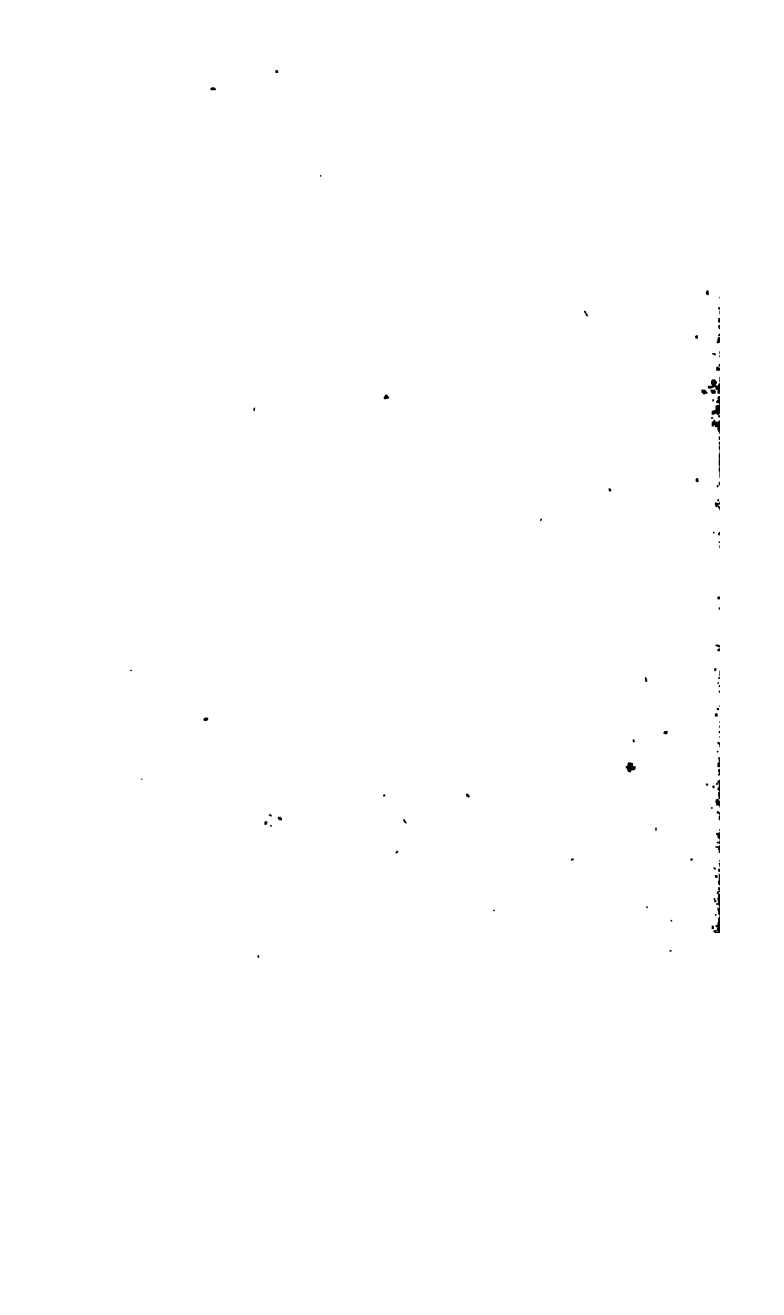
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

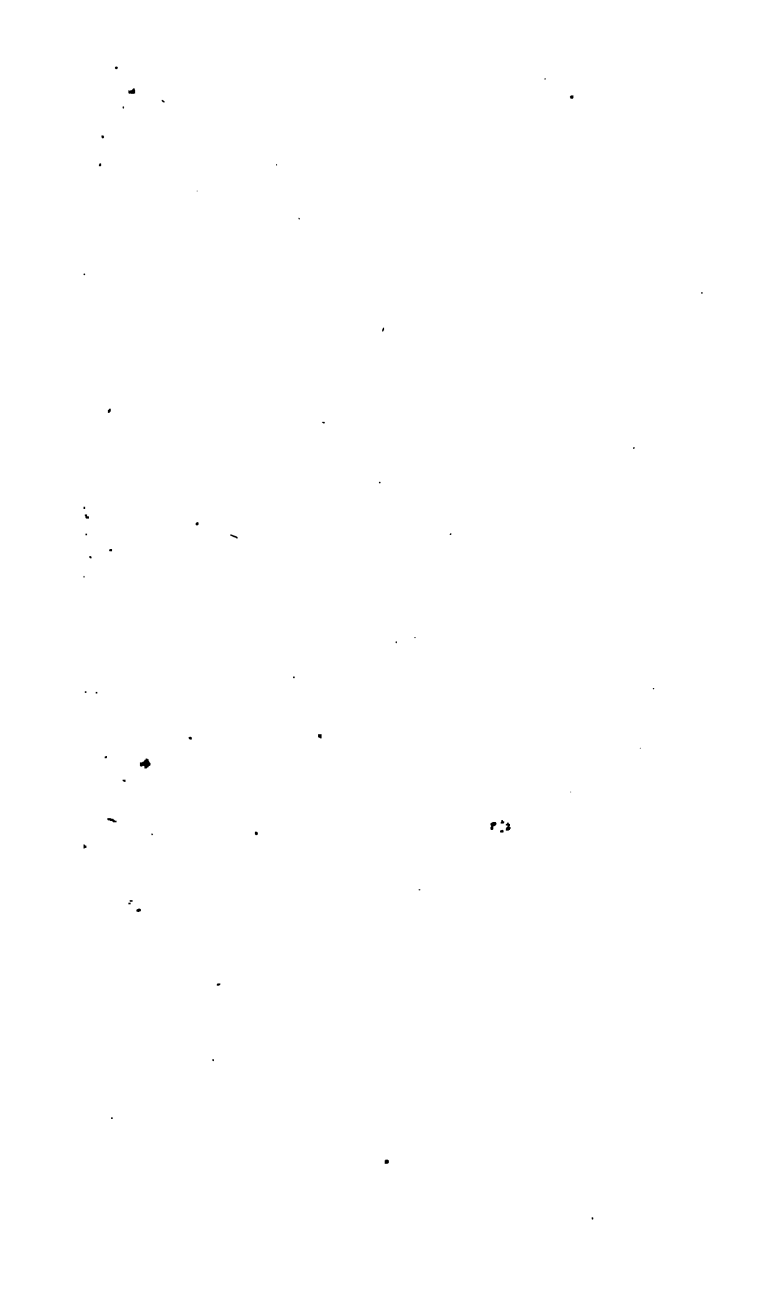
295. c. 5.











BIBLIOTHEQUE
FRANÇOISE,
OU
HISTOIRE
DE LA
LITTERATURE FRANÇOISE.

Dans laquelle on montre l'utilité que l'on peut
retirer des Livres publiés en François depuis
l'origine de l'Imprimerie, pour la connoissan-
ce des Belles Lettres, de l'Histoire, des Scien-
ces & des Arts ;

*Et où l'on rapporte les Jugemens des critiques sur
les principaux ouvrages en chaque genre
écrits dans la même Langue.*

Par M. l'Abbé GOUJET, Chanoine de
S. Jacques de l'Hôpital.

TOME CINQUIÈME.



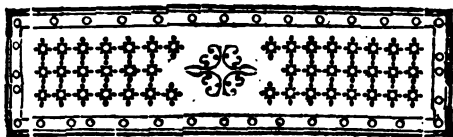
A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez { PIERRE-JEAN MARIETTE, aux
Colonnes d'Hercules.
HYPPOLITTE-LOUIS GUERIN, à
Saint Thomas d'Aquin.

M. DCC. XLII.

Avec Approbation & Privilège du Roy.





AVERTISSEMENT.

EN donnant les deux premiers volumes de l'ouvrage dont je publie aujourd'huy le cinquième & le sixième , j'ai invité ceux qui cultivent les lettres à me faire part de leurs lumieres , & je ne me plaindrai pas que cette invitation ait été inutile. On a goûté mon plan , on n'en a pas desapprouvé l'exécution . & l'on s'est empressé à m'offrir pour la suite des secours sans lesquels je marcherois avec beaucoup plus de peine dans la vaste carrière où je me suis laissé engager.

Ces secours sont de deux sortes : secours de livres , & secours de conseils pour la suite de mon travail , &

d'observations & de remarques pour ce qui en a déjà été rendu public. Entreprenant de parler de tous les livres François, il faudroit, s'il étoit possible, les voir tous, les examiner tous ; & cet examen , quelque attention que l'on y apporte , ne fuffit pas même toujours : il faut souvent chercher dans plusieurs livres écrits en d'autres Langues les jugemens que les Sayans ont porté sur ceux dont on a à parler , & les anecdotes qui regardent ces livres & leurs auteurs. Quelle reconnoissance ne dois-je donc pas à ceux qui m'ont mis à portée de faire ces recherches !

Que M. l'Abbé Sallier , Gardes de la Bibliothèque du Roi , me permette de la lui témoigner ici cette reconnoissance. Malgré ses travaux si multipliés , je l'ai toujours trouvé disposé à me communiquer avec empressement tout ce que

AVERTISSEMENT.

l'enferme le précieux thrésor qui est confié à ses soins , & qu'il enrichit tous les jours. Peu satisfait de m'accorder si libéralement tous les livres dont je crois avoir besoin, il m'indique souvent ceux que je ne connois point , & il en fait lui-même la recherche pour me les faire connoître.

J'ai trouvé le même accès dans les autres Bibliothèques de Paris , & le même zèle dans ceux qui les gouvernent. Ces savans Bibliothécaires sont assez connus , & ils n'ont pas besoin de mes éloges.

M. de Bombarde & M. le Marquis de Calviere , qui ont formé l'un & l'autre un très-beau recueil de nos Poètes François , & plusieurs membres illustres de l'Académie des belles Lettres , m'ont aussi ouvert leurs riches cabinets. Je ne dirai donc point ce que l'Abbé de Marolles disoit autrefois à son

vj *AVERTISSEMENT.*

ami l'Abbé de Castellan , que les livres étoient perdus pour le public dès qu'ils étoient renfermez dans ces vastes Bibliothèques ; ils ne sont perdus que pour ceux qui ne veulent point les voir , & pour moi je puis assurer que je n'ai point rencontré d'avare sur cet article.

Combien même de Savans , ou d'amateurs de la littérature , qui vivent dans la Province , ont prévenu sur cela mes besoins , en m'offrant d'eux-mêmes la communication de tout ce qu'ils possèdent , en m'indiquant ce qu'ils ont de plus rare , & en se montrant disposez ou à me l'envoyer , ce que plusieurs même ont fait , ou en m'en donner des notices plus que suffisantes.

La meilleure maniere de leur en témoigner ma juste reconnoissance , ce seroit de faire de leurs avis & de leurs instructions un usa-

AVERTISSEMENT. vij

je qui pût répondre à leur zèle ,
à leurs lumieres , & à l'attente
du public. Mais si je n'ose me
flatter d'en avoir fait un usage si
excellent , je puis afflurer du moins
que je l'ai tenté , & j'espere que
l'on me saura quelque gré de mes
efforts.

C'est à ces mêmes Savans que je
dois une partie des additions &
corrections que j'ai données dans
la seconde édition des deux pre-
miers volumes de mon ouvrage ,
& que j'ai fait imprimer séparé-
ment pour ceux qui n'auroient que
la premiere édition. C'est aux
mêmes que je suis redevable d'un
grand nombre des observations
& des remarques qui vont servir
à perfectionner mon troisiéme &
mon quatriéme volume , ou du
moins à en diminuer les omiffions
& les défauts. On m'a conseillé
d'en faire part ici , & je me suis
a iiij

viii. *AVERTISSEMENT.*

rendu volontiers à ce conseil. J'y ferai même entrer quelques corrections & additions qui ne font point partie de celles que j'ay données sur les deux premiers volumes. Je ne puis mieux prouver , ce semble , mon exactitude & ma docilité.



CORRECTIONS ET ADDITIONS

Pour les deux premiers volumes.

L Es écrits françois sur la grammaire, l'éloquence, les étymologies de notre langue, nos proverbes ; les traductions des anciens Orateurs, & les ouvrages d'éloquence de nos Orateurs modernes sacrés & profanes, dont j'ai omis de parler, sont en trop grand nombre pour que j'entreprenne ici de m'étendre sur chacun d'eux. Ce détail fera peut-être quelque jour la matière d'un nouveau volume en forme de supplément. Je pourray y faire connoître en particulier les ouvrages suivans.

1. *Les Remarques sur la langue françoise*, par le sieur Cotelendi, insérées dans l'ouvrage qu'il donna en 1700. à Paris, in-12. sous le titre de *Saint-Evremoniana, ou Dialogues des nouveaux Dieux, &c.*

2. *L'Etymologie ou explication des proverbes françois*, divisés en trois livres,

par chapitres , en forme de Dialogues ,
 par Fleury de Belinghen , à la Haye ,
 1656. in-8°. Je n'ai cité que l'Essay
 que l'Auteur avoit publié en 1653.

3. *Les Proverbes en rimes , ou les
 rimes en Proverbes , tirés en substance ,
 tant de la lecture des bons livres , que de
 la façon ordinaire de parler , & accommo-
 dés en distiques ou manieres de Sentences ,
 &c.* par le sieur le Duc , à Paris , 1665.
 in-12. 2. vol. L'Auteur dédie son livre
 à ses amis , mais il a dû les ennuyer par
 la prolixité de ses complimens , & par
 le pompeux galimathias qui regne dans
 sa dédicace. Sa Préface est dans le mê-
 me goût ; & tout ce que l'on y apprend ,
 c'est que le sieur le Duc aimoit les
 proverbes , qu'il les recueilloit de tous
 les livres où il en trouvoit , qu'il en
 amusoit ses amis , & que ceux-ci lui
 ayant conseillé d'en faire part au public ,
 il les mit en rimes , les rangea par or-
 dre alphabetique , & les livra à l'impres-
 sion. On en trouve un grand nombre
 qui ne meritent que fort improprement
 le titre de proverbes ; ce sont plutôt
 des sentences ou pensées morales , qui
 ont du moins le merite d'être fort
 courtes.

4. *Les Remarques sur la langue fran-*

AVERTISSEMENT. xj

goise, de René Bary, dans sa Rhétorique, où ces remarques sont sous le titre d'*Usages des mots & des phrases*, pages 253. & suivantes de l'édition de 1663. à Paris, in-12.

5. Le Discours sur les difficultés de la langue françoise, qui est à la fin de *la Politesse de la langue françoise*, de Noël François, troisième édition, à Paris, 1664. in-12. Ce traité de la politesse de la langue françoise n'est au reste qu'un extrait des remarques de Vaugelas, & de la censure de ces remarques par la Mothe le Vayer.

6. Lettre d'Antoine de Laval à M. Hinselin, où il fait l'apologie de sa manière d'orthographier: elle est dans la préface de sa paraphrase sur les Pseaumes, à Paris 1605. in4°.

7. *Le Prédicateur*, à Paris, 1638. n-8°.

8. Un endroit du troisième tome des œuvres mêlées de M. de Buffuy-Rabutin, édition d'Amsterdam in-8°. L'Auteur y agite cette question, s'il est nécessaire que les gens de qualité étudient, & à quel genre d'études ils doivent s'appliquer; & à cette occasion il traite de la grammaire & de l'éloquence, aussi-bien que de la Logique, de la Physique, &c. a vj

xij **AVERTISSEMENT.**

9. *La censure des vices & des manieres du monde*, troisième édition, à Paris, 1715. in-12. Le quatrième chapitre de cet ouvrage est un petit traité *du Prédicateur apostolique*, où l'on trouve des regles excellentes pour la prédication & pour l'éloquence de la chaire, soutenues d'exemples tirés des Saints Peres, & écrites d'un stile mâle, élégant & très-pur. Cette troisième édition est augmentée des *Entretiens de Palémon & d'Aristarque*, sur la critique du mauvais langage, & sur la Rhétorique de saint Augustin. Il y a deux parties dans ces entretiens : la première regarde la langue, & ce que l'Auteur en dit, est curieux & bien traité. Il établit surtout la justesse de l'expression avec beaucoup de solidité, & sa critique paroît toujours bien fondée.

10. Le panégyrique de Théodore, écrit en latin par Pacatus, traduit en françois par Florent Chrestien, in-8°. à Paris, 1608.

11. Traduction du même panégyrique, par M. Andry, à Paris, 1687. in-12.

12. Discours sur la clarté & le sublime, par M. de Marivaux, dans le *Mercure de Mars* 1719. Il est vrai que

ce discours n'est pas analogue au titre : car en parlant de la clarté , l'Auteur le fait d'une maniere si obscure , qu'il est quelquefois impénétrable.

13. Dans le chapitre des Rhétoriques des anciens , j'ai parlé de la Lettre de M. Huet à M. le Duc de Montausier , pour deffendre son sentiment sur le passage de la Genese , contre celui de Longin & de M. Despreaux , de la réponse de celui-ci , & de l'avertissement de M. Renaudot : mais j'ai oublié de parler de la réponse violente qui fut faite à cet avertissement , & que l'on trouve , sans nom d'Auteur , dans la Bibliothèque choisie de le Clerc , tome 26. J'ai oublié aussi les remarques de le Clerc sur la dixième réflexion de M. Despreaux sur Longin. On a ces remarques dans le tome 26. de la même Bibliothèque choisie. Ces deux pièces ont aussi été réimprimées dans le quatrième tome des œuvres de M. Despreaux , à Amsterdam , 1717. in-12. En ajoutant ces deux écrits à ceux dont j'ai fait mention , on aura , je crois , toutes les pièces du Procès.

Je n'étendrai pas davantage cette liste d'écrits : on m'a envoyé les titres d'une vingtaine d'autres ; mais n'en

xiv *AVERTISSEMENT.*

connoissant rien de plus pour le présent , je n'en dirai rien ici. J'espère d'ailleurs que la moisson deviendra plus ample dans la suite , & il sera toujours assés tems de revenir sur mes pas.

Avant de quitter les deux premiers volumes , je dois avertir que les Plaidoyers de M. le Noble , dont j'ai parlé , ne sont point d'Eustache le Noble , si connu par ses écrits satiriques , mais de M. le Noble Substitut du Procureur Général du Parlement de Roüen , qui avoit épousé une fille de M. le Diacre des Effarts, Conseiller au même Parlement.

Voici encore deux remarques que je dois à M. Lautour du Chatel, & que je donne sur son autorité , l'une que le sieur *Poulain* , Auteur des *Rapports de la langue latine à la françoise* , étoit un Prêtre Lorrain , qui se retira depuis à Geneve , où il embrassa la Religion protestante ; l'autre , que Gaspard de Tende , à qui l'on doit les *regles de la traduction* , où il a pris le nom de l'Estang , étoit petit-fils d'Annibal , fils naturel & légitimé de Claude de Savoye, Comte de Tende.

AVERTISSEMENT.

Corrections & Additions pour le troisième volume.

J'Ai cité dans l'Avertissement du troisième volume , *page v.* la Dissertation de M. l'Abbé Sallier sur les poésies manuscrites de *Charles Duc d'Orleans*. Mais il y a eu plusieurs princes de ce nom , & l'on m'a demandé qui étoit celui dont les poésies font l'objet de la dissertation citée. C'est le petit-fils de Charles V. Roi de France , pere de Louis XII. & oncle de François I.

Faute d'avoir consulté l'édition in-4°. du Commentaire du Pere Calmet sur les Pseaumes , & pour m'être arrêté seulement à la date de l'édition in-folio , j'ai fait entendre que le *Discours de M. l'Abbé Fleury sur la poésie des Hébreux*, avoit paru d'abord dans les Mémoires de littérature & d'histoire recueillis par le Pere des Moletz (tome onzième premiere partie , & non tome dixième , ce qui est une faute d'impression) c'est le contraire. Le Commentaire du Pere Calmet sur les Pseaumes , a paru dès 1713. & ce dis-

xvj) **AVERTISSEMENT.**

cours s'y trouve ; & le volume des Mémoires de littérature n'est que de l'année 1731. Ce discours de M. Fleuri est d'ailleurs fort différent dans le Pere Calmet , & dans le Pe des Molerz. Il finit par les mêmes mots dans les deux éditions , mais le reste ne s'accorde pas. Il suffit d'en avertir ; on peut aisément en faire la comparaison,

Dans le même chapitre , où je fais usage du discours de M. Fleuri , j'aurois pû ajouter aux écrits apologétiques de la poésie , le quinzième des *Entretiens de feu Monsieur de Balzac* , imprimés à Paris en 1657. in-12. Cet entretien est adressé à *M. Chapelain* , & intitulé : *Défense contre les accusateurs de la poésie*. Balzac dans cet écrit , qui n'a que quatre pages , ne répond qu'à ceux qui auroient voulu bannir la poésie à cause des abus que l'on en fait. On abuse des choses les plus innocentes , & l'on ne doit ordinairement faire le procès qu'à ce qui est mauvais en soi. Voilà sa these ; les preuves qui la confirment sont en petit nombre , & connues de tout le monde.

Pape 66. Je dis que le Bibliothécaire du Verdier auroit pû se tromper en mettant en 1544. la premiere édition

AVERTISSEMENT. xvij

de la traduction en vers de l'Art poétique d'Horace par Jacques Peletier, du Mans. Je n'ai pû découvrir cette édition de 1544. mais il est certain que celle de 1545. que je cite & que j'ai lûe, en suppose une précédente. Sur l'avis qui m'en a été donné, j'ai voulu revoir cette édition, & le titre m'a convaincu qu'elle n'étoit pas la première. Ce titre est: *l'Art poétique d'Horace traduit en vers par Jacques Peletier du Mans, reconnu par l'Auteur depuis la première impression.* MOINS ET MEILLEUR. Imprimé à Paris par Michel de Vascosan, au mois d'Août; avec privilege de la Cour, 1545. in-12. Au folio verso il est dit: *La Cour a permis à Jacques Peletier pouvoir faire imprimer.... l'Art poétique.... par lui-même revû & corrigé.*

Je profiterai de cette observation pour ajouter quelque chose touchant cette traduction. Dans l'avis au lecteur Peletier parle en peu de mots de son nouveau système d'ortographe, d'écrire comme on prononce, & il donne quelques raisons pour autoriser ce système auquel il étoit affectionné. L'Epître dédicatoire qui suit cet avis est en prose. & adressée à très-vertueux & noble homme

xviii *AVERTISSEMENT.*

Crétof le Pérot , Ecuyer , Sénéchal du Maine. C'est une apologie de notre langue & une pressante exhortation à l'étudier , & à composer en cette langue. Il reprend ceux qui la négligent pour ne se livrer qu'au Grec & au Latin. Il convient cependant qu'on est redevable aux Auteurs qui ont écrit en ces deux langues des anciennes découvertes dans les sciences & des progrès de celles-ci. On trouve ensuite ce dizain que Peletier adresse à son livre.

Petit livret qui n'est mien qu'à demi ,
Te dois-je mettre en vûë ? Pourquoi non ?
De quoi crains-tu l'envieux ennemi ,
Lequel ne peut rabaisser ton renom ?
C'est le vrai point si les hommes de nom
Ne sont de toy & de moy malcontens :
Au fort , je n'ai du tout perdu mon tems ;
Car je suis sûr que ceux qui te liront ,
Posé qu'en toy ne preignent passétens ,
A tout le moins profit y sentiront.

Page 86. Je me suis sûrement trompé en mettant la mort de Jérôme Vida en 1500. Elle n'est arrivée que le 27. de Septembre 1566.

Page 102. J'ai parlé de l'*Abregé de l'Art poétique françois* , par Ronsard. Je ne connoissois alors que l'édition par-

AVERTISSEMENT. xix

riculiere de 1585. & celle qui fait partie du recueil des ouvrages de l'Auteur. On m'en a fait connoître une autre imprimée en 1565. in-8°. à Roüen, chez Jean & Pierre Gaultier, par consequent vingt ans avant celle de 1585. Cette édition de 1565. n'a que 15. pages.

Pages 108. & 109. Il faut ajouter que celui qui a eu la principale part au *Recueil des piéces fugitives de littérature*, &c. imprimé en 1704. est feu M. l'Abbé Tricaut de Belmont, connu par d'autres ouvrages.

Page 115. Il faut corriger le titre des remarques du Pere Vavasseur sur les réflexions du Pere Rapin, dont je parle en cet endroit. Si le Pere Vavasseur avoit mis dans le titre de son écrit le nom du Pere Rapin, il n'auroit pu feindre, comme on le dit, qu'il ignoroit celui contre qui il écrivoit; aussi ne donna-t-il sa critique que sous le titre de *Remarques sur les nouvelles réflexions touchant la poétique*. Ces remarques parurent, non en 1671. mais en 1675.

Pages 136. & 137. Il faut ajouter que les *Reflexions* du Pere du Cerceau, Jésuite, sur la poésie françoise, ont été

xx *AVERTISSEMENT.*

réimprimées pour la quatrième fois en 1742. à Paris, in-12. avec deux autres écrits du même, qui avoient aussi, comme le premier, paru déjà dans quelques volumes du Mercure. J'avois cru que les *Reflexions* meritoient peu la seconde & la troisième édition dont elles avoient été honorées. Celui qui a procuré la quatrième a pensé fort différemment : il fait un grand éloge de cet écrit, & cet éloge, dit M. l'Abbé des Fontaines, sied bien à un éditeur. Mais est-il fondé sur le vrai ? Je m'en rapporte à la critique même que M. l'Abbé des Fontaines a faite de ces réflexions dans ses observations sur les écrits modernes, tome 28. lettre 408. En comparant l'écrit du Jésuite avec cette critique, je ne crois pas qu'un lecteur judicieux trouve que celle-ci soit outrée. Si elle avoit paru avant la mienne, je n'aurois pu mieux faire que de la copier.

Pages 246. & suivantes, chapitre 7. des écrits sur la Poësie pastorale, l'Eglogue & l'Idyle. J'ai oublié de parler de quelques écrits sur l'Eglogue : il faut réparer ici cette omission.

Je commence par l'*Avis à Ménage sur son Eglogue intitulée Christine*. Cet

AVERTISSEMENT. xxj

écrit est de Gilles Boileau , de l'Académie Française , frere de M. Boileau Despreaux. Il parut pour la premiere fois en 1656. in-4°. à Paris. Je ne connois que cette premiere édition , & la quatrième : celle-ci est dûë à M. de la Monnoye , qui insera cet écrit dans le tome premier du *Recueil de pièces choisies , tant en prose qu'en vers* , imprimé en 1714. à Paris sous le titre de la Haye. *L'avis à Ménage* , dit M. de la Monnoye , dans la préface de son recueil , est une critique railleuse & piquante , « où règne une agréable érudition , « jointe à une grande pureté de langage. On y releve d'une maniere un « peu caustique la liberté que se don- « noit M. Ménage d'adopter trop fré- « quemment dans ses poësies les pensées « & les expressions d'autrui. « Voilà en effet tout ce que l'on trouve dans la plus grande partie de ce petit ouvrage. Les réflexions sur la nature , & les caracteres de l'Eglogue y sont en petit nombre , & elles ne présentent rien de plus que ce qu'on lit dans tous les écrits qui ont été composés sur ce genre de poésie. C'est ce qui me l'avoit fait négliger dans le compte que j'ai rendu de nos ouvrages françois sur la poésie

xxij *AVERTISSEMENT.*

pastorale. J'avois lû celui-ci autrefois ; & le seule idée qui m'en étoit demeurée, c'est qu'il falloit plus le considérer comme une critique de *Ménage* que comme un ouvrage didactique sur l'Eglogue. Je l'ai relû de nouveau , & j'en ai encore la même idée. Si j'en parle ici , ce n'est que pour déferer aux avis de quelques amis qui ont desapprouvé mon silence sur cette pièce.

*La Lettre de François Ogier à M. Lenquestz sur la premiere Eglogue de M. de Segrais , & la réponse de celui-ci adressée à M. Huet , contiennent plus de réflexions sur l'Eglogue en général , que l'Avis à Ménage. Mais comme ces deux Lettres regardent encore davantage la premiere Eglogue de M. de Segrais , je me réserve à en parler plus au long lorsque je toucherai l'article de cet illustre Poëte. La Lettre de M. Ogier est du 6. Septembre. 1655. & la réponse de M. de Segrais est apparemment de la même année. On trouve l'une & l'autre dans l'édition des Eglogues de M. de Segrais , publiée à Paris en 1733. in-8°. & dans le *Segraisiana*.*

Dans la même édition des Eglogues de M. de Segrais , on voit huit réflexions

AVERTISSEMENT. *xxiiij*

« l'Eglogue, qui m'ont paru dignes
d'être lûës. L'Auteur y pose entr'autres
les principes : Que l'on doit considerer
trois choses dans l'Eglogue, sa matiere
ou le sujet, la forme, & les interlocu-
teurs : Que la matiere & la forme en
constituent la nature, & que les inter-
locuteurs ne sont, pour ainsi dire, que
les instrumens dont le Poëte se sert
pour executer son sujet : Que le but
que le Poëte doit se proposer, c'est de
plaire ; & que pour plaire il faut souf-
traire aux yeux du lecteur tout ce que
la campagne peut avoir de grossier &
de déreglé, toutes obscénités, toutes
rusticités, tout emportement, fureur,
violence, &c. Que tout ce qui peut
faire le sujet des entretiens des Bergers,
peut servir de matiere à la poésie pas-
torale ; qu'ainsi M. de Fontenelle n'a
pas dû dire, que la poésie pastorale ne
doit rouler que sur l'amour, & que c'est
une erreur, du Pere Rapin, de penser
que la poésie pastorale ne doit parler
que de ce qui regarde la campagne,
c'est-à-dire, de choses peu considerables,
comme sont les affaires des Bergers.
Notre Auteur croit que si l'on réduit
ceux-ci à ne chanter que des bagatelles ;
à ne parler que d'amour, de fleurs, de

moutons , & d'autres choses semblables : c'est que nos préjugés sont toujours la regle de nos décisions , & que nous jugeons du tems passé par le tems présent. Il fait voir la différence que l'on doit admettre entre ces tems , ce qui le porte à distinguer deux sortes de Bergers , les uns polis , spirituels , tels que les Princes que l'on travestit , tels qu'étoient les Bergers des premiers tems ; les autres , gens du commun , gens ordinaires , dont le langage doit être par conséquent différent de celui des premiers. Mais on verra mieux sur cela la pensée de l'Auteur en lisant ses réflexions mêmes.

Je ne ferai presque qu'indiquer non plus le *Discours sur l'Eglogue* par M. Richer , imprimé dans un recueil de ses poësies , à la suite de sa traduction des Epîtres choisies d'Ovide , à Paris , 1723. in-12. Ce discours est fort succinct , & je le trouverois même assez mal intitulé. M. Richer y dit à peine quelques mots de l'origine de l'Eglogue & de ses caracteres. Il rapporte des exemples de quelques défauts qu'il a cru appercevoir dans les Eglogues de Théocrite , de Virgile , de Racan , de Segrais , & de quelques autres ; après quoi
il

AVERTISSEMENT. xxv

il discoure sur les anciens & les modernes : Et voilà ce qui occupe plus de la moitié de ce petit écrit , où le but de M. Richer , comme il le dit lui-même , est de prouver qu'on ne doit point avoir pour les anciens un respect si aveugle , qu'il nous ferme les yeux sur leurs négligences , ni aussi un mépris qui nous fasse éviter leurs tours & leurs pensées comme un écueil. Il fait sur cela de bonnes réflexions.

Page 255. Dans l'idée que j'ai donnée du Discours de M. de Fontenelle sur la poésie pastorale , j'ai dit que ce celebre Ecrivain blâmoit Théocrite d'avoir donné trop de délicatesse à ses Bergers ; j'aurois dû ajouter , qu'il le blâme encore plus de leur avoir donné trop de grossiereté.

Page 273. chapitre VIII. des écrits sur l'Elegie. Il faut ajouter aux écrits dont il est fait mention dans ce chapitre , le *Caractere élegiaque* , par Jules Pilet de la Mesnardiere , imprimé à Paris , chez la veuve de Jean Camuset , in-4°. 1640. Ce livre n'est point à mépriser.

Sur la Satyre , qui fait la matiere du chapitre x. j'ai oublié deux écrits. Le premier est le *Discours sur les Satyres*,

xxvj *AVERISSEMENT.*

par M. de la Valterie , imprimé en 1680. à la fin du second volume de sa traduction des Satires de Perse & de Juvenal. Ce Discours n'a que cinq pages. Scaliger définit ainsi la Satire : un Poëme libre , dont l'air a quelque chose de celui des Compagnons de Bacchus : un Poëme où il n'y a point d'ordre , qui est un renversement de toutes choses , & qui est parfait lorsqu'il y a beaucoup de traits piquants & une continuelle médisance. M. de la Valterie combat cette définition & cette idée de la Satire , principalement par l'analyse des Satires de Juvenal , qui montrent qu'il y a un art véritable de composer des Satires , & que les anciens ont suivi de certaines règles qu'il est difficile d'imiter , mais aisé de remarquer dans leurs ouvrages. Du reste ce discours ne dit rien de nouveau.

Je préférerois la *Lettre* de l'Abbé Cotin à *M. Tuffier* , *Maître des Comptes à Paris* , sur la *Satire* , & principalement sur le *Madrigal*. Elle fait partie du tome second des *Oeuvres* de l'Auteur , depuis la page 451. jusqu'à la page 471. Cotin commence par réprouver la liberté que se donnent les Poëtes.

AVERTISSEMENT. xxvij

de nommer les vicieux dans la Satire , & il soutient qu'on n'y doit attaquer que le vice & le ridicule , sans écrire ni désigner le nom de ceux qui en sont atteints. Il avoit un intérêt particulier à établir cette maxime & à la faire valoir , mais il n'a pas été servi à son goût. Il confond presque l'Epigramme avec le Madrigal , qu'il croit être un petit Poëme susceptible de saillies & d'un bon mot. Il y a quelques recherches assez bonnes dans cette Lettre. Bien des gens pensent qu'à regarder de près l'Abbé Cotin , il n'étoit pas un Ecrivain aussi méprisable que M. Despreaux a voulu le faire croire.

La Réponse à la Lettre d'une personne de condition , &c. dont je parle à la fin du même chapitre , p. 308. n'est point de M. le Maître de Sacy , mais de M. Arnauld , Docteur de Sorbonne : cela est prouvé par les Lettres de ce Docteur.

Entre les écrits sur l'Epigramme , qui sont l'objet du chapitre onzième , j'en ai oublié un de l'Abbé de Marolles , que je ne connoissois point encore. C'est le *Traité de l'Epigramme* , imprimé à la tête de sa traduction de Martial en vers. Le fond de cet écrit

xxviiij AVERTISSEMENT.

est tiré de celui que Raderus , savant Jesuite , a composé en Latin. Je n'en dirai rien de plus ici ; j'en parle suffisamment dans le tome vi. page 265. à l'occasion de la traduction de Martial que je viens de citer.

Mais dans le même chapitre , p. 315. il faut rectifier ce que je dis de la première traduction du traité latin de M. Nicole sur l'Epigramme. Je donne cette traduction à Costar , & j'ajoute que c'est sous son nom qu'elle a été imprimée à Toulouse en 1686. La première préface du recueil où cette version se trouve , m'a trompé. On y donne en effet ce recueil à Costar : mais dans l'avertissement qui précède la traduction dont il s'agit , on dit que cette traduction n'avoit pas été faite pour être mise au jour , « & que
« celui qui en est l'auteur , ne l'entre-
« prit que pour imprimer plus forte-
« ment dans sa mémoire les excellen-
« tes remarques dont la Dissertation
« latine (de M. Nicole) est toute
« remplie. » Ce Traducteur vivoit en 1689, puisque le Libraire ajoute , qu'il l'honoroit de son amitié , & que c'étoit par cette raison qu'il lui avoit permis de faire imprimer sa traduction. Or

AVERTISSEMENT. xxix

Costar étoit mort dès le 13. de Mai 1660. Le Traducteur de la Dissertation signe d'ailleurs L. S. G. L. A. C. ce qui ne revient pas au nom de Costar. Le titre entier de cette traduction est : « *Traité de la beauté des ouvrages d'esprit , & particulièrement de l'Epigramme , où l'on donne des regles certaines pour en connoître le vrai & le faux , traduit en françois d'une Dissertation latine qui est à la tête d'un livre intitulé : *Dolectus epigrammatum* , imprimé à Paris chez Charles Savreux l'an 1659.* » A l'égard de Claude-Ignace Breugiere de Barante , auteur de la seconde traduction de la même Dissertation , j'ai dit , sur la foi de plusieurs catalogues dressés par M. Martin , celebre Libraire de Paris , fort habile dans la connoissance des livres , que c'étoit le fameux Richelet qui s'étoit caché sous ce nom. C'est une erreur dont M. de Barante lui-même , qui exerce encore avec beaucoup de distinction la profession d'Avocat à Riom sa patrie , a bien voulu me détromper. C'est à lui , & non à Richelet qu'on doit le *Recueil des plus belles Epigrammes des Poëtes François depuis Marot* , imprimé en 1698.

xxx AVERTISSEMENT .

avec la traduction de la Dissertation de M. Nicolè qui fait partie de ce recueil. M. de Barante entreprit cet ouvrage par le conseil de M. du Bois, de l'Hôtel de Guise, dont il étoit connu & ami. L'Auteur le présenta à Madame la Présidente de Crevecœur, fille de M. le Chancelier Boucherat, pour obtenir le privilege, & il y mit son nom tel qu'il est rapporté. La Dame qui honoroit M. de Barante de sa protection, se chargea d'obtenir le privilege, à condition que dans le recueil d'Epigrammes qui suivoit la Dissertation traduite, il ne s'en trouveroit point qui pussent offenser les bonnes mœurs. Peu de tems après, M. de Barante fut obligé de revenir en Auvergne, & pendant ce tems, le privilege fut expédié, & l'ouvrage fut imprimé à son insçu. Voilà au vrai l'histoire de ce recueil.

En parlant des écrits sur la poésie burlesque, dans le chapitre XIII. j'ai fait remarquer contre une note de la dernière édition de la *Bibliothèque choisie* de M. Colomiez, que c'étoit M. de Balzac, & non le Pere Petau, qui avoit engagé le Pere Vavasseur à écrire sur ce sujet. La preuve que j'en ai

AVERTISSEMENT. xxxij

donnée est sans réplique: mais je pouvois en tirer une autre aussi forte du trente-huitième Entretien de Balzac, surtout de la Lettre françoise & de la note latine qui accompagnent cet Entretien. Dans la Lettre françoise Balzac dit au Pere Vavasseur: « cette matiere du « burlesque meritoit de tomber entre « vos mains; pour sa dernière perfec- « tion, elle n'auroit besoin que de « deux ou trois journées de votre criti- « que, &c. » Cette lettre est du 20. Février 1653. & le Pere Petau étoit mort l'onzième de Décembre 1652. Dans la note latine il est dit encore plus expressément que ce fut à la priere de Balzac que le Pere Vavasseur écrivit sur le burlesque. A l'égard de l'Entretien trente-huitième de Balzac il roule sur la même matiere, & le burlesque y est assez maltraité.

Page 400. au chapitre xvi. des écrits sur la versification, j'ai parlé de l'Ecole des Muses par François Colletet: mais outre l'édition de 1656. que je cite, & une autre qui est indiquée dans le Catalogue à la fin du quatrième volume, j'en ai vu depuis une troisième faite en 1664. dont le titre est: Le Parnasse françois, ou l'école des Muses,
b iiij

xxxij *AVERISSEMENT.*

dans laquelle sont enseignées toutes les regles qui concernent la poésie françoise , à Paris , in-12. C'est par erreur que dans le Catalogue on a mis le nom de Guillaume Colletet , au lieu de celui de François , ainsi qu'on le lit page 400. du troisième volume. L'édition de 1664. ne désigne aucun Auteur.

*Additions & corrections pour le
tome quatrième.*

LE tome quatrième demande aussi quelques corrections & additions : voici du moins les plus considérables.

Dès le premier chapitre , j'ai oublié une traduction de Musée , en prose , imprimée en 1681. à Paris in-12. & intitulée : *Les Amours de Léandre & d'Héro*. Le nom du Traducteur ne m'est point connu. On dit dans l'avertissement « que l'on a jugé que cette » traduction françoise du Poème qu'on » attribue à Musée ou Homere seroit » lûë avec d'autant plus de plaisir , » qu'elle est fidèle. « Mais l'on ajoute ensuite « que si l'on n'a pas traduit mot » pour mot , l'on a tâché de rendre » parfaitement bien le sens , d'éclair-

AVERTISSEMENT. xxxiiij

cir & de porter les pensées de l'Auteur aussi loin qu'elles pouvoient aller, & d'accommoder assez au tems cette histoire écrite il y a plus de deux mille ans. « Ce correctif étoit nécessaire : car il est certain que cette traduction est fort libre, & qu'elle sent plus la galanterie moderne que l'antiquité. Il est surtout un peu singulier de voir inserer des vers de Boileau dans un ouvrage que l'on donne pour la traduction d'un Poëme écrit il y a plus de deux mille ans.

Dans le même chapitre, pages 17. & 29. j'ai averti que Jean Albert Fabricius n'avoit point cité la traduction d'Homere par Jamyn, ni l'édition de 1681. de la traduction du même Poëte par M. de la Valterie. Il est vrai que Fabricius a oublié Jamyn dans la premiere édition de sa Bibliothèque Grecque, qui est celle que je possède; mais il a réparé cette omission dans sa seconde édition. Pour la traduction de M. de la Valterie, imprimée en 1681. elle est citée dans les deux éditions de Fabricius. Dans la même page 29. une lettre mise pour une autre, ligne 21. fait demander avec raison quelle faute j'ai prétendu reprocher à M. Bernard

xxxiv *AVERTISSEMENT.*

& à Jean Albert Fabricius. J'ai dit que ces deux habiles critiques ont nommé le Traducteur d'Homere dont il s'agit, *M. de la Vallerie*, & l'Imprimeur a mis *M. de la Valterie*, ce qui n'auroit point été une faute, puisque c'est ainsi que se nommoit ce Traducteur.

Page 24. J'ai eu raison de conjecturer que l'édition de 1627. de la traduction de l'Iliade par du Souhait, n'étoit pas la premiere édition de cette mauvaise version. Il y en avoit eu une en effet en 1614. in-8°. Fabricius, page 300. de sa Bibliothèque Grecque, en cite une troisième en 1640. Je ne la connois point.

Sans sortir du même chapitre, voici quelques corrections & additions sur les traductions de la *Batrachomiomachie* de Homere. Il y a, par exemple, contradiction entre ce qui est dit p. 43. & la maniere dont on s'est exprimé p. 445. au sujet de la traduction de Guillaume Royhier. Là on dit que cette traduction est en vers, ici on la donne comme étant en prose, & imprimée en 1650. & en 1654. Cette traduction fut imprimée en 1554. à Lyon, chez Jean Temporal in-4°. selon la *Bibliothèque des Auteurs de*

AVERTISSEMENT. xxxv

Bourgogne. Mais l'on ne dit point dans cette Bibliothèque si elle est en vers ou en prose. La Croix du Maine & du Verdier disent qu'elle est en vers. L'édition de 1550. citée par Fabricius, est revoquée en doute dans la *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne*, où l'on dit que Guillaume Royhier étoit Docteur en Droit Civil & Canon, Conseiller du Roy, & Avocat au Parlement de Bourgogne dès 1555. Qu'il fut plusieurs fois fait Maire de Dijon, & qu'il mourut vers 1603. dans un âge avancé, puisqu'il étoit né à Dijon en 1529.

La traduction en vers du même ouvrage d'Homere, par M. Boivin, imprimée en 1717. est in-8°. & non in-4°. Elle avoit déjà paru en 1715. (& non depuis 1717.) dans la première partie du *Nouveau choix de pièces de poésie* imprimé en 2. volumes in-12. On prétend que ce recueil, dont j'aurai occasion de parler ailleurs, est dû aux soins de M. Bruzen de la Martiniere. Mais un homme d'esprit qui m'a dit avoir connu l'Editeur de ce recueil, prétend que M. de la Martiniere n'y a eu aucune part. La traduction de M. Boivin a été réimprimée une troisième fois en 1738. à Anvers chez Michel

xxxvj **AVERTISSEMENT.**

Bonnefoy (ou plutôt à Rouen) dans un autre recueil qui a pour titre ; *Fables choisies de M. de la Fontaine , traduites en vers latins , & autres pièces de poésie latines & françoises.* L'Editeur de ce recueil , & l'Auteur de la préface , est M. l'Abbé Saas , Bibliothécaire du Chapitre de Rouen & Secrétaire de l'Archevêché , qui cultive avec beaucoup de succès la littérature.

Quoique je me sois efforcé de parler en écrivain impartial dans le compte que j'ai rendu des écrits que la dispute sur Homere a enfantés au commencement de ce siècle , quelques personnes dont je respecte le mérite , ont cru que je n'avois pas pris assez fortement la défense de Madame Dacier , & que j'avois marqué trop d'inclination pour les réflexions de M. de la Motte sur la critique. On a cru même voir que je louois plus volontiers les écrits des partisans des modernes que ceux des partisans des anciens. Ce jugement m'a un peu surpris ; mais comme je ne le crois pas fondé , l'on me dispensera de m'expliquer davantage sur ce point. J'adopte volontiers dans toute son étendue le jugement qu'un anonyme a porté de cette dispute , ou au moins

AVERTISSEMENT. xxxvij
des deux principaux contendans, dans
ces quatre vers qui furent trouvés le
10. Janvier 1717. écrits avec du char-
bon en gros caracteres sur la porte
du cabinet de l'Académie Françoisé.

La Motte & la Dacier avec un zele égal
Se battent pour Homere, & n'y gagneront rien.
L'une l'entend trop bien pour en dire du mal,
L'autre l'entend trop mal pour en dire du bien.

Ces quatre vers sont, comme on le
voit, une parodie de ceux de Pierre
Corneille.

Qu'on parle bien ou mal du fameux Cardinal, &c.

A l'égard des écrits qui ont été si
multipliés dans cette dispute, quelque
recherche que j'en aye faite alors, deux
me sont échapés, le *Parallele burlesque*,
ou *Dissertation*, ou *Discours* qu'on nom-
mera comme on voudra, sur Homere &
Rabelais : & le *Parallele du bouclier d'A-*
chille dans l'Iliade d'Homere & dans l'I-
liade de M. de la Motte, par lequel
chacun jugera de ces deux Auteurs, selon
qu'il sera plus ou moins prévenu ou pour
les anciens, ou pour les modernes. Ces
deux écrits, plus comiques que serieux,
surtout le premier, qui est aussi beau-
coup plus étendu, sont de M. Riviere

xxxviii *AVERTISSEMENT.*

du Frény, & ont été réimprimés en 1731. dans le tome cinquième de ses Oeuvres. Ils avoient déjà paru dans le Mercure auquel M. du Frény a travaillé plusieurs années.

Page 145. en parlant de la traduction d'Hésiode par Richard le Blanc, au lieu de ces mots, *il crut faire sa cour au Duc leur pere* en la lui dédiant, il faut lire, *il crut faire sa cour au Duc de Guise*, &c. Ce n'étoit point de l'éducation des enfans de ce Duc dont le Blanc étoit chargé, & M. de Morainville dont il élevoit les fils, n'étoit qu'Officier de ce Duc.

Page 184. & suiv. J'ai abrégé ce que le Pere Brumoy dit de la Phedre de M. Racine dans son Théâtre des Grecs, & souvent je me suis contenté de copier les paroles mêmes de ce savant Jesuite. Mais M. Racine, le fils, si connu par ses deux Poèmes sur la Grace & sur la Religion, m'a fait remarquer que le Pere Brumoy s'étoit trompé en prétendant que Phedre, dans M. Racine, étoit forcée de céder à sa passion. En effet, lorsqu'on lit cette Tragédie avec attention, il est facile de s'appercevoir que jamais M. Racine ne dit que Phedre fut *forcée* de céder à sa passion,

AVERTISSEMENT. xxxix
mais seulement d'en faire l'aveu , ce
qui est bien différent. Phedre le dit à
Hyppolite.

Cet aveu si honteux le crois-tu volontaire ?

C'est sa passion qui l'emporte , les
Dieux ne la nécessitent point. Elle dit
elle-même :

Ces Dieux qui se sont fait une gloire cruelle

De séduire le cœur d'une foible mortelle.

Séduire n'est pas nécessiter. Phedre ne
dit jamais qu'elle soit forcée au crime ;
& quand elle chasse Oenone , c'est
Oenone qu'elle regarde comme la cause
de son malheur. Il paroît d'ailleurs que
le Pere Brumoy ne s'est pas exprimé
avec assez d'exactitude sur le système
de la fatalité. Quand les Payens rai-
sonnoient en Philosophes sur cette ques-
tion , ils donnoient tout , ou presque
tout à la liberté. Mais dans la passion
ils avoient un autre langage : c'étoient
les Dieux qui les entraînoient. Ils le
disoient pour s'excuser. M. Racine a
imité ce langage. Il fait dire à Phedre
que la colere de Venus a allumé en elle
une passion ; mais jamais il ne lui fait
dire que les Dieux la contraignoient
de céder à cette passion , puisqu'au

xi *AVERTISSEMENT.*

contraire elle se reconnoît toujours si coupable & si déchirée de remords. Jamais M. Racine n'a eu intention de peindre dans cette pièce une force nécessaire.

Pages 207. & 208. Il faut ajouter que les fragmens qui nous restent de la traduction du *Plutus* d'Aristophane par Ronfard, ont été imprimés dès 1617. à Paris chez Nicolas Buon in-12. dans le *Recueil des Sonnets, Odes, Hymnes, Elegies, & autres pièces retranchées des éditions précédentes des Oeuvres de P. de Ronfard, Gentilhomme Vandomois.*

Page 232. Ajoutés que le Roman où Mademoiselle de Scuderi fait Anacréon & Sapho contemporains, est le *Grand Cyrus*. Bayle cite ce Roman dans l'article curieux qu'il donne de Sapho dans son Dictionnaire. Dans le même article, dont j'aurois pû faire plus d'usage, le critique prétend que quoique les âges d'*Anacréon & de Sapho* ne s'accordent pas assez pour un commerce de galanterie, cependant l'on ne doit pas mettre entre eux l'intervalle de cent ou six vingt ans que Mademoiselle le Fevre y a mis. Renvoyons pour les preuves à l'article même de Bayle.

Page 243. Je n'ai pas bien compté

AVERTISSEMENT. xi

le nombre des Odes que l'Abbé Regnier des Marais a traduites ou imitées d'Anacréon : il en faut mettre dix-huit au lieu de quatorze , au moins dans la nouvelle édition des poésies de cet Abbé , donnée en 1730. à Paris in-12. L'imitation d'une Ode de Sapho suit ces dix-huit Odes. Dans le même article , *page* 238. il faut ajouter que l'Auteur des *Nouvelles poésies amoureuses* , &c. est le sieur du Four , Medecin , dont j'ai eu plusieurs fois lieu de parler dans le cinquième & le sixième volume de cette Bibliothèque. Le recueil de du Four avoit été imprimé dès 1660. in-12. à Paris sous ce titre : *Les Odes amoureuses , charmantes & Bacchiques des Poètes Grecs , Anacréon , Sapho & Théocrite , & autres galanteries de divers Auteurs en prose & en vers*. Comme je n'ai point vû cette édition , je n'ai pû la comparer avec celle dont j'ai parlé.

Dans le chapitre VIII. des traductions des Poètes Bucoliques Grecs , on peut ajouter une Idille imitée de Bion en vers françois par Urbain Chevreau , dans ses œuvres mêlées , à la Haye 1717. in-12.

Page 312. J'ai dit que la garde des livres du cabinet du Louvre , avoit

xliij **AVERTISSEMENT.**

été réunie à l'Académie des inscriptions & belles lettres : je me suis trompé , elle a été réunie à la Bibliothèque du Roi.

Pages 313. & 314. Méléagre qui vivoit sous Seleucus V I. dernier Roi de Syrie , lisez dernier Roi de Syrie de ce nom : car il y a eu depuis plusieurs Rois de Syrie , dont Antiochus XIII. est le vingt-septième & dernier.

Page 325. Il faut mettre la mort de Pierre de Fermat en 1665. & non en 1655. Dans le même chapitre , p. 327. il faut ajouter que Pierre de Marcaffus a traduit en prose les deux premiers livres des *Dionysiaques* de Nonnus. Cette traduction a été donnée depuis celle de Boitet , à Paris en 1631. in-4^o sous ce titre : *les Dionysiaques ou le parfait Héros.*

Entre les traductions de Plaute dont je fais mention dans l'avant dernier chapitre du tome 1 v. j'ai oublié celle de la Comedie intitulée *Mostellaria* , que l'on doit au Président Nicole. Elle est en vers , & on la trouve à la suite des œuvres de Nicole de l'édition de 1657. in-12. Je ne sçai pourquoi elle n'a point été mise dans l'édition des mêmes œuvres en deux volumes. Cette traduction porte en tête la date de 1656. Elle n'est point fidèle , mais les vers n'en sont pas

AVERTISSEMENT. xliij

mauvais : elle est dédiée à Madame de Bonnelle , & l'Epître dédicatoire est signée , Nicole.

Page 378. Je dis qu'Antoine Verard , fameux Imprimeur de Paris , ne paroît pas avoir passé le regne de Louis XII. Je me suis trompé. Louis XII. mourut en 1514. & il est certain que Verard donna depuis *la Bible historée par Guyars des Moulins* , à Paris 1517. 2. vol. in-folio. Je remarquerai à cette occasion que Verard a exercé l'Imprimerie sous quatre Rois , Louis XI. Charles VIII. Louis XII. & François I. On voit deux livres imprimés par lui dès 1480. Ce que la Caille dit de ce célèbre Imprimeur n'est point exact.

*Additions & corrections pour les
tomes cinquième & sixième.*

JE passe aux cinquième & sixième volumes que je donne aujourd'hui. J'acheve d'y rendre compte des traductions françoises des anciens Poètes Latins , Profanes & Ecclesiastiques. En parlant des derniers , & surtout de nos Hymnographes , j'aurois voulu m'étendre sur l'Hymne en général , son

xliv **AVERTISSEMENT.**

antiquité , les diverses Hymnes des anciens , & les pièces qui portent ce titre dans nos Poètes , de même que sur les écrits françois qui ont été donnez sur cette matiere. Je connois plusieurs de ceux-ci , & j'ai déjà fait quelques recherches sur ce sujet. Mais ce que j'ai recueilli n'est pas encore assez considerable ni assez approfondi pour en faire usage. J'espere que cette matiere trouvera sa place dans quelqu'un des volumes suivans , où je rendrai compte des écrits historiques concernant notre poésie , & des ouvrages mêmes de nos Poètes.

A l'égard des traductions des anciens Poètes Latins , je me suis appliqué à les rechercher & à les examiner avec autant de soin que j'en ai pû apporter à la recherche des traductions des Poètes Grecs. Ce détail fait partie de l'histoire de notre littérature , & entre nécessairement dans le plan de mon ouvrage. Loin de faire l'éloge des anciennes traductions , je les appretie ce qu'elles valent. On ne les lit plus aujourd'hui , & l'on a raison ; mais ceux qui s'appliquent à l'histoire littéraire ne sont pas fâchés de les connoître ; & tel qui les méprise , seroit peut-être le

AVERTISSEMENT. xlv

premier à me reprocher d'en avoir oublié quelqu'une. Ce détail m'a été demandé d'ailleurs par un si grand nombre de personnes qui sont autorité dans la République des lettres , que je n'ai pas cru devoir me dispenser d'y entrer. J'ai tâché au reste d'en écarter toute secheresse , & de le revêtir même de tous les ornemens dont il peut être susceptible ; & plusieurs de ceux qui ont parlé le moins favorablement de ce détail , n'ont pas laissé d'avouer qu'ils l'avoient lû avec quelque satisfaction. J'espere que le détail qui fait la matière de ces deux nouveaux volumes , leur sera aussi agréable.

Dans les traductions de Virgile en vers , j'en ai omis trois , deux anciennes , l'autre qui ne paroît que depuis l'impression du chapitre où je parle des traductions de ce Poëte. Les deux premières sont celles des quatre premiers livres de l'Énéïde , & celle des Bucoliques & des Georgiques , par Pierre Trédéhan , Angevin , l'une & l'autre en vers héroïques , & imprimées à Genève , la première en 1574. chez Abel Rivery in-8°. & la seconde , chez Baptiste Pignereul en 1580. in-8°. La vie de Virgile se trouve dans celle-

xlvj AVERTISSEMENT.

ci. Je ne connois ces deux traductions que par le peu qu'en dit le sieur du Verdier dans sa Bibliothèque : la Croix du Maine n'en parle point dans la sienne.

La traduction moderne , dont le public ne jouït que depuis quelques jours , est celle du quatrième livre de l'Eneïde qui contient *les amours d'Enée & de Didon*. C'est faire l'éloge de cette traduction , que de dire qu'elle est de M. le Président Bouhier , de l'Académie Françoisè. J'en ai déjà dit un mot dans le cinquième volume ; j'en connoissois dès-lors tout le merite , ayant eu l'avantage de la lire long-tems avant l'impression. Je viens de la relire , & cette lecture m'a causé autant de plaisir que si je venois de la faire pour la première fois. Virgile assurément ne se méconnoîtroit pas dans cette traduction ; & si nos anciens Poètes étoient tous traduits en vers avec autant d'exactitude , de force & d'élégance , on ne mettroit plus en question si notre langue est susceptible d'une traduction véritablement poétique.

La Préface qui orne ce nouvel ouvrage d'un Magistrat à qui les Lettres sont redevables de tant d'autres écrits

AVERTISSEMENT. *xlviij*

qu'elle estimera toujours , est remplie de beaucoup de réflexions solides & d'une critique très-judicieuse. J'en ai emprunté quelques traits en parlant des traductions de Virgile par M. de Segrais & par Gilles Boileau. Que je serois heureux si je pouvois toujours puiser dans des sources si pures !

Sur la fin de cette préface , l'illustre Magistrat justifie avec sa solidité ordinaire le caractère que Virgile donne à Enée , & il me semble qu'il prouve sans réplique , que c'est sans raison qu'on reproche à ce Poète d'avoir fait de son Héros un amant sans foi , un Prince foible & un devot scrupuleux. Quelque courte que soit l'apologie que M. le Président Bouhier fait ici de Virgile , il m'a paru qu'elle répondoit à tout , & qu'elle devoit satisfaire tout Lecteur sur qui le vrai est capable de faire impression.

A la traduction du quatrième livre de l'Eneïde , le celebre Magistrat a joint celles du commencement des Georgiques , du Dialogue de Venus & de Vulcain , mais plus imité que traduit du huitième livre de l'Eneïde , & de l'Elegie troisième des Tristes d'Ovide , la plus touchante & la

xlviij **AVERTISSEMENT.**

plus belle des Elegies que contienne ce livre du Poëte Latin. Ces traductions sont suivies des imitations de quelques Odes d'Horace , l'onzième du premier livre , la neuvième du livre troisième , la première du quatrième livre , la treizième du même livre , & la quinzième du cinquième ou du livre des Epodes ; de dix-huit Odes d'Anacreon , dont la morale ne doit point être suivie dans la pratique, d'une Idylle de Bion , de cinquante-six Epigrammes de Martial , & de quelques autres Epigrammes , soit de l'Anthologie , soit de quelques Poètes modernes.

Préf. de la trad. de M. Bouh.
Dans les traductions , dont quelques-unes avoient déjà paru , M. le Président Bouhier a tâché de rendre les originaux dans le même nombre de vers , & qui plus est dans la même mesure , autant que la mesure de nos vers peut répondre à celle des Latins. En cela son but , comme il le dit , a été de convaincre quelques incrédules que la chose n'étoit pas impossible.

Il a pris plus de liberté dans les imitations d'Anacréon , de Martial , & de quelques autres Poètes dont il a augmenté son recueil. Dans la plupart , surtout dans celles de Martial , je me suis

suis contenté, dit-il, de prendre en gros la pensée de l'original, de l'accommoder au goût François, & d'en faire l'application à ma fantaisie. Ainsi il auroit pû se les approprier, comme Maynard, Gombaud, & beaucoup d'autres l'ont fait hardiment dans plusieurs de leurs Epigrammes. Mais je n'ai pas cru, ajoute-t-il, devoir à leur exemple me parer des plumes d'autrui.

J'ai trouvé quinze autres imitations de diverses Epigrammes de Martial, dont l'auteur n'est point nommé, dans un recueil de pièces qui ne m'est tombé que depuis quelques jours entre les mains. Ce recueil en deux parties, imprimé à Emmerick en 1687. in-12. est intitulé : *Le retour des pièces choisies, ou bigarrures curieuses*. Il y a huit Epigrammes dans la première partie, & sept dans la seconde.

Page III. En parlant des Georgiques de Virgile, traduites en vers François, ouvrage posthume de M. de Segrais, j'ai attribué l'édition de cet ouvrage à François Parey, sieur du Frêne. Ce qui m'a induit en erreur, c'est que l'on trouve ce nom dans le privilège du Roi, que les lettres initiales de la signature de l'Épître dédica-

I **AVERTISSEMENT.**

toire favorisent cette opinion , & que les Catalogues dressés par M. Martin nomment ainsi l'Editeur de cette traduction. Mais en lisant la curieuse & utile Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne , composée par feu M. l'Abbé Papillon , Chanoine de la Chapelle-au-Riche à Dijon , j'ai appris que le sieur Parey avoit été , non ami , mais domestique de M. de Segrais , & qu'il n'avoit d'autre part à l'édition de l'ouvrage de son Maître , que d'avoir remis le manuscrit original à M. (Hubert) le Tors , qui exerce avec distinction la profession d'Avocat au Bailliage d'Avallon. C'est cet Avocat qui a mis en ordre le manuscrit de M. de Segrais , & qui en a retabli les lacunes par la composition de quelques vers qui y manquoient. Il a fait aussi l'Epître dédicatoire à la Maréchale Duchesse de la Ferté , dans la maison de laquelle Parey du Frêne étoit entré , & il y mit le nom de Parey. M. le Tors est encore l'auteur de l'avertissement qui est à la tête de cette traduction.

J'aurois pû aussi faire remarquer que M. le Franc a imité très-heureusement dans sa Tragédie de Didon , les plus beaux endroits du quatrième livre de

AVERTISSEMENT. ij

l'Enéide , & qu'en les imitant il se les est rendu propres , non-seulement sans les affoiblir , mais même en conservant tout ce qu'ils ont de grace.

Une des premières traductions d'Horace en vers dont je parle (*p.* 288. & 289.) est celle des Odes par Jacques Mondot , imprimée en 1579. (& non 1519. comme on l'a imprimé par erreur.) Mais je n'en dis que deux mots , parce que l'ayant cherchée inutilement dans nos plus fameuses Bibliothèques , & dans les cabinets les plus curieux qui me soient connus , je me suis trouvé réduit à n'en parler que sur le témoignage de l'Abbé de Marolles qui la cite dans ses notes sur Horace. M. Mahudel , de l'Académie des inscriptions & belles lettres , qui a une nombreuse collection de livres rares & curieux , m'a enfin offert fort gracieusement cette traduction , & m'a mis par conséquent en état d'en rendre un compte plus exact. Cette traduction est intitulée : « Les cinq livres des Odes « de Q. Horace Flacce , traduits du « latin en vers françois par J. (Jacques) « Mondot , Velaunois ; Docteur en « Droit Canon , à très-haut & mag- « nanime Prince Henry d'Angoulesme , «

liij *AVERTISSEMENT.*

» naturel frere du Roy, Chevalier de
 » l'Ordre de Saint Jean de Hierusalem,
 » Grand Prieur de France, Capitaine
 » de cent Lances des Ordonnances ;
 » Lieutenant Général des armées du
 » Levant & Ponant, & Capitaine des
 » Galleres pour Sa Majesté. A Paris,
 » chez Nicolas Poncelet, 1579. in-8°. La dédicace consiste en une longue Epître en vers à M. d'Angoulême, qui étoit alors à Marseille.

Du Verdier dans sa Bibliothèque, & après lui l'Abbé de Marolles, donne à Mondot le titre de *Religieux de l'Ordre de Saint Benoit au Monastere de la Chaise-Dieu*. Mondot ne prend que la qualité de Docteur en Droit ; & dans les éloges en vers qui lui ont été adressés par quinze ou seize personnes différentes, on ne lui en donne point d'autre, & il est toujours nommé M. Mondot. Mais Jean de la Roche (*Joannes Rupens*) Religieux de la Chaise-Dieu, l'appelle son confrere (*sodalis suus*) ce qui est une preuve qu'il avoit embrassé la regle de ce Monastere. Il étoit du Puy en Velay, & il paroît qu'il étoit connu & estimé des plus beaux esprits de son tems. Ceux-ci se joüants sur l'anagramme de son nom, ne cessent de

AVERTISSEMENT. liij

repeter qu'il avoit *docte nom aquis*. Je ne rapporterai que ces quatre vers de Nicolas Poncelet , qu'on lit à la fin de l'ouvrage.

Mondot icy finit (mais c'est pour toujours vivre

Malgré le noir tombeau) ton livre tant exquis.

Entré les plus Savans tu as *nom docte aquis* ,

Dont chacun veut tes vers imiter & ensuivre.

C'étoit s'attacher à un modele fort imparfait. La versification de Mondot est remplie de tous les défauts, qui étoient communs aux Poëtes de son siècle. Comme il étoit le premier qui eût osé entreprendre de traduire en vers toutes les Odes d'Horace , il avoüe qu'il avoit d'autant plus besoin de l'indulgence de ses lecteurs , que *c'est chose bien difficile de ne s'égarer en un chemin par où personne n'a encore passé*. Il avoit dit plus haut qu'il ne donnoit pas sa traduction *pour trancher du brave* : car , dit-il , je scay un nombre presque infiny en ceste fameuse Université de Paris , qui plus clervoyans que moy , m'eussent fait la leçon parmy l'obscurité de cest Auteur. Mais il proteste que le seul but qui l'avoit porté à hazarder sa traduction, c'étoit *pour donner moyen à la jeunesse François*

liv **AVERTISSEMENT.**

» de veoir en son langage ce que les
 » anciens ont voulu tenir caché l'espace
 » de tant de siècles. « Guidé par le
 même motif il avoit traduit en vers tou-
 tes les autres poésies d'Horace ; mais
 avant que d'en faire part au public, il
 vouloit *espier* si son travail lui seroit
 agréable. Ce travail fut bien reçu, puis-
 qu'il attira tant d'éloges à l'Auteur, &
 cependant on ne voit point *qu'il ait fait*
sortir le second tome qu'il promettoit.

La traduction des Odes n'est point
 toute en vers de huit syllabes, comme
 je l'ai insinué : on trouve aussi des vers
 Alexandrins & sur d'autres mesures.
 Les rimes masculines & feminines m'y
 ont paru exactement observées. L'ou-
 vrage finit par une *Complainte* en vers
 héroïques *sur le décès de Christine* (sœur
 de l'Auteur) *qui mourut l'an 1578. à la*
contagion au Puy. On y trouve des sen-
 timens fort tendres & assez bien expri-
 més. Mondot nous y apprend qu'il avoit
 déjà perdu trois freres, comme on le voit
 par ces vers où il adresse la parole à sa
 sœur.

Mais quoy ! tu vis là haut entre les feux divers
 Du rond corps estoillé, puis icy dans mes vers.
 De nos freres tu vas trouver la belle troupe,
Louys, Francois, Gabriel, & boire dans la coupe.

AVERTISSEMENT. 10

Où ils ont déjà beu l'ambrosie des Dieux ,
Pour là prendre ta place , & pour vivre auprès d'eux.

Il lui restoit encore un frere , Pierre Mondot , qui a fait quelques vers à sa louange.

On verra par le détail dans lequel j'entre au sujet des traductions d'Ovide, que j'ai recherché avec quelque soin celles qui ont été faites de ce Poëte. Il m'en est cependant échappé une ancienne d'un endroit des Métamorphoses. C'est celle des deux harangues d'Ajax & d'Ulysse pour les armes d'Achille, contenues dans le treizième livre. Cette ancienne traduction , que je n'ai trouvée que dans le cabinet de M. Mahudel , est de *Jacques Colin , Lecteur du Roi , Abbé de saint Ambrois.* (C'est saint Ambroise de Bourges.) Elle est précédée d'une description en prose des armes d'Achille , traduite d'Homere. Cet ouvrage a été imprimé à Lyon , par Pierre de Tours , en 1547. in-8°. Mais l'avis *au lecteur* fait croire que Colin n'en a pas été lui-même l'éditeur , puisqu'en parlant des deux harangues d'Ajax & d'Ulysse , on dit : *lesquelles translatées en beaux vers françois par M. J. Colin , Abbé de Saint Ambrois , Lec-*
c iiii)

tuj AVERTISSEMENT.

teur du Roi , sont par impression mises en lumiere. Colin se seroit-il loué lui-même? Avant les deux harangues on trouve aussi en vers la fin du douzième livre des Métamorphoses , qui prépare au treizième. Colin a employé les vers de dix syllabes , mais il n'y observe nullement l'alternative des rimes masculines & feminines. Chacune des deux harangues est précédée d'une gravure en bois qui en représente le sujet. Je ne parle point de l'Epitaphe d'Ajax en dix vers, ni des deux Emblèmes d'Alciat sur ce sujet , qui suivent la traduction de Colin ; ces petites pièces ne regardent point Ovide , non plus que la longue Epître de Colin , en vers de même mesure que ceux de la traduction , & que l'Auteur adresse à une Dame. Si l'Auteur a voulu imiter les Elegies d'Ovide , il n'en a approché que de fort loin. Tout ce qu'on y voit , c'est qu'il avoit aimé la Dame à qui il s'adresse , & qu'il se plaint amèrement de son infidélité. Il y a apparence que Jacques Colin est le même que ce *Monsieur de saint Ambrois* dont j'ai dit un mot en parlant de quelques traductions d'Ovide par Charles Fontaine.

On peut ajouter encore parmi les

AVERTISSEMENT.

Traducteurs de quelques parties des *Métamorphoses* ; Louis des Mafures ; dont j'ai parlé à l'article des Traducteurs de Virgile. Son Recueil de poésies diverses ; ou d'*Oeuvres poétiques* ; imprimé à Lyon en 1557. in-4.^e m'étant tombé depuis peu entre les mains ; j'y ai trouvé la Fable de *Biblis* & de *Caurus* ; traduite ; ou plutôt paraphrasée en vers françois de cinq pieds ou de dix syllabes ; dont l'alternative des rimes masculines & féminines n'est point observée ; mais c'est le moindre défaut de cette pièce ; dont le langage est fort barbare. Le titre de cette traduction est : *Biblis amoureuse de son frere Caurus ; prins du neuvième livre des Métamorphoses d'Ovide*. Je ne mets pas au nombre des omissions le *Ravissement d'Orithye* ; composé en vers françois par Barthelmy Tagault ; & imprimé à Paris chez André Wechel ; en 1538. in-12. Il n'y a que le sujet de cette pièce qui soit pris d'Ovide. Le Poète Latin explique cette Fable en peu de vers au sixième livre des *Métamorphoses* ; & Tagault en a fait presque un livre ; l'en parlerai ailleurs.

Depuis ce que j'ai écrit touchant les Imitateurs des Tragédies de Senèque

Avij **AVERTISSEMENT.**

(pages 188. & 189. du tome sixième)
 j'ai eu occasion de voir les quatre Tra-
 gédies imitées par Roland Briffet, &
 imprimées à Tours par Claude Mon-
 troeil, en 1590. (non 1589.) in-4.
 L'Hercule furieux, Tragédie du sieur
 de Nouvelon, à Paris, 1639. in-4.
 & la Troade de Sallebray, imprimée
 à Paris, en 1640. in-4. Cependant je
 n'en dirai rien ici de plus que ce que j'en
 ai dit aux pages citées, me réservant
 de faire connoître davantage ces pièces
 lorsque je rendrai compte de nos Tragi-
 ques François.
 En parlant des traductions d'Aufone,
 j'en ai cité une ancienne des maximes
 des sept Sages que ce Poëte a mises en
 vers latins. Cette ancienne version
 est de Charles Fompinar, Parisien,
 ne m'étoit connue alors que par la cita-
 tion de du Verdier. J'ai eu depuis oc-
 casion de voir cet ouvrage. Il est intieu-
 llé : *Les Sentences du Poëte Aufone sur
 les dits des sept Sages. Odes, & autres
 compositions, pour inciter à la vertu. De-
 tout nouvellement traduit & composé pour
 l'utilité d'un chacun, par M. Charles Fon-
 maine, Parisien, à Lyon, par Jean
 Brotot, in-12. Ds, 8. Le privilège du
 Roi. est daté de Killiers Coterets le 1.
 jour d'Octobre 1555.*

AVERTISSEMENT. lix

Ce petit recueil, qui ne contient que 79. pages, est dédié à très-noble & florissant Prince, Monseigneur le Duc d'Angoulesme, tiers fils du Roy, & l'Épître dédicatoire est datée de Lyon le 1. de Mai 1558. Fontaine y fait mention de plusieurs de ses ouvrages qu'il avoit déjà présentés au Roi ou aux Princes ses enfans, comme la traduction du *Promptuaire des Medailles*, & celle des Mimes de Publius Syrus.

A l'égard des Sentences d'Aufone, Fontaine dit qu'il les a mises en vers françois de diverse taille, c'est à savoir briefs ou longs, selon que la qualité du vers latin, & propriété du langage françois, lui sembloit le requerir; & selon sa coutume, comme par cy-devant il avoit montré en plusieurs de ses translatz d'Ovide, de Sympose & autres. Il ne se contente pas de traduire l'écrit d'Aufone, souvent à l'occasion d'une sentence, il en rapporte de semblables, tirées de Caton, d'Horace, d'Ovide, & autres Poètes, & quelquefois il y joint ses propres réflexions. Il a traduit aussi en diverses façons plusieurs des Sentences des sept Sages. Sa traduction est communement plus litterale que paraphrasée.

Dans l'article des traductions des

lvij **AVERTISSEMENT.**

anciens Poètes Ecclesiastiques , qui fait le dernier chapitre du sixième volume , j'ai dit que je ne connoissois aucune traduction françoise des poësies de Saint Gregoire de Nazianze. Si j'avois consulté alors les ouvrages de l'Abbé de Billy , j'y aurois trouvé cinquante-neuf quatrains de ce saint Docteur rendus en autant de quatrains françois. Cette traduction fait partie d'un recueil de plusieurs autres écrits de l'Abbé de Billy , imprimé à Paris chez Guillaume Chaudiere , en 1576. in-8°. Quoique l'Abbé de Billy , dit le Pere Nicéron dans le tome vingt-deuxième de ses Mémoires , ait fait beaucoup de vers , tant françois que latins , il n'a cependant jamais passé pour un grand Poète en l'une & l'autre langue.

Ce n'est aussi que par occasion que j'ai découvert la traduction de quelques endroits de Festus Avienus , & de Théodulfe Evêque d'Orleans , par M. Astruc , Medecin fort connu , & Professeur en Medecine au College Royal à Paris. Ce fut en cherchant autre chose dans ses *Mémoires pour l'histoire naturelle de la Province de Languedoc*, imprimés en 1737. in-4°. à Paris , que je trouvai cette traduction. Celle

AVERTISSEMENT. *lix*

d'Avienus est la traduction de la description que ce Poète a faite de la côte de la Gaule Narbonnoise, dans le Poème intitulé, *Ora Maritima*. Cette description commence au vers 565. & finit au vers 622. M. Astruc rapporte le texte à côté de la traduction, & il fait suivre l'un & l'autre de remarques savantes & curieuses. Cette traduction, avec les remarques, & l'abrégé de la vie d'Avienus, forme le chapitre vi. tout entier de la première partie des Mémoires du savant Médecin.

L'endroit de Théodulfe qu'il a traduit est dans le chapitre xiv. du même ouvrage. C'est la description que Théodulfe fait de son voyage dans la Gaule Narbonnoise dans un Poème en vers élégiaques intitulé : *Paranesis ad Judices*, c'est-à-dire, *Exhortation aux Juges*. Cet ouvrage, dit M. Astruc, semble n'avoir d'autre but que d'instruire les Juges de leurs devoirs ; mais on soupçonne que l'Auteur ne le composa que pour avoir lieu de parler de la Commission d'envoyé dans la Gaule Narbonnoise, dont il avoit été honoré en 798. & de l'intégrité avec laquelle il s'étoit comporté dans cet emploi. Du moins est-il certain qu'il s'y étend beaucoup sur cet ar-

lxiij *AVERISSEMENT.*

riche , & qu'il y décrit fort au long & ,
ce semble , avec complaisance , la har-
dieffe qu'on avoit prise en tâchant de
le suborner par des présens , & son at-
tention constante à les refuser.

M. Astruc commence ce chapitre
comme il avoit commencé celui qui
regarde Avienus. Il donne d'abord un
abregé de la vie de Théodulfe , ensuite
le texte de la description du voyage
que le Poëte avoit fait dans la Gaule
Narbonnoise , & qui commence au vers
99. du Poëme d'où cette description est
tirée , & finit au vers 150. A côté du
texte est la traduction , & les remarques
viennent ensuite. On lit celles-ci avec
satisfaction.





TABLE

DES NOMS DES AUTEURS,
dont il est parlé dans les cinquième
& sixième Tomes cet Ouvrage.

A.

- A** D A M , (Jean) tome 6. page 321. 322.
Æneas Sylvius , t. 6. p. 3.
Alciat , (André) t. 5. p. 3.
Amboise , (Michel d') t. 5. p. 490. 401. t. 6.
p. 22. 87. 148. & suiv.
Aneau (Barthelémis) t. 6. p. 18. 23. 24.
Archimbaud , (N.) t. 5. p. 184. t. 6. p. 295.
Argone (Dom Noel d') t. 5. p. 2. 239. 312.
Arnauld d'Andilly , (Robert) t. 5. p. 168.
Arnoulet de Voltaire , (François-Marie) t.
5. p. 260.
Ascensius , (Joffe Badius) t. 5. p. 267. & suiv.
Afloucy , (Charles Coyneau d') t. 6. p. 90. &
suiv. 303.
Astruc , (Jean) t. 5. préf.
Aubert , (Guillaume) t. 5. p. 77.
Aubert , (Pierre) t. 5. p. 237.
Avenelles , (Albin des) t. 6. p. 2. & suiv.
Aultetz , (Guillaume des) t. 5. p. 13.

B.

- B** A C H E T , (Guillaume) t. 5. p. 409.
Baiff , (Lazare de) t. 6. p. 23. 113.
Baillet , (Adrien) t. 5. p. 3. 33. 77. 105.
139. 258. t. 6. p. 167. 234. 237. 284. 295.
Bannier , (Antoine) t. 6. p. 15. & suiv. 41.
42. 43. & suiv.
Bartiet , (N.) t. 5. p. 151.
Baron , (Michel Boyron, dit) t. 5. p. 304.

NOMS DES AUTEURS.

- Barre, (Louis-François-Joseph de la) t. 6.
p. 278. & suiv.
- Barre de Beaumarchais, (N. de la) t. 6.
p. 41. 42. 48. 49.
- Barrin, (Jean) t. 5. p. 415. & suiv. 423.
& suiv. 425.
- Barthius, (Gaspard) t. 5. p. 33.
- Bas du Coudray, (N. de) t. 5. p. 132. &
suiv.
- Baudouin, (Benoit) t. 6. p. 189.
- Bayle, (Pierre) t. 5. p. 275. t. 6. p. 64.
- Belet, (N.) t. 6. p. 283.
- Bellay, (Joachim du) t. 5. p. 73. & suiv.
77. 198. 292. 397. t. 6. p. 252.
- Bellefleur, (N. de) t. 5. p. 406. & suiv.
423. 429.
- Bellegarde, (Jean-Baptiste Morvan de) t. 6.
p. 176. 332. 414. t. 6. p. 42. 43. 47.
- Bellenger, (N.) t. 5. p. 180.
- Benevent, (N. de) t. 6. p. 297.
- Benferade, (Isaac de) t. 6. p. 51. & suiv.
- Bentley, (Richard) t. 5. p. 353. 357.
- Bernard, (Jacques) t. 5. p. 336. 350.
- Bertaut, (Jean) t. 5. p. 87. & suiv.
- Bez, (Ferrand de) t. 5. p. 73.
- Bienvenu, (N.) t. 5. p. 313. 314.
- Bimard, Baron de la Bassie, (Joseph de)
t. 5. p. 256. 258.
- Binard, (Jean) t. 6. p. 62. 63.
- Blanc, (Richard le) t. 5. p. 94. & suiv.
196. t. 6. p. 86.
- Blondel, (François) t. 5. p. 277.
- Bochart, (Samuel) t. 5. p. 245. 246.
- Boileau, (Gilles) t. 5. préf. & p. 113. &
suiv.
- Boileau Despreaux, (Nicolas) t. 5. p. 22.
24. t. 6. p. 91. 124. 125. 147. 174.
- Bousspreaux, (N. de) t. 6. p. 222. & suiv.
231.

NOMS DES AUTEURS.

- Boissy , (Louis de) t. 5. p. 184.
 Boivin , (Jean) t. 5. p. 378.
 Bouhier , (Jean) t. 5. préf. *ibid.* p. 34. & suiv. 115. 212. 418. t. 6. p. 68. 69. 123. 124. 228. & suiv.
 Bourlé , (Jacques) t. 5. p. 9.
 Brébeuf , (Guillaume de) t. 5. p. 149. t. 6. p. 172. & suiv.
 Breugiere de Barante , (Claude Ignace) t. 5. préf. t. 6. p. 203. & suiv.
 Brie , (N. de) t. 5. p. 297. & suiv.
 Briffet , (Rolland) t. 6. p. 188.
 Brosse , (N. de la) t. 5. p. 404. 405.
 Brumoy , (Pierre) t. 5. p. 369. t. 6. p. 184. 185.
 Brune , (N. de la) t. 6. p. 116.
 Bruys , (François) t. 5. p. 382.
 Bruzen de la Martiniere , (N.) t. 5. p. 305 & suiv.
 Buffier , (Claude) t. 6. p. 182.
 Burette , (Pierre Jean) t. 5. p. 368.

C

- CALVY DE LA FONTAINE , (François) t. 6. p. 87.
 Canterus , (Guillaume) t. 6. p. 85.
 Castellan , (l'Abbé de) t. 6. p. 268. & suiv.
 Catrou , (François) t. 5. p. 177. & suiv. 240. 241. 267.
 Ceillier , (Dom Remy) t. 6. p. 315.
 Cerceau , (Jean Antoine du) t. 5. préf. *ibid.* p. 368.
 Challine , (Denys) t. 6. p. 157. 158.
 Chalvet , (Matthieu) t. 6. p. 195.
 Chappelle , (Jean de la) t. 5. p. 28. & suiv. t. 6. p. 102. & suiv.
 Charpentier , (François) t. 6. p. 202. 215.
 Chassain , (Loüis) t. 6. p. 324.
 Chastelet , (Jean du) t. 5. p. 8.

NOMS DES AUTEURS.

- Chaulieu, (*Guillaume Amfrye de*) t. 5. p.
 29. 30. t. 6. p. 53.
 Chefne, (*André du*) t. 6. p. 133. 151. & suiv.
 Chevalier d'Agneau, ou d'Agneaux, (*Robert*
 & *Antoine le*) t. 5. p. 78. & suiv. 198. 203.
 291. & suiv.
 Chevreau, (*Urbain*) t. 5. p. 310. 378.
 Clerc, (*Jean le*) t. 5. p. 208. 213.
 Coëffeteau, (*Guillaume*) t. 5. p. 9.
 Colin, (*Jacques*) t. 5. préf.
 Colin, (*D. Ambroise*) t. 6. p. 328.
 Colletet, (*Guillaume*) t. 5. p. 8. 9. 10. 32.
 44. 292. 293. 404. 405.
 Colletet, (*François*) t. 6. p. 136. 137. 162.
 163.
 Cordier, (*Mathurin*) t. 5. p. 9. 10.
 Corneille, (*Pierre*) t. 6. p. 241. 242. 322. 323.
 Corneille, (*Thomas*) t. 5. p. 310. 415. 428.
 t. 6. p. 37. 38.
 Costar, (*Pierre*) t. 5. préf. & p. 33. t. 6. p.
 252. 271. & suiv.
 Coste, (*Pierre*) t. 5. p. 335. & suiv. 356.
 Cotel, (*Antoine de*) t. 6. p. 86.
 Cottereau, (*Claude*) t. 6. p. 122.
 Court, (*N. de*) t. 6. p. 194.
 Courtin, (*Jacques de*) t. 6. p. 314.
 Coustures, (*Jacques Parrain, Baron des*)
 t. 5. p. 19. & suiv.
 Couture, () t. 5. p. 378.
 Crinitus, (*Pierre*) t. 5. p. 289.
 Croix du Maine, (*François Grude de la*) t.
 5. p. 43. 44. 55. 58. 73. 196. 284. 393.
 400. t. 6. p. 125. 187.

D

- D**ACIER, (*André*) t. 5. p. 282. 341. &
 suiv. jusqu'à 357. t. 6. p. 99.
 Deimier, (*Pierre de*) t. 5. p. 402.
 Desfontaines, (*Pierre-François Gyot*) t. 5.
 p. 191. 371.

NOMS DES AUTEURS.

- Deffrans, (*Cristophe*) t. 6. p. 26. 27.
 Denyse, (*Louïs Tranquille*) t. 6. p. 113.
 114. 119. 120.
 Desmarets, (*Roland*) t. 5. p. 15.
 Desmarets de Saint Sorlin, (*Jean*) t. 5. p.
 91. & suiv. 228. & suiv.
 Desportes, (*Philippe*) t. 5. p. 292. 404.
 Digne, (*Nicolas le*) t. 6. p. 187 188.
 Divry, (*Jean*) t. 5. p. 52.
 Douëlpe de saint Oüen, (*Louïs de la*) t. 5.
 p. 135.
 Drouët de Maupertuy, (*Jean - Baptiste*)
 t. 6. p. 326.
 Durand, (*Guillaume*) t. 6. p. 127. 128. &
 suiv.

E E
 squireu, (*N.*) t. 6. p. 195.
F

- F**ABRE, (*Jean Claude*) t. 5. p. 187. &
 suiv. 199. 247. 264. t. 6. p. 121. 122.
 Fabricius, (*Jean Albert*) t. 5. p. 3. 19. t. 6.
 p. 117. 120. 125. 212.
 Falconia Proba, t. 6. p. 330.
 Fare, (*le Marquis de la*) t. 6. p. 107.
 Fauchet, (*Claude*) t. 5. p. 8.
 Fevre de la Boderie, (*Guy*) t. 6. p. 317.
 & suiv. 325. & suiv.
 Fevre, (*Tanneguy le*) t. 6. p. 116. 117.
 Fontaine, (*Charles*) t. 5. p. 43. 44. 393.
 & suiv. t. 6. p. 11. 12. 239. 240. 291.
 Fontaine, (*Jean de la*) t. 6. 39. 40. 231.
 Fontanini, (*Juste*) t. 6. p. 329. 330.
 Fosse, (*Antoine de la*) t. 5. p. 293.
 Foulon, (*Abel*) t. 6. p. 125. 126.
 Four, (*N. du*) t. 5. préf. & p. 31. t. 6. p.
 93. 94. 120. 271. 286. 297.
 Fourmont, (*Etienne*) t. 5. p. 378.
 Fraguier, (*Clande*) t. 5. p. 221.
 Franc, (*N. le*) t. 6. p. 69. 70.

NOMS DES AUTEURS.

Frassen, (*Claude*) t. 6. p. 328.
Fréron, (*N.*) t. 5. p. 25.
Fresneuse, (*N. de*) t. 5. p. 108. & suiv.
264. 265.

Furetiere, (*Antoine*) t. 5. p. 146. 293.

G

G A F F A R E L, (*Jacques*) t. 5. p. 275.
Galaup de Chasteuil, (*François*) t. 6.
p. 228. 240.

Garnier, (*Robert*) t. 6. p. 188.

Gassendi, (*Pierre*) t. 5. p. 16. 17.

Gédoyn, (*Nicolas*) t. 5. p. 278. 279. 385.

Géfrier, (*N.*) t. 6. p. 135. & suiv.

Gendre, (*N. le*) t. 5. p. 30. 31.

Gervais de Tillebery, t. 5. p. 273.

Gifanius, (*N.*) t. 5. p. 17.

Girac, (*Paul Thomas, sieur de*) t. 5. p. 378.

Gobillon, (*Nicolas*) t. 6. p. 326.

Godart de Beauchamps, (*Pierre François*)
t. 6. p. 187.

Godeau, (*Antoine*) t. 6. p. 331. 332.

Gournay, (*Marie le Jars de*) t. 5. p. 82. 85.
& suiv. 292.

Granet, (*François*) t. 5. p. 309.

Gresset, (*N.*) t. 5. p. 133. 134.

Grimarest, (*Jean Leonor le Gallois de*) t.
5. p. 24.

Grisel, (*Hercule*) t. 6. p. 156. 253.

Grosnet, (*Pierre*) t. 5. p. 6. 7. 390. t. 6. p.
185.

Guéret, (*Gabriel*) t. 5. p. 143. 326. t. 6. p.
168. 179. 254. 2. 7.

Guyot, (*Thomas*) t. 5. p. 173. 174.

H

H A B E R T, (*François*) t. 5. p. 7. 8. 72.
285. & suiv. 290. 422. t. 6. p. 21.
25. 26.

Hamel, (*Guillaume du*) t. 6. p. 172. & suiv.

Hardouin, (*Jean*) t. 5. p. 254. 255.

NOMS DES AUTEURS.

- Harlay, (*Achille de*) t. 6. p. 178.
 Hedelin, (*N.*) t. 5. p. 404.
 Héritier de Villandon, (*Marie Jeanne P*)
 t. 5. p. 419. 420.
 Hesnault, (*Jean de*) t. 5. p. 22. 23. t. 6. p.
 194.
 Hoffchius, (*Sidronius*) t. 5. p. 418.
 Hüet, (*Pierre Daniel*) t. 5. p. 247. &
 suiv. 386. t. 6. p. 217.

J

- JARDIN, (*Thomas*) t. 6. p. 336.
 Jardin de Boispreaux, (*N. du*) t. 6.
 p. 222. & suiv.
 Joannis, (*N.*) t. 5. p. 269. 270.
 Joly, (*N.*) t. 5. p. 152.
 Jordan, (*N.*) t. 5. p. 19. 50. 194.
 Julien, (*le Frere*) t. 6. p. 207. 208. 305.

K

- KERVILLARS, (*N. de*) t. 6. p. 60. 61.
 63. & suiv. 87. 88.

L

- LABBE, (*Philippe*) t. 5. p. 243.
 Laboureur, (*Loüis le*) t. 6. p. 75. 76.
 La Landelle de saint Remy, (*Jean-Baptiste*
de) t. 5. p. 189. & suiv. 247.
 Lavaur, (*Gillaume de*) t. 6. p. 226. & suiv.
 Launay, (*N. de*) t. 6. p. 280.
 Lezeau, (*N.*) t. 6. p. 60.
 Linage, (*Pierre*) t. 6. p. 190. & suiv.
 Lingendes, (*N. de*) t. 5. p. 404. t. 6. p. 35.
 Lomenie de Brienne, (*Henri Loüis de*) t.
 5. p. 126. 172. 310. t. 6. p. 321. 327.
 Longuerue, (*Loüis du Four de*) t. 6. p. 28.
 Losme de Montchesnay, (*Jurques*) t. 6.
 p. 8. 13.
 Loutaud, (*N. de*) t. 6. p. 94. 95.
 Loyfel, (*N.*) t. 5. p. 9. 10.

NOMS DES AUTEURS.

M

- M**AFFEI, (*Scipion*) t. 5. p. 25. 33.
Maître de Sacy (*Louis le*) t. 6. p. 114. & suiv. 319. 320. 333. & suiv.
Maître, (*François le*) t. 5. p. 172.
Malingre (*Claude*) t. 5. p. 156. 157. 197.
Mallemaans, (*Jean*) t. 5. p. 181. & suiv.
Marcassus, (*Pierre de*) t. 5. p. 88. & suiv. 293. & suiv. 429.
Marivaux, (*N. Carlet de Chamblain de*) t. 5. p. 141. 142.
Marolles, (*Michel de*) t. 5. p. 14. & suiv. 23. 26. & suiv. 30. 38. 41. 55. 56. 59. 60. 72. 73. 75. 84. 87. 89. 116. & suiv. 161. & suiv. 169. 170. 198. 199. 202. 203. 205. 209. 215. & suiv. 230. & suiv. 242. & suiv. 284. 293. 315. 317. & suiv. 405. 406. 412. & suiv. 421. 423. 428. 429. t. 6. p. 50. 55. 56. 59. 60. 72. 73. 76. & suiv. 88. 101 & suiv. 110. & suiv. 122. 133. & suiv. 153. & suiv. 168. & suiv. 190. & suiv. 208. & suiv. 228. 235. & suiv. 241. & suiv. 253. & suiv. 258. & suiv. 264. & suiv. 287. & suiv. 301. & suiv. 306. 307. & suiv.
Marot, (*Clement*) t. 5. p. 52. & suiv. 397. t. 6. p. 20. 21. 252.
Marlais, (*N. Chesneau du*) t. 5. p. 375.
Martin, () t. 5. p. 111. & suiv.
Martignac, (*Etienne Algay de*) t. 5. p. 176. 322. & suiv. 329. 330. t. 6. p. 84. 85. 86. 140.
Maffac, (*Charles & Raymond de*) t. 6. p. 28. & suiv.
Maffac, (*François de*) t. 6. p. 32. 33.
Masson, (*Jean*) t. 5. p. 343. & suiv. t. 6. p. 61.
Masures, (*Louis des*) t. 5. p. 65. & suiv.
Matthieu, (*Pierre*) t. 6. p. 189.

NOMS DES AUTEURS

- Maucroix, (*François de*) t. 5. p. 375.
 Mauroy, (*Nicolas*) t. 6. p. 316. 317.
 May, (*Pierre du*) t. 5. p. 151.
 Mesnardiere, (*Hippolyte Jules Pilet de la*)
 t. 5. préf. t. 6. p. 287.
 Meusnier de Querlon, (*N.*) t. 6. p. 284. 285.
 Meziriac, (*Gaspard Bachet, sieur de*) t. 5.
 p. 292. 409. & suiv.
 Michel, dit de Tours, (*Guillaume*) t. 5.
 p. 58. & suiv. 204.
 Moissant de Brieux, (*Jacques*) t. 5. p. 228.
 Moletz, (*Pierre Nicolas des*) t. 6. p.
 68. 195.
 Moliere, (*Jean-Baptiste Poquelin de*) t. 5.
 p. 24. 25.
 Mondot, (*Jacques*) t. 5. préf. & p. 288.
 Monnoye, (*Bernard de la*) t. 5. p. 3. 23.
 32. 37. 77. 102. 259. 300.
 Moreau de Brazey, ou de Brézey (*Jacques*)
 t. 5. p. 143. 144. 145. 312.
 Moreau de Mautour, (*Philibert Bernard*)
 t. 5. p. 278. 279. 282.
 Morin, (*Henri*) t. 6. p. 277. 278.
 Motin, (*Pierre*) t. 6. p. 297. 298.
 Motte du Tertre, (*N. de la*) t. 5. p. 157.
 & suiv.
 Mouchault, (*Pierre de*) t. 5. p. 196. 197.
 203. 217.

N

- N**ASSE, (*N.*) t. 6. p. 5. 6.
 Naudé, (*Gabriel*) t. 5. p. 273.
 Nicole, (*Jean*) t. 5. préf. & p. 31. 93. 94.
 311. 412. 425. t. 6. p. 6. 7. 111. 112. 134.
 135. 159. 194. 270. 301. 302.
 Noble, (*Eustache le*) t. 5. p. 305. t. 6. p.
 144. 145. & suiv.
 Nodot, (*François*) t. 6. p. 198. & suiv.
 213. & suiv. 218. & suiv. 231.

NOMS DES AUTEURS.

O

O GIER, (*François*) t. 5. préf. & p. 403. 406. 411. 413.
 Olivet, (*Joseph d'*) t. 6. p. 40. 51. & suiv.
 Orville, (*N. Tellier d'*) t. 5. p. 144. 145.
 Oudin, (*N.*) t. 5. p. 200. & suiv. 379. 293.
 294.

P

P APILLON, (*Philibert*) t. 5. p. 152.
 Peletier, (*Jacques*) t. 5. préf. & p. 64.
 284. 290. t. 6. p. 252.
 Pellegrin, (*Pierre*) t. 5. p. 299. & suiv.
 Pelliel, (*N. du*) t. 5. p. 160. 161.
 Pepin, (*François*) fleur de la Roüelle, t.
 6. p. 296.
 Perrault, (*Charles*) t. 5. p. 342. 343.
 Perrin, (*Pierre*) t. 5. p. 94. & suiv.
 Perron, (*Jacques Davy du*) t. 5. p. 81. &
 suiv. 97. 291. 402. 403. 404.
 Peruse, (*Jean de la*) t. 6. p. 189.
 Petit, (*Paul*) t. 5. p. 151.
 Petit, (*Pierre*) t. 6. p. 198. 199. & suiv.
 Petit-Jehan, (*Claude*) t. 5. p. 149.
 Philippe, (*N.*) t. 5. p. 193.
 Pibrac, (*Guy du Faur de*) t. 5. p. 10.
 Porte, (*Luc de la*) t. 5. p. 289. 290.
 Prepetit de Grammont, (*Alexandre de*)
 t. 5. p. 303. t. 6. p. 9. 67. 159. 231. 274.
 Prevost, (*Jean*) t. 5. p. 406. 407. t. 6. p. 189.
 Prevost, (*N*) t. 6. p. 118.

Q

Q UILLET, (*Claude*) t. 6. p. 154. 155.

R

R ABUTIN, Comte de Buffy, (*Roger de*) t. 5. p. 31. t. 6. p. 107.
 Racine, (*Louïs*) t. 5. préf. & p. 10. 11. 12.
 t. 6. p. 8.
 Raderus, (*Matthieu*) t. 5. préf. t. 6. p. 26.
 Rapin,

NOMS DES AUTEURS.

- Rapin , (*René*) t. 6. p. 99. 175. 251.
 Rapin , (*Nicolas*) t. 5. p. 212. 292.
 Ravion de Varennes , (*N.*) t. 6. p. 294.
 Regnault , (*Robert*) t. 6. p. 33. 34.
 Regnier , (*Mathurin*) t. 5. p. 423.
 Regnier des Marais , (*François Séraphin*)
 t. 5. p. 106.
 Renoüard , (*Nicolas*) t. 5. p. 174. 408. t.
 6. p. 13. 34. & suiv.
 Ribaud de Rochefort , (*N.*) t. 5. p. 192.
 193. 270. & suiv.
 Richer , (*Henri*) t. 5. préf. & p. 31. 129.
 130. 415. 416. 428. t. 6. p. 107.
 Richer , (*N.*) t. 6. p. 89. 90.
 Roche , (*N. de la*) t. 5. p. 131. & suiv.
 Roches , (*Catherine & Madelene des*) t. 6.
 p. 299. 300.
 Rocque , (*S. G. de la*) t. 5. p. 402. t. 6.
 p. 39.
 Rollin , (*Charles*) t. 5. p. 41. 43. 210. t. 6.
 p. 147. 148. 234. 313. 327.
 Ronfard , (*Pierre de*) t. 5. préf. t. 6. p.
 252. 287.
 Rosel Beaumon , (*Jacques de*) t. 5. p. 299.
 355. & suiv.
 Roy , (*Pierre Charles*) t. 6. p. 290.
 Roy , (*Guillaume le*) t. 6. p. 321. 322.
 Ryer , (*Pierre du*) t. 6. p. 40. & suiv.

S

- S** AINT AMBROIS , (*N de*) t. 5. p. 398.
 Saint Evremont , (*Charles de Saint*
Denys, sieur de) t. 5. p. 107. 225. &
 suiv. 260. 261. t. 6. p. 175. 176. 215. &
 suiv. 220. 231.
 Saint Gelais , (*Oslavien de*) t. 5. p. 49. &
 suiv. 390. & suiv. t. 6. p. 10.
 Saint Jorry , (*Louïs Rustaing de*) t. 6. p. 13.
 Sainte Marthe , (*Scévole de*) t. 6. p. 22.

NOMS DES AUTEURS.

Saint Romat, (*N. de*) t. . p. 396. 397.

Sallebray, (*N.*) t. 6. p. 189.

Sallengre, (*Albert Henri de*) t. 5. p. 356.
411.

Sanadon, (*Noël Etienne*) t. 5. p. 34. 38.

& suiv. 334. 353. 357. & suiv. 381.

Sarrafin, (*Jean François*) t. 5. p. 93. 176.

Sarrau, (*N.*) t. 5. p. 261. 262.

Scaliger, (*Joseph*) t. 5. p. 3. 198. 205. 215.

Scarron, (*Paul*) t. 5. p. 136. & suiv.

Schefer, (*Jean*) t. 6. p. 117.

Scuderi, (*George*) t. 5. p. 93.

Segrais, (*Jean Renaud de*) t. 5. préf. & p.

102. & suiv. 218. & suiv. 245. 247. &
suiv.

Serionne, (*J. Acarias de*) t. 5. p. 43. 45.

& suiv. 209. & suiv. jusqu'à 216.

Sevin, (*François*) t. 5. p. 212. t. 6. p. 231.

Seyssel, (*Michel Parpillon de*) t. 5. p. 9.

Sidronius Hofchius. Voyez Hofchius.

Silvecane, (*Constant de*) t. 5. p. 22. t. 6. p.
143. & suiv. 159. 160.

Souchay, (*Jean-Baptiste*) t. 5. p. 388. 389.

t. 6. p. 65. 66. 96. 98. 108. 109. 292.

Sueur, (*Nicolas le*) t. 6. p. 131. & suiv.

TARTERON, (*Ferôme*) t. 5. p. 331.
& suiv. t. 6. p. 141. & suiv. 160. &
suiv.

Tende, (*Gaspard de*) t. 5. p. 166. 167. 325.
326.

Théophile Viaud, t. 5. p. 321.

Thomas, (*Gilles*) t. 5. p. 9.

Tilladet, (*Jean Marie de la Marque*) t. 5.
p. 253.

Tot de Ferrare, (*N. du*) t. 6. p. 181. 182.

Tournay, (*N. de*) t. 5. p. 161.

Tournemine, (*René Joseph de*) t. 5. p. 13.
267. & suiv.

NOMS DES AUTEURS.

- Toutain , (*Charles*) t. 6. p. 186. 187.
 Touvant , (*Charles de Piard* , *seigneur d'Im-
 frainville & de*) t. 5. p. 429.
 Trippault , (*Emmanuel*) t. 6. p. 74. 75.
 Tristan l'Hermite , (*François*) t. 6. p. 90.
 Tyfflot de Patot , (*Simon*) t. 5. p. 419.

V

- V A I L L A N T , (*N.*) t. 5. p. 191. 192.
 Valbonnays , (*Jean Pierre Moret du
 Bourc-Chenu* , *Marquis de*) t. 5. p. 356.
 Valterrie , (*N. de la*) t. 6. p. 138. 139. 207.
 Vavasseur , (*François*) t. 6. p. 99.
 Vauquelin de la Fresnaye , (*Jean*) t. 5.
 p. 80. 81. t. 6. p. 186.
 Vegius , (*Masseus*) t. 5. p. 195.
 Vêchette , (*Nicolas*) t. 6. p. 212.
 Vénus , (*Othon*) t. 5. p. 310.
 Verdier , (*Antoine du*) *seigneur de Vauprivas* ,
 t. 5. p. 7. 9. 43. 44. 56. 58. 72. 196. 284.
 393. 400. t. 6. p. 2. 87. 187.
 Vigne , (*André de la*) t. 5. p. 393.
 Vigneul Marville. *Voyez d'Argonne.*
 Villaines , (*Nicolas Bourdin* , *Marquis de*)
 t. 5. p. 424.
 Vitry , (*Philippe de*) t. 6. p. 33.

Fin de la Table des Noms des Auteurs



TABLE

DES CHAPITRES.

<i>Avertissement.</i>	tome 5. page iij
<i>Corrections & additions pour les deux premiers volumes.</i>	t. 5. p. ix
<i>Corrections & additions pour le troisième volume.</i>	t. 5. p. xv.
<i>Corrections & additions pour le tome quatrième.</i>	t. 5. p. xxxij
<i>Additions & corrections pour les tomes cinquième & sixième.</i>	t. 5. p. xliij
<i>Table des noms des Auteurs dont il est parlé dans le cinquième & sixième volume de cet Ouvrage.</i>	t. 5. p. lxij

SUITE DE LA CINQUIÈME PARTIE

Ou suite des Traductions Françoises
des. anciens Poètes Latins.

CHAPITRE III.	D Es Traductions de Caton & de Lucrece. t. 5. p. 1
CHAPITRE IV.	Des Traductions de Catulle, & du Pervigilium Veneris. t. 5. p. 25
CHAPITRE V.	Des Traductions des Mimes de Laberius, & de Publius Syrus. t. 5. p. 40
CHAPITRE VI.	Des Traductions de Virgile en vers françois. t. 5. p. 47
CHAPITRE VII.	Des Traductions de Virgile en vers burlesques. t. 5. p. 135

TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE VIII. Des Traductions de Virgile en prose.	t. 5. p. 152
CHAPITRE IX. Des Traductions du treizième livre ajouté à l'Eneïde, des Opuscules attribués à Virgile, de l'Etna de Cornelius Severus, & de son Fragment sur la mort de Cicéron, & de l'Elegie de Pedo Albinovanus sur la mort de Mécenas.	t. 5. p. 194
CHAPITRE X. Des Ecrits pour & contre Virgile.	t. 5. p. 217
CHAPITRE XI. Des Traductions d'Horace en vers françois.	t. 5. p. 276
CHAPITRE XII. Des Traductions d'Horace en prose.	t. 5. p. 313
CHAPITRE XIII. Des Traductions d'Ovide en prose & en vers.	t. 5. p. 364

SUITE DE LA CINQUIÈME PARTIE.

Suite du Chapitre XIII. Des Traductions d'Ovide en prose & en vers.	t. 6. p. 1
CHAPITRE XIV. Des Traductions de Tibulle, de Propertius, de Phèdre, & de Columelle.	t. 6. p. 96
CHAPITRE XV. Des Traductions de Persius & de Juvenal.	t. 6. p. 123
CHAPITRE XVI. Des Traductions de Lucain, & de Sénèque le Tragique.	t. 6. p. 164
CHAPITRE XVII. Des Traductions de Pétrone.	t. 6. p. 196
CHAPITRE XVIII. Des Traductions de Stace.	t. 6. p. 232
CHAPITRE XIX. Des Traductions de Martial.	t. 6. p. 250
CHAPITRE XX. Des Traductions d'Ausonius, de Claudien, de Festus Avienus, & des Catalectes des anciens Poètes.	t. 6. p. 282

TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE XXI. *Des Traductions des anciens Poètes Ecclesiastiques.* t. 6. p. 310

— De Synesius.	p. 313
— Des Hymnographes.	p. 314
— De Prudence.	p. 325
— De Saint Paulin.	p. 327
— De Falconia Proba.	p. 329
— De Saint Prosper.	p. 331
— De Boëce.	p. 332

Fin de la Table des Chapitres.

ERRATA.

TOME CINQUIÈME.

Page 9. ligne 25. dit de Grosnet : *lisez*, dit de celle de Grosnet.

Page 15. à la fin de l'alinéa. Qui est la fidélité : *lisez*, qui est celle qui regarde le défaut de fidélité.

Page 19. lig. 10. Jourdan : *lisez*, Jordan.

Page 30. lig. 4. pouvoit : *lisez*, pourroit.

Page 49. lig. 17. effets : *lisez*, essais.

Page 58. lig. 23. après, *bien mérité*, effacés la Virgule.

Page 62. lig. antep. inconnué : *lisez*, inconnu.

Page 64. lig. 6. Jacques Pelletier : *lisez*, Pelletier ; & de même par tout où ce nom se trouve.

Page 77. lig. penult. sorties : *lisez*, sortie,

Page 88. lig. 19. 1705. *lisez*, 1605.

Page 223. lig. 18. de Poëte : *lisez*, du Poëte.

Page 260. lig. dern. ce S. Evremont, effacez ce.

Page 269. lig. penult. de même : *lisez*, le même.

Page 288. lig. 19. Possession : *lisez*, possession.

Ibid. lig. antep. 1519. *lisez*, 1579.

Page 320. lig. 26. & 27. lequel traite : *lisez*, lequel il traite.

Page 335. lig. 4. c'est à dire : *lisez*, c'est dire.

Page 393. lig. 13. du Verider : *lisez*, du Verdier.

T O M E S I X I È M E.

Page 89 ligne 2. Loutend , *lisez* , Loutaud.

Page 195. ligne premiere , au même Seneque : *lisez* , à Seneque le Philosophe.

Page 272. lig. 4. pièces : *lisez* , pensées.

Page 325. lig. penult. l'horthodoxie : *lisez* , l'orthodoxie.

Page 330. lig. 16. intilué : *lisez* , intitulée.

BIBLIOTHEQUE



BIBLIOTHEQUE

FRANÇOISE,

o u

HISTOIRE DE LA LITTERATURE

FRANÇOISE,

SUITE DE LA CINQUIE'ME PARTIE;

Ou suite des Traductions Françaises
des anciens Poëtes Latins.

CHAPITRE TROISIEME.

*Des Traductions de Caton, & de
Lucrece.*



U N I s ensemble deux Poë-
tes qui ne se ressembtent gue-
res. Cesont, il est vrai, deux
Poëtes Philosophes, mais
dans un genre fort different. L'Auteur
des Distiques que nous avons sous le

Tome V.

A

nom de Caton , n'a écrit que pour former les mœurs & les diriger au bien. C'est un Poète moral , dont les avis , à l'exception de quelques-uns, sont autant de leçons de sagesse. Lucrece au contraire ne semble avoir écrit que pour donner des préceptes de volupté. On ne connoît point l'Auteur des Distiques. C'est en vain que le Chartreux Dom d'Argonne , dans ses *Mélanges* si connus , où il s'est caché sous le nom de Vigneul-Marville , s'étonne qu'on les enleve à Caton l'ancien, dit le Censeur , qui mourut l'an 605. ou 606. de la fondation de Rome, vers le commencement de la troisième guerre Punique ; ces Distiques sont plus modernes. Peut-être ne les a-t-on décorés du nom de Caton, que pour suivre l'exemple des Anciens , à qui il étoit assez ordinaire de donner le nom de quelque personne considérable, à certains écrits qu'ils vouloient publier , lorsqu'il y avoit beaucoup de ressemblance entre le caractère de cette personne & celui de ces écrits.

Je ne voudrois pas cependant renvoyer ces Distiques au septième ou au huitième siècle de l'Eglise, ni en faire honneur à un chrétien. La lettre du Médecin Vindicien à l'Empereur Va-

Sentinien , s'oppose au premier sentiment : Vindicien écrivoit dans le 4^e. siècle , & dans sa lettre il Jouë ces Distiques. A l'égard du second sentiment , M. Baillet a eu tort de dire que les critiques les plus judicieux le soutiennent. On en connoît qui pensent bien différemment ; tels entr'autres, Alciat , Scalliger , Jean Albert Fabricius , M. de la Monnoye , &c.

TRADUCTIONS DE CATON ET DE LUCRECE.

Jugem. de Sav. t. 3.
Jean Al.
Fabric Bi-
bliot. lat. c
I. p. 631. &
suiv.

Qui pourroit en effet reconnoître , par exemple , la doctrine du Christianisme dans le Distique troisiéme du second livre , où l'Auteur ne craint pas de dire que c'est une sottise d'appréhender la mort , & en conséquence de cette appréhension , de se priver des plaisirs de la vie ? On pourroit citer encore quelques autres Distiques , dont la doctrine n'est pas plus conforme à celle de la morale Évangelique. Malgré ces taches , on ne peut nier que la moralité de cet Ouvrage ne soit communément fort saine , & toujous proportionnée à la capacité des enfans , pour qui il semble que ces vers aient été faits. Mais leur Auteur n'étoit pas Poëte : c'étoit un homme de bon sens , qui connoissoit le vrai , & qui s'exprimoit le mieux qu'il lui étoit possible.

TRADUC-
TIONS DE
CATON ET
DE LUCRE-
SE,

L'utilité que l'on pouvoit retirer de ces Distiques en a occasionné quelques traductions en notre Langue. J'en ai vû deux qui sont du commencement du seizième siècle. La première fut imprimée à Paris en 1530. en caractères gothiques. Elle est moins précise que le texte. Dans l'original chaque Distique est en deux vers hexamètres : dans la traduction il y a quatre vers pour chacun. Le Traducteur s'en excuse en ces termes, qui vous donneront une idée de son stile :

Tu t'esbahis de la doctrine
De Cathon : lequel pour le mieux
A fait son livre cher & digne
Par vers accouplés deux à deux.
Mais d'icellui le translâteur
Sans perdre tems, & pour se esbattre,
Comme simple & humble Orateur,
De deux vers en a couché quatre.

Vous voyez qu'il attribuoit ces Distiques à Cathon : il suivoit l'opinion qui étoit commune alors, que ce Censeur Romain avoit composé ce petit ouvrage pour l'instruction de son fils,

Cathon en la cité de Romme

A son fils composa ung livre,
Par lequel je croy que tout homme
Peut estre de maints maux delivre.

TRADUC-
TIONS DE
CATON ET
DE LUCRE-
CE.

Il avoit néanmoins dequoi se détromper
dans l'ouvrage même qu'il tradusoit, puis
qu'au commencement du second livre,
l'Auteur des Distiques parle de Lu-
cain : & le traducteur a traduit ainsi lui-
même dans son édition gothique ;

Se cognoistre'veulx les batailles
Des Rommains, Luquin te fault lire.

C'est à tort que dans une édition pos-
térieure on a mis *Lucian* pour *Luquin* :
cette faute n'est point du Traduc-
teur.

Si l'on ne consultoit que l'édition go-
thique de cette traduction, on croiroit
sur la foi des Poësies morales qui l'ac-
compagnent, que l'Auteur se nom-
moit Henri Macé. C'est lui-même qui
paroit se dévoiler ainsi dans une piece
d'un goût fort singulier, où parlant de
son amour pour les vers, il dit entr'au-
tres.

Si je m'esbas faisant Rondeaulx en ryme,
Le plus souvent en rymant je m'enryme.

TRADUC-
TIONS DE
CATON ET
DE LUCRE-
CE.

Bref, c'est pitié d'entre nous rimailleurs;
Car vous trouvez assez de ryme ailleurs.
Et quand vous plaît, mieux que moi rymassés,
Des biens avez & de la ryme assez :
Mais moi à tout ma ryme & ma rymaille
Je ne soubstiens dont suys bien marry, maille.
Or se me dit ung jour quelque rymart ;
Viens ça, di moy, trouve tu en ryme art
Qui serve aux gens, toy qui as rymassé :
Oui, vrayement, répond Henry MACE.

Mais l'édition du même ouvrage faite à Paris pour la veuve de Jean Bonfons, & imprimée in 16. sans datte, dévoile plus clairement ce mystère. On y apprend que le traducteur est *Pierre Grosnet*, Poète François, né à Toucy dans l'Auxerrois. Non seulement il se nomme dans son Epître dedicatoire à *Henri de Valois*, *Dauphin de France*, & *Charles Duc d'Angoulesme*; il s'avoue aussi pour être l'Auteur des Pièces morales qui sont à la suite de sa traduction, lesquelles Pièces il termine par ces vers :

Cette escriture ay par ma cure
Mis en son estre, & par mesure
Selon nature, qui luy est dextre,
Reduite par diverses testes,

F R A N Ç O I S É

7

Pour satisfaire à rectitude :
Lisès-là jours ouvriers & festes ;
Et de *Grosnet* prenez l'étude.

TRADUC-
TIONS DE
CATON ET
DE LUCRE-
CE-

Dans l'édition gothique , ce dernier
vers est ainsi :

Et de l'Auteur prenez l'estude.

Et le nom de *Grosnet* ne s'y trouve
nulle part.

Il y a eu encore une autre édition des
Distiques de Caton , de la traduction
de *Grosnet* , faite en 1533. où le tra-
ducteur prend dans un endroit les qua-
lités de *Prêtre & humble Chapelain* ; &
dans un autre , celles de *Maître ès*
arts , & Licencié en chacun Droit.

Du Verdier , au mot *Caton* , cite une
traduction des Distiques en Prose , avec
des moralités , imprimée à Paris , sans
datte. Je ne sçai ce que c'est. La secon-
de traduction de cet ouvrage , qui est
tombée entre mes mains , est celle de
François Habert , d'Issoudun en Ber-
ry. Cet Auteur , l'un des plus seconds
qui ayent écrit dans le seizième siècle ,
vous est déjà connu. J'ai vû plusieurs
éditions de sa traduction des Distiques
en vers François. La plus ancienne ne
porte point de datte : mais elle est

TRADUC-
TIONS DE
CATON ET
DE LUCRE-
CE.

furement de 1530. Le texte latin n'y est pas joint. Le caractère de cette édition ressemble à celui de ces vieilles *Civilités Françaises* que l'on mettoit autrefois entre les mains des enfans quand ils commençoient à savoir lire ; c'est un gothique qui approche de l'écriture de ce tems-là. Le Sonnet qui est au commencement , montre dans les lettres initiales de chaque vers , le nom de baptême , & le nom propre du traducteur. Ce Sonnet est une priere à Dieu pour attirer les benedictions du ciel sur ceux qui liront l'ouvrage. Cette version est plus paraphrasée que celle de Grosnet. Chaque Distique est rendu par un Quatrain , & suivi d'une explication ou d'un commentaire que l'Auteur nomme Epigramme : chacune est de huit vers. Colletet dans son Discours de la Poësie morale , parle de cette traduction , & la trouve *sinon élégante , du moins fort fidelle*. Elle a été réimprimée à Lyon en 1552. & à Caën en 1579. Long-tems auparavant Jehan du Chastelet , Poëte François , qui vivoit l'an 1260. avoit mis *les-dits Moraux de Caton en assez bons vers* , selon Faucher , qui en rapporte ce qui suit :

Seigneur, vous qui mettez vos cures

En fables & en adventures &c.

Ce dit Jehan du Chastelet

Qui nous commence cest Romans

De Caton & de ses commens.

TRADUC
TIONS DE
CATON ET
DE LUCRE
CE.

Cette traduction est demeurée manuscrite, & l'on fait bien de ne la point tirer de son obscurité. Les autres Traducteurs des Distiques, dont il est parlé dans le traité de Colletet sur la Poësie morale, & dans du Verdier, sont Jacques Bourlé, Docteur de Sorbonne, Michel Parpillon de Seyssel, Docteur en Médecine, Mathurin Cordier, mort Calviniste en 1565. Gilles Thomas, Professeur en l'Université de Paris, Guillaume Coëffeteau, & M. Loyfel, Avocat au Parlement de Paris. Bourlé a rendu vers pour vers : la traduction de Parpillon est plutôt une paraphrase : Coëffeteau a joint à la sienne des notes & des commentaires qu'il donne pour fort utiles à la jeunesse studieuse. La version de Gilles Thomas est la rusticité même. Colletet dit de Grosnet, qu'elle est aussi vieille que les lettres gothiques de son impression de l'an 1541. il ne connoissoit pas sans doute l'édition de 1530. ni celle de 1533.

TRA-
DUCTIONS DE
CATON ET
DE LUCRE-
SE.

La traduction de Mathurin Cor-
dier, adressée à Robert Etienne, est
celle qui a eu le plus de cours : il seroit
difficile de compter le nombre des édi-
tions qui en ont été faites : cependant
elle n'est pas moins oubliée que les au-
tres. C'est le sort de toutes ces ancien-
nes versions, dont la recherche n'est
presque plus réservée qu'aux Bibliothe-
caires, & à certains curieux qui les esti-
ment plus à cause de leur antiquité &
de leur rareté, que pour aucune per-
fection réelle. On n'a pas même sauvé
de cet oubli celle que M. Loyzel se don-
na la peine de faire en vers François.
pour l'instruction de ses enfans, en fa-
veur desquels, selon Colletet, il joignit
à cette traduction le texte latin, & plu-
sieurs Sentences morales qu'il avoit re-
cueillies des Anciens. Les Quatrains de
Pibrac, formés en partie sur les Dis-
tiques du prétendu Caton, sont les
seuls qu'on lise encore quelquefois.

Lucrece, dans son Poëme de la na-
ture des choses, divisé en six livres, a
choisi une matiere digne d'un grand
Poëte : « il ne pouvoit même en choi-
sir une plus intéressante, puisqu'il
entreprend non seulement de déve-
lopper les secrets de la nature, mais

Rac. disc.
sur les Poë-
mes didact.
dans les
Mem. de
l'Acad. des
B. L. t. 12.
p. 131.

d'apprendre aux hommes le grand se-
 cret de se rendre heureux , en les gué-
 rissant de toutes craintes & de toutes
 passions , pour leur procurer une tran-
 quillité d'esprit inaltérable. On ne
 lui dispute pas la gloire d'écrire pure-
 ment , & d'expliquer avec clarté des
 choses obscures ; éloge qu'il se donne
 lui-même. Mais quoiqu'il se vante de
 parcourir les sentiers du Parnasse , on
 ne l'y voit presque jamais. Son prolo-
 gue est admirable , l'exorde de son se-
 cond livre est plein d'élévation ; &
 c'est par un transport d'enthousiasme ,
 qu'à la fin du troisième livre , il intro-
 duit la nature qui parle aux hommes
 pour leur reprocher la foiblesse qu'ils
 ont de craindre la mort. Le génie
 poétique avec lequel il étoit né , éclat-
 te en ces trois endroits , (de même
 que dans sa Description de la peste) :
 mais il est étouffé dans tout le reste ,
 où loin d'y trouver un Poète qui imi-
 te , qui peigne & qui remue , on en-
 tend toujours un Philosophe qui ar-
 gumente & parle du même ton. Cet-
 te uniformité si contraire à l'enthou-
 siasme , rend fatigante la lecture
 d'un long ouvrage , qui n'a d'autre
 variété que celle des sujets liés en-

TRADUC-
 TIONS DE
 CATON ET
 DE LUCRE-
 CE.

TRADUC-
TIONS DE
CATON ET
DE LUCRE-
CE.

» semble par des transitions froides
» & communes. . . Quand il prépare son
» Lecteur à l'explication du sommeil,
» il lui promet peu de vers, mais char-
» mans, & il se compare à un Cygne.
» Cependant dans cet endroit même, il
» est aussi obscur dans son raisonnement;
» que sec & froid dans sa versification,
» à laquelle il n'a point sçu donner cette
» harmonie, que peu de tems après lui
» Virgile fit sentir aux oreilles délica-
» tes. Je ne vous en cite point d'exem-
» ples : vous pouvez en voir plusieurs dans
» les Discours de M. Racine sur les Poë-
» mes Didactiques.

Quant aux sentimens de Lucrece,
jeme reserve à vous en parler lorsque je
vous introduirai dans les écoles des Phi-
losophes : il suffit de vous avertir ici qu'il
n'a fait que développer la Philosophie
d'Epicure son maître. Quoiqu'il pa-
roisse avoir recours à la Divinité quand
il parle de son chef, & qu'il se serve quel-
quefois de termes qui semblent ne pou-
voir convenir qu'à un Ecrivain qui se-
roit convaincu de la puissance & de la
sainteté des Dieux, & même de leur
attention pour les hommes, cependant
la Philosophie qu'il explique tend ou-
vertement à nier la Providence, & à

donner de la Divinité l'idée d'un Etre oisif, qui ne s'embarrasse pas de veiller sur les hommes, & qui les laisse errer au gré de leurs desirs. Je vous conseille de lire sur cela les courtes mais judicieuses Reflexions du Pere de Tournemine, imprimées dans les Mémoires de Trevoux, du mois de Novembre 1735. Lucrece dédia son Poëme à Caius Memmius qui avoit eu les mêmes maîtres que lui, & qui étoit, sans doute, dans les mêmes sentimens. Selon la Chronique d'Eusebe, son ouvrage fut corrigé par Ciceron après la mort de l'Auteur. Cependant quoique l'Orateur Romain ait eu souvent lieu de faire mention du Poëte, il n'en parle qu'une seule fois, & cet endroit, d'ailleurs assez obscur, est lu différemment.

TRADUC-
TIONS DE
CATON ET
DE LUCRE-
CE.

Le danger presque inséparable de la lecture de ce Poëme, pour quiconque n'est pas solidement éclairé par les lumières d'une philosophie plus saine, n'a pas empêché qu'on ne l'ait traduit plusieurs fois en langue vulgaire. Dans le seizième siècle, Guillaume des Aultelz, Charolois, en fit une traduction en vers François, & l'on assure qu'il avoit assez bien étudié le Poëte Latin pour le rendre exactement en notre langue: mais:

TRADUC-
TIONS DE
CATON ET
DE LUCRE-
CE.

sa version n'a point été imprimée ; la barbarie de son langage , la dureté de sa versification , & l'extrême bizarrerie de son ortographe , ne la feroient point lire aujourd'hui. L'Abbé de Marolles , cet infatigable traducteur , qui se croyoit envoyé du ciel pour enrichir la France de tous les monumens Poétiques de l'ancienne Rome , osa le premier nous donner le Poeme de Lucrece. Sa version parut en 1650. M. du Maurier lui conseilla de la dédier à la Reine Christine de Suède : c'étoit l'Héroïne la plus en censée alors par les gens de Lettres : l'Abbé de Marolles que la seule pensée d'être connu des Grands flattoit beaucoup , comme il le dit en cent endroits de ses ouvrages , suivit le conseil de son ami. Il esperoit que la reine qui étoit très-libérale de ses complimens envers ceux qui cultivoient la littérature , ne lui refuseroit pas le même tribut. Il fut trompé ; & il s'en plaint dans ses Mémoires. Mais il se consola par l'espece d'accueil que le Public fit à sa traduction , faute d'en avoir une meilleure , & par les jugemens avantageux que quelques uns de ses amis , qu'il a soin de nommer , eurent la complaisance d'en porter.

Mém. de
Marol. p.
286.

Cette traduction est néanmoins fort médiocre, malgré l'éloge que Roland Desmarets en fait dans une de ses lettres. Si Lucrece a de la noblesse, de la force & du génie, c'est presque toujours en vain que l'on cherche ces qualités dans la version Françoisse. L'auteur n'y avoit employé que quatre mois, & il a la simplicité de s'en féliciter. Que pouvoit-on espérer d'un travail fait avec tant de précipitation ? Aussi le Poëte & son traducteur marchent-ils rarement de concert, & l'on est souvent obligé de recourir au texte pour deviner ce que l'interprète a voulu dire. Il explique moins son original qu'il ne l'obscurcit. Quel stile d'ailleurs que celui de cette version ! J'en connois peu qui soit aussi plat, aussi rampant, aussi entortillé. Quelques amis plus sinceres que ceux qui le flattoient, lui firent connoître ces défauts : rendons lui justice ; il eut la modestie d'en convenir, & la docilité d'en corriger au moins la partie la plus essentielle qui est la fidélité, dans la seconde édition qu'il donna de son ouvrage en 1659. in-8.

Je ne sçai pourquoi il ne la met qu'en 1663. dans cette fastueuse liste de ses productions litteraires qu'il publia à la

TRADUCTIONS DE CATON ET DE LUCRECE.

Rol. Maresq.
Epist. 15. an.
26. tom.

**TRADUC-
TIONS DE
CATON ET
DE LUCRE-
CE.**

*Pref. de
l'Abbé de
Marol. dans
la 2. édit. de
son Lucr.*

suite de sa traduction de Virgile en vers François. Il avoie qu'il profita particulièrement des avis que lui donna Gassendi. Ce fameux Philosophe, qui connoissoit mieux que tout autre la doctrine du Poëme de Lucrece, lui avoit marqué de sa propre main, peu de jours avant sa mort, tous les endroits de sa version qu'il étoit nécessaire de retoucher, & lui avoit fourni de plus un grand nombre de notes utiles pour éclaircir son Auteur. C'est un fait que l'habile écrivain de la vie de Gassendi a oublié. L'Abbé de Marolles fit à cet illustre Philosophe honneur des lumieres qu'il en avoit reçues; il lui en témoigna sa reconnoissance dans sa Préface: & dans le Privilege du Roi, il fit nommer Gassendi comme le principal Auteur des notes qu'il donnoit. Il étoit lui-même si satisfait de cette nouvelle édition, que dans le même Privilege il fit faire défenses de réimprimer la premiere: précaution assez inutile pour un ouvrage qui avoit été peu lû, & qui meritoit encore moins de l'être. Pour la seconde édition il n'alla point chercher un Mecene dans un pais étranger; il le choisit au milieu de Paris; ce fut M. de Lamoignon, premier President du Parlement, qui l'hono-

roit quelquefois des témoignages de son estime.

TRADUC
TIONS DE
CATON ET
DE LUCRE
CE.

Ce qui distingue particulièrement cette seconde édition de la première, c'est qu'outre qu'elle rend souvent avec fidélité, quoique d'un stile mauvais, le sens du Poète latin, on y trouve *des considérations Philosophiques* sur chaque livre de Lucrece, les petites notes latines de Giffanius, & la vie d'Epicure avec les trois lettres de ce Philosophe à ses amis, contenant toute sa doctrine, traduites du dixième livre de Diogene Laërce sur la version latine de Gassendi. Ces pièces sont suivies d'un *Discours apologétique*, dans lequel l'Abbé de Marolles entreprend de justifier sa traduction & la lecture du Poème de Lucrece. Mais rien de plus mal raisonné que ce Discours. Pour montrer que l'on pouvoit lire utilement le Poème du Disciple d'Epicure, étoit-il nécessaire de parler de la lecture des Poètes en général, des avantages que l'on pouvoit en retirer, & des divers genres de Poésie? Le point de la question étoit de savoir si l'on devoit permettre indifferemment de lire un Poète qui, au moins dans l'exposé qu'il fait de la doctrine de son Maître, combat l'immortalité de l'ame.

TRADUC-
TIONS DE
CATON ET
DE LUCRE-
CE.

nie la Providence, ôte toute Religion du cœur de l'homme, & établit le souverain bien dans la volupté. Voilà ce que l'Auteur devoit examiner, & cet objet est celui auquel il s'arrête le moins. Presque toutes ses preuves se réduisent à entrer dans quelque détail des opinions fausses & des maximes dangereuses que l'on ne rencontre que trop dans les autres Poètes & dans les Philosophes Païens. Justifie-t-on un mal par un autre mal? On lit ces Poètes, on étudie ces Philosophes, donc on peut lire aussi Lucrece. C'est là où se réduit tout le raisonnement de l'Abbé de Marolles. Mais outre qu'il s'agissoit moins de prouver, ce que personne ne nioit, qu'on lisoit ces anciens Auteurs, que de faire voir qu'on pouvoit les lire indifféremment; il est certain que la plûpart des verités contestées par Epicure, ne le sont point par les autres Ecrivains que notre Auteur apporte en exemple, & qu'elles sont même établies dans leurs écrits. Qu'il y ait beaucoup d'ouvrages anciens & modernes, où les dogmes que le Philosophe s'efforce de renverser, soient démontrés solidement, cela ne fait rien encore à la question. On ne conclura pas que l'on doit s'empoisonner

parce que l'on peut prendre du contre-poison. Je ne nie pas qu'il n'y ait des personnes sensées à qui la lecture de Lucrece ne sera pas nuisible, qu'il y en a même qui peuvent le lire utilement ;

TRADUC-
TIONS DE
CATON ET
DE LUCRE-
CE.

mais l'Abbé de Maroles ne le prouve point ; son Discours ne montre que le peu de justesse de son esprit : c'est tout ce que je voulois vous faire remarquer.

M. Jourdan dans son essai sur les versions des Auteurs latins, dit que Fabricius cite une version de Lucrece en vers François, publiée en 1677. in 4. J'ai cherché inutilement cette citation dans la Bibliothèque latine du savant Fabricius, à l'article de Lucrece : elle m'est aussi inconnue que cette version de 1677.

Biblioth.
Germ. t. 1 476

Malgré les défauts de la traduction de Marolles, quelques-uns la préfèrent pour l'exactitude & la fidélité à celle que Jacques Parrain, Baron des Coutures, nous a donnée en 1685. & qui a été réimprimée en 1708. sans compter l'édition faite en Hollande. Le stile en est pur, mais on s'attendoit à un ouvrage travaillé avec plus de soin de la part d'un écrivain qui avoit médité à loisir la Doctrine du Philosophe, dont le poète expose & développe les sentimens.

TRADUC-
TIONS DE
CATON ET
DE LUCRE-
CE.

J'estime mieux ses notes; quoique scabreuses, elles sont à la portée de tout Lecteur qui n'est pas dépourvu d'intelligence. M. des Coutures en a peu donné sur le quatrième livre, & il a eu raison. La matière qui y est traitée, principalement sur la fin, est trop dangereuse, & offense trop les bonnes mœurs: comme il le dit fort bien après Quintilien, *il y a de certaines choses qu'il est plus séant de supprimer que d'éclaircir*. S'il eût voulu donner plus de jour aux pensées du poëte, il n'eût pû parler qu'un langage fort scandaleux. Il dispute quelquefois, & avec assez d'avantage, contre Gassendi, le Héros moderne de la secte dont Lucrece a expliqué les principes. Mais il auroit dû supprimer la dernière de ses notes sur le quatrième Livre. Il y fait trop d'injure aux femmes vertueuses en pensant que leur sexe ne peut goûter le conseil de Lucrece, de fuir une passion dangereuse & d'en craindre les suites. Croyoit-il sincerement leur faire sa cour, en leur demandant pardon pour son Auteur, d'avoir avancé une maxime si judicieuse, & en les priant de considérer que Lucrece ne parle en cet endroit que des passions qui doi-

vent faire honte à un honnête-homme ,
 c'est-à-dire , tout au plus à un honnête
 Payen ? Car on entend de reste ce
 que ce langage signifie : & tout ce que
 M. des Coutures ajoute pour s'expli-
 quer , loin de le justifier , le con-
 damne.

TRADUC-
 TIONS DE
 CATON ET
 DE LUCRE-
 CE.

La vie de Lucrece est faite avec
 goût, sa préface contient une bonne ana-
 lyse du poëme qu'il traduit , & une idée
 de sa morale; & il n'a pas de peine à mon-
 trer que sur certains articles elle paroît
 plus pure que celle de quelques autres
 Philosophes , même de Platon & de Se-
 neque. Mais je doute que lui-même
 ait trouvé dans la méditation de son
 Auteur les avantages qu'il y cherchoit ,
*une ame intrepide , l'art de conserver l'as-
 siette de son esprit parmi l'orage des pas-
 sions , celui d'assujettir l'impetuosité du
 temperament , le secret heureux de mé-
 priser les cruautés & les bizarreries de la
 fortune , dont il dit , qu'il avoit senti les
 atteintes dans un âge qui marquoit l'in-
 justice de cette aveugle , & dont il pres-
 sentoit la suite de ses fureurs : c'est folie
 de vouloir transporter à la Philosophie
 humaine des droits qui n'appartiennent
 qu'à la religion. M. des Coutures ne*

~~l'a~~ que trop éprouvé lui-même dans la
suite de sa vie.

TRADUC-
TIONS DE
CATON ET
DE LUCRE-
CE.

M. de la
Monn. préf
du recueil de
pièces choi-
sies tant en
prose qu'en
vers.

Brossette,
notes sur la
neuv. Sat. de
Despr.

Je ne sçai si c'est l'estime que l'on
fit de sa traduction qui empêcha M. de
Silvecane de nous faire part de celle
qu'il avoit faite, dit-on, en vers Fran-
çois. Lucrece bien rendu en vers eût
pû acquérir des graces que la prose
n'est pas toujours capable de presenter.
On en a un exemple dans le commen-
cement du premier Livre, qui a été
versifié avec tant de noblesse par le sieur
d'Hesnault, si connu par son Sonnet
de l'avorton & par quelques autres poë-
sies. C'étoit un des hommes de son tems
qui tournoit le mieux un vers. M.
Despreaux en convenoit; & quand on
lui demandoit pourquoi donc il en
avoit parlé avec mépris dans le troi-
sième chant de son lutrin & dans sa
neuvième Satire, il répondoit qu'au lieu
d'Hesnault (qu'il écrit mal, Hainaut)
il avoit mis d'abord Boursault, & en-
suite Perrault. Mais que s'étant recon-
cilié depuis avec eux, il leur avoit sub-
stituë Hesnault qui étant mort dès
1682. étoit hors d'état de former au-
cune plainte. C'étoit une fort mauvaise
raison: le merite doit conserver après

la mort les droits qu'il avoit lorsqu'il brilloit. Une preuve du talent de M. d'Hesnault pour la versification, c'est que Madame Deshoulières apprit de lui les finesses de cet art ; & qu'à en juger par l'écolière, on doit concevoir une grande opinion du maître. Le seul morceau qui nous reste de sa version de Lucrece, supposé qu'il en ait fait davantage, en est une preuve encore plus sensible. M. de la Monnoie a eu raison d'en orner son *recueil de Pièces choisies tant en prose qu'en vers*, imprimé en 1714. Mais il s'est trompé en le donnant comme une pièce qui n'avoit encore été vûe que manuscrite. On la trouvoit déjà dans le tome second d'un *recueil de pièces curieuses & nouvelles*, publié à la Haye dès 1694. elle a été réimprimée pour la troisième fois, à la Haye, dans le quatrième tome du Journal littéraire. Je compte presque pour rien la traduction de deux morceaux sur le mont-Etna, tirés, l'un du premier Livre de Lucrece, l'autre du sixième, que l'Abbé de Marolles a mis en vers François. Si vous avez quelque attrait pour les lire, vous les trouverez dans la première partie de sa traduction en vers de toutes les œu-

TRADUC-
TIONS DE
CATON ET
DE LUCRE-
CE.

TRADUC-
TIONS DE
CATON ET
DE LUCRE-
CE.

vres de Virgile , & à la suite de ses
considerations sur la critique de l'Enéi-
de du Comte de Jussac , où il y a de
plus la traduction , aussi en vers , des
soixante-onze premiers vers de Lucre-
ce. Ces trois morceaux ne vous en-
nuieront pas au moins par leur lon-
gueur.

On aimeroit mieux posséder la tra-
duction de Lucrece que Moliere avoit
faite dans sa jeunesse. Mais si le recit
de M. de Grimarest est veritable , l'ou-
vrage est perdu pour toujours , l'Au-
teur l'ayant lui-même jetté au feu dans
un mouvement de colere contre un
Domestique qui en avoit déchiré un
cahier sans sçavoir ce que c'étoit. On
assure qu'il avoit lû sa traduction à M.
Rohault , célèbre Physicien , & que
celui-ci en avoit été très-satisfait. Pour
donner plus de goût à cette version ,
Moliere avoit , dit-on , rendu en prose
toutes les matieres philosophiques ; & il
avoit mis en vers les belles descriptions
du poëte Latin.

On rapporte dans les notes sur la
deuxième Satire de M. Despreaux ,
que ce dernier étant en 1664. chez
M. du Brouffin , avec M. le Duc de
Vitry , & Moliere , celui-ci y devoit
lire

Grimar. vie
de Mol. 11.
312.

lire sa traduction de Lucrece : mais qu'après avoir entendu la lecture de la Satire que M. Despreaux lui adressoit , il ne voulut plus lire ce qu'il avoit promis , craignant que cette version ne fût pas assez belle pour soutenir les loüanges qu'il venoit de recevoir.

TRADUCTIONS DE CATON ET DE LUCRECE.

Vous aurez dans peu une nouvelle traduction du poëme de Lucrece par Monsieur l'Abbé Freron. Ceux qui connoissent l'esprit & les talens de ce nouvel Auteur , ne doutent point qu'il ne nous donne un ouvrage qui fera oublier toutes les traductions qui ont été faites de Lucrece jusqu'à présent. Sa version sera enrichie de notes choisies , soit pour éclaircir le poëte , soit pour en refuter les opinions dans plusieurs points essentiels.

CHAPITRE IV.

Des Traductions de Catulle , & du Pervigilium Veneris.

CATULLE , né à Verone , d'une famille distinguée , comme M. le Marquis Scipion Maffei le prouve ,

Maff de gli Scritt. Veron

B

TRADUC-
TION DE
CATULE.

Lettre de
M. Duguet
sur l'étude
des Human.

ne ressemble à Lucrece son contempo-
rain , ni pour le génie , ni pour le sti-
le , ni dans les matieres qu'il a traitées.
Quoique Lucrece passe ordinairement
pour un impie, l'on peut apprendre dans
son poëme beaucoup de choses curieu-
ses , & je vous crois d'ailleurs trop éclai-
ré pour vous laisser surprendre par ses
faux raisonnemens en matiere de reli-
gion. Pour Catulle il est trop tendre ;
& la passion qui l'enflame est trop con-
tagieuse. Elle peut allumer , sur tout
dans le cœur des jeunes gens , un feu
qui ne pourroit peut-être jamais s'é-
teindre. Je ne sçai donc si l'on peut
permettre à qui que ce soit de lire ses
vers , quoiqu'une élégante simplicité &
des graces naturelles en fassent le ca-
ractere.

Je ne puis pardonner à l'Abbé de
Marolles d'avoir pensé autrement , &
moins encore de s'être imaginé qu'il
pouvoit innocemment s'occuper à tra-
duire un écrivain qui a deshonoré la
délicatesse de son génie par une impu-
dence vraiment cynique. Catulle est ce-
pendant celui qui pourroit lui en vou-
loir plus de mal , s'il pouvoit être encore
sensible à la maniere dont ce Traducteur
l'a défiguré. Sa plume pesante & mal

taillée n'étoit point faite pournous rendre un poëte, qui par l'élégance de la sienne s'étoit acquis l'amitié & l'estime des beaux esprits qui étoient pour lors en grand nombre à Rome. Si l'Abbé de Marolles se fût mieux connu, il n'eût pas eu tant de docilité pour l'ami qui le sollicita d'entreprendre de devenir l'interprète de ce poëte; il ne l'eût pas trompé en s'imaginant qu'il étoit capable de le mettre à portée par sa traduction d'en connoître le vrai génie; & s'il eût été plus instruit de ses devoirs, quand il auroit eu les talens qui lui manquoient, il n'en eût pas fait un si mauvais usage.

Il seroit à souhaiter cependant que sa traduction en prose de Catulle, enfantée & publiée en 1653. fût la seule que l'on eût de ce poëte en notre Langue; elle seroit peu de mal, parce qu'il seroit rare de trouver quelqu'un aujourd'hui qui eût assez de patience pour la lire. Le Prince Edouïard de Baviere, Comte Palatin, avoit ou peu de goût, ou beaucoup trop de politesse, quand il remercia si obligeamment l'Abbé de Marolles de lui avoir dédié son ouvrage. Les remarques qui l'accompagnent, ne pouvoient le dédommager de l'en-

TRADUC-
TIONS DE
CATULLE.

Mem. de
Marol. p.
195.

nui que cette traduction devoit lui cau-
fer. Ou embrouillées , ou triviales ,
elles chargent le Livre sans lui donner
plus d'agrément , ou le rendre plus uti-
le. On aimera beaucoup mieux celles
qui sont dans le Mercure de Trevoux
des mois de Septembre & Octobre
1708. Elles éclaircissent fort bien quel-
ques épigrammes du poëte ; on peut re-
gretter de n'en pas avoir davantage de
la même main.

L'agrément que la traduction de
Marolles n'offre point , feu M. de la
Chapelle , a crû pouvoir le donner en
mettant les poësies de Catulle en vers
François , & en les enchaissant dans
une espece d'histoire galante de ce poë-
te , grossie de quelques anecdotes amou-
reuses , vraies ou supposées , de la Cour
d'Auguste , & des amis de Catulle. Cet
Ouvrage , qui est plus un roman qu'une
histoire , est un fruit de la jeunesse de
l'Auteur , mais que celui-ci n'a pas crû
indigne d'être avoué dans un âge plus
avancé. Tout ce qui est en prose est
assez délicatement tourné : c'est un tissu
d'avantures où l'on s'écarte le moins
qu'il est possible de la vraisemblance ,
& dont le récit peut plaire à ceux qui
aiment des lectures aussi dangereuses

que frivoles. Mais la versification en est presque par tout fort negligée. Le seul éloge que l'on pouroit peut-être accorder à M. de la Chapelle , c'est d'avoir au moins adouci , ou retranché même quelquefois ce qu'il y a de trop emporté dans les débauches amoureuses du poëte, & d'en avoir banni ce libertinage indécent qui a fait dire au pere Vavasseur, Jesuite habile & de bon goût , que Catulle étoit un esprit rustique & grossier. Mais en verité il est fâcheux de n'être loué que parce qu'on n'a pas fait tout le mal que l'on pouvoit faire.

La meilleure édition de cet Ouvrage est celle que l'Auteur publia lui-même en 1700. avec ses piéces de Théâtre. *Ses Amours de Catulle* avoient été attribuées dans quelques éditions précédentes à M. de la Chapelle , à qui nous devons l'histoire des Campagnes de Nortlingue & de Fribourg , & qui est mort Inspecteur des beaux Arts sous M. de Villacerf Surintendant des bâtimens ; & dans d'autres , à Chapelle Auteur de quelques écrits ingénieux fort connus. C'est à l'occasion de cette dernière méprise que l'Abbé de Chaulieu fit cette épigramme satirique , qu'on lit dans une édition de

TRADUC
TIONS DE
CATULLE

 TRADUC-
TIONS DE
CATULLE.

Lecteur, sans vouloir t'expliquer
 Dans cette édition nouvelle,
 Ce qui pouvoit t'alambiquer
 Entre Chapelle & la Chapelle :
 Lis leurs Vers, & dans le moment
 Tu verras que celui qui si maufadement,
 Fit parler Catulle & Lesbie,
 N'est pas cet aimable génie,
 Qui fit ce voyage charmant,
 Mais quelqu'un de l'Académie.

M. de la Chapelle étoit en effet de l'Académie Française. Avant lui, l'Abbé de Marolles avoit déjà traduit en vers, quelques pieces de Catulle, entr'autres le poëme des nôttes de Thétis & de Pélée, ouvrage ingénieux, mais qui rampe extrêmement dans cette traduction dont l'Auteur a jugé à propos de grossir celle qu'il a faite en vers François de toutes les œuvres de Virgile. Monsieur le Gendre qui a traduit aussi depuis le même poëme en vers, a beaucoup mieux saisi le génie du poëte. S'il y a dans sa version quelques vers foibles ou prosaïques, on peut dire qu'en général sa versification est aisée, & que son expression est pure & élégante. Cette version a été imprimée à Lyon en 1701.

in-12. M. le Gendre par une lettre tournée délicatement, l'adresse à une Dame qui l'avoit sollicité de l'entreprendre, & qui l'avoit prié de l'achever malgré la répugnance de l'Auteur. Cette traduction est suivie de quelques notes qui ne sont point inutiles. La cinquième élegie de Catulle, traduite en vers par le President Nicole, est plus une paraphrase qu'une traduction, de même que le *Moineau de Cloris* par M. Richer n'est qu'une imitation du même poëte. Cette imitation est à la suite des *Heroides* d'Ovide traduites en vers François par M. Richer. La traduction de plusieurs pieces du même Catulle par l'Auteur anonyme des *nouvelles poësies amoureuses, galantes, & récréatives*, paroît plus littérale; mais on n'y retrouve ni le génie de notre Langue, ni celui du poëte Latin. Ce que vous aurez pû lire encore du même poëte dans les *Lettres du Comte de Buffly Rabutin*, & dans un recueil d'épigrammes des poëtes anciens & modernes, traduites du Latin en vers François, par le sieur Dufour, Medecin, est aussi plus imité que traduit.

Les sentimens tendres, les pensées ga-

TRADUC-
TIONS DE
CATULLE.

Collet. Tr.
de l'ep. n. 16
& 17.

lantes plaisent beaucoup à ces differens Traducteurs ; cependant plusieurs d'entr'eux n'étoient pas de l'avis de Guillaume Colletet qui , pour l'épigramme , mettoit Catulle fort au-dessous de Martial. Mais outre que dans cette préférence , Colletet consultoit son propre goût ; il est certain qu'il avoit pour lui les décisions de plusieurs sçavans d'un grand nom , à qui il croyoit devoir déferer. Je ne vous rapporte point ni leurs raisons , ni les siennes : Vous pouvez les examiner vous-même dans les articles 16. & 17. de son traité de l'épigramme.

Une des qualités qu'il donne aux épigrammes de Catulle , c'est d'être *Doctes*. Catulle lui-même a été honoré de cette qualité , & plusieurs critiques se sont donnés beaucoup de peine à rechercher pourquoi elle lui a été déferée , sur tout par les anciens. M. de la Monnoye dit néanmoins qu'il ne sçait parmi ceux-ci , qu'Ovide & Martial qui lui en ont fait honneur ; & il y a tout lieu de croire que la commodité du vers y a beaucoup contribué , puisque l'on ne cite aucun ancien qui , en prose , l'ait appelé Docte. Quelles sont en effet les rares productions de son érudition.

Notes sur
les jug. des
sav. t. 4.

tion ? Le critique Barthius , & en dernier lieu le Marquis Scipion Maffei qui insiste trop sur ce point , ne les font presque consister que dans quelques traductions de vers grecs en vers latins , & dans quelque connoissance de la Mythologie : Il n'y a pas là , ce semble , de quoi tant se récrier. Sans chercher d'ailleurs si loin des raisons de cette épithète , comme le fait M. Baillet , on sçait , selon la remarque de M. de la Monnoye , que le titre de Docte étoit naturellement consacré aux poètes. On pourroit , s'il étoit nécessaire , en rapporter plusieurs exemples. Voyez ce que dit sur cela Costar dans son Apologie adressée à Ménage : Il y soutient avec raison que le mot de Docte en latin ne signifie souvent qu'un homme fort versé dans l'exercice de son Art , de quelque nature qu'il soit.

On a long-tems attribué au même Catulle le *Pervigilium Veneris* , Cantique avec un refrain sur les fêtes de Venus qui se célébroient au commencement du Printems ; mais il est certain que l'Auteur en est ignoré , & que l'on ne peut avancer sur cela que des conjectures. Les jugemens des critiques sur ce poëme en lui-même

TRADUCTIONS DE CATULLE.

De gli Scrittori Ven. p. 2. & 4. éd. in-f.

Jug. de Sar. art. de Catulle.

Apol. de Costar p. 2.

TRADUC-
TIONS DU
Pervigilium.

Préf. de sa
trad. du *Pervigil.*

Conjectures
de M. le
Prof. Bou-
hier sur le
Pervigil.

sont pas moins partagés. Les uns lui ont prodigué leurs louanges, & ont vanté excessivement ses graces & son élégance. D'autres en ont parlé avec assez de mépris. Le pere Sanadon, Jesuite, en avouant que « parmi les » pensées délicates & ingenieuses qui » y éclatent, on y remarque, je ne sçai quelle affectation d'esprit, qui se font un peu de la décadence du bon goût, ne laisse pas que de dire que c'est un *chef-d'œuvre* digne d'être admiré; comme si l'on pouvoit élever si haut un ouvrage où se trouvent les imperfections qu'il est forcé de reconnoître en celui-ci. C'est la réflexion de M. le President Bouhier qui a fait sur ce petit poëme de sçavantes & judicieuses observations.

Cet Illustre Magistrat remarque que d'autres critiques, rendant justice à quelques endroits de cette piece, ingenieux & bien tournés, ont apperçu dans le reste des tours vicieux & peu naturels, beaucoup de paroles, qui souvent ne signifient rien; des constructions entortillées, & une répétition fastidieuse de la préposition *de*, dans des phrases où elle n'est point necessaire. Ils y ont vu des expressions qui n'é-

toient pas du bel usage chez les Romains. De cette diversité de sentimens, il resulte que tandis que les partisans du *Pervigilium*, en font l'Auteur à peu près contemporain de Cicéron & d'Auguste, d'autres soutiennent qu'il n'est tout au plus que du tems de Nérôn, & plusieurs, moins favorables encore, le renvoient jusqu'au siècle de Solin & de Florus, ou même d'un je ne sçai quel Luxurius qui vivoit sous Trasimond Roi des Vandales. Il y a certainement dans ce Cantique des vers favorables aux deux premières époques. M. Bouhier entre sur cela dans un détail qui peut, ce semble, satisfaire les plus difficiles. Il montre qu'une partie de ce poëme merite les éloges que les gens sensés lui ont donnés, mais que la plus grande partie se sent de la décadence du bon goût, & qu'elle n'a pas le ton des siècles où fleurissoit l'éloquence romaine. Cette difference sensible de stile & de maniere, lui a donné lieu de penser que des copistes ignorans avoient confondu & mêlé ensemble deux poëmes très-différens, quoique composés sur le même sujet, & avec le même refrain.

Dès 1713, il proposa sur cela ses

TRADUC-
TIONS DU
Pervigilium.

Nouv. it.
ser. t. XI 2.
part. art. v.

conjectures dans deux lettres qu'il écrivit au Pere Oudin, Jesuite, son ami & celui de tous les gens de lettres. On les imprima en 1720. dans les nouvelles litteraires qui se débitoient alors à Amsterdam chez du Sauzet. Mais comme ces lettres ne sont pas entre les mains de tout le monde, & que d'ailleurs on y infera des choses qui ne sont pas de l'Auteur, ou sur lesquelles il avoit depuis changé de sentiment, il crut devoir mettre ses conjectures dans un nouveau jour lorsqu'il fit imprimer en 1737. le Texte du *Pervigilium Veneris*, avec plusieurs autres écrits des anciens qu'il avoit traduits ou imités en vers François.

Sans entrer sur ses pas dans des discussions qui pourroient perdre de leur force, en les abrégeant, je me contenterai de vous dire que le sçavant critique distingue dans le petit poëme, tel que les Editeurs nous l'ont donné deux Hymnes de même espece, l'un est composé de 22. vers, & d'un stile simple & élégant qui porte les marques de son antiquité. Il attribue l'autre qui est de soixante-dix vers, au poëte Florus qui vivoit du tems de l'Empereur Adrien : & il fonde ses con-
jec-

tures tant sur l'autorité d'un manuscrit qui contient le *Pervigilium*, que sur une conformité palpable entre les expressions les plus singulieres de ce second poëme, & quelques unes d'Apulée ; ce qui prouve , selon lui , que l'Auteur du second poëme étoit contemporain de ce Philosophe , & peut-être son compatriote. Ces conjectures développées & maniées avec cette sagacité qui brille dans tout ce qui sort de la plume du sçavant Magistrat , m'ont paru porter avec elles une lumière si vive , qu'elles doivent éclairer & convaincre les plus prévenus.

Dans la première édition de ces conjectures, M. le President Bouhier s'étoit contenté de donner le texte des deux hymnes, tel qu'il pensoit qu'il doit être partagé. Mais dans l'édition de Paris de 1738. il a permis que l'on inserât la traduction ou imitation de ces deux Cantiques qu'il avoit faite en vers François , & qui se trouvoit déjà répandue dans les mains de ses amis. Toutes les idées du texte latin y sont exprimées avec beaucoup d'élégance. Cette édition contient de plus les remarques de M. de la Monnoye sur le *Pervigilium*, tirées du tome premier du

Menagiana ; & les observations latines de feu M. l'Abbé de Longuerie sur le même sujet.

TRADUC-
TIONS DU
Pervigilium.

Les deux Hymnes , confondus en un , avoient déjà été traduits en vers dans le siècle dernier par l'Abbé de Marolles , qui croyoit que ce poëme n'étoit point indigne de Catulle , & qui y trouvoit lui-même autant de philosophie que de galanterie. Sa traduction fait partie de celle qu'il a faite en vers de toutes les œuvres de Virgile. Il y donne comme une preuve de la fécondité de son génie , d'avoir sçu traduire d'onze façons différentes le refrain répété dans le *Pervigilium* , sans faire attention que chacune se dispute en platitude. A la fin d'une addition qui se trouve dans la plupart des exemplaires de sa traduction de Tibulle en prose , imprimée en 1653. il dit qu'il avoit vu une autre traduction du *Pervigilium* , faite en vers François par un Seigneur de haute naissance & de grande condition. Il ne nomme pas ce Seigneur , & ne dit point si cette traduction a été imprimée.

La seule version de ce poëme que nous ayons en prose est celle du pere Sanadon : elle parut en 1728. avec une ample préface , & d'abondantes

notes, où il s'abandonne à bien des conjectures qui ont paru à M. le President Bouhier & à d'autres critiques, plus ingenieuses que solides. Il a fait au texte même quantité de corrections & de changemens qui le rendent méconnoissable; il a chargé en particulier la mesure des vers en les partageant en deux, l'un de quatre pieds, & l'autre de trois & demi, au lieu que suivant tous les manuscrits, ce sont de veritables trochaïques de sept pieds & demi. Il a même retranché plusieurs vers sans necessité; il en a transposé d'autres; & dans quelques-uns il a plus suivi ses idées que celles du poëte: c'est ce qui a fait dire à M. le President Bouhier qui le combat souvent, que le Pere Sanadon *avoit donné en cela un exemple de la plus audacieuse & de la moins judicieuse critique.* Quelquefois aussi sa traduction n'est pas d'accord avec le texte dans l'état même où il a mis celui-ci. Lisez la préface & les notes de l'habile Jesuite, & comparés-les avec les conjectures du sçavant Magistrat, & je crois que sur tous ces points, & sur plusieurs autres, vous ne balancerez point à vous déclarer pour ce dernier.

TRADUC-
TIONS DU
*Pervigili-
um.*

CHAPITRE V.

*Des Traductions des Mimes de
Laberius & de Publius Syrus.*

TRADUC-
TIONS DE
LABERIUS
ET DE SY-
RUS.

Acar. de
Serionne
disc. sur
Mimes.

JE vous offre dans Laberius & dans Publius Syrus des poètes plus graves & plus utiles pour les mœurs que Catulle & l'Auteur des deux Hymnes sur les fêtes de Venus. Syrus principalement n'a écrit que pour instruire. Les *Mimes* que Laberius & lui ont composées, étoient originairement de petites piéces comiques, ou qui faisoient partie de la comédie : elles consistoient d'abord en grimaces & en danses grotesques. Le terme de *Mime*, qui est grec & qui signifie *imitation*, montre que cet art avoit pour objet de bien imiter. On appelloit aussi *Mimes* ceux qui jouoient ces sortes de piéces. L'intérêt ou la jalousie les sépara dans la suite des Acteurs comiques, & ils firent bande à part. Leur but fut de divertir le Public. Pour y réussir, ils joignirent à leurs danses le burlesque de la comédie, ce qui produisit ce que

nous appellons des farces. C'étoient des Scènes imparfaites, sans intrigue, sans liaison, sans dénouement. On vouloit faire rire par le ridicule même avec lequel on imitoit les vices & les défauts des hommes.

TRADUCTIONS DE
LABERIUS.
ET DE SE-
RUS.

Laberius, Chevalier Romain, réussit dans ces sortes de pièces. A Rome un homme de naissance qui composoit pour le Théâtre, ne se dégradoit point; mais il ne pouvoit représenter lui-même sans se deshonorer. Jules César ne l'ignoroit pas; cependant il pressa si fortement Laberius de jouer une de ses pièces, qu'il fut contraint d'obéir. Comme c'étoit malgré lui, il en témoigna son chagrin dans le prologue, d'une manière fort respectueuse pour l'Empereur, mais en même-tems fort touchante. Ce Prologue est un des plus beaux morceaux de l'antiquité. L'Abbé de Marolles en a fait disparaître toute l'élégance & toute la délicatesse dans la traduction en vers qu'il en a donnée, avec celle des Catalectes des anciens Poètes. Mais le célèbre M. Rollin nous en a donné depuis une traduction digne de l'original dans le premier tome de son Traité des études de la seconde édition. Macrobe

Roll. Hist.
anc. T. 22.

erobe nous avoit conservé ce prologue avec quelques fragmens de la piece. Il nous apprend aussi que Laberius outré de dépit d'avoir vû ainsi sa vieillesse deshonorée, voulant s'en venger autant qu'il le pouvoit, fit malignement couler dans la piece quelques traits piquans contre Cesar. Le peuple s'en apperçut, & tourna ses yeux du côté du Prince. Quand le spectacle fut fini, Cesar, comme pour réhabiliter Laberius dans la dignité de Chevalier Romain, à laquelle celui-ci avoit dérogé par trop de complaisance, le gratifia d'un anneau, qu'on pouvoit regarder comme de nouvelles lettres de noblesse. Laberius alla ensuite pour prendre sa place parmi les Chevaliers, mais ceux-ci se ferrerent de telle sorte qu'il n'en trouva point.

Publius-Syrus, ainsi nommé, parce qu'il étoit Syrien de nation, d'abord esclave à Rome, & ensuite affranchi, devint l'émule de Laberius, & le surpassa, dit-on. Nous n'avons aucune de ses pièces de théâtre: il ne nous reste de lui qu'un seul ouvrage qui est un recueil de Sentences en vers iambes, rangées selon l'ordre alphabétique. Senèque l'ancien mettoit ces Sentences

au-dessus de ce qu'il y a de meilleur dans les poètes comiques & tragiques, tant Grecs que Latins : c'étoit beaucoup dire. Seneque le fils le regardoit aussi comme un excellent modele. Il est certain qu'il y regne en général une saine philosophie. Le poète tout occupé de la connoissance du cœur humain, en développe assez bien tous les replis : chaque vers offre quelque précepte utile, propre à réformer les mœurs, à resserrer les liens de la société, & à la rendre plus agréable & plus parfaite. C'est en partie l'éloge qu'en fait M. Acarias de Serionne, aujourd'hui Avocat aux Conseils, qui nous a donné en 1736. une traduction en prose de ces Sentences. Il se regarde comme le premier traducteur de ce petit ouvrage : les Auteurs des observations sur les écrits modernes, & M. Rollin dans son histoire ancienne, l'ont crû sur sa parole ; ils se sont trompés ; mais je conviendrai sans peine que l'erreur n'est pas importante.

TRADUCTIONS DE
LABERIUS
ET DE SYRUS.

Observ. sur
les écrits mod.
t. 3. hist. anc.
t. 12.

Dès le XVI. siècle on avoit fait plusieurs traductions des Sentences de Publius-Syrus. La croix du Maine & du Verdier dans leurs bibliothèques, parlent d'une : c'est celle de Charles-

TRADUC-
TIONS DE
LABERIUS
ET DE SY-
RUS.

de la
mot.

Fontaine, Parisien, qui fut imprimée à Lyon en 1557. in 8°. il y en avoit eu une autre plus ancienne, imprimée aussi à Lyon, chez Benoit Rigaut en 1538. & dont on fit une nouvelle édition à Paris en 1561. le traducteur ne s'est désigné que par ces quatre lettres initiales J. D. S. M. La croix du Maine n'a point connu cette édition de 1538. La même année 1561. on vit encore paroître les Sentences de Publius-Syrus en François. Mais ce n'est qu'une nouvelle édition de la version de Charles-Fontaine. Du Verdier qui l'attribuë à un autre, a été trompé par les lettres Ch. P. par où l'on a voulu désigner le traducteur. Guillaume Colletet dans son discours de la poésie morale, avoit vû une autre traduction imprimée à Paris in-8°. en 1558. en Latin & en François, *pour l'instruction de la jeunesse*. Cette traduction est en prose. Colletet dit qu'elle est fort rustique, & ajoute: qu'il souhaiteroit que quelque plume excellente voulût entreprendre de traduire de nouveau ces Sentences avec plus d'élégance, *puisqu'elles en valent bien la peine.*

Sans paroître avoir été informé de

ce souhait, Monsieur de Serionne a tâché de le remplir. Avec sa traduction il a donné le texte suivant l'édition de Bentley, sçavant Anglois, faite sur de bons manuscrits. Il y a ajouté presque tous les vers qui sont dans la dernière édition du Louvre, & qui manquent dans celle de Bentley; mais il a eu soin, à ce qu'il prétend, de rejeter les vers qui sont des répétitions des mêmes Sentences, ou qui ne renferment pas un sens parfait: ce qui néanmoins n'est pas toujours vrai, puisque l'on trouve dans son édition plusieurs Sentences qui ont le même sens, & qui sont quelquefois exprimées dans les mêmes termes.

Toutes les pensées de Syrus, quoique détachées, & ordinairement sans aucune liaison entre elles, n'en sont pas moins dignes d'être lûes & retenues: elles ont de la grandeur, de la solidité & de la délicatesse. Outre la vérité qui satisfait toujours l'esprit, elles ont souvent quelque chose qui frappe, qui surprend. M. de Serionne ne se flatte point qu'elles auront tous ces avantages dans sa traduction: elles n'y ont pas même par tout celui de la fidélité; il avoue modestement qu'on n'y

TRADUCTIONS DE
LABERIUS
ET DE SYRUS.

TRADUC-
TIONS DE
LABERIUS
ET DE SY-
RUS.

trouvera pas toutes lesgraces , les beau-
tés , le sel , l'énergie de l'original ; &
il va chercher son apologie ou son ex-
cuse dans les *pensées ingénieuses* du
Pere Bouhours. Ce Jesuite dit « Que
» ce qu'il y a de plus délicat dans les
» pensées & dans les expressions des Au-
» teurs qui ont écrit avec beaucoup
» de justesse & de délicatesse , se perd
» quand on veut les mettre dans une
» autre Langue. » D'où M. de Se-
rionne conclut qu'on doit l'excuser si
Publius-Syrus souffre quelque dom-
mage dans sa traduction.

On n'en doit pas moins lui-être obli-
gé d'avoir mis ceux qui n'entendent
point la Langue Latine en état de pro-
fiter des belles maximes de Publius-
Syrus. Les anciennes traductions sont
extrêmement rares ; & quand elles se-
roient plus communes , qui pourroit se
familiariser avec ce langage grossier &
barbare dans lequel elles sont écrites ?
Le stile de la nouvelle traduction est
pur & facile. Je suis persuadé que si l'on
en fait une seconde édition , l'Auteur
qui a de l'esprit & du goût, s'appliquera
à faire un ouvrage plus digne de lui
& du poëte qui a été l'objet d'une
partie de ses veilles. Il dit dans la vie

de Syrus tout ce qu'il pouvoit en dire, les anciens nous ayant conservé peu de traits historiques concernant ce poète, & j'avoüe que dans ses notes il éclaircit assez bien quelques Sentences dont le vrai sens ne s'offre pas d'abord à l'esprit. Il a raison aussi d'observer que M. de la Bruyere a répandu dans ses caracteres presque toutes les Sentences de ce poète; les exemples qu'il en rapporte sont sensibles. Mais il auroit pu étendre davantage son discours sur les Mimes: le peu qu'il en dit est trop superficiel, & laisse trop désirer à un Lecteur à qui cette matiere est inconnüe.

TRADUCTIONS DE
LABERIUS
ET DE SYRUS.

CHAPITRE IV.

Des Traductions de Virgile en vers François.

VIRGILE est celui de tous les poètes qui a mieux sçu mettre en œuvre l'art oratoire. Il est élégant dans ses termes, orné dans sa composition, grave & varié dans ses pensées, heureux dans ses similitudes, riche dans

TRADUCTIONS DE
VIRGILE.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE.

Journ. des
Sçav. Avril
1716.

ses amplifications, juste dans ses exemples, charmant dans ses digressions, persuasif dans ses raisonnemens. Virgile en un mot est si fort Orateur, que Macrobe ne craint pas de dire, qu'il est même plus Orateur que Cicéron. C'est ce qui a fait dire à d'autres, que s'il eût pris le parti du Barreau, il n'y auroit eu que Cicéron qui l'eût égalé. Ne devinons point; & sans prétendre décider du rang que Virgile auroit pû obtenir, comme Orateur, contentons-nous de dire avec toute l'antiquité, que les Romains n'ont point eu de plus grand poëte, & qu'il n'a été ni surpassé, ni même égalé par aucuns de ceux qui sont venus depuis. Quelques éloges que l'on ait donnés à Homère, quelques louanges qu'il mérite en effet, on ne peut nier que l'estime accordée à Virgile n'ait été plus universelle & plus constante, que ce poëte n'ait eu moins de contradicteurs & d'adversaires: & si les traductions qui ont été faites de ses ouvrages en notre Langue, peuvent ajoûter quelque chose à son éloge; si elles augmentent du moins les preuves de l'estime que l'on a pour un écrivain, il faut convenir encore que Virgile l'emporte aussi
de

de ce côté-là sur Homere.

Notre poësie n'étoit encore que dans son enfance , lorsqu'Octavien de saint Gelais , qui fut évêque d'Angoulême sous Charles VIII. & Louis XII. entreprit de faire parler au sublime & à l'élégant Virgile son langage rude & impoli. Ce Prélat aimoit la poësie , & l'on sçait que l'étude des Belles Lettres l'occupoit plus que les fonctions de l'épiscopat auquel il avoit été élevé en 1492. Notre parnasse étoit alors très-frequenté. Dès qu'on sçavoit rimer quelque mauvaise prose , on prétendoit y avoir une place d'honneur , & il n'étoit pas difficile de l'obtenir dans un siècle où de foibles effets étoient presque toujours loüez comme des chefs d'œuvre. Saint Gelais joignoit d'ailleurs à la qualité d'homme d'esprit , une naissance illustre. Il étoit fils de Pierre de Saint Gelais Seigneur de Montlieu , qui avoit eu du crédit à la Cour , & de Philiberte de Fontenai , issue pareillement d'une bonne noblesse. Enfin il étoit aimé de Louis XII. c'en étoit plus qu'il ne falloit pour s'attirer des applaudissemens , & s'entendre vanter comme un poëte excellent.

Après s'être essayé sur quelques pe-
Tome V.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE.

 TRADUCTIONS DE VIRGILE.

Jordan ,
 essai sur les
 trad. des Aut.
 Lat. dans la
 Bibliotheq.
 Germ. t. 47.

tites pièces , il osa entreprendre de traduire , non pas toutes les œuvres de Virgile , comme le dit un Auteur recent , mais l'Eneïde seulement ; & pour peu que l'on examine son travail , on conçoit aisément qu'il a dû lui coûter peu de tems & de peine. Quand on passe par-dessus les difficultez de son Auteur , qu'on s'embarrasse peu de lui prêter souvent ses propres idées , qu'on est peu jaloux d'approcher de ses beautés , d'en rendre toujours le vrai sens , de s'exprimer en termes clairs & convenables , il ne faut pour traduire qu'une intelligence médiocre de son Auteur , & un peu de facilité de génie.

Or voilà le caractère de la traduction d'Octavien de Saint Gelais : traduction d'ailleurs trop prolixé , & remplie de mots barbares que de meilleurs écrivains n'employoient déjà plus. Les sept premiers vers Latins de l'Eneïde sont rendus par vingt & un vers François ; & tout le reste est à peu près sur le même ton. Le tour de la versification est tel qu'il seroit à peine supportable dans une mauvaise prose de ce tems-là. Je ne fais pas un reproche à Saint Gelais de n'avoir point observé l'alternative des rimes

féminines & masculines ; c'est un défaut commun dans la plupart des poésies que l'on publioit alors , & vous le verrez encore regner longtems. Il n'est pas rare de trouver dans Saint Gelais , & dans beaucoup d'autres , six ou huit rimes masculines ou féminines de suite , & qui ont pour l'ordinaire des consonances différentes. Quand il ne tombe point dans ce défaut , on sent que c'est par hazard , & sans y penser. C'étoit néanmoins pour faire sa cour à Louïs XII. qu'il entreprit une traduction si barbare : c'étoit , comme il le dit , afin d'avoir quelque chose à lui présenter qui pût être un gage de son zèle , & du desir qu'il avoit de lui rendre quelque service , *si le pouvoir n'y défailloit.*

TRADUCTIONS DE
VIRILE.

Le seul endroit que j'aie lû avec quelque satisfaction ; c'est le *prologue* , c'est-à-dire , l'épître dedicatoire à Louïs XII. Saint Gelais y donne à ce Prince des louanges méritées : il le félicite avec une affection digne d'un bon sujet sur le recouvrement du Milanois. Louïs XII. reçut avec bonté son présent. Mais le poète ne jouit pas longtems des applaudissemens qu'on voulut bien lui donner. Ce fut vers 1500. qu'il

TRADUCTIONS DE VIRGILE. offrit sa traduction au Roi, & il mourut en 1502. Maître Jean Divry Bachelier en Medecine révit son ouvrage; & il y a lieu de croire que ce fut lui qui le fit imprimer en 1509. C'est un petit volume in-folio en caracteres gothiques. L'exemplaire de la Bibliothèque du Roi, que j'ai vû, est sur velin, avec des figures enluminées. La traduction est en vers de dix syllabes; & dans les éditions de 1529. & de 1540, chaque livre est précédé d'un argument en vers de même mesure, & d'une gravure en bois qui en represente fort grossierement le sujet principal.

L'exemple d'Octavien de Saint Gelais fut suivi dans le seizième siècle par plusieurs de nos Poëtes, qui réussirent un peu mieux que lui, mais si mal encore, que je suis fort trompé si vous prenez la peine de vouloir connoître par vous-même la plûpart de leurs traductions. Clement Marot, l'ornement de notre Parnasse sous François I. se contenta de traduire, ou plutôt d'imiter la premiere des Bucoliques. Claude Micart, ou celui qui a dressé l'avis au Lecteur sous le nom de ce Libraire, se plaint de ce qu'il ne s'est pas occupé à traduire toutes les œuyres de Vir-

gile , plutôt que de s'être amusé à écrire plusieurs choses legeres & de nulle consequence ; car, ajoûte-t-il , il étoit orné de tel entendement , telle dexterité & suffisance à tourner d'une Langue en une autre , qu'il ne s'en est point trouvé , ni de son temps ni encore après lui qui l'aye pû en cela seconder Si cela fut advenu , je suis assuré que le stile clair & ouvert de ce personnage , posé le cas qu'il fût nud & simple , non-seulement seroit agréable , mais inciteroit encore davantage vos esprits à lire Virgile , à l'aimer , à l'honorer , à le manier jour & nuit.

TRADUCTIONS DE
VIRGILE.

Virgile merite en effet ces égards & cette attention : le stile de Marot , & son génie facile & naturel sont dignes de ces éloges. Ce qu'il y a de vrai cependant , c'est que sa traduction de la premiere Bucolique n'est pas la meilleure de ses pieces , qu'il n'y a pas lieu de croire que Marot eût pû gagner sur lui de contraindre assez son esprit , pour l'assujettir à une traduction de longue haleine , & que son stile n'étoit pas propre à celui de l'Eneïde en particulier. Il est beaucoup plus louïable d'avoir connu le genre qui lui convenoit , & de s'y être arrêté. C'est sagesse que de sçavoir connoître la portée de son es-

prit , & de ne rien entreprendre qui surpassé ses forces..

Je ne doute point néanmoins que si Marot eût voulu se donner la peine de continuer sa traduction , sa versification n'eût eu beaucoup plus d'agrément que celle de Richard le Blanc , qui traduisit les neuf autres Bucoliques , & les fit imprimer en 1555. avec la première traduite par Marot. Le Blanc avoit de la capacité , mais peu de goût. Il dédia sa traduction à Marguerite de France , Duchesse de Berry sœur de Henri II. Cette Princesse aimoit les Lettres , & les cultivoit avec une affection qui lui a fait honneur. Elle recherchoit les sçavans , leur faisoit accueil , les protegeoit , & se monroit libérale envers eux. C'est une partie du devoir des Grands. De-là tant d'Ouvrages qui lui furent dédiés : De-là tant de fleurs jettées sur son tombeau par les plus beaux esprits de ce tems-là. Le Blanc qui se distinguoit parmi eux , fit sa cour à la Princesse en lui dédiant sa traduction ; & Margueritte l'en remercia fort obligeamment. Cette version est en vers de cinq pieds , ou de dix syllabes , comme celle de Marot. On ne peut pas dire qu'il

ait consulté son amour propre en adoptant celle de ce poëte : il convient lui-même qu'il en sent la superiorité. Sa versification est en effet plus dure, elle coule moins aisément, elle a moins de naturel. Mais je crois sa traduction plus littérale, & moins paraphrasée.

TRADUCTIONS DE VIRGILE.

Les deux Traducteurs ont des défauts qui leur sont communs : ils emploient souvent plusieurs rimes masculines ou féminines de suite : quelquefois ils les entrelaissent sans aucune regle : souvent elles ne sont ni riches ni exactes. L'Abbé de Marolles avoit raison de dire que celui qui feroit maintenant *des vers de l'air de ceux-ci, n'y auroit pas grande peine, & n'en remporteroit pas aussi grande gloire.* Le Blanc dans son épître dédicatoire recherche l'origine du poëme Bucolique, & en parcourt les caractères : mais tout cela est si superficiel, & traité avec si peu d'ordre, que je n'ai pas crû devoir en parler dans le compte que je vous ai rendu des écrits faits sur ce genre de poésie. On n'auroit pas dû néanmoins faire disparaître cette épître dans l'édition de sa traduction des Bucoliques que Claude Micard donna en 1574. elle n'étoit point inutile à conserver.

Jug. sur les vieux Trad. de Virg.

Maine dans sa Bibliothèque ne parle point de la première édition. Du Verdier & l'Abbé de Marolles la citent, mais sans l'avoir vûë. Elle est en caracteres italiques : le texte Latin est imprimé à la marge, chaque élogue a la graveure qui en represente le sujet ; & à la fin l'on trouve de courtes explications de Geographie, d'Histoire, de Mythologie & de Grammaire.

Le Traducteur étoit déjà connu de Marguerite de France, puisque dès 1552. il lui avoit demandé la permission de lui offrir sa version des Georgiques de Virgile, qui ne put être imprimée qu'en 1554. Le Blanc nous apprend qu'il la fit *à la priere & requête d'honnêtes jeunes personnes qui avoient été autrefois ses disciples & auditeurs, & à la requête de son bon ami Charles l'Angelier, Libraire à Paris.* Apparemment que le Blanc avoit enseigné les Humanités, & peut-être qu'il avoit professé dans quelque College de notre Université.

Comme il écrivoit dans un tems où l'hérésie des Calvinistes faisoit de grands progrès en France, & que l'on s'étoit crû obligé d'interdire les traductions de l'Ecriture Sainte en langue vulgaire,

à cause de l'abus que les Novateurs en faisoient, il se plaint amèrement dans son épître dédicatoire, de ce qui avoit occasionné cette défense. Sans elle, il proteste qu'il auroit beaucoup mieux aimé s'appliquer à traduire *les divins Auteurs*, qu'à s'amuser à des matieres qui avoient moins de conformité avec la religion. Mais en cédant au tems, il ne vouloit point être oisif. Il avoit expliqué Virgile, il se crut en état de le traduire.

TRADUC
TIONS DE
VIRGILE.

À cette occasion, le Blanc fait l'apologie de notre Langue, & montre par l'exemple des Grecs & des Romains que l'on ne devoit pas écrire dans une langue étrangere. Il ne blâme pas cependant l'étude des langues sçavantes; il la loüe même, & il le devoit. Mais persuadé qu'il faut beaucoup de tems pour les bien apprendre, & que peu y réussissent, il regrette qu'on n'emploie pas ce tems à perfectionner la nôtre. Il se fâche presque contre les Regens, Précepteurs, Professeurs, & *interpréteurs des sciences*, qui pour faire entendre à leurs Disciples les Auteurs Grecs & Latins, se servent de la langue même, dans laquelle ces Auteurs ont écrit. C'étoit en effet un abus fort commun alors; un meilleur goût l'a

supprimé depuis long-tems , sur tout dans les Universitez de France. Le Blanc fait dans la même épître une peinture de son siècle qui n'en donne pas une idée avantageuse , & qui est une preuve de sa sensibilité sur les maux de sa patrie , principalement par rapport au tort qu'ils faisoient aux Lettres. Sa traduction de Georgiques fut réimprimée avec celle des Bucoliques en 1574. & depuis encore en 1578.

Avant lui , Guillaume Michel dit de Tours , avoit travaillé sur le même Poëte. J'ai fait des recherches inutiles pour découvrir quelques traits qui puissent faire connoître qui étoit ce traducteur. La Croix du Maine & du Verdier se contentent de le nommer , & de donner une liste assez imparfaite de ses ouvrages. Tout ce que Michel dit de lui-même , c'est qu'il étoit lié d'amitié , & peut-être attaché par quelque emploi , à *Pierre Marie , bien mérité , Avocat au Parlement , & Prieur Commendataire du Prieuré de la Voulte*. Ce fut à sa prière qu'il traduisit les Georgiques de Virgile en vers de dix syllabes , & qu'il les *moralisa* en prose. Cet ouvrage parut dès le commencement de l'an 1519. en caractères gothiques. Son *Epître par man*,

nière de préambule, s'adressant à tous *humbles Lecteurs*, est un éloge fort rustique de la vie champêtre & des travaux de la campagne. Elle est suivie d'une seconde Épître, à *Maître Pierre Marie*. Michel y fait l'éloge des *Georgiques*, & l'aveu de son incapacité pour bien les rendre en François. Je ne crois pas qu'il en fût fort persuadé : il s'humilie trop souvent ; il parle trop fréquemment des peines que ce travail lui a coûtées, des soins qu'il s'est donnés pour rendre sa traduction utile & agréable. Elle n'a certainement aucun de ces avantages. Octavien de saint Gelais écrivoit, si on l'ose dire, élégamment, en comparaison de ce nouveau traducteur, dont le langage presque inintelligible fait demander à chaque page, s'il a voulu écrire en François.

TRADUC
TIONS DE
VIRGILE.

» C'est une étrange chose que la Poë- Jugem. si
» sie de ce tems-là, dit à cette occasion les vieux
» l'Abbé de Marolles, & il y a sujet trad. de
» de s'étonner qu'il se soit trouvé depuis Virg.
» des gens d'esprit capables de donner
» des éloges à ces sortes d'ouvrages. » Je
m'en étonne aussi : mais je ne voudrois
pas ajouter avec lui, « que l'on pourroit
» affirmer, que la plûpart de ces vieux
» Poètes avoient l'esprit aussi mal tour-

» né que leurs misérables vers. » Ces vieux Poètes écrivoient selon le goût de leur tems , & faisoient le moins mal qu'ils pouvoient. Le goût est purifié , les esprits sont mieux cultivés , c'est un avantage dont nous devons profiter. Mais parce que nous sommes riches , devons nous insulter à l'indigence de ceux qui ont vécu avant nous ? On avoit alors peu de bons modeles, l'on n'en trouvoit point de parfaits , doit-on être surpris de ne voir que des copies si défectueuses ? Il se peut faire que Michel fût, même pour son tems , un écrivain du commun , & je ne ferai pas l'apologie d'un Auteur que je n'ai lû qu'avec un extrême dégoût : mais je me garderai bien d'en conclure que lui & tous les autres Poètes du même tems avoient *l'esprit mal tourné*. L'Abbé de Marolles qui n'a été qu'un écrivain très-médiocre sous le regne du bon goût , devoit décider avec plus de réserve. Michel avoit au moins de l'ordre dans l'esprit ; on le remarque par l'attention qu'il a de couper chaque livre des Georgiques par des argumens clairs & précis qui indiquent chaque matiere nouvelle traitée par le Poète latin , & qui peuvent servir à fixer l'esprit du lecteur. Outre ces argu-

mens particuliers, chaque livre en a un général tiré d'Ovide, & rendu en vers de même espèce que ceux de la traduction.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE.

Ce qui mérite plus d'être blâmé dans cet Ecrivain, c'est son Epître à Pierre Marie, & son prétendu Commentaire moral sur les Georgiques. Je crois qu'il faudroit excessivement donner la torture à son esprit, si l'on vouloit écrire dans le stile pédantesque & follement figuré que l'Auteur a employé, trouver les comparaisons bizarres que le nom du Prieuré de la Voulte lui fait imaginer, & ce ridicule extravagant qui regne dans toute cette Epître. Le même goût, le même génie se retrouve dans l'exposition morale qui termine chaque livre des Georgiques. Chacune de ces moralités a cependant un objet principal, qui est traité d'une manière assez suivie, & qui ne manque pas toujours de solidité. C'est un exposé succinct des caracteres des quatre-vertus que l'on nomme Cardinales, la Prudence, la Tempérance, la Force & la Justice. Mais je conviens que le Moraliste s'écarte quelquefois de son sujet, que c'est d'ailleurs un projet bizarre & ridicule de faire une espèce de sermon à l'occasion de chaque

livre des Georgiques ; de voir dans chacun citer l'Ecriture à tout propos , employer métaphoriquement presque tous les termes de l'agriculture pour exprimer les devoirs de l'homme envers Dieu, le prochain, & soi-même. Virgile ne se seroit pas attendu à un pareil commentaire. Mais on peut répondre encore , que c'étoit le gout de ce tems-là : il étoit mauvais , mais il ne déplaisoit pas : nous ferions mal de le suivre , alors il ne surprenoit personne.

La traduction des Georgiques n'étoit pas la première que Michel eût donnée de Virgile. Dès 1516. il avoit publié celle des Bucoliques , avec des figures d'un fort mauvais goût , & un commentaire en prose plus obscur que le texte. Je ne sçai pourquoi l'on a supprimé le nom du traducteur dans les deux éditions qui ont été faites depuis de la même version , l'une en 1529. & l'autre en 1540. *in folio* , avec l'Enéide traduite par Octavien de saint Gelais. Cette suppression a fait croire à ceux qui n'avoient point vû l'édition in 8. qui est fort rare , que l'Auteur de cette traduction étoit inconnuë ; & ce n'est que par conjecture que quelques-uns l'ont attribué à Guillaume Michel ,

pendant que d'autres vouloient qu'elle fût de Saint Gelais même. L'édition de 1529. sur laquelle celle de 1540. a été faite, est revûe & corrigée, sans être meilleure. L'une & l'autre est de plus précédée d'un prologue en prose, dans lequel l'Auteur semble faire entendre qu'il enseignoit publiquement les Humanités. La gravure qui est à la tête de ce prologue, dans l'édition de 1529. seulement, représente en effet un homme revêtu d'un habillement convenable à un professeur, tenant de la main droite un papier roulé, & parlant à une troupe de jeunes gens assis sur des bancs, qui paroissent l'écouter avec attention. La maniere dont l'Auteur s'exprime dans le même prologue, porteroit à croire qu'il avoit aussi traduit l'Enéïde, ou du moins qu'il en avoit eu le dessein. « Afin, dit-il, que nous ne soyons vus eslongner de tels offices de bon Professeur, institué avons vouloir » descrire premierement le Bucolicos » stille de Virgile, secondement ses » rurales & mélifiques Georgiques : & » tiercement les armes & héroïques faits » des plus preux & accomplis qui » soient sur terre. « Mais il y a lieu de croire qu'il n'a executé qu'une partie de

de son dessein , & que c'est pour le remplir en quelque sorte que l'on a joint à sa traduction des Bucoliques & des Georgiques , celle de l'Enéide par Octavien de saint Gelais.

Jacques Pelletier , du Mans , qui avoit pû connoître Guillaume Michel , ne s'étant pas regardé comme exclus du Parnasse , par le mauvais accueil que l'on avoit fait à sa traduction de quelques livres d'Homere , voulut encore s'essayer sur Virgile. Mais il ne traduisit que le premier livre des Georgiques , qui ne fut pas reçu plus favorablement , malgré la protection du Cardinal du Bellay à qui il l'adressa. Cette traduction fait partie des œuvres poétiques de l'Auteur , imprimées en 1547. Pelletier a eu raison de dire dans son Sonnet qui sert d'Epître dédicatoire :

D'autant que l'art peut moins que la nature,
Cet œuvre mien qui sus le vif est pris ,
Est moins parfait , & moins digne de prix
Que de Maron la divine facture.

Mais en prétendant s'abaisser , il s'élève encore trop. Ce n'est pas seulement parce que l'art peut moins que la nature , que sa traduction est si inférieure à l'original : c'est parce qu'il n'avoit

ni assez de goût , ni assez de connoissance de notre langue , quelque imparfaite qu'elle fût encore lorsqu'il écrivoit.

TRADU
TIONS DI
VIRGILE.

Par une raison contraire , on ne manqua pas d'applaudir à la traduction de Virgile , dont Louïs Des Mafures , de Tournai , commença de donner une partie la même année 1547. Cet Ecrivain , premier Secrétaire du Cardinal Jean de Lorraine , étoit moins mauvais Poëte que Pelletier. Peut-être son érudition n'étoit-elle pas plus étendue ; mais il paroît avoir eu le goût meilleur , & le jugement plus solide. Il avoit de l'imagination , & la langue latine & la nôtre lui étoient familières. Plein d'ardeur pour les belles lettres , il témoigne qu'il trouva toujours dans leur étude un soulagement prêt , & une consolation solide , lorsque les maux publics , ou ceux qu'il éprouvoit en sa personne , sembloient devoir l'abattre. Ni ses emplois , ni le nombre de ses envieux dont il se plaint avec modération , ni les traverses qui paroissent lui avoir été suscitées , ne purent jamais le détourner de l'étude.

Le Cardinal de Lorraine qui n'aimoit pas moins les Lettres , & qui avoit pour des Mafures une considération particulière , l'ayant engagé à traduire l'E-

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE.

Epître de
Des Mas. au
Card. de
Lor.

néide il s'y appliqua, & fit le premier livre. Son dessein n'étoit pas de le publier seul; il ne l'avoit gueres qu'ébauché; il esperoit de le revoir à loisir. Le zele précipité du Cardinal de Lorraine trompa son espérance; ayant lû ce premier livre, il voulut le montrer au Roi. C'étoit alors François premier. Ce Prince s'en amusa quelques momens: mais plusieurs Courtisans qui en entendirent la lecture, blâmerent cette traduction avec aigreur. Des Mafures étoit mal avec quelques-uns. Leur censure lui fit de la peine: il convint cependant qu'elle étoit fondée; & ne se plaignit que de ce qu'ils l'avoient fait avec une vivacité qu'il ne méritoit point, puisqu'ils n'ignoroient pas que c'étoit malgré lui que son écrit avoit été montré au Roi, & qu'il n'avoit jamais eu la pensée de le laisser paroître dans l'état informe où il étoit. Il faut croire qu'il tint parole, & qu'il avoit reformé cette traduction du premier livre de l'Enéide, lorsqu'il la donna en 1547. avec celle du second livre. L'Epître dédicatoire au Cardinal de Lorraine est dattée de la chambre de cette Eminence à l'Isle Adam, le 26. Avril 1547. Des Mafures y oublie à la fin la mode-

tie dont il fait profession dans le reste : Après avoir fait espérer qu'il traduiroit toute l'Enéïde, il ne craint pas de dire que *la Muse Euterpe lui en a donné l'espérance*, & c'est moins pour adoucir cette fanfaronade, que pour flatter le Cardinal, son protecteur, qu'il ajoûte que *c'est pour l'affection que cette Muse porte au Cardinal, & que la faveur qu'Euterpe & les autres Muses ont promis de lui faire, ne peut être sans fruit.*

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE.

Le Poète n'étoit pas fâché que l'on crût qu'il avoit lui-même beaucoup de part aux faveurs de cette Muse. Il s'en explique très-clairement dans son Epître en vers latins à *Panagius Hocedius*, Evêque de Toul, qu'il appelle son Mécène. Ce Prélat étoit Toussaint Hocédi, né à Valenciennes, qui avoit été Secrétaire du Cardinal de Lorraine. C'étoit par-là, sans doute, que Des Masures l'avoit connu. Dans l'Epître qu'il lui adressa, il feint que transporté en songe dans les champs Elisées, après y avoir entendu la renommée qui publioit dans une nombreuse assemblée les actions glorieuses du regne de François premier, il vit l'ombre de Virgile, & fut témoin des plaintes que le Poète faisoit de ce que l'on avoit été plus soigneux à faire

entendre Homere aux François , qu'à leur faciliter la lecture de son Enéide & de ses autres Poësies : que lorsqu'il eut cessé de se plaindre , jettant les yeux sur lui , il le choisit pour son interprête. A cette occasion, Des Mafures abusant de la liberté que les Poètes ont de seindre , fait faire son panégyrique fort au long par le Poëte latin. Il ajoute que Virgile ayant ensuite ôté de dessus sa tête la couronne de laurier qu'il portoit , la mit sur la fienne , & disparut ; & qu'à son réveil , car après un si beau songe il ne pouvoit plus dormir , il s'étoit trouvé saisi de la fureur poëtique , & de l'ardeur la plus vive de faire connoître les Rois & les faits que Virgile avoit chantés. Il repete à peu près les mêmes choses , mais beaucoup moins au long , dans un Sonnet au Roi qui suit cette piece latine.

Un Poëte choisi par Virgile même pour lui faire parler notre langue ! un écrivain animé de l'esprit des Muses ! que ne devoit-on pas s'en promettre ! Mais la plume à la main , Des Mafures ne se trouva que ce qu'il avoit toujours été , Poëte très-médiocre , & qui n'en mériteroit pas même aujourd'hui le nom ; versificateur dur & prosaïque ;

écrivain peu délicat. Il l'avouë lui-même, au moins en partie, dans son Epître au Prince Charles de Lorraine, où parlant plus sincèrement que dans le récit de son rêve poétique, il se peint plus au naturel, lorsqu'il dit :

TRADUC
TIONS DE
VIRGILE.

Non que j'ignore & ne connoisse bien
La pesanteur de ma plume, & combien
Passant en l'air, j'ai le vol peu agile
Pour égaler la trace de Virgile,
Non pas que j'aye une arrogance telle,
Que de penser pouvoir à tire-d'aîle
Environner tout ce grand Univers,
En y portant la gloire de mes vers....
Mais si je sens trop débile ma force,
En ta grandeur je me fie & m'efforce, &c.

Cette Epître au Prince Charles de Lorraine est de l'an 1560. Des Masures avoit passé par bien des épreuves depuis la mort de François premier arrivée le dernier Mars 1547. & celle du Cardinal de Lorraine en 1550. Ses envieux avoient renoué leurs intrigues, & son attachement au Calvinisme avoit servi de prétexte à leurs persécutions. Il s'étoit vû obligé d'errer assez long-tems, se plaignant partout avec amertume que les Sciences étoient ensevelies en France avec le Prince que les protégeoit, ou

qu'elles n'y étoient plus que méprifées & rebutées. Accablé de la douleur la plus vive , il alla à Rome ; mais n'y ayant pas trouvé les Sciences plus honorées , il avoit pris , fi on l'en croit , la réfolution de fe retirer en Afie , lorsque le Cardinal du Bellay ranima fon courage , & lui perfuada de continuer fa traduction de Virgile. Chrestienne de Dannemarck , Duchesse douairiere de Lorraine , acheva d'effuyer fes larmes , en lui donnant auprès d'elle & de fon fils Charles de Lorraine , le même emploi qu'il avoit eu chez le Cardinal Jean. Rendu alors à fa premiere tranquillité , il continua fa traduction , & publiâ en 1554. celle du troisiéme & du quatriéme livres , avec celle des deux premiers qu'il fit réimprimer. L'Epître en prose au Prince Charles , qui sert de dédicace , est dattée du Palais de ce Prince à Nancy le premier Mai 1551. environ trois ans avant la publication de l'ouvrage pour lequel elle semble néanmoins avoir été destinée.

Pendant qu'il travailloit à la suite de sa traduction , quelques Imprimeurs *meus d'avarice & conduits d'ignorance* , pour me servir des termes que l'on prête à Henri II. ayant réimprimés furti-

vement les quatre premiers livres, avec un grand nombre de fautes ; Des Masures s'en plaignit au Roi en lui présentant les quatre livres suivans, & en obtint un privilege exclusif pour faire imprimer la traduction complete de l'Eneïde qu'il étoit sur le point d'achever. Le privilege, où l'on fait tenir au Roi un langage très-flatteur pour le traducteur, est du 22. Juillet 1557. & la traduction entière des douze livres de l'Eneïde parut en 1560. à Lyon, chez Jean de Tournes, in 4. avec le texte de Virgile à la marge. Cette édition est très-belle : elle est encore adressée au Prince Charles de Lorraine, par une Epître dédicatoire en vers de dix syllabes comme ceux de la traduction. Il y a beaucoup de verbiage, & peu de choses. Des Masures y répète en mauvais vers ce qu'il avoit déjà dit dans l'Epître dédicatoire en prose qui est au devant de l'édition des quatre premiers livres, sur l'origine de la maison de Lorraine, qu'il fait remonter jusqu'aux tems fabuleux, sur son amour pour l'étude & les avantages qu'il en avoit retirés dans les divers evenemens de sa vie. On voit à chaque livre une gravure en bois qui en représente le sujet principal. La traduction est assez

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE.

fidèle, littérale même autant que le génie des deux langues l'a pû permettre. Il y a cependant des endroits où elle auroit dû être plus resserrée, & qui sentent trop la paraphrase. François Habert dans son Epître sur l'immortalité des Poètes François, dit que dans l'assemblée des Muses où il feint de s'être trouvé en songe :

Il fut parlé du gentil Des Masures

Sur l'Enéide en ses graves mesures.

Mais si les Muses ne dormoient pas elles-mêmes, elles ont dû blâmer sa vérification plate & languissante, quoiqu'en apparence aisée & naturelle; ses baillemens fréquens, ses défauts de césure, ses termes bas & rampans, ses tours prosaïques si éloignés du sublime de Virgile. Malgré tant de vices, qui ne seroient pas supportables aujourd'hui, il paroît que cette traduction a été lûe & recherchée dans le seizième siècle. Depuis l'édition de 1560. j'en trouve encore trois autres, une en 1567. une seconde en 1574. & non en 1576. comme l'Abbé de Marolles le dit après du Verdier, & une troisième en 1578. L'Abbé de Marolles qui ne parle point ni de l'édition des deux premiers livres, ni de cel-

Mar. jug. sur
les vieux
tra d. de Virg.

les des quatre, non plus que Du Verdier & la Croix du Maine qui sont ordinairement ses guides, cite une quatrième édition des douze livres faite en 1606. à Lyon, chez Paul Frelon : on ne dit pas qu'elle contienne rien de particulier.

TRADUCTIONS DE
VIRGILE.

L'Abbé de Marolles a aussi oublié une traduction de la cinquième Eglogue de Virgile, traduite par Ferrand de Bez, Parisien, imprimée en 1548. avec quelques autres poésies du même Auteur. Cet Ecrivain a fait honneur à l'Université de Paris dont il étoit Recteur en 1571 ; au College de Beauvais en particulier, qu'il a gouverné en qualité de Principal, & aux belles Lettres, par son application à les enseigner durant une longue suite d'années. Il n'en étoit pas meilleur Poète François. Sa traduction de la cinquième Eglogues en vers de dix syllabes, a tous les défauts des autres versions dont je vous ai parlé jusqu'ici. J'ai trouvé moins de contrainte & plus de naturel dans quelques-unes de ses autres pieces. Ce qu'il a écrit sur notre Histoire est encore plus estimé.

Son nom n'est pas cependant fort connu. Celui de Joachim du Bellay, Gentilhomme Angevin, l'est davantage.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE.

Epître dedic
de du Bellay
à Jean Mo-

ge : mais ce qu'il a traduit de Virgile ne lui a gueres fait plus d'honneur. J'ai vû sa traduction du quatrième & du sixième livres de l'Enéide, avec celle du récit de la mort de Palinure, tiré du cinquième livre. Contemporain de Louïs Des Masures, non seulement il ne le surpassa point, on ne peut pas même dire qu'il l'ait égalé. Il n'avoit vû que les deux premiers livres de la version de celui-ci; & il en parle avec estime; c'est, selon lui, une *version fidèle & diligente*. Pourquoi donc vouloit-il en entreprendre une autre? Ne vous y trompez pas; c'est qu'il croyoit mieux faire. Son amour propre se décele lorsqu'il dit à son ami Jean Morel, Gentilhomme d'Ambrun, « que quand il déclareroit » qu'il ne s'est pas si fort éloigné de Vir- » gile, qu'au port & à l'accoustrement » de cet étranger naturalisé, c'est-à- » dire de Virgile, il ne soit facile de re- » connoître le lieu de sa nativité, il » croit que les oreilles équitables n'en » devroient être offensées. « Il ne parloit alors que de sa traduction du quatrième livre, qui parut seule d'abord en 1552. avec quelques autres de ses écrits, & qui fut réimprimée l'année suivante. Il comptoit que celle du

fixième livre suivroit de fort près : il y travailloit sans relâche , malgré ses infirmités , & il l'avoit achevée lorsque la mort l'enleva en 1560. à la fleur de son âge. Son ami Jean Morel , Seigneur de Grini & du Pleffis-le-Comte, se hâta de recueillir ce qu'il put rassembler de ses œuvres , & sur un Privilege obtenu du Roi à Amboise le 18. Mars 1559. c'est-à-dire , 1560. avant Pâques , il publia ce recueil à Paris en 1561. L'Abbé de Marolles qui a cru que c'étoit là la première édition des Ouvrages de du Bellay , s'est trompé. J'ai vû celles de 1552. & de 1553. mais qui ne contiennent de Virgile, que la traduction du quatrième livre.

TRADUCTIONS DE
VIRGILE.

Du Bellay avoit d'autant moins de raison de vouloir qu'on le regardât comme un Poëte au-dessus du commun , & comme un bon interprète de Virgile , qu'outre les défauts des autres Poëtes de son tems qu'il n'a pas eu le talent d'éviter, il est tombé dans plusieurs autres qui lui sont en quelque sorte particuliers , & qui sont bien peu d'honneur à son goût. Telle est , par exemple , cette imagination ridicule dont il s'étoit laissé prévenir , que sa traduction seroit *plus agréable & plus énergique* , s'il la remplissoit de

mots barbares , que notre Langue re-
jettoit même de son tems , & que l'on
a aujourd'hui bien de la peine à entendre ;
comme , *porte-ciel* , *pié-sonnant* , *porte-*
lois ; & beaucoup d'autres , *qu'il avoit*
forgés , dit-il , *sur les vocables latins* , com-
me , *Cerve* , pour Biche , *Gallées* pour
Galeres , *jsnel* , pour léger , *carrolans*
pour dansant , &c. Il croyoit bonne-
ment que ces termes inusités , que
son goût dépravé le portoit à inventer ,
donnoient de la majesté aux vers , princi-
palement dans une longue piece. Il est
vrai qu'il vouloit que *l'usage n'en fût*
point immodéré : mais avec un peu de jus-
tesse d'esprit , il eût compris sans peine
qu'on passe toujours les bornes quand on
fait ce qu'on ne doit jamais faire. A la
traduction du quatrième livre , il joint
la complainte de Didon à Enée imitée d'O-
vide , la regardant comme une conti-
nuation de l'Histoire de la Reine de
Carthage , & *l'Epigramme d'Aufone sur*
Didon , comme une réparation de l'in-
jure qu'il prétend que l'Episode de Vir-
gile ait à cette Princesse. C'étoit être
bien sensible à l'honneur de cette hér-
roïne.

Ces traductions sont en vers de dix
syllabes , à l'exception de la complainte

qui est sur la mesure suivante :

Comme l'oyseau blanchissant ,
 Languissant ,
 Parmi l'herbette nouvelle ,
 Chante l'hymne de sa mort ,
 Qui au bord
 Du doux Méandre l'appelle.

TRADUC-
 TIONS DE
 VIRGILE.

Outre les trois éditions dont j'ai parlé, on en fit une quatrième en 1569. Ce fut Guillaume Aubert, Avocat au Parlement de Paris, qui en prit soin, & qui la dédia au Roi Charles IX. Son Epître est datée de Paris le 20. Novembre 1568. En 1574. il y eut une cinquième édition, dédiée encore à Charles IX. & une sixième en 1584. adressée à Henri III. mais sans autre Epître dédicatoire que celle de Guillaume Aubert, adressée à Charles IX. J'en ai vu encore une septième faite à Rouen, non en 1592. comme le dit M. de la Monnoye dans ses notes sur les jugemens des Savans de M. Baillet, mais en 1597. Du Bellay a traduit aussi le *Moretum*, piece supposée à Virgile : je vous en parlerai ailleurs.

Jusqu'à présent nous n'avons point encore vu de traduction complète en vers de toutes les œuvres de Virgile sorties d'une même plume. Les premiers qui

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE.

tenterent cette grande entreprise, furent Robert & Antoine le Chevalier, surnommés d'Agneau, freres, de Vire en Normandie. Unis ensemble dans leurs études, ils y travaillèrent de concert. Pourvûs d'une assez grande connoissance des langues savantes, ils avoient aussi bien étudié la notre qu'il étoit possible de le faire alors. Un même esprit les animoit, un même goût les guidoit; & tous leurs contemporains leur rendent cette justice, qu'ils étoient également l'un & l'autre capables de produire quelque chose de plus parfait que ce qui avoit été donné avant eux. Mais ils précipiterent trop leur traduction de Virgile.

Ils disent eux-mêmes dans leur Epître à Henri III. à qui ils eurent l'honneur de la présenter, qu'ils n'y avoient employé que deux ans: c'étoit trop peu. Quelque facilité qu'ils eussent à composer, quelque génie qu'on leur suppose pour la Poësie, pouvoient-ils en si peu de tems saisir toutes les beautés de Virgile, & les faire passer dans notre Langue? Je veux bien qu'on applaudisse au desir qu'ils avoient de se rendre utiles à leurs compatriotes, & au zèle qui les animoit de se prêter au goût

du Prince pour les traductions des Anciens ; mais le vrai moyen de satisfaire à l'un & à l'autre , étoit de limer long-tems leur traduction avant que de lui laisser voir le jour. Elle parut en 1582. in 4. & l'année suivante on la réimprima in 8. en y joignant le texte latin. La premiere édition est recherchée des curieux pour la beauté de l'impression : c'est à peu près tout le mérite qu'on peut accorder aujourd'hui à cette traduction , malgré les éloges pompeux qui lui ont été donnés par Jean Vauquelin de la Fresnaye , Dorat , du Peron , & plusieurs autres.

Le seul de ces éloges qu'on peut avouer , est que les deux Freres ont mieux réussi que ceux qui les avoient précédés dans le même travail : c'est à ces bornes qu'il faut reduire ce que l'amitié en a pu faire dire de trop favorable à Vauquelin dans ces vers du premier livre de son Art poétique , où après avoir parlé des traductions d'Homere par Salel & Jamyn , il parle ainsi de celle de Virgile :

Long-tems auparavant , le bon Octavien
De Saint Gelais, fit voir le preux Dardanien
En habit de François : & depuis , Des Mafures
Le fit marcher encor sous plus douces mesures,

D i i j

• TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE.

 TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE.

Mais nos deux Chevaliers , doctes Freres , ont joint
Leurs esprits , & l'ont mis-encore mieux en point :
Et pour être François Apollon même avoué
Qu'en eux se reconnoît le Cigne de Mantouë.

Vauquelin. n'avoit pas consulté Apollon quand il lui a fait faire cet aveu. Mais il a raison de donner la préférence à la traduction des deux Freres sur celle de Des Mafures. C'est déjà un avantage qu'elle soit en vers heroïques , qui répondent mieux à la majesté de ceux de Virgile , sur-tout de l'Enéide , que les vers de dix syllabes. Un autre avantage, c'est que les deux Freres observent exactement l'alternative des rimes masculines & féminines. Cette exactitude ne feroit pas aujourd'hui un sujet d'éloge , parce que personne ne s'avise de la violer : mais alors il étoit ordinaire d'y manquer. Cette traduction est louable encore , parce qu'il y a quelques endroits qui approchent du sublime & de l'énergie de Virgile. Mais que de défauts gâtent ces legeres perfections ! Frequens *hiatus*, beaucoup de termes ou impropres ou inusités; des expressions vicieuses , quelquefois barbares , des tours obscurs qui obligent en certaines rencontres de consulter le texte pour deviner la pensée du traducteur. Je ne

crois pas que vous exigiez que je vous rapporte des exemples de tous ces défauts ; vous les appercevrez sans peine , si vous vous donnez celle de lire seulement quelques pages de cette traduction.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE.

On trouve au commencement une longue vie du Poëte Virgile , qui n'est pas mal faite. On sent que Robert & Antoine n'ont point épargné les recherches qui étoient nécessaires pour s'en bien acquitter. Ils rapportent ce que les Anciens ont dit à l'avantage de leur Auteur ; & les passages qu'ils tirent des Poëtes ils les ont traduits en vers , de même que les Epigrammes attribuées à Virgile. J'ai vu une troisième édition de cette traduction , faite en 1607. in 8. à Paris , chez David le Clerc , & imprimée avec soin. Il paroît par l'Avis du Libraire , & par quelques vers François que l'on trouve à la fin de cette édition , que les deux Freres , Robert & Antoine , vivoient encore , puisque le Libraire dit que cette nouvelle édition eût été encore plus exacte , s'ils eussent été à Paris , ou s'il eût eu la commodité de leur envoyer les feuilles à mesure qu'elles s'imprimoient.

Le Cardinal du Perron étoit fort prévenu en faveur de cette traduction des

 TRADUCTIONS DE VIRGILE.

Ep. de M. de Gourn. à Louis XIII. au devant de ses versions de quelques pieces de Virg. &c.

deux Freres : mais il pensoit que l'on pouvoit faire encore mieux, & il n'avoit pas tort. Mademoiselle de Gournay nous apprend qu'il disoit, *Que nos Rois devoient proposer prix à diverses personnes de capacité choisies pour traduire à l'envi les plus dignes Orateurs & Poëtes Latins, surtout Virgile, afin d'enrichir notre Langue.* Cette idée n'étoit pas mauvaise. Mais sans attendre que ce prix fût assigné, on fit encore mieux de travailler à traduire les Anciens. M. du Perron fut lui-même de ce nombre : il tenta de traduire l'Enéïde. Je ne puis vous dire en quel tems il commença à s'y appliquer : il n'y a pas d'apparence que ce fût depuis qu'il eut été élevé aux plus hautes dignités de l'Eglise ; il se trouva alors chargé d'un trop grand nombre d'occupations Ecclésiastiques & même civiles. Quoiqu'il en soit, le courage ou le tems lui manqua après avoir fait une partie du premier & du quatrième livres. Je n'en suis pas surpris, s'il est vrai ce que dit l'Abbé de Marolles, que M. du Perron avoüoit lui-même qu'il avoit employé près d'une année à traduire les six ou sept premiers vers, tant il y trouvoit de la difficulté pour en être satisfait. De ce train-là, il lui auroit fallu plus de tems

que n'avoit duré le siege de Troye pour
achever un seul livre. Aussi ne donna-
t-il, de son vivant, que le commence-
ment du premier. Il fut imprimé en
1610. in 4. chez Robert Etienne, sans
nom d'Auteur, & sans avertissement.
Je n'ai point vû d'édition particuliere
de ce que M. du Perron a traduit du
quatrième livre. Mais l'on trouve la
version du premier & du quatrième
dans le recueil de ses œuvres imprimées
depuis sa mort arrivée en 1610. &
dans *les Délices de la Poësie Française*
qui parurent en 1620. in-8. Cette tra-
duction ne déplaît pas encore aujour-
d'hui : il y a de la force dans la poë-
sie ; le stile héroïque se soutient presque
par-tout : la versification ne laisse pas
que d'avoir, malgré ses défauts, quelque-
chose de sonore, de grand, de ma-
jestueux. On rapporte que quelqu'un
ayant dit à du Perron qu'il avoit égalé
Virgile pour la diction, *il trouva que*
cette louange étoit froide, se persuadant
qu'il étoit allé bien au-delà. Si cela est,
son amour propre l'aveugloit trop. Dans
le *Perroniana*, on se contente de lui faire
dire que *Bertaut faisoit des vers ingénieux,*
mais que les siens avoient un peu plus de
nerf, un peu plus de vigueur : cela est plus

TRADUCTIONS DE
VIRGILE.

Mar. jugem.
sur les vici
trad. de
Virg

Perron. au
mot, Ber-
tant.

raisonnable. Mais il faut ajouter que sa traduction est trop paraphrasée : il lui a fallu 830. vers pour en rendre 425. du premier livre, & 452. pour exprimer ce que Virgile dit beaucoup mieux en 240. Il y a d'ailleurs quelques endroits durs dans sa versification; des façons de parler peu correctes ; des inversions fréquentes. On sent que la négligence, plus que le vice de la poésie de son tems, l'a fait tomber dans ces fautes, & qu'avec plus d'attention il auroit pu en éviter au moins une partie. Si personne ne l'en blâma alors, s'il ne trouva au contraire que des admirateurs, c'est qu'apparemment l'on fut séduit par la cadence & l'harmonie de ses vers, autant que par la grande réputation qu'il s'étoit faite.

Ce manque d'attention sur des défauts, aujourd'hui si sensibles, fit même qu'on le prit pour modèle, & que l'on crut approcher du sublime de la poésie, à proportion de ce qu'on pouvoit l'imiter. Il paroît que l'on en avoit encore en partie cette idée lorsque l'Abbé de Marolles donna ses *jugemens sur les vieux traducteurs de Virgile* : car pour s'excuser de ce qu'il s'arrête beaucoup à montrer les défauts de celle de M. du Perron, il dit que l'autorité de cet Ecri-

vain l'y a obligé, & que ce n'est que de ~~craindre qu'il ne continuât à faire des imitateurs.~~ Cette censure de l'Abbé de Marolles m'a paru très-juste : c'est en même tems une réfutation de l'apologie que Mademoiselle de Gournay, admiratrice de du Perron, avoit faite des talens poétiques de ce Prélat dans son *Traité de la Poësie* qui sert de préface à son recueil de *versions de quelques pieces de Virgile, Tacite & Salluste.* Mais ce *Traité* lui-même, l'un des plus ridicules ouvrages que l'on ait faits sur cette matiere, plein de métaphores extravagantes, d'expressions ridiculement pompeuses, de vieux mots déjà pros crits, pouvoit-il encore en imposer à quelqu'un, lorsque l'Abbé de Marolles écrivoit ?

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE,

Il y avoit déjà long-tems que le peu d'autorité que la Demoiselle de Gournay avoit pu s'acquérir parmi les gens de Lettres, étoit compté pour rien. Quand elle défendoit avec tant de chaleur le Cardinal du Perron, & M. Bertrant, Evêque de Sées, son interêt propre, autant que son goût, l'animoit dans cette défense. Cette amie de Montagne, qui n'avoit ni le génie, ni le naturel de ce célèbre Ecrivain, ne vouloit rimer qu'à la maniere de Ronsard ;

de Desportes, de du Bellay : ils étoient
autant ses héros que du Perron & Ber-
taut, & elle les imitoit plus dans leurs
défauts, que dans ce qu'ils avoient
d'estimable. De là cette apologie de ce
qu'il y a de moins supportable dans leur
poësie : de là cette présomption qui lui
fit entreprendre de continuer la traduc-
tion des deux livres de l'Enéide que
M. du Perron avoit laissé imparfaite,
& de traduire le deuxiême & le sixiême
livres. On voit bien qu'elle n'ignoroit
pas les regles de notre versification :
mais la connoissance des regles ne suffit
pas sans le goût & le génie de la poësie
qu'elle n'avoit point.

Outre son affectation peu sensée à
 remplir ses vers de vieux mots, que les
 bons Ecrivains s'efforçoient de bannir &
 de faire oublier, & son attention servile
 à imiter Ronsard, du Bartas, Baif,
 Desportes, & quelques autres Ecrivains
 de cette trempe, l'Abbé de Marolles a
 raison de remarquer « qu'elle ajoute en-
 core de son fonds particulier je ne sçai
 quel gout de métaphores hardies & peu
 justes qu'elle avoit pris de Montagne,
 & qu'elle avoit fort augmenté, croyant
 avoir trouvé par-là une belle inven-
 tion pour se faire admirer dans sa

Jug. sur les
 V. Trad. de
 Virg.

» mauvaise maniere d'écrire, où elle
 » mêle une certaine dureté qui avoit plû
 » dans le tems de sa jeunesse. « Marol-
 les s'arrête beaucoup sur ces traductions
 de la fille d'alliance de Montagne ; il
 rapporte un grand nombre d'exemples
 des défauts & des beautés qu'il a cru y
 trouver. Sa critique , en général , pa-
 roît bien fondée ; mais il vante quelque-
 fois des endroits qu'on ne s'aviferoit pas
 de louer aujourd'hui.

TRADUC-
 TIONS DE
 VIRGILE.

La Demoiselle de Gournay fit la tra-
 duction du second livre de l'Enéide
 pour entrer en lice avec M. Bertaut qui
 avoit traduit le même livre en vers hé-
 roïques : & afin que l'on pût en faire
 plus facilement le paralelle , elle fit im-
 primer ces deux versions à côté l'une de
 l'autre , dans le recueil dont je vous ai
 parlé , lequel parut en 1619. « Quelle
 témérité ! (dit-elle à ce sujet en parlant «
 à Louis XIII.) une quenouille attaque «
 une crosse , & la crosse d'un Bertaut ! «
 Mais il est raison que sous un si brave «
 Monarque les Dames osent entre- «
 prendre des gestes d'Amazones. « On
 a pu lui répondre que ses coups n'é-
 toient pas fort redoutables. La victoire
 au moins parut assez égale des deux cô-
 tés. La traduction de Bertaut est un

peu trop paraphrasée, mais elle se soutient mieux. Celle de la Demoiselle de Gournay est plus littérale & plus serrée; mais elle est plus sèche. La versification du Prêlat a quelque chose de plus noble & de plus harmonieux : celle de l'Amazon littéraire rampe davantage, quoiqu'en certains endroits elle s'élève un peu plus que celle de son concurrent. L'une & l'autre ont beaucoup de dureté, de mots impropres, de tours louches & embarrassés. On lit avec moins de dégoût celle de Bertaut, l'autre fatigüe & impatiente le lecteur. Toutes deux ont pu alors faire quelque honneur à leurs Auteurs; aucune n'en fait à Virgile. L'alternative des rimes masculines & féminines est bien gardée dans l'une & dans l'autre. La traduction de Bertaut imprimée pour la seconde fois dès 1705. dans le recueil des Poësies de l'Auteur, fut réimprimée en 1620. dans une autre édition du même recueil. La version de Mademoiselle de Gournay se trouve dans les différentes éditions de ses œuvres, trop souvent réimprimées, eu égard au mépris que l'on en doit faire, & l'utilité plus que médiocre que l'on en peut retirer.

Pierre de Marcellus, l'un des parti-

sans de cette Dlle. mais qui se croyoit TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE.
supérieur à elle & aux autres Ecrivains dont je viens de parler, malgré l'oubli où la plûpart de ses écrits tomboient presque en naissant, voulut aussi augmenter le nombre des traducteurs de Virgile. En donnant les Bucoliques, il fit entendre qu'il s'étoit déjà essayé sur les Georgiques & l'Enéide, & qu'il pourroit en donner quelque jour la traduction : & sans doute qu'il comptoit que l'on ne manqueroit pas à le sommer de tenir sa parole. Sa traduction des Bucoliques, dédiée à M. de Bassompierre, depuis Maréchal de France, parut en 1621. Il eut la complaisance de n'en faire tirer qu'un petit nombre d'exemplaires, esperant de la faire reparoître dans peu avec les autres œuvres de Virgile. Mais cet essai, quoique peu multiplié, se débita si lentement, & fut si peu goûté, que l'Auteur eut la prudence de ne pas aller plus loin.

L'Abbé de Marolles qui avoit été de ses amis, voudroit nous persuader que ce mauvais accueil n'avoit pour principe qu'un dégoût formel qu'il suppose que l'on avoit alors pour ces sortes d'ouvrages, & que celui de Marcellus avoit assez de mérite, pour s'attirer plus de considération : il s'en prend au caprice du

Marol. ibid.
ut supra.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE.

goût, à une certaine bizarrerie qui domine, dit-il, dans les jugemens que les hommes portent des livres nouveaux, à je ne sçai quelle fatalité, qui est aussi chimérique que son raisonnement. Au lieu de faire le procès à son siècle; que ne s'en tenoit-il au jugement qu'il porte lui-même de la traduction de Marcellus, lorsqu'il vient à l'examiner en détail? Apologiste & censeur en même-tems, il lui enleve d'une main l'encens qu'il lui prodigue de l'autre. Ici il se fâche de ce qu'on n'a point applaudi à l'ouvrage de son ami, & là il le représente tel qu'il est réellement, comme un écrit qui pèche également contre les règles de la versification & contre la pureté du langage. En vérité, s'il y a du caprice dans les jugemens des hommes; où en trouve-t-on plus que dans celui-ci? Ce n'est pas mieux raisonner, que de dire que l'on devoit excuser les défauts de la traduction de Marcellus, parce qu'ils étoient communs alors. En étoient-ils moins des défauts réels, qu'un meilleur Ecrivain eut tâché d'éviter? Mais il auroit fallu les appercevoir, & Marcellus n'étoit pas assez clairvoyant. Son amour propre le portoit même à penser, qu'il étoit difficile de faire

mieux : il parle sur cela dans sa préface avec une confiance qui ne le cede qu'à l'aveugle présomption qui la lui donnoit.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE.

On ne pourroit l'égalér qu'à celle que le fameux Desmarets de saint Sorlin, de l'Academie Française, montre dans sa *Comparaison de la langue & de la poésie Française avec la Grecque & Latine*, qu'il adressa en 1670. non aux Professeurs des Universités : il les recusoit pour juges à cause de leur amour pour les Anciens ; mais *aux beaux esprits de France*, la plupart peu capables d'entendre ces Anciens dans leur langue originale. Ce livre est composé de deux parties. Dans la première l'Auteur, entasse les uns sur les autres, souvent sans ordre & sans méthode, cinquante raisonnemens ou frivoles ou peu conséquens, qu'il croit néanmoins décisifs en faveur de la supériorité de notre langue & de notre poésie sur la langue & la poésie des Grecs & des Romains. Je vous ai parlé ailleurs de cette première partie. Dans la seconde, Desmarets met sous les yeux de son lecteur plusieurs morceaux, & quelquefois des pièces entières de poésie Française, auxquelles il oppose comme pièces de comparaison d'autres morceaux & d'autres pie-

Biblioth. Fr.
t. 1. l. 1.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE.

ces de poésie latine, & il croit bontement qu'on doit donner la préférence aux pièces Françaises. Pour faire triompher notre langue de Virgile même, il traduit en vers français différens endroits du premier livre de l'Enéide & des six derniers, & on doit lui en faire gré : il ne pouvoit mieux faire pour mettre entre les mains de ses lecteurs un arrêt de condamnation contre lui-même, & au désavantage de la cause dont il s'étoit rendu le défenseur.

Outre que Virgile perd dans sa traduction presque toute sa force, son élégance & son naturel, il a fait souvent de son original, ce que M. de la Motte a fait depuis de l'Iliade d'Homere ; il en retranche ce qu'il lui plaît ; il le découd, pour ainsi dire, souvent même il lui prête ses propres pensées. On ne le blâmera pas d'avoir eu du zèle pour notre langue ; elle le mérite : on l'approuvera, si l'on veut, d'avoir travaillé à la perfectionner & à l'enrichir. Mais y a-t-elle beaucoup gagné ? Desmarers étoit un écrivain sans gout & sans délicatesse, qui maltraitoit Homere dont on prétend qu'il n'entendoit point la langue, & Virgile dont il étoit peu capable de sentir les finesses & les beautés.

Je n'avance rien dont son livre ne four-
nisse beaucoup de preuves ? Avec quel-
le audace n'y déclame-t-il pas contre
Virgile ? Mais ce n'est pas ici le lieu
de vous en parler davantage.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE.

N'eût-il pas beaucoup mieux fait d'i-
miter la prudente retenue de Sarrafin &
de George Scudery ? S'ils furent flattés
de l'honneur qu'il prétendoit leur faire
en les mettant au nombre des Poètes
qui avoient fait des pieces comparables
aux plus belles des Anciens , pour l'in-
vention & pour la diction , au moins ne
s'unirent-ils pas avec lui pour se décrier
eux-mêmes en décrivant ceux à qui on
vouloit les égaler. Il y a même lieu de
croire , que refusant de se parer d'un
mérite qu'ils ne reconnoissoient pas en
eux , ils furent contens qu'on louât seu-
lement les efforts qu'ils avoient pu faire
pour approcher de Virgile; Sarrafin dans
les 140. vers qu'il a traduits de l'Episode
d'Aristée pour en orner son Eglogue
d'Orphée, & Scudery dans tout ce qu'il
a imité ou traduit du second livre de
l'Enéide , dans sa Tragedie de Didon.

Le President Nicole n'a pas dû avoir
plus qu'eux la présomption de se com-
parer au Poète Latin, pour en avoir plus
imité que traduit le quatrième livre de

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE.

l'Enéide, qu'il donna en 1668. sous le titre des *Amours d'Enée & de Didon*. Il sentoît lui-même qu'il donnoit plus une paraphrase qu'une traduction, puisqu'il convient qu'il a employé 1500. vers pour en rendre 800. de Virgile, & qu'il ne pouvoit nier qu'il n'eût supposé entre Enée & la Reine de Carthage des entretiens dont on ne trouve rien dans l'original. Je pourrois ajouter qu'il a souvent affoibli le sens du Poëte, en prêtant à ces deux heros des sentimens qu'on ne lit que dans nos doucereux Romanciers ou dans nos *Opéra*, & qu'enfin il y a dans toute sa traduction plusieurs expressions, les unes contraires à la majesté du stile héroïque, les autres peu convenables à la douceur & à la politesse de nôtre langue.

M. Nicole ne prétendoit pas excuser ces additions qui ne sont que de son invention; il vouloit encore moins qu'on en fît honneur à Virgile: mais il étoit attaché à ses paraphrases, parce qu'il s'étoit persuadé qu'il n'avoit fait en cela que se prêter au génie des deux langues, & que toute traduction des anciens un peu littérale ne pouvoit être soufferte en François.

Telle avoit été avant lui la pensée de Pierre Perrin, qui avoit publié les

six premiers livres de l'Eneïde en 1648. & les six autres en 1658. Jamais homme ne donna son ouvrage avec plus de confiance que ce Traducteur Lyonnois, qui se qualifie de *Conseiller du Roi en tous ses Conseils, & d'Introduit des Ambassadeurs & Princes étrangers, auprès de son Altesse Royale M. le Duc d'Orleans*. Fier d'un mérite assez mince, & de l'accès qu'on lui avoit procuré auprès du Prince, il ne craint pas de dire au Cardinal Antoine Barberin à qui il dédia sa traduction des six derniers livres, comme il avoit dédié les six premiers au Cardinal Mazarin, « Qu'il lui presentoit la plus » belle copie du plus bel original en » ce genre d'écrire qu'ait produit l'ancienne Rome; qu'il introduit à la » Cour de France un fameux Prince » étranger, non plus avec sa vieille » robe à la Romaine, quoique brillante » encore & précieuse; non pas avec l'habit barbare & negligé dont l'avoient » travesti nos anciens Poëtes; bien moins » avec le ridicule dont l'avoient deshonoré quelques modernes; mais avec » la pompe & l'élégance de nos habits François: Qu'enfin sa traduction devoit beaucoup servir au triomphe de

TRADUCTIONS DE
 VIRGILE

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE.

» la Langue & de la poésie François
» sur la Langue & la » poésie Latine.

Un Disciple de Desmarêts se fût-il mieux énoncé ? Avec de pareilles idées , il n'est pas étonnant de ne l'entendre parler qu'avec un souverain mépris de Richard le Blanc , de Louïs des Mafures , des freres le Chevalier , & des autres Traducteurs qui l'avoient précédé. Il ne daigne pas même les excuser sur ce que notre Langue & notre poésie , alors rudes encore & mal polies , n'avoient point cette délicatesse & cette pureté que le tems leur a acquises. Si on l'en croît , tous ces Traducteurs n'ont point réussi , *parce qu'ils se sont attachez à rendre les mots & les phrases de l'original* , parce qu'*aucun d'eux n'a eu le moindre caractère ni d'habile homme ni de poète ; qu'ils ont tous été dépourvus d'artifice & de génie :* décision folle & présomptueuse , ou qui montre que Perrin ne connoissoit que les noms des Traducteurs dont il parle si mal : il fera toujours ridicule de s'imaginer qu'il n'y a de l'esprit que dans le siècle où l'on vit , & de traiter de barbares & d'ignorans ceux qui ne nous sont souvent inférieurs , que *parce qu'ils n'ont manqué que de l'uni-*
que

que avantage qu'ils ne pouvoient se procurer , de vivre dans un siècle plus éclairé & plus poli. Les Grecs du tems de la florissante Athenes, & les Romains du siècle d'Auguste étoient plus équitables. Ils rendoient justice au mérite de ceux qui avoient écrit avant eux : ils ne faisoient pas difficulté de reconnoître qu'ils devoient une partie de leurs connoissances & de l'étenduë de leurs lumieres au génie qui avoit animé leurs prédecesseurs , aux efforts que ceux-ci avoient faits pour se tirer de la barbarie des siècles précédens , & même aux défauts qu'ils n'avoient pû encore éviter.

Perrin n'excepte que le Cardinal du Perron de la condamnation générale dans laquelle il enveloppe si sévèrement tous ceux qui avoient traduit avant lui quelque partie de Virgile. Mais comme tout lui est bon pour servir son amour propre , il tire encore vanité de ce que du Perron , dont il prise la traduction plus qu'elle ne vaut , s'est rebuté après les premiers essais. Pour lui , il a eu plus de courage ; & il veut qu'on admire sa constance. Ses amis , à ce qu'il prétend , lui avoient conseillé de faire plutôt une imitation qu'une traduction de Virgile , de re-

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS.

trancher , d'augmenter , de changer à
discretion , sans trop s'embarrasser de
l'ordre , de la suite & du détail des
faits , des discours , des récits. C'est-
à-dire , qu'on lui avoit conseillé de met-
tre en pieces Virgile. L'exécution en
eût été aisée : il eût suffi de se livrer
à son imagination. Mais la peine n'eût
pas été grande ; & Perrin vouloit faire
croire que son travail lui avoit extrê-
mement coûté. D'ailleurs , comme il
le dit , » c'eût été apporter en France
» du nouveau monde , un oiseau cu-
» rieux , mais dépouillé de son beau
» plumage , qui faisoit tout son orne-
» ment , & qui n'eût rien conservé
» que la figure étrangère & ridicu-
» le. Il refusa donc de suivre ce con-
» seil , pour s'astreindre à une exac-
» te version , phrase pour phrase , &
» sens pour sens , autant qu'il l'a pû ,
» sans cependant se gêner scrupuleuse-
» ment par la traduction des mots
» & des phrases , lorsqu'elles ne tom-
» bent pas dans notre usage , ou dans
» les regles de notre poésie , ou dans
» la rencontre des rimes. Son but
» a été de conserver le sens de l'Au-
» teur , mais en lui opposant de
» toute la force de son génie les ex-

» pressions Françoises qui répondent
 » à la netteté , à la douceur , à la ma-
 » jesté de celles de Virgile. Lorsque
 » la gravité , par exemple , l'horreur
 » ou la pompe des choses represen-
 » tées , rend dans le vers Latin la dic-
 » tion forte par la fréquence des sons
 » rudes & pesans , il a recherché d'ap-
 » pliquer celles de nos dictions Fran-
 » çoisés qui font un pareil effet à l'o-
 » reille. » Par exemple , en parlant
 du corps de Priam après sa mort, il dit :

TRADUC-
 TIONS DE
 VIRGILE
 EN VERS.

Ce Monarque autrefois l'éfroi des Potentats ,
 La grande masse git sur la rive ébranchée.

Il exprime ainsi deux vers du cin-
 quième Livre de l'Eneïde :

Dans les os fracassés enfonce son éteuf ,
 Et tout tremblant & mort en bas tombe le bœuf.

L'Abbé de Marolles rapporte beau-
 coup d'autres exemples , dont la plû-
 part ne font pas plus d'honneur à Per-
 rin : ce qui peut faire une beauté dans
 le Latin , n'étant souvent que dureté
 dans notre Langue : & ce n'est pas le
 seul défaut de cette traduction tant
 vantée par l'Auteur & par ses amis.

Si l'on y rencontre rarement de ces
 vieux mots que Bertaut & du Perron

chériffoient encore , on ne laisse pas que d'y en trouver quelques uns , comme le terme , *souloit* , & plusieurs autres qu'une connoissance plus exacte de notre Langue eût rejettés. On y voit beaucoup de phrases Provinciales , que le séjour de Paris , & la fréquentation des écrivains polis auroient dû faire perdre à l'Auteur. Souvent il employe des mots terminés par deux voyelles avant d'autres mots qui commencent par une consonne , ce qui est d'une rudesse insupportable & contraire aux premieres regles de notre versification ; par exemple *Ilionée dit : Enée cependant* & d'autres fois , aussi peu scrupuleux sur les regles de la Grammaire , il les viole dans des points essentiels , pour faire son vers , comme quand il dit , *il fuisse* au lieu de *il fut*. Ses épithètes sont communement , ou mal choisies , ou peu convenables aux personnes à qui il les applique ; comme *l'humble Junon* : attribuant à cette prétendue Déesse une qualité directement opposée à son caractère , qui étoit la fierté , la coëresse , l'emportement. J'ai trouvé de plus cent endroits où il se sert d'expressions & de tours qui approchent plus du burlesque que de la gravité du poëme qu'il

traduit. Je pourrois encore vous faire **observer**, qu'il lui est ordinaire de cou- **TRADUC-**
rir après des épithetes que la seule né- **TIONS DE**
cessité de la rime lui a fait chercher, **VIRGILE**
au préjudice de la justesse de l'expres- **EN VERS.**
sion ; de terminer , par la même rai-
son , des vers par des monosyllabes ,
comme *cy* , *là* , &c. de se servir sou-
vent de participes , sans autre nécessité.
Ces défauts ne donnent pas l'idée
d'un génie bien facile , ni d'un poète
fécond : & c'est peut-être ce qui a fait
dire ironiquement à M. Despreaux ,
que

Perrin a de ses vers obtenu le pardon.

Desp. Ep. 8.

Sa traduction est parvenue cependant
à une seconde édition. Mais je croirois
que l'interêt lui a plutôt procuré cette
espèce d'honneur , que la nécessité de
satisfaire à l'avidité des lecteurs. L'é-
dition en deux volumes in-4. dont le
premier est imprimé *avec les caractères*
nouveaux de Pierre Moreau , assez res-
semblans à l'écriture , est ornée de bel-
les gravures de Bosse , qui , jointes à
la forme des volumes , rendoient cet
ouvrage un peu cher. L'édition faite
en 1664. en deux petits volumes in-
12. étoit plus convenable au commun

des acheteurs. On assure dans le titre de celle-ci, qu'elle a été revûe & corrigée par l'Auteur. Mais il est aisé de s'appercevoir que Perrin n'a pas employé beaucoup de tems à cette revision & à cette correction. Les argumens & les notes sont les mêmes dans les deux éditions : les premiers sont assez bien faits : je trouve peu d'utilité dans les notes : il me semble qu'elles ne peuvent gueres servir qu'à des commençans qui n'auroient encore aucune teinture de l'histoire poétique ou fabuleuse.

Il étoit réservé à Jean Renaud de Segrais, de l'Academie Françoisé, de nous donner une traduction de l'Énéide en vers, qui, sans être à l'abri d'une juste critique, pût se soutenir, & mériter encore aujourd'hui une partie de nôtre estime. Peut-être avez-vous déjà lu cette Epigramme que M. de la Monnoye avoit envoyée en 1701. à M. Foucault, alors Intendant de la Généralité de Caën, & que l'on avoit attribuée à l'Abbé Testu dans un recueil d'Epigrammes publié en 1720. à Amsterdam :

Quand Segrais affranchi des terrestres liens,
Descendit plein de gloire aux champs Elisyens,
Virgile en beau François lui fit une harangue :

Notes de M.
de la Monn.
sur les jug.
des Sav. de
M. Bail. t. v.
p. 400.

Et comme à ce discours Segrais parut surpris,
 Si je ſçai, lui dit-il, le fin de v^{otre} langue,
 C'eſt vous qui me l'avez appris.

TRADUC-
 TIONS DE
 VIRGILE
 EN VERS.

Cet éloge ingénieux, par un critique tel que M. de la Monnoye, eſt flatteur pour le traducteur de Virgile, & fait honneur à ſon ouvrage. M. de Segrais en penſoit plus modeſtement. Ce n'étoit en quelque ſorte que malgré lui qu'il s'étoit appliqué à ce travail. Il le jugeoit au-deſſus de ſes forces. L'inclination qui lui avoit fait donner à la poéſie la meilleure partie du loisir de ſes premières années, étoit connue de ſes amis. Ses petites Pièces leur plurent; ſes Eglogues les charmèrent, ils trouverent qu'il y avoit aſſez heureuſement imité quelques endroits de Virgile, & ils l'en féliciterent. Ce ſuccès redoubla l'affection que Segrais avoit toujours ſenti pour ce Poète. Depuis, ſe trouvant à la campagne, ſeul & dans un grand loisir, il eſſaya de rendre en nôtre langue le commencement du premier livre de l'Enéide, reſolu de n'y plus penſer dès qu'il pourroit ſe procurer un autre divertiffement. « Ma « première boutade, m'emporta, dit- « il, en deux jours juſqu'à la fin de la «

» tempête , & la facilité que je trouvai
 » à faire mal , ou la grande passion
 » qui me faisoit m'anima tellement ,
 » que je me proposai d'achever le
 » premier livre ; ce que je fis dans un
 » mois , mais bien résolu d'en demeu-
 » rer là , & de m'en divertir seulement
 » avec mes amis. « Ceux-ci lui firent
 changer de résolution : ils applaudirent
 à son essai , & l'exhorterent à continuer.
 Il se rendit ; le second livre suivit le
 premier d'assez près : le troisième vint
 ensuite ; le reste se fit avec le tems.
 Les six premiers parurent en 1668. in-
 4. Les six autres ne furent imprimés que
 treize ans après , en 1681.

M. de Segrais fut presque le seul qui
 trembla sur le sort de sa traduction.
 Plus il avoit tâché dans sa belle pré-
 face de mettre au jour les perfections
 de Virgile , plus il sentoit qu'il s'étoit
 exposé au hazard de découvrir ses pro-
 pres défauts. « Si un original est par-
 » fait , dit-il , c'est alors qu'il est dan-
 » gereux d'en donner une mauvaise
 » copie : & j'ai bien plus à défendre
 » les imperfections de ma traduction ,
 » qu'à publier le mérite de l'Enéide.
 » Pour quelques-uns qui ont été assez
 » hardis d'en censurer quelque partie ,

tous les Doctes , d'un consentement «
 universel , le regardent comme le plus «
 grand chef - d'œuvre de l'esprit hu- «
 main : au lieu que je sçai fort bien que «
 ma traduction, non-seulement ne peut «
 répondre à une si grandé loüange , «
 mais qu'elle me met encore dans une «
 condition si malheureuse , que si j'é- «
 tois assez aveuglé de mon ouvrage «
 pour entreprendre sa défense , il «
 faudroit commencer par le seul des- «
 sein que j'ai eu de cette traduction «
 même , qui a toujours semblé témé- «
 raire aux plus hardis, & impossible aux «
 plus sages. «

L'applaudissement que la sienne reçut,
 ne dut pas le faire repentir de l'avoir en-
 treprise. Selon M. Baillet & les auteurs
 cités par ce critique « elle étoit suf- «
 fisante pour lui faire une grande ré- «
 putation , & le confondre avec Virgile «
dans l'esprit de tous ceux qui n'ont point «
d'égard à la diversité des langues. M. «
 de Segrais a tâché de renfermer le «
 plus de sens qu'il a pû , & en aussi «
 peu de paroles que le désir d'être «
 clair , & la contrainte de nôtre lan- «
 gue , qui ne peut oublier les arti- «
 cles , ont pû le lui permettre. Ce «
 n'est ni une paraphrase , ni une tra- «

TRADUC-
 TIONS DE
 VIRGILE,
 EN VERS.

Jugem. des
 Sav. t. v. p.
 402. & t. 3a
 p. 181.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS.

» duction entierement litterale. Il a
» cherché à tenir le milieu , mais en
» s'approchant plus du litteral. S'il lui
» est arrivé quelquefois de s'écarter un
» peu , beaucoup plus souvent l'on trou-
» ve des vers rendus mot pour mot.
» Enfin il nous a donné l'Enéide com-
» me il a conçu que Virgile l'eût don-
» née lui-même , s'il fût né François
» & au tems où vivoit son traducteur.
» On y reconnoit ce Poëte , non-seu-
» lement par le gros de son ouvra-
» ge , mais par ses moindres parties ;
» & il le suit de période en période ,
» aussi-bien que de livre en livre. On ne
» l'a pas cru absolument lorsque sa mo-
» destie lui a fait dire , qu'il n'avoit pas
» réüssi dans les efforts qu'il avoit faits
» pour imiter la clarté , la facilité &
» la magnificence de son Auteur. Du
» moins est-on persuadé qu'il en est le
» moins éloigné de tous ceux qui ont
» couru la même carrière. «

L'Abbé Regnier Desmarais dans sa
Réponse à M. Campistron , luë à l'Aca-
demie Française , parle aussi avantageu-
sement que M. Baillet , de cet ouvrage de
M. de Segrais , puisqu'il dit que sa tra-
duction de l'Enéide étoit pleine de la
chaste beauté , & de la sage noblesse qui

regne dans un si excellent Poëme. Saint Evrethont, quoique moins prévenu en faveur de cette traduction, ne laisse pas que d'avouer, que Segrais a mieux trouvé le génie de Virgile, que pas un de nos Auteurs; & que quelques grâces que l'Enéide ait perduës entre ses mains, surtout par rapport à la beauté de l'expression, il ose dire qu'il surpasse de bien loin tous ces Poëmes que nos François avoient mis jusques-là au jour avec plus de confiance que de succès; qu'enfin sa grande application à connoître l'esprit du Poëte paroît dans cette version.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS.

Reflex. sur
nos Traduc-
tions, au t.
3. de ses œu-
vres, édit. de
1718.

Plusieurs choses doivent moderer aujourd'hui ces éloges. Le stile de cette traduction, quelque réputation qu'elle ait encore, a vieilli : la versification sent d'ailleurs un homme accablé du poids de son entreprise, & qui paroît ne songer qu'à s'en délivrer promptement. Enfin M. de Segrais a violé une des regles que l'on regarde comme essentielles à un bon traducteur des anciens Poëtes; c'est d'adoucir certaines images & certains détails qui venoient du goût des anciens pour leur mythologie, & pour leurs cérémonies religieuses. Loin de suivre cette regle, il a quel-

quefois outré & encheri sur son original. J'en apporte un exemple. Virgile nous dépeignant le Mont Atlas sous la figure d'un homme, dit que sa tête est couverte de pins, & que plusieurs fleuves sortoient de son menton. Ces circonstances pouvoient ne pas déplaire aux Romains : mais il n'y a personne aujourd'hui à qui elles ne paroissent un peu ridicules. Cependant M. de Segrais encherit encore, lorsqu'il dit :

Les pins qu'on voit de loin lui servir de che-
veux

sont battus de la pluie & des vents orageux.
De glaçons distilans sa barbe est hérissée :
Sur son dos spacieux la neige est dispersée.
Du menton du vieillard les torrens vagabonds
Tombent blanchis d'écume, & s'élancent par
bonds.

Est-ce avoir rendu service à Virgile que de l'avoir ainsi représenté ?

Un autre défaut que l'on reproche à M. de Segrais, c'est de s'être peu mis en peine de chercher le vrai sens du poëte, que la construction du texte de celui-ci rend quelquefois obscur. M. de Fresneuse dans son explication du 435. & du 436. vers de l'Enéide,

Extremam hanc oro veniam &c.

en apporte pour exemple la traduction ~~_____~~
 même de ces deux vers , que M. de Segrays a rendus ainsi :

TRADUC-
 TIONS DE
 VIRGILE

Va ma Sœur , prens pitié du mal qui me tourmente : EN VERS.
 Fais pour moi cet effort , j'en mourray plus contente.

M. de Segrays, dit M. de Fresneuse , a trouvé que dans le latin Virgile parloit de *Sœur* & de *mort* : il a aussi parlé de mort & de Sœur dans son françois , & ne s'en est pas embarrassé davantage. Certainement , ajoute le même critique , ce grand Academicien a l'épée d'Alexandre pour tous les nœuds de Grammaire : il ne s'amuse point à les dénoier , il les tranche en un instant sans peine & sans façon.

On estime les remarques de M. de Segrays sur chaque livre de l'Enéide. Il y en a qui me paroissent sensées , remplies de reflexions utiles , d'une érudition convenable aux sujets , & à la portée de tout lecteur. Dans celles qu'il fait sur le troisiéme livre , vous trouverez une table généalogique des Rois de Troye , qui peut avoir quelque utilité pour la connoissance de ces tems obscurs. Au commencement des remarques sur le quatriéme livre , il rapporte une lettre que M. Bochart

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS.

lui avoit écrite au sujet de l'anachronisme reproché au Poète sur le tems où il place Didon. Je vous en parlerai ailleurs , de même que de quelques-unes des Remarques sur le sixième livre, où l'Auteur prouve que Virgile a observé dans son Poème l'unité & la simplicité d'action. Sa traduction , avec les mêmes remarques , a été réimprimée in-12. à Amsterdam en 1700 & depuis encore à Lyon, en 1719 in-8. mais l'édition in-4. est la plus recherchée : elle l'emporte beaucoup sur les autres pour l'exactitude , la beauté de l'impression , & celle des gravures.

Segrais avoit aussi traduit les Georgiques , & il se dispoisoit à mettre cet ouvrage au jour lorsqu'il mourut. Quoique des pensées plus sérieuses l'occupassent alors , comme il convenoit , il ne crut pas que sa situation lui défendit de jeter encore quelques regards de complaisance sur un ouvrage qu'il avoit travaillé avec soin , & dans lequel il craignoit seulement de n'avoir pu rendre toutes les beautés des Georgiques. Il chargea donc un des ses amis de le publier , & d'y joindre une préface pour suppléer à celle dont lui-même n'avoit pu dresser que le projet. Mais

huit années s'étant écoulées sans que
 l'on eût répondu à une volonté si bien
 marquée, François Parey, sieur de
 Fresne, qui avoit été pareillement lié
 d'amitié avec M. de Segrais, & qui
 tenoit de lui-même une copie de sa
 traduction, la fit paroître en 1712.
 avec le portrait de l'Auteur, gravé par
 Desrochers.

TRADUC-
 TIONS DE
 VIRGILE
 EN VERS.

Monsieur le Bas du Coudray, Con-
 seiller honoraire de la Cour Supérieure
 des Comptes & Finances de Rouen,
 étoit donc mal informé, lorsque dans
 l'avertissement qu'il mit au-devant de
 la traduction des mêmes Georgiques,
 faite par M. Martin, neveu de Voi-
 ture, qu'il fit imprimer en 1708. il
 assuroit que M. de Segrais n'avoit pas
 voulu donner sa traduction du même
 ouvrage de Virgile, *dans la crainte de
 hazarder sa réputation.*

On vient de voir le contraire. Mais
 l'erreur de M. du Coudray nous a été
 avantageuse. En publiant la traduction
 de M. Martin, pour suppléer à celle de
 M. de Segrais, qu'il croyoit ensevelie
 pour toujours dans les tenebres, il nous
 a donné un ouvrage estimable. C'est
 un présent de plus, dont notre Par-
 nasse se trouve enrichi.

TRADUC-
TIONS DU
VIRGILE
EN VERS.

Selon le portrait que M. Du Coudray nous fait de son ami, il joignoit à des talens singuliers pour la poésie une grande lecture des Anciens. Mais il n'avoit jamais pu consentir que l'on imprimât aucun de ses ouvrages, & moins encore sa traduction des Georgiques, quoi qu'il en eût été souvent sollicité. Il avoit conservé ces sentimens jusqu'à la fin d'une longue vie, puisqu'il avoit 89. ans lorsqu'il mourut le 24. Juin 1705. » soit comme » le dit M. Du Coudray, que le » commerce qu'il avoit lié avec Virgi- » le en le traduisant, lui eût fait con- » noître la difficulté de copier les gra- » ces de ce Poète; soit parce que les » hommes d'un goût aussi délicat & » aussi sûr que le sien, ont une idée si » haute de la perfection, qu'ils ne » croient jamais y être parvenus, & » qu'ils ne peuvent jamais être satis- » faits de leurs ouvrages, lorsque tout » le monde les admire. « C'est dire assez clairement, que les ouvrages de M. Martin étoient admirés de tous ceux à qui il en faisoit part. Resteroit à savoir, si tous ses amis étoient gens de bon goût, & si leur amitié n'influoit en rien dans leurs éloges.

On jugeroit encore mieux du mérite de cet Ecrivain, *dont les rares talens pour la poésie l'approchent encore plus*, dit-on, *de son illustre Oncle, que les liaisons du sang*, si nous avions ses autres ouvrages que ses amis sembloient faire esperer ; tels que sa traduction François de la poétique d'Aristote, faite, comme on l'assure, sur un exemplaire grec, corrigé par un M. du Bos, qui m'est inconnu, qui en avoit suppléé les lacunes par d'autres endroits d'Aristote, & qui avoit éclairci ce traité *par de bonnes notes critiques* : son analyse de l'art poétique d'Horace : sa critique latine de l'Iliade & de l'Enéide : & son histoire des familles Tragiques ; c'est-à-dire, des Pélopidés, des Labdacides, & de quelques autres maisons qui ont fourni tant de sujets tragiques au Théâtre. Mais nous en sommes encore à désirer ces Ecrits.

TRADUCTIONS DU
VIRGILE
EN VERS.

La traduction du quatrième livre de l'Enéide qui parut en 1670. pour être aussi un ouvrage posthume n'en a pas moins mérité de grands éloges. Gilles Boileau, de l'Académie Française, frère aîné de M. Despreaux, en est l'Auteur. Il étoit mort l'année précédente, âgé seulement de 38. ans. Il

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS.

Vie de Scar.
à la tête de
ses œuvres,
édit. de Holl.
p. 83. 84.
Hist. de l'A-
cad. Fr. de
M. d'Oliv.

avoit du goût pour la poésie ; il se plaisoit à la cultiver. Mais son stile n'étoit pas encore formé. On voit dans ses premiers ouvrages un abus de l'hyperbole & des autres figures, qui plaisent tant , pour l'ordinaire , à ceux qui commencent à exercer leur plume. C'étoit pourtant dès lors l'ébauche d'un grand Poète. Sa traduction du quatrième livre de l'Enéide lui fit beaucoup d'honneur. L'on sent bien que c'est l'ouvrage d'un jeune homme ; mais quantité d'endroits qu'on y admire , font regretter qu'il n'ait pas assez vécu pour y mettre la perfection ; ou plutôt qu'il ne fût pas capable de limer assez ce qu'il faisoit pour en venir à une certaine précision qui contribue tant à la vigueur du stile. Quoique ses vers paroissent travaillés avec plus de soin que ceux de M. de Segrais , on y trouve cependant une infinité d'expressions qui blefferoient aujourd'hui la délicatesse des oreilles. Qui pourroit , par exemple , souffrir ce vers ,

Didon a le brasier jusqu'au fond des entrailles :

Et ces autres :

Que tous deux abîmés en de sales amours

Passoient dans les plaisirs & les nuits & les jours.

Ce prodige étonnant met l'alarme en son cœur ,
Elle en sué en secret.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS.

Ajoutons que Boileau est tombé ,
comme Segrais , dans le défaut or-
dinaire aux Poètes traducteurs : il a
plûtôt paraphrasé que traduit Virgile.
Segrais a excédé d'un tiers le nombre
des vers du quatrième livre de l'E-
néide , & Boileau l'a presque doublé.
Ces fortes d'amplifications font per-
dre beaucoup de graces à la Poësie.

C'est une remarque que fait M. le
Président Bouhier dans une Préface
fort judicieuse qui doit servir d'intro-
duction au même livre de l'Enéide
que ce Magistrat a traduit aussi en
vers François , mais qui n'est point
encore imprimé. J'ai lû cette traduc-
tion avec un grand plaisir. C'est , selon
moi , un modèle pour ces sortes d'ou-
vrages. Il faut espérer que l'on n'en
privera pas le Public. Je ne crois pas
que Virgile eût mieux fait s'il eût écrit
en François. Je ne fais que répéter le
jugement que de plus habiles que moi
ont porté de cette traduction. Dans sa
Préface l'illustre Magistrat rend justice
à la version de Boileau ; mais il fait re-

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS.

marquer aussi ses défauts, & il en montre la source. L'Abbé de Marolles l'avoit fait plus séchement avant lui, dans ses *jugemens sur les vieux traducteurs de Virgile*; c'est ainsi qu'il qualifie tous ceux qui jusqu'à lui même exclusivement avoient traduit le Poëte Latin en tout ou en partie.

Cet Abbé qui connoissoit mieux les fautes d'autrui, qu'il n'étoit capable d'éviter les mêmes fautes, se dispoisoit en effet alors à donner une nouvelle traduction en vers du Poëte Latin; & il s'étoit imaginé que s'il vouloit bien s'en donner la peine, il emporteroit la palme sur tous ceux qui avoient couru avant lui la même carrière. Il s'essaya d'abord sur quelques livres de l'Enéide, & sur divers endroits choisis du même Poëme; & comme il ne vouloit rien perdre de ses ébauches, même les plus imparfaites, il en publia un recueil en 1671. in-8. & in-4. qui auroit eu apparemment peu de Lecteurs s'il n'eût pris la précaution d'en gratifier un grand nombre de personnes. Ce double recueil n'a aucun ordre dans l'arrangement des pieces qu'il contient. Après quelques endroits tirés au hazard du premier & du troisième livres de l'E-

néide , vous trouvez les comparaisons dont le Poète s'est servi dans son ouvrage , au nombre de cent neuf , la traduction du fixième livre , celles du septième , du huitième , du neuvième & du dixième , ensuite celle du quatrième. L'ordre du recueil in-8. n'est pas toujours le même , & il s'y trouve beaucoup d'autres pieces. Mais il est inutile d'entrer dans ce détail.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS.

Dans l'in-4. on trouve encore sept Epîtres dédicatoires , & presque autant d'avertissemens ou de discours qui enflent ce recueil , ennuyent , & n'apprennent rien que les bizarreries de l'esprit de l'Auteur. Les Epîtres sont parées des noms de presque tout ce qu'il y avoit alors de plus distingué dans l'Etat & dans l'Eglise. Les Ducs de Saint Aignan & de Montausier , M. de Turenne , la Princesse Palatine , le Cardinal de Retz , M. de Harlay Archevêque de Paris , sont amenés là sur la scène pour essuyer des complimens aussi mal tournés que ridiculement pompeux , & dans lesquels l'Auteur s'y oublie si peu lui-même qu'il ne cesse de répéter qu'il étoit fort satisfait de ses traductions , & d'admirer sa facilité à composer en prose & en vers. Il va

même jusqu'à supputer arithmetiquement le nombre des vers qu'il a faits, & à se glorifier de leur multitude. J'aurois autant la vanité d'un manœuvre qui prétendrait avoir droit de prendre sa place parmi les plus habiles Architectes, parce qu'il auroit bâti un grand nombre de chaumieres.

Quoiqu'il proteste qu'il a lu exactement toutes les traductions de Virgile en vers qui avoient paru avant lui, il assure qu'il n'a rien pris d'aucune, & on peut l'en croire : il n'avoit pas plus de besoin d'avertir que l'on trouve une grande difference entre ces traductions & la sienne ; on le sent aisément. Mais cette difference ne tourne guères à son avantage, si ce n'est à l'égard des plus vieilles traductions.

C'étoit en lui ignorance ou présomption, & peut-être l'une & l'autre, de s'imaginer qu'après son travail il seroit inutile d'essayer de rendre les beautés de Virgile, & que notre langue, ni toutes les finesse de l'art ne pouvoient gueres aller plus loin. Quand on lui accorderoit tout le génie que lui seul se reconnoissoit pour la poésie, comment auroit-il pu réussir dans une traduction qu'il convient lui-même avoir été faite avec

une rapidité extraordinaire , & souvent à mesure que l'on imprimoit ? Sa traduction du sixième livre fut faite en quinze jours. Celle du septième ne lui en coûta que dix : une semaine lui suffit pour celle du huitième. Il mit quinze jours à celle du neuvième , & la fit sans lire le texte , avec le seul secours de sa traduction en prose. Le dixième livre lui coûta encore moins de tems. Lui-même nous fait ce détail avec un enthousiasme qui fait rire. *Il ne peut deviner d'où lui peut être venue une si extraordinaire verve poétique , surtout dans l'âge où il étoit , quoiqu'étant plus jeune il n'eût pas la même facilité.* On auroit pû lui répondre qu'une mauvaise prose rimée , sans ame , sans force , presque sans génie , ne supposoit qu'une facilité très-commune : mais un Ecrivain de ce caractère , qui joint à une prévention excessive pour tout ce qu'il enfante , une incapacité réelle de faire mieux , n'étoit susceptible ni de docilité ni de correction.

Entraîné donc par ces idées avantageuses que l'Abbé de Marolles avoit conçûes de lui-même , il ne put laisser reposer sa plume qu'il n'eût achevé sa traduction de toutes les œuvres de Vir-

TRADUCTIONS DE
VIRGILE
EN VERS.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS.

gile. Ses essais avoient paru en 1671. Dès 1673. il donna la traduction complete en deux volumes in-4. Le premier contient les Bucoliques & les Georgiques , & plusieurs autres poëmes qui ne sont point de Virgile : le second les douze livres de l'Enéide : l'un & l'autre avec des Remarques , ses jugemens sur les vieux traducteurs de Virgile , des Tables , une Préface sur le goût de la poésie & sur la versification , la vie de Virgile en prose , & une vie du même en vers , traduite du Latin d'un ancien Grammairien qu'il nomme Phocas , les éloges & les épitaphes de ce Poëte tirés de divers Auteurs , & traduits ou imités en vers , l'apologie de Virgile contre Des Marets de Saint Sorlin , & un petit discours sur l'anachronisme concernant Didon.

Ses jugemens sur les vieux traducteurs de Virgile , au nombre de vingt , sont la meilleure piece de ce recueil. Je vous en ai déjà parlé plusieurs fois. Il y regne assez ordinairement une critique judicieuse : l'Auteur chicane rarement : presque tout ce qu'il reprend mérite d'être censuré. Mais on sent trop qu'il s'est déguisé à lui-même le véritable mo-
tif

tif de cette critique : c'étoit de s'élever au-dessus de tous ceux qu'il censuroit. Sa critique n'en est pas moins utile ; & si l'on avoit la patience de lire ces anciens traducteurs de Virgile, (j'en excepte Segrais & Boileau) il seroit bon d'avoir devant les yeux ces *jugemens*. Avec une legere attention, l'on s'apperçoit sans peine quand le critique manque de justesse, ou quand il loüe ce qui auroit du faire partie de la censure.

TRADUCTIONS DE
VIRGILE
EN VERS.

Le recueil entier est dédié au feu Roi & au Dauphin. L'Epître dédicatoire au Roi est en vers, l'autre est en prose. Quelque condescendance que l'on ait pû avoir pour l'Auteur, je doute que l'on ait lû celle-ci au Prince à qui elle est adressée. Longue & obscure, on ne sçait presque ni ce que l'Auteur dit, ni ce qu'il vouloit dire. L'Abbé de Marolles qui ne sentit que le premier défaut, s'avisa de composer un discours pour s'excuser de cette prolixité, sans faire attention qu'il ne tenoit qu'à lui d'être plus court, ou de supprimer entierement cette ennuyeuse Epître, ce qui eût été beaucoup plus sage. Par-là il se seroit épargné la peine de faire son ridicule discours,

dans lequel il donne fort gratuitement la torture à son esprit, pour démontrer aux autres les différences qu'il trouvoit entre dire d'un enfant de sept ans, *c'est un enfant*, ou de l'appeller simplement *enfant* : car sur cela il raisonne à perte de vûe, sans savoir où il va, & souvent en brouillant les idées les plus communes. Qu'il falloit être attaqué d'une extrême démangeaison d'écrire pour débiter de pareilles productions !

A la fin de la premiere partie de ce recueil, M. de Marolles désavoüe tout ce qui avoit paru jusques là de ses traductions de Virgile en vers, sous prétexte que ce n'étoit que des essais. Personne cependant ne l'avoit obligé à les donner ; on ne les lui avoit point surpris ; c'étoit de son propre mouvement qu'il les avoit publiés : & dans le tems même qu'il les hazardoit au grand jour, il s'en applaudissoit si bien, qu'il défioit & ses contemporains, & ceux qui devoient venir après lui, de faire quelque chose de mieux. Vouloit-il faire croire par ce désaveu, que ces essais étoient refondus, corrigés & remaniés avec soin dans sa nouvelle traduction ? A qui pouvoit-il en imposer ?

En les comparant , à peine y trouve-t-on quelque différence sensible. Les changemens ne consistent que dans quelques tours & dans plusieurs expressions qui ne sont souvent ni plus poétiques ni plus convenables. Il est forcé lui-même de demander grace pour sa traduction des Bucoliques & des Géorgiques , quoiqu'il l'eût faite après l'Enéide dans ce tems heureux de sa vie , où sa verve poétique étoit si extraordinaire , malgré sa vieillesse , qu'il en étoit surpris. Le plaisant est que l'unique fondement de la grace qu'il demande pour sa traduction , c'est qu'avec celle des poèmes faussement attribués à Virgile , le nombre de ses vers dans la première partie de son recueil , monte jusqu'à près de trente mille. En vérité , si un pareil raisonnement est encore une preuve de l'étendue & de la capacité de son esprit , qui est-ce qui sera jamais taxé d'extravagance ?

Un autre ridicule , c'est qu'après avoir censuré les autres traductions de Virgile , il examine aussi la sienne en juge , & prononce souvent contre elle. Puisqu'il en appercevoit les défauts , pourquoi ne les avoit-il pas évités ? Car sa censure suivit de si près sa ver-

sion, qu'on ne peut pas dire que c'est
 le tems & la réflexion qui lui ont fait
 connoître ce qu'il n'avoit pas senti
 d'abord. Mais n'étoit-ce pas encore là
 un artifice de son amour propre? On
 est bien tenté de le croire, quand on
 voit qu'il ne reprend dans son ouvrage
 que de legeres fautes, & qu'il l'en-
 cense encore plus souvent qu'il ne le cri-
 tique. Il dit qu'il a voulu épargner à
ceux qui seroient peut-être tentés de ne le
point ménager, une partie de la peine
 qu'ils pourroient prendre. Mais de la
 maniere dont il se juge, on peut dire
 qu'il a laissé encore presque entiere-
 ment la peine de le critiquer à ceux qui
 voudroient la prendre. Il est plus mon-
 té sur le ton d'apologiste, que sur ce-
 lui de censeur.

C'est un homme blessé qui porte lui-
 même le fer sur sa plaie, mais qui ne
 touche que la superficie de sa blessure.
 Il jette quelques foibles regrets sur sa
 chere traduction; il semble vouloir la
 décrier; il craint qu'on ne la lise point.
 Mais ces regrets arrachés malgré lui,
 plus bizarres que sinceres, ne durent
 pas long-tems. Bientôt ils font place en-
 core aux actes de la complaisance la plus
 aveugle. Il ne veut pas s'en imposer;
mais il peut dire hardiment, sans se flat-

ter, qu'il ne croit pas avoir jamais rien fait de meilleur, & que peut être beaucoup d'autres auroient de la peine d'en faire autant. Il veut bien qu'on le censure, qu'on lui montre ses fautes, il le demande avec instance; & dans le même-tems que ne dit-il pas pour justifier les vieux mots qu'il employe, ses tours plats & rampans, les inversions fréquentes, les enjambemens d'un vers sur un autre, les inégalités de sa version, quelquefois un peu élevée, plus souvent basse, prosaïque, contrainte & obscure; enfin les sens faux qu'il donne à Virgile, tandis qu'il prétend l'avoir mieux entendu que personne?

Il avoit déjà dit à peu près les mêmes choses dans sa Lettre à M. l'Abbé de la Victoire, imprimée en 1671. à la fin. de ses *essais de traductions de Virgile*. C'est un vrai galimathias que cette Lettre. Dans le sommaire, l'Abbé de Marolles annonce douze sujets differents; & au fonds il n'y fait que son apologie, & celle de ses traductions & de nôtre langue. Il y blâme souvent & loüe en même-tems les Anciens & les Modernes, sans principe & sans goût. Voilà à peu près à quoi se réduit cette longue Lettre où l'Au-

teur va se placer modestement à côté des Grecs & des Romains , prétendant que si son travail n'égale pas le leur , *on ne peut nier que l'on ne puisse en faire quelque comparaison.*

Ses efforts pour persuader qu'il seroit inutile après lui de traduire Virgile en vers , furent sans succès. Ils exciterent même l'émulation de M. de Loménie de Brienne qui avoit alors plus de loisir qu'il n'eût désiré. L'Abbé de Marolles lui ayant communiqué sa traduction des Georgiques , il fut tenté d'entrer en concurrence , & le lui manda. Cette nouvelle causa quelque alarme à l'Abbé de Marolles : en répondant à M. de Loménie il le sollicita d'abandonner son dessein. Ses motifs n'avoient rien de persuasif : on peut les voir dans sa Lettre imprimée dans la première partie de son Virgile en vers. Mais soit que M. de Brienne craignît de le mortifier , soit pour quelque autre raison particulière , il ne lui envoya que le commencement du premier livre , que l'Abbé de Marolles fit imprimer dans le même recueil avec des remarques tantôt critiques , tantôt apologétiques. On prétend que M. de Loménie a fini cette

traduction : mais cet ouvrage a disparu , comme beaucoup d'autres auxquels il s'étoit amusé durant sa longue retraite involontaire , que l'Abbé de Marolles change , contre la vérité & les aveus même de M. de Loménie , en un acte délibéré de pitié , & d'amour pour la solitude.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS.

En 1689. un Anonyme donna encore une nouvelle traduction des Bucoliques. C'est un volume in-12. imprimé à Paris , & dédié à Monsieur Brunet de Chailly , l'un des Gardes du Trésor Royal. Je ne sçai qui est ce traducteur : il me semble qu'il a raison de dire , qu'en conservant une partie des graces qui sont naturelles aux Bergers que le Poëte fait parler , il a tâché de rendre intelligibles leurs conversations , leurs jeux , & leurs combats d'esprit. Sa versification paroît aisée , naturelle , élégante dans sa simplicité. On sent que l'Anonyme avoit du goût pour la poésie : c'est du moins une des traductions des Bucoliques en vers qui m'a plu davantage. Mais mon goût ne décide point de celui des autres. Chaque Eglogue a son argument qui est pareillement en vers. Il paroît que l'Auteur ne s'éloigne gueres de ce

qu'il dit dans ces quatre vers par où il commence son ouvrage :

Je chante les Bergers que Virgile a chantés :
Heureux si dans nôtre langage ,
Je puis conserver les beautés
De cet incomparable ouvrage.

Son Epître , ou, si l'on veut , son invocation à Virgile , paroît fort bien tournée. S'il fait sentir encore qu'il est difficile de traduire comme il convient un si bel ouvrage , il montre en même-tems qu'avec un heureux génie , on peut vaincre au moins une partie de cette difficulté. Je ne vous en rapporterai que ces vers :

Epris des sons heureux de ta douce Musette ;
Souffre qu'à tes Bergers je serve d'interprete
Virgile; & qu'on entende à l'ombre de nos bois
Titire & Coridon soupirer par ma voix. . .
Je me sentis frappé de cette noble audace
Lorsque l'on m'enseigne le chemin du Parnasse.
Ma raison vainement combatit ce dessein ;
Vingt fois sur ton Laurier j'osay porter la main,
Je le quittai vingt fois, & mon foible génie
De tes vers trop heureux detesta l'harmonie ,
Mais par un doux penchant à la fin surmonté ,
Je repris ton hautbois après l'avoir quitté.
Ainsi de ces chansons que tu nous a laissées

J'ai voulu noblement exprimer les pensées ;
 Et pour ne point flétrir tes Lauriers immortels ,
 Rendre mes vers aisés , justes & naturels.

TRADUC-
 TIONS DE
 VIRGILE
 EN VERS.

Telles sont toutes les traductions de Virgile en vers François que le seizième & le dix-septième siècle ont produites. Mes recherches au moins n'ont pu m'en faire découvrir d'autres. Je n'en connois que trois qui ayent été composées dans le dix-huitième siècle : & ce sont trois traductions des Bucoliques ; l'une par M. Richer , la seconde par M. l'Abbé De la Roche ; & la troisième par M. Greffet , alors Jésuite.

M. Richer sorti de la même Province que MM. de Segrais & Marin , & né , comme eux , avec un heureux talent pour la poésie , a voulu marcher sur leurs traces. Je ne connois point de lui de grands poèmes , mais beaucoup de fables ingénieuses & bien tournées , quoique souvent un peu trop languissantes , diverses poésies sur différens sujets , & enfin sa traduction des Eglques de Virgile imprimée d'abord à Rouen en 1717. & ensuite à Paris en 1736. J'ai comparé les deux éditions : la seconde est plus correcte que la pre-

130 BIBLIOTHEQUE

miere, elle est de plus augmentée de la vie du Poète qui paroît faite avec soin. La traduction est une copie assez ressemblante à l'original : l'interprète approche de Virgile aussi près, ou peut s'en faut, qu'un traducteur peut en approcher. C'est le témoignage que les Auteurs des Mémoires de Trévoux rendent à la première édition. Je viens de vous faire remarquer que la seconde est encore plus exacte.

La critique des Journalistes, quoique modérée, paroît avoir fait de la peine à M. Richer ; il y a supposé une mauvaise humeur qu'il seroit difficile d'y appercevoir. Il répond dans sa seconde édition, que bien loin d'avoir la vanité de prétendre qu'il a égalé l'original qu'il a traduit, il est très-persuadé qu'un texte aussi parfait que celui de Virgile n'est qu'une pierre de touche incommode ; & que s'il a cru devoir passer par-dessus cette considération, ce n'est qu'en faveur & pour l'utilité des jeunes gens qui liront sa traduction. A la bonne heure : mais les censeurs ne l'avoient point taxé de vanité ; & il me semble qu'il leur fait ici une espèce de procès fort gratuitement. Je suppose néanmoins que ce sont les

Auteurs dont j'ai parlé qu'il a en vûë, ~~car il ne les nomme point.~~ Il a changé dans sa traduction quelques noms qui sont dans le texte ; par exemple , un cheſne pour un ormeau , Titire pour Alpheſibée , quelques noms de plantes & de fleurs inconnuës en celles que l'on connoît davantage aujourd'hui : ces différences ne ſont point eſſentielles. Ses notes ſont courtes , & ne ſont point à négliger.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS.

La traduction de M. de la Roche fait partie des œuvres mêlées de cet Abbé , imprimées en 1732. L'Auteur y a changé l'ordre des Eglogues , & il en rend raiſon dans un diſcours en proſe ſur ce genre de poëſie , dont je vous ai parlé ailleurs. La plus forte de ces raiſons , celle au moins qui paroît avoir le plus frappé l'Auteur , c'eſt qu'il lui a ſemblé que dans l'Eglogue , que les uns comptent pour la fixième , & les autres pour la ſeptième , Virgile dit qu'il reçoit un ordre d'Apollon , & qu'il obéit à cet ordre ; d'où il conclut , que cette Eglogue , intitulée S I L E N E , doit être miſe la première. Les autres déplacements paroiſſent moins fondés ; quoique l'Auteur ne manque pas de diſcourir beaucoup pour

Biblioth.
Fr. c. 3. dans
l'art. des Tr.
ſur la poëſie
paſtor.

les justifier ; & que plusieurs de ses raisons semblent avoir quelque chose de plausible , autant qu'on peut le démêler au milieu du désordre qui regne dans la plus grande partie de ce discours.

Quant à sa traduction , vous vous appercevrez avec moins de peine , combien elle est diffuse & paraphrasée. L'Auteur dit que *les regles de l'art lui ont donné les libertés dont il a osé se servir*. On ne s'en apperçoit que trop. *Il ne croit pas en avoir abusé* : il se trompe. Tout est simple , naturel , aisé , mais élégant dans Virgile. Presque tout est plat & rampant dans la traduction. La versification est fort négligée , les tours en sont souvent embarrassés , & l'on n'y trouve que trop frequemment des expressions , qui , au jugement de bien des Lecteurs , ne seroient pas même supportables dans la prose.

Son *Discours sur la fin* qu'il prétend que *Virgile a eue en composant ses Bucoliques* , n'apprend presque rien ; & le stile est bien éloigné de dédommager de l'inutilité des choses , qui y sont traitées ; l'Auteur y affecte d'être léger & badin , & l'on ne lui trouve aucun enjouement. Tout le but de Virgile , selon lui , c'est d'avoir voulu nous donner

des maximes salutaires pour nos cœurs , & des jeux divertissans pour nos esprits. Voilà la Thèse que pose l'Auteur : pour la prouver, il fait dire à Virgile beaucoup de choses , que ce Poëte ne dît point , & auxquelles on pourroit presque assurer qu'il n'a point pensé.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS.

Je ne craindrai point de dire que vous lirez avec beaucoup plus de satisfaction la traduction de M. Gresset imprimée à Blois en 1734. Mais il faut que vous la considériez moins comme une exacte traduction , que comme une imitation hardie des Eglogues de Virgile. Selon l'Auteur , l'exactitude classique & littérale ne sert qu'à rabbaïsser l'effort poétique. Il a donc voulu en secoïer le joug , intimidé , dit-il , & averti par le peu de succès de quelques traducteurs de differens Poëtes , qu'il traite de traducteurs craintifs & scrupuleux , qui n'ont eu d'autre mérite dans leur travail que celui de prouver au Public qu'ils savoient expliquer mot pour mot leur Auteur. Pour lui peu touché de ce mérite de *pédant & d'écolier* , il a cru devoir se mettre au large , & conserver le fond des choses sans s'enchaîner aux termes. Il a quelquefois resserré , quelquefois il a

étendu les pensées du Poète , selon le besoin des transitions & les contraintes de la rime. Il a omis pareillement certaines circonstances qu'il a cru ne pouvoir être heureusement rendues. A l'égard des changemens dans les noms de Bergers , il a raison de dire que c'est une chose fort indifferente , & qui n'ôte rien au sujet ni à la conduite du poëme.

Mais dans la nécessité , dit-il , de se conformer à nos mœurs & à notre goût , il s'est permis une liberté plus considérable , c'est le changement de quelques noms de Bergers en des personnages de Bergeres , afin que par-là les sentimens soient ramenés dans l'ordre , & que le voile soit tiré sur des images odieuses , & justement détestées. C'est par ces mêmes égards qu'il a risqué la Métamorphose d'Alexis , ne pouvant pas , sans doute , donner autrement à la seconde Eglogue une couleur favorable. La traduction de M. Gresset est précédée d'une *Ode à Virgile* , qui a pour titre , *Euterpe ou la vie champêtre* , dans laquelle l'Auteur donne les caracteres de ce genre de poésie , & blâme ceux qui s'y éloignent du naïf & du simple.

J'ai vû encore deux autres traductions de quelques pieces de Virgile, que je me contenterai de vous indiquer. L'une est la traduction de la quatrième Eglogue, intitulée Pollion. Elle est dans le Mercure de Novembre 1700. Le traducteur n'est point nommé : l'autre est une imitation du quatrième livre de l'Enéide, réduite en forme de poëme, & divisée en quatre chants. Voyez le premier volume du Mercure de Novembre 1738. On y donne ce poëme à Louis De la Douefpe de Saint Oüen, Avocat au Parlement de Normandie, & l'un des anciens membres de l'Académie des belles lettres de Caën, mort à Aguerny, proche le Bourg de la Délivrande, âgé de 80. ans, le 26. Octobre 1740.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS.

CHAPITRE VII.

Des Traductions de Virgile en vers Burlesques.

DANS les différentes traductions dont je viens de vous entretenir, on peut dire que chaque Ecrivain a

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE.
EN VERS.
BURLES-
QUES.

prétendu conserver, autant qu'il l'a
pu, le sens & le génie de Virgile. S'il
y en a peu qui y aient réussi, au
moins ne peut-on douter que la plû-
part n'ayent fait leurs efforts pour ne
point s'en écarter que le moins qu'il
leur a été possible. Il faut parler diffé-
remment de ceux qui ont travesti le
Poète Latin. Leur intention est mar-
quée, leur but est connu; ils ont vou-
lu faire rire, & en puiser la matière
dans le Poète le plus grave & le plus
férieux. Il falloit pour cela en chan-
ger toutes les idées, lui prêter un lan-
gage bizarre & ridicule. Projet singulier,
je dirois presque extravagant, si l'on
n'étoit encore accoutumé à faire gra-
ce au Virgile travesti de Scarron,
le pere de notre Poësie Burlesque,
& qui n'a point eu d'imitateurs dignes
de lui.

Vie de Scarr.
à la tête de
ses Œuvres édit.
de Holl.

Le Burlesque étoit le talent princi-
pal de ce fameux Ecrivain, & Scarron
trouvoit son intérêt à l'exercer, en mê-
me-temps qu'il satisfaisoit son propre
goût. Avant lui, mais de son vivant,
Lalli, Auteur Italien, avoit eu la mê-
me idée de travestir l'Enéide, & il l'a-
voit exécutée. Mais c'est tout ce que
cet ouvrage a de commun avec le

François. Il se peut faire que quel-
 qu'un ayant dit à Scarron, ou en sa
 présence, qu'il y avoit en Italie un
 ouvrage de cette nature, cela lui ait
 fait naître la pensée de masquer ainsi
 Virgile, & de s'en faire un petit re-
 venu pour l'année 1648. Son but étoit
 d'en donner un livre tous les mois;
 & comme il vouloit ajouter une dé-
 dicace à chaque livre, & qu'il chois-
 soit bien ses Mecènes, son Enéide lui
 auroit valu une somme considérable, s'il
 eût pû tenir parole.

TRADUC-
 TIONS DE
 VIRGILE;
 EN VERS
 BURLES-
 QUES.

Cela alla d'abord assez bien. Le pre-
 mier livre fut dédié à la Reine, & le
 second au Chancelier Seguier : c'est
 tout ce qu'il put donner en 1648. Il
 en publia deux autres en 1649. le
 troisième est dédié à M. le Président
 de Mesme, & le quatrième à M.
 & à Madame de Schomberg. Au com-
 mencement de 1650. il donna le cin-
 quième qu'il adressa à M. Deslandes
 Payen, Conseiller au Parlement; &
 dans les premiers jours de l'année
 1651. on vit paroître le sixième qu'il
 offrit à M. & à Madame de Fiesque.
 Voilà tout ce que l'on eut alors de cet
 ouvrage, qui fut applaudi de ceux
 mêmes qui n'estimoient pas ce genre

d'écrire, mais qu'ils toleroient, parce qu'il les faisoit rire.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS.
BURLES-
QUES.

On voit par-là que Scarron n'avoit pas tenu la promesse qu'il avoit faite à la Reine, d'achever l'Enéide en un an, puisque cinq ans après il n'en étoit qu'au septième livre. Ses distractions & son inconstance en furent cause. Le septième livre parut en 1652. dédié à M. de Roquelaure qui venoit d'être fait Duc. Scarron commença ensuite le huitième livre, & ne l'acheva point. Il interrompit ce travail pour s'occuper à des pieces de Théâtre pour lesquelles il se croyoit beaucoup de génie.

Peut-être aussi, dit l'Auteur de sa vie, sentoit-il qu'il ne trouvoit pas si bien son compte dans les six derniers livres de l'Enéide, qui sont en effet moins interessans à certains égards. Il avoit beaucoup lû les six premiers, & peu les six autres. Cette dernière partie étoit en quelque sorte un pays neuf pour lui : il lui en auroit coûté plus de tems & de peine pour la soumettre à ses idées que celle avec qui il s'étoit familiarisé dès l'enfance. Ce fut vraisemblablement une des raisons, & peut-être la principale, qui le dégoûta de ce travail. Il aima mieux

laisser le Lecteur avec le desir de voir la suite , que de se donner la peine qu'il eût fallu prendre pour lui plaire également jusqu'au bout. Chacun des six premiers livres est orné d'une gravure qui par son grotesque répond fort bien à chaque sujet. A la tête du premier on trouve les éloges qu'ont prodigués à l'Auteur, Scudery, Tristan-l'Hermite, Dupin, la Motte-le-Vayer le fils, & Boissier avec qui il se broüilla dans la suite d'une maniere irréconciliable. C'étoit alors la mode que quand un Auteur publioit un ouvrage nouveau, les amis à qui il l'avoit lû manuscrit, lui adressoient quelques vers à sa louange; ce qui étoit une recommandation dans les formes, surtout quand les Auteurs de ces vers étoient connus & estimés du Public. Scarron lui-même avoit rendu ce bon office à Maître Adam, Menuisier de Nevers, à Maynard, à Beis, & à quelques autres.

M. Baillet dit que plusieurs ont jugé que Scarron avoit donné à l'Enéide dans le genre burlesque, le même rang qu'elle tient dans le sublime; & que stîle pour stîle, il a des graces folâtres & goguenardes qui valent presque les beautés graves & sérieuses de Virgile.

TRADUCTIONS DE
VIRGILE
EN VERS
BURLESQUES.

Vie de Scarron.
p. 82.

Jug des Sav.
t. v. in-4.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS
BŪRLES-
QUES.

Ce qu'il y a de vrai, c'est que le caractère de la poésie de Scarron, quelque aisé qu'on le trouve, a paru tellement inimitable que tous ceux qui ont voulu l'égaliser sont demeurés au dessous. On ne peut nier qu'il ne soit quelquefois fort plaisant, & d'un naïf qui charme, & qu'en certains endroits son enjouement ne soit admirable; mais il ne se soutient pas toujours. Plat & insipide en cent endroits, il est trop rempli de boufoneries triviales qui gâtent la véritable plaisanterie. Ce qu'il y a de moins excusable, c'est l'obscénité & le libertinage qui ne s'y montrent que trop clairement en plus d'un endroit, & qui empêchent que l'on ne puisse prendre à cette lecture un plaisir innocent. Quelque peu scrupuleux que fût Scarron, il semble convenir lui-même qu'il avoit un peu de honte de son ouvrage: c'est dans l'endroit où en parlant des champs de Deuil, il dit:

Tout auprès, de pauvres Poètes,
Qui rarement ont des manchettes,
Y récitent de pauvres vers:
On les regarde de travers,
Et personne ne les écoute;
Ce qui les fâche fort, sans doute,
En la noire habitation.

Il en est plus d'un million ;
Comme à Paris , chose certaine ,
Chaque rue en a la centaine
De ceux qu'on appelle plaisans ,
Rimeurs burlesques , soi-disans ,
Du nombre desquels on me compte ,
Dont j'ai souvent un peu de honte.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS
BURLES-
QUES,

Mais peut-être n'est-ce-là que le discours d'un Poète qui se repent aisément en vers des fautes qui lui plaisent toujours , & qu'il seroit fâché de ne point commettre.

Quoiqu'il en soit , il est encore plus certain que Scarron ne se confondoit pas réellement avec ces Rimeurs , soi-disans burlesques , dont chaque rue de Paris avoit la centaine , & qu'il regardoit son Virgile comme un modèle en ce genre , dont il ne falloit point s'écarter. Il me semble que tout le monde s'accorde assez communement à le regarder de même. J'en excepte M. Carlet de Marivaux qui en parle un peu différemment , pour justifier la route particuliere qu'il a prise dans son *Homere travesti*. Il veut bien que l'on envisage le Virgile de Scarron comme un modèle en ce qui constitue le fond de ses sortes d'ouvrages ; & par ce fonds ,

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS
BURLES-
QUES.

il entend un tissu d'actions & de paro-
les même divertissantes : mais il pré-
tend que chacun , à son gré , peut ma-
nier ses sujets sans imiter Scarron dans
sa maniere de plaisanter. Il appelle
travesti , tout ouvrage qui déguisant un
Auteur sérieux , nous le représente d'u-
ne façon qui nous réjouisse.

S'il y rencontre une idée dont le sens
lui paroisse délicat , pourvû qu'elle ait
une tournure badine , il n'est point
d'humeur à lui disputer le nom de *tra-*
vestie , *parce qu'il ne lui prendra pas en-*
vie de rire à gorge déployée en la lisant.
» Je n'irai pas perdre , ajoute-il , le
» plaisir qu'elle me peut faire , ni me
» scandaliser de l'esprit que j'y trou-
» verai , en faisant réflexion qu'il y en
» a trop pour qu'elle soit parfaitement
» convenable au genre de l'ouvrage.
M. de Marivaux peut avoir raison de
ne se pas scandaliser si facilement. Mais
mais malgré toutes ses réflexions , l'es-
pèce de Burlesque dont il a voulu être
créateur , n'a pas trop bien réussi dans
son *Homere travesti* , & celui de Scar-
ron dans son *Enéide* n'a cessé d'avoir
une foule d'approbateurs , quoiqu'il y
ait déjà près d'un siècle que cet ouvra-
ge ait paru. Lisez la critique & l'apo-

logie qu'en fait M. Guéret dans son Parnasse réformé, depuis la page 18. jusqu'à la page 30. de l'édition de 1664.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS
BURLES-
QUES.

Deux Ecrivains ont continué l'ouvrage de Scarron, & se sont fait siffler de leur vivant. Tout lecteur qui jette les yeux sur leur continuation insipide, est fâché de voir que Scarron leur échape tout-à-coup ; » & qu'au lieu de » ce Burlesque vif & animé, qui fait » le caractere de l'Enéide travestie, il » trouve le stile lâche & rampant de » l'un de ses continuateurs : il n'im- » porte lequel des deux : on auroit de » la peine à décider lequel est le plus » ennuyeux. L'un est un Officier guo- » guenard, qui a vécu en Hollande, à » Hambourg, en Saxe & ailleurs. Il » se qualifioit en Hollande de Mess- » re Jacques Moreau, Chevalier Sei- » gneur de Brazey, Capitaine de Ca- » valerie dans le Regiment de Cui- » rassiers Espagnols du Comte de » Louvigni. Il s'est fait appeller ail- » leurs le Marquis ou le Comte de » Brezey, & a publié trois volumes » de Mémoires entrelardés de Poë- » sies, parmi lesquelles on trouve des » imitations d'Horace, où cet ancien

Disc. sur le
stile burlesq. au
t. 1. des œuvr.
de Scarr.
édit. de Holl.
p. 135. 136.

» Poëte n'est pas mieux imité que Scar-
 » ron l'est dans la suite du Virgile
 » travesti. « On attribué au sieur Tel-
 » lier d'Orville l'autre continuation que
 » l'on trouve dans plusieurs éditions de
 » l'ouvrage de Scarron faites à Paris, &
 » dans la dernière qui a été donnée en
 » Hollande. « Mais il est facheux que
 » ces deux Auteurs n'ayant pas eu assez
 » de goût pour apprécier leurs ouvra-
 » ges, il ne se soit pas trouvé au
 » moins quelque ami qui les ait cha-
 » ritablement avertis, qu'il étoit im-
 » prudent à eux de faire imprimer leur
 » Burlesque dans un même volume à
 » la suite de celui de Scarron. Leur
 » ouvrage étant seul, ne laisseroit pas
 » que d'être trouvé plat & ennuyeux :
 » C'est encore pis quand la comparai-
 » son avec leur modèle fait voir clai-
 » rement la différence énorme qui est
 » entre eux & lui. . . Leur Burlesque
 » a une platitude & un trivial qui ne
 » convient qu'à des valets.

Le premier a dédié sa continuation à
 à l'Electeur de Baviere. Fâché de voir
 que *le Burlesque péroissoit en friche dans la*
République des Lettres, & qu'il n'y avoit
presque plus de partisans, il se croyoit
 suscité pour le rétablir, & il osa de-
 mander

mander , pour ce genre d'écrire , la protection du Prince à qui il s'adressé dans un court avertissement , il déclare sans façon *qu'il a la rage d'être Auteur* , & sa prévention pour sa suite du Virgile travesti , en étoit une bonne preuve. Il y avoit déjà , comme il en convient dans son exorde ,

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS
BURLES-
QUES.

Assez d'Auteurs sifflés, bernés ,
Assez d'ouvrages méprisables ,
Assez de livres pitoyables ;

Pourquoi vouloit-il en augmenter le nombre ? Mais sa fureur d'écrire lui avoit renversé la tête.

L'autre continuateur , dans son Epître à Madame la Duchesse de Bouillon , dit qu'il n'a travaillé que par complaisance pour cette Dame : cela peut être. J'apprehende seulement qu'elle ne se soit un peu repentie de ses sollicitations , si elle a daigné lire ce que la complaisance a fait produire à son client. Cette seconde continuation , qui ne contient que le neuvième & le dixième livres de l'Enéide , est précédée d'une longue Epître dans le même style , & d'un goût aussi mauvais. Le sieur d'Orville y déplore la perte de Scarron , investive la mort , tâche

d'interresser le Lecteur pour ses deux livres, l'ennuye, & le rebute.

L'exemple de Scarron n'a pas été seulement contagieux à ses deux continuateurs, il le fut à plusieurs autres pendant que cet Auteur travailloit à son Virgile. Les applaudissemens qu'il en recevoit firent croire en particulier à Furetiere qu'il pouvoit aussi acquerir quelque gloire dans le même genre d'écrire. Seduit par cette idée qui flattoit son amour propre, il se hazarda de travestir le quatrième livre de l'Enéide sous le titre des *Amours d'Enée & de Didon*. Cet ouvrage fut fait & imprimé en 1649. in-4.

Furetiere prétend qu'il y suit assez scrupuleusement Virgile, *excepté en quelques endroits que l'humeur satirique lui a dictés*. Et décidant en oracle du succès du Burlesque, il dit que s'il nous est venu d'Italie *en la compagnie des pointes & du galimathias*, s'il se sentoit encore du libertinage de son origine, *il ne sera pas longtemps sous la discipline du Parnasse François, sans devenir régulier & scrupuleux*. L'événement a fait voir qu'il avoit mal tiré son horoscope. Il loüe beaucoup Scarron : mais il pouvoit s'exempter de faire serment, qu'en

courant la même carrière, il n'avoit eu aucun dessein de nuire à la réputation de cet Ecrivain. Si Scarron pouvoit craindre quelque concurrent, la lecture de l'ouvrage de Furetiere lui fit voir au moins qu'il n'avoit rien à en redouter.

L'Abbé de Marolles qui décide magistralement que ce quatrième livre vaut bien ce que nous avons de meilleur du pere de nôtre poésie Burlesque, n'étoit pas d'une autorité à entraîner les suffrages. Je ne prétends pas que la mienne soit grande; mais je puis dire que j'ai trouvé ce quatrième livre fort ridicule, rempli d'indécences, & plus propre à faire rire le vil peuple, qu'à amuser un honnête-homme. Il y a au-devant une estampe grossièrement burlesque.

L'Abbé de Marolles nous apprend au même endroit, qu'il parut vers le même-tems le douzième livre de l'Enéïde, en pareil stile, par un jeune Abbé, fils d'un Magistrat dont on peut épargner le nom: c'est tout ce qu'il en dit. Il a voulu parler du *Virgile guoguenard*, ou le douzième livre de l'Enéïde travesti, puisque travesti y a, brochure in-4. imprimée à Paris en 1652. & décorée aussi d'une estampe burlesque. On trouve au-devant une *Epître fort longue*, &

TRADUCTIONS DE
VIRGILE
EN VERS
BURLES-
QUES.

Jug. sur
les vieux
Tradu&. de
Virgile.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS
BURLES-
QUES.

qui l'est en effet jusqu'à l'ennui. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'étant adressée à Henri de Sayoye, Archevêque de Reims, l'Auteur y ait semé tant de boufonneries & de turlupinades. Etoit-ce une voie pour plaire à un Prélat qu'il qualifie de *très-pieux & de très-savant* ? Cette Epître, & la Préface, excessivement prolixes, qui la suit, ne roulent presque que sur le stile burlesque ou guoguenard.

Le jeune Abbé en fait, comme il peut, l'apologie, plus en goguenardant lui-même, que d'un stile sérieux. Il avoue que dans son livre il y a beaucoup de digressions de son invention; & cependant il veut faire croire qu'il n'en a pas moins rendu le sens de Virgile, *lors même qu'il le fait plaisanter davantage*. Ses digressions sont souvent de plusieurs pages, & la plupart contiennent des historiottes dont le récit mêlé de François & de Latin, fait un assortiment très-bizarre. Le stile en est aisé : mais en vérité, le tout est bien ennuyant. L'Auteur repete plusieurs fois dans son Epître, dans sa préface, & dans son *Avis au Lecteur joyeux*, que *son livre n'est rien qui vaille*, & c'est peut-être la seule vérité qui s'y trouve. Il

devoit au moins nous épargner les indé-
tences que son caractère lui défendoit
si sévèrement, & qu'il avoit solemnel-
lement promis d'éviter. L'Epître dédi-
catoire est signée L. D. L. & dans l'ex-
trait du Privilege, il est dit qu'il a été
accordé à *Claude Petit-Jehan*, *Avocat en*
Parlement. C'est sans doute, une feinte
dans le nom & dans la qualité.

Je n'ai pas vû le septième livre de
l'Enéide enjoiée que Brebeuf donna
comme un amusement de sa Muse nais-
sante. Car ce fut peut-être le premier
fruit de sa plume. Néanmoins, dit M.
Du Hamel dans sa Dissertation sur
les ouvrages de ce Poète, « on y re-
» marque tant d'art, tant d'esprit,
» & tant de bons sens, que cet
» illustre Philosophe qui a ensei-
» gné à toute la France l'art de con-
» noître les hommes, y connut si bien
» le caractère de l'esprit de M. De
» Brebeuf, qu'il le jugea capable des
» plus belles élévations, & le regarda
» comme un soleil naissant, qui feroit
» bien-tôt disparoître mille petits as-
» tres qui brilloient alors. « N'étoit-
ce pas là augurer de grandes choses sur
de foibles étincelles?

Voici encore deux *Travestisseurs* d'u-

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS
BURLES-
QUES.

ne partie de l'Enéide : l'Auteur Anonyme de l'*Enfer burlesque*, ou le *sixième livre de l'Enéide travestie*, & accommodée à l'histoire du tems : & l'auteur de la *guerre d'Enée en Italie*, appropriée à l'histoire du tems, en vers burlesques. Le premier de ces deux Ecrits a paru en 1649. in-4. & in-12. Le second en 1650. in-12. l'un & l'autre à Paris. L'Auteur du premier voudroit nous persuader qu'il n'a eu aucune part à l'impression de son petit ouvrage, qu'il ne l'avoit fait que pour quelques amis, & que c'est par infidélité qu'un Gentilhomme Flamand l'ayant emporté chez lui, le fit imprimer à Anvers. Tout cela ne paroît être qu'une supposition.

Cet écrit est trop satirique. Comme il parut dans un tems de troubles ; il se sent de la licence qui y regnoit. C'est avec raison que l'Auteur dit qu'il l'a accommodé à l'histoire du tems : il quitte souvent Virgile pour des faits récents qu'il brode comme il lui plaît. Il a dédié son ouvrage à Mademoiselle de Chevreuse, & la dédicace est signée M. C. P. D. c'est une énigme que je laisse à deviner à un Ecrivain qui travaille depuis long-tems à nous dévoiler les Anonymes & les pseudonymes François. Pour

L'Auteur de *la guerre d'Enée en Italie*, son Epître dédicatoire est signé *Barciét*. Est-ce son vrai nom ? Quel est ce mauvais Poète burlesque ? J'ignore l'un & l'autre ; & je crois qu'il est fort peu intéressant d'en savoir davantage.

TRADUCTIONS DE
VIRGILE
EN VERS
BURLESQUES

Je ne sçai si vous serez plus curieux de savoir que le premier & le second livres de l'Enéide ont aussi été travestis en langage Bourguignon. Bien des gens, même hors de la Bourgogne entendent ce langage. Ces deux livres ont été imprimés à Dijon, in-12. l'un en 1718. & l'autre en 1719. Le traducteur du premier est M. Petit, Licencié de Sorbonne, né à Dijon le 21. Janvier 1671. & mort dans la même ville le 3. Septembre 1734. A l'égard du second livre, le commencement jusqu'au septième vers de la page seize est de Pierre Du May, Conseiller au Parlement de Bourgogne, & le reste est encore de M. Petit. Cette traduction est littérale ; & malgré cette contrainte, on a sçu faire quitter agréablement au Poète Latin sa gravité, pour lui faire raconter dans le jargon Bourguignon, les aventures du Héros de Troye. On peut assurer que l'on trouve dans cet ouvrage beaucoup de

naïveté, & en même-tems un badinage fin & spirituel. Je ne fais que copier le témoignage qu'en rend dans sa Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne feu M. l'Abbé Papillon qui avoit bien voulu m'honorer de son amitié ; & ce témoignage m'a été confirmé par le savant éditeur de cet ouvrage , M. l'Abbé Joly , qui m'a si gracieusement accordé la sienne.

CHAPITRE VIII.

Des Traductions de Virgile en Prose.

NOUS avons plus de traductions complètes de Virgile en prose , que nous n'en avons en vers. L'art de l'Imprimerie ne faisoit presque de naître , lorsqu'un Anonyme travailla selon sa capacité à faire connoître ce Poète à ceux qui n'entendoient pas la langue Latine. Son ouvrage est un volume *in-folio* , imprimé à Lyon par Maître Guillaume Le Roi , le dernier jour de Septembre de l'an 1483. Je l'ai vû dans un même volume avec la traduction du.

livre de Boëce, de la consolation de la Philosophie, faite en prose mêlée de vers par Jean de Meun, dit Clopinel, l'un des Auteurs du Roman de la Rose. TRADUCTIONS DE VIRGILE EN PROSE.

En n'examinant que le titre, on s'attend à trouver *le livre des Esnéïdes compilé par Virgile, translaté de Latin en François*; mais en consultant l'ouvrage même, on ne voit qu'une analyse imparfaite du poëme de Virgile. Le début de ce Livre est singulier: le voici dans son vieux langage « A l'honneur
» de Dieu tout-puissant, de la glorieuse Vierge Marie mere de toute
» grace, & à l'utilité & proufit de toute la police mondaine, ce présent livre compilé par Virgile très-subtil
» & ingénieux Orateur & Poëte, intitulé Esnéïdes, a été translaté de Latin en commun langage, auquel
» pourront tous valeureux Princes & autres Nobles voir moult de valeureux faits d'armes. Et aussi est le
» présent livre nécessaire à tous citoyens & habitans en villes & châteaux: car ils verront comme jadis
» Troye la grant, & plusieurs autres places fortes & inexpugnables ont été
» assiégées & assaillies, & aussi courageusement & vaillamment defendues.

» Et est ledit livre au tems présent fort
» nécessaire pour instruire petits &
» grands pour chacun en son droit gar-
» der & défendre : car chose plus noble
» est de mourir que d'être vilainement
» subjugué. « Voilà bien des avantages
qu'on ne s'étoit pas encore avisé de
chercher dans la lecture de Virgile , &
malgré les promesses de l'Auteur , je
crois qu'on les y chercheroit inutile-
ment.

Si ce début est singulier , l'ouvrage
ne l'est pas moins. Le Poëme de Virgile
y est mis en pièces , & vous auriez bien
de la peine d'en réunir les morceaux
épars pour en faire un tout un peu sui-
vi. Les faits principaux du second &
du troisième livres , mêlés & confon-
dus , ne présentent d'abord qu'un ca-
hos où la lumière manque & le guide
échappe. Je ne connois point encore
Enée , j'ignore son origine & sa patrie ,
& je le vois déjà converser avec Didon
& lui raconter des aventures au récit
desquelles on ne m'a point préparé. On
veut m'interresser sur le sort de Poly-
dore , & je ne sçai ni qui il est , ni quel a
été le genre de sa mort. Ce n'est qu'a-
près m'avoir fait effuyer plusieurs pa-
ges où presque tous les faits sont brouil-

lés, & plutôt montrés que racontés, que j'apprends enfin le sujet qui a fait sortir Enée de sa patrie, & quel est le but de ses voyages.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

Mais à peine ce récit est-il ébauché, que je perds Enée de vûe pour me retrouver avec Didon, dont l'Auteur, aussi prolix sur ce sujet qu'il est superficiel sur tout le reste, me raconte l'histoire en deux façons : telle à peu près qu'elle se lit dans l'Enéïde, & telle que la raconte Bocace dont il copie plusieurs pages. Vous croyez, sans doute, qu'Enée est déjà à Carthage, & même depuis long-tems. Non : il n'est point encore sorti de chez lui, quoique l'Anonyme l'ait déjà fait voguer en pleine mer, & qu'il l'ait conduit dans la Thrace. C'est ici qu'il reprend l'histoire de son héros dès le commencement, pour le ramener fort subitement à Carthage, où Didon le reçoit gracieusement & en devient amoureuse. Je retrouve là les traits principaux du quatrième livre de l'Enéïde, que l'Auteur traduit à sa manière, tantôt en abrégeant le Poëte, souvent en y ajoutant de son chef, & en y mêlant de courtes réflexions.

Après avoir fini ce récit par la mort

de Didon, j'entens Junon qui harangue Proserpine & qui fait si exactement l'anatomie de la Reine de Carthage, qu'elle n'oublie aucune des parties de son corps. Ce comique portrait, où j'admire la simplicité de l'Auteur, est suivi d'une analyse des autres livres de l'Enéide si abrégée, que tout ce qui y peut interesser le Lecteur y est totalement oublié. Laisant-là enfin l'Enéide où Virgile a terminé son Poëme, à la mort de Turnus, notre Auteur imagine le partage des terres, le mariage d'Enée, & nous conduit de Rois en Rois jusqu'à Romulus. Telle est l'idée que je puis vous donner de l'ouvrage de l'Anonyme, qui est, dit-on, extrêmement rare, & qui ne merite pas d'être rendu plus commun. Le caractère en est demi gothique, & chaque page est décorée de quelques figures en bois fort grossieres, dont chacune represente ou veut represente quelque action d'Enée.

Depuis cet Ouvrage, jusqu'à Claude Malingre, qui vivoit au commencement du dix-septième siècle, je ne trouve aucun Ecrivain qui se soit occupé à traduire Virgile en prose. Malingre ne traduisit que l'Enéide; & sa version imprimée

née en 1618. est dédiée à M. de Luy-
nes, alors Lieutenant Général de Nor-
mandie, & premier Gentilhomme de
la Chambre du Roi. Cet Auteur, qui

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

a beaucoup écrit sur l'histoire de France, étoit un mauvais traducteur. Le Poëme de l'Enéide étoit fort mal entre ses mains: & quand la version qu'il en a faite, seroit parvenue à une seconde édition, comme il l'espéroit, je ne crois pas qu'elle en eût été plus estimée. On voit par son avis au Lecteur, qu'il eut dans le même tems un concurrent qui entreprit d'*anticiper sur ses veilles*, & qui voulut lui enlever l'honneur auquel il aspirait.

Malingre parle fort mal de ce concurrent; il l'appelle sans façon *un insolent personnage, un ignorant, plus second en paroles qu'abondant en effets*. Il ajoute que reconnoissant son insuffisance, *il avorta au milieu de sa course, & ne donna qu'un essai de sa plume mal taillée*. Auroit-il voulu parler de la traduction du quatrième livre de l'Enéide, que le sieur de la Motte du Tertre avoit donné en 1617. sous ce titre singulier: *L'Amour & la mort d'une grande Reine délaissée par un grand Prince*? Si cela est, il est vrai que du Tertre ne publia alors que cet es-

sai de sa plume. Mais sans s'épouvanter des injures grossières de Malingre, il continua son travail, & en 1626. il publia les six premiers livres de l'Énéide.

Cette version lui avoit coûté six années; c'étoit plus d'un an pour chaque livre, puisque le quatrième étoit déjà fait, & ce tems eût suffi pour faire une bonne traduction, si l'Auteur eût eu plus de capacité. Mais le sieur du Tertre qui étoit persuadé qu'il n'étoit ni des premiers ni des derniers écrivains, se flattoit encore trop. On ne peut le blâmer de prendre, dans sa préface, la défense de ceux qui employoient leur tems & leurs veilles pour se rendre utiles; il a raison de les venger du mépris avec lequel il prétend qu'on les traitoit alors. Mais il falloit avouer aussi que pour devenir l'entretien & l'école de tout le monde, on a toujours demandé des qualités dont il ne paroît gueres avoir été pourvû. Quand il veut élever son stile, il le rend ampoullé; & ce qu'il regarde comme simple & naturel, n'est souvent que plat & rampant.

Il vouloit pourtant, & il le vouloit vivement, emporter les suffrages de la Cour & de la Ville; sans faire attention que ces suffrages sont libres, & que

les Lecteurs judicieux ne peuvent accorder les leurs qu'au mérite. Ce que je ne puis concevoir, c'est qu'étant si prévenu en sa faveur, il se montre toujours saisi de crainte d'être mal accueilli des courtoisans, & encore plus mal récompensé de son travail. C'est par une suite de cette frayeur qu'il se hâte de se mettre à couvert sous la protection des Grands dont il mandie les suffrages par cinq Epîtres, à la Reine, au Prince Claude de Lorraine Duc de Chevreuse, au Comte de Schomberg, Surintendant des Finances, & à MM. du Mesnil-Morant & de Montholon, Conseillers d'Etat; & qu'il engagea quelques Poètes avec qui il étoit lié à faire l'éloge de son ouvrage.

TRADUCTIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

Baudouin, Faret, Bourbon, le Roi, se préterent à ses desirs, & il eut soin de recueillir leurs éloges, & d'en parer les premières pages de son livre. Il fut surtout extrêmement flatté du titre de *premier truchement d'Enée après Virgile*, que Baudouin lui donna, & de ces vers qui finissoient son panégyrique;

Ce bel esprit suivant sa trace
Représente avec tant de grace
Le fac du superbe Ilion,

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

Que sans le louer davantage ,
En lisant ce divin ouvrage ,
A l'ongle on connoit le Lyon.

Malgré ces louanges néanmoins , malgré ces illustres protecteurs , n'étant pas encore rassuré sur le sort de sa traduction , il se crut en droit de menacer que si elle n'étoit pas reçue selon ses vœux , *on le rendroit perclus de la main pour toute sa vie , & que l'on priveroit par-là notre langue du récit d'une infinité de beaux exploits que les six derniers livres de l'Enéide nous donnent.* Cette menace ridicule n'effraya personne ; on se rit de la présomption de l'Auteur , & l'on jugea avec raison que notre langue n'y perdrait rien en le réduisant au silence auquel il se condamna en effet.

Il eut un continuateur dans le sieur du Pelliell qui traduisit les six derniers livres , & les fit imprimer à la suite des six premiers que du Tertre avoit traduits. Ce nouveau traducteur crut rendre par-là quelque service au Public : cette vûe le satisfit , & il ne mandia ni protection , ni suffrage pour son travail. Tout ce que l'on peut dire à l'avantage des deux traducteurs , c'est que leur version n'est pas mal écrite pour le tems.

où elle a paru, & que le sens de l'original est quelquefois rendu avec assez d'exactitude. Ce n'est néanmoins que le squelette de Virgile : on y sent rarement la force de ses pensées, la sublimité de son génie, la beauté de ses descriptions.

TRADUCTIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

La traduction de l'Enéide par le sieur de Tournay, de Soissons, ne m'a pas paru meilleure quoique plus récente, ayant été imprimée en 1647. Il y a du feu & de la vivacité en quelques endroits ; mais elle languit encore plus souvent ; & j'y ai trouvé beaucoup de termes rampans, des tours froids, des expressions qui ne sont pas d'un Ecrivain délicat. Elle est dédiée à *M. le Chancelier* : c'étoit alors Pierre Seguiér,

Ces versions de l'Enéide firent donc peu d'honneur à Virgile, & ceux qui ignoroient la langue de ce Poète, ne purent pas en retirer beaucoup d'utilité. Ce n'étoit d'ailleurs qu'une partie des ouvrages de Virgile. Les traduire tous, avoit paru une entreprise capable de rebuter. Elle n'effraya pas l'Abbé de Marolles. Cet infatigable Ecrivain, consultant moins ses forces que ce penchant qu'il avoit à procurer, selon sa capacité, ce qui pouvoit servir au pro-

grès des lettres & à celui de notre langue, entreprit ce que personne n'avoit encore osé tenter. Ne se sentant point en état de réformer les mœurs, ni de corriger les sentimens, il vouloit servir sa patrie par ses écrits. Voilà un motif bien louable & digne d'un bon citoyen : il est seulement facheux que la fécondité de la plume de l'Abbé de Marolles, l'ait toujours emporté sur l'exactitude, la fidélité & l'élégance qui rendent les ouvrages d'esprit véritablement utiles, & qui les font passer à la postérité.

Virgile en particulier n'est pas un Auteur facile à bien rendre en notre langue. Mais l'Abbé de Marolles n'étoit jamais arrêté par les difficultés. Il conçoit le dessein de traduire tous les ouvrages du Poète Latin, & ce dessein est presque aussi-tôt executé que conçu. Ce qui auroit demandé plusieurs années, ne lui coute que quelques mois. Si son amour propre n'avoit aucune part à cet aveu, j'admire sa simplicité. Si c'est un talent de composer avec plus de rapidité qu'un autre ne transcriroit, ce talent n'est point à envier, il donne trop l'idée d'un Auteur plus jaloux de publier beaucoup de livres, que d'en faire de bons. Aussi

l'Abbé de Marolles a-t-il peint sa traduction plus au naturel, sans doute, qu'il ne le pensoit, lorsqu'il dit, *que ce n'est qu'une copie bien médiocre d'un excellent original.*

TRADUCTIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

Plus il fait l'apologie des progrès de notre langue dans sa préface, moins il fait l'éloge de sa traduction où ces progrès se font si peu sentir. Quelquefois cependant il veut être poète en prose & se servir d'expressions figurées ; mais alors il donne dans l'enflure, ou il devient obscur. Son esprit peu familiarisé avec la justesse & le goût, lui fait regarder comme des beautés ce qui impatiente un Lecteur plus judicieux.

Dans sa préface, craignant qu'on ne lui reproche de s'être occupé à traduire un Poète Payen, il fait son apologie fort au long. Et croyant, sans doute, ne rien dire que de bien convaincant, il étaye cette apologie d'une liste très-ample de Prélats & autres Ecclesiastiques qui ont traduit des Auteurs profanes, ou composé des livres qui n'avoient aucun rapport direct avec la Religion. Pensoit-il que la multitude des coupables fût un titre pour commettre les mêmes fautes ? Mais la vérité est qu'on lui eût pardonné plus aisément d'avoir

fait une traduction de Virgile, que d'en avoir donné une mauvaise. Pourquoi n'a-t-il pas eu le même scrupule, lorsqu'il a traduit Catulle, Tibulle, Ovide, & quelques autres ? Il eût été mieux fondé : Virgile est chaste ; il y a peu d'endroits chez lui dont la lecture puisse faire une impression dangereuse, au moins sur le commun des Lecteurs.

Cette traduction de Virgile par l'Abbé de Marolles est de l'an 1649. in-folio. Elle est bien imprimée, & sur un beau papier. Les exemplaires où l'on trouve la date de 1655. n'ont rien de nouveau que cette date. L'Enéide est dédiée à Louis XIV. Les Bucoliques & les Georgiques sont adressées à Louïse Marie de Gonzague Reine de Pologne. Cet ouvrage est orné de figures de Chauveau, & chargé de remarques, de tables, de commentaires, d'éloges de Virgile & de la vie de ce Poète ; d'une explication Géographique des voyages d'Enée & de l'ancienne Italie, & d'un abrégé de l'histoire depuis l'embrasement de Troye jusqu'à l'Empire d'Auguste.

L'Auteur s'est imaginé que toutes ces additions étoient nécessaires pour l'intelligence de Virgile, quoi qu'au

fond elles y servent assez peu. La vie du Poète est une vraie rapsodie. C'est un amas indigeste de quantité de passages de divers Ecrivains concernant Virgile & ses ouvrages : les citations des Poètes y sont traduites en mauvais vers François. Le recueil des Eloges de Virgile , où l'on ne répète souvent que ce qui est dit dans la vie , seroit plus utile s'il n'étoit pas fait sans goût & d'une manière ennuyante. Dans ses longues & fatigantes remarques l'Abbé de Marolles compare souvent avec sa traduction les endroits qu'il lui plaît de choisir des anciennes versions du Poète : & quoi qu'on puisse sans témérité le soupçonner de n'avoir eu pour but que de faire briller la sienne , il arrive fréquemment néanmoins qu'on ne trouve d'autre différence entre ces anciens traducteurs & lui , que celle que le tems a mise dans le langage.

La plûpart des remarques qu'on peut appeller historiques , & qui ont un air d'érudition , n'apprennent presque rien , ou sont peu utiles pour l'intelligence du Poète. Souvent l'on y trouve des réflexions morales que l'on ne s'avisera gueres d'y chercher. Telles sont les réflexions plus dévotes que solides qu'il fait sur la

piété d'Enée: telle cette comparaison du Héros de Troye avec la conduite de nos Guerriers, contemporains de l'Auteur, contre lesquels on le trouve toujours de mauvaise humeur. Dans une de ces remarques il prétend que la piété toute payenne d'Enée, *a été honorée par des miracles*; & il a la simplicité d'en rapporter plusieurs sur la foi de quelques Auteurs Payens, ou sur le témoignage de plusieurs Modernes très-décrits en fait de critique: peu s'en faut qu'il ne lui offre des vœux. Tant de défauts n'empêchoient pas l'Abbé de Marolles de regarder sa traduction de Virgile comme son ouvrage favori: & il faut avouer qu'elle fut recherchée alors avec une sorte d'empressement. On la réimprima en 1662. avec de nouvelles remarques. Je vous ai parlé ailleurs de son *Traité du Poème épique pour l'intelligence de l'Énéide*, qu'il donna aussi en 1662. & je pourrai avoir occasion de vous en dire encore un mot.

Sa prévention trop aveugle pour sa version de Virgile lui fit supporter impatiemment la critique qu'en fit Monsieur de l'Estrang, c'est-à-dire Gaspard de Tende, dans ses *Regles sur la traduction*, imprimées en 1660. Cet Ecri-

vain tirant ses exemples *de quelques-unes des meilleures traductions du tems*, c'est-à-dire, de celles qui avoient le plus de réputation, alleguoit souvent divers endroits de celle de l'Abbé de Marolles, ne les donnant jamais que comme exemples de mauvais modeles qu'un bon traducteur ne devoit point imiter. C'étoit attaquer M. de Marolles par l'endroit le plus sensible. Il s'en plaignit à ses amis; mais il laissa passer douze années sans répondre; & lorsqu'il voulut le faire, le Public qui avoit eu tout le tems d'examiner la censure, avoit pris parti contre lui. Sa réponse qui parut enfin en 1673. dans la premiere partie de son Virgile en vers François, ne lui gagna presque point d'apologistes. On trouva que le dépit & le chagrin y paroissoient plus que la raison & le jugement.

TRADUCTIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

Bien loin de se renfermer dans les bornes de la modération qu'il affectoit, il s'y livre tout entier à sa vivacité. Si on l'en croit, M. de l'Estang étoit un homme peu civil, qui donnoit lieu de douter s'il avoit de la pudeur; c'étoit un esprit naturellement orgueilleux, qui avoit de la vaine gloire & de la présomption, un petit ritique, dénué des grâces de la diction.

qui ne l'avoit censuré que par haine & par aversion ; son livre ne pouvoit être utile à aucun Lecteur, ni agréable à aucun honnête-homme. Personne n'avoit une idée si mauvaise de Monsieur de l'Estang, & ces déclamations réitérées vingt fois par l'Abbé de Marolles ne la firent point prendre. L'ouvrage des *Regles* dont je vous ai parlé dans le premier volume de cette Bibliothèque, s'étoit acquis de l'estime, & on en fait encore quelque cas. Je ne prétends pas cependant justifier M. de l'Estang sur tout : il n'a pas toujours raison dans ce qu'il censure de l'Abbé de Marolles ; il y a quelquefois plus de chicane que de solidité dans sa critique, & celui-ci se défend fort bien en plusieurs endroits de sa Réponse.

Entre les exemples que M. de l'Estang lui avoit opposés, il y en a quelques-uns qui sont tirés d'une traduction du quatrième & du sixième livres de l'Enéide, qui n'étoit encore que manuscrite, & qui ne vit le jour qu'en 1666. On la donne communement à M. Arnauld d'Andilli ; d'autres l'attribuent à M. le Maître de Saci : elle est sortie sûrement de Port-Royal, & l'on prétend que M. Nicole y avoit eu part. Le traducteur s'est contenté de prendre

dre le nom supposé de *Bonlieu*. On voit par l'avis au Lecteur, qu'il y avoit déjà plusieurs années que cette version étoit faite. C'étoit un fruit du loisir de l'Auteur, qui avoit voulu tenter par cet essai si notre prose pouvoit conserver quelque ombre de la majesté des vers de Virgile.

TRADU-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

Le Public n'en auroit eu aucune connoissance, si un ami du traducteur n'eût tiré cette version du secret dans lequel on vouloit l'envelopper. On lui a sçu gré de ce larcin : cette traduction est exacte, on y reconnoît à peu près le génie de Virgile : & quoiqu'il y ait des phrases trop longues qui font languir le discours, il est certain qu'en général le stile est pur & bien soutenu. L'éditeur n'avoit pas tort d'espérer que cette version pourroit être utile, surtout aux jeunes gens, en leur donnant lieu de considérer comment on peut dans deux stiles aussi opposés que le sont la prose & les vers, conserver les graces de l'une, sans faire tort à la noblesse des pensées de l'autre.

L'Abbé de Marolles auroit sans doute parlé avantageusement de cette version, si l'Auteur ou l'Editeur eût eu la complaisance de parler honorablement de celle de cet Abbé. Mais le silen-

ce qui fut gardé sur cela, l'offensa : il le regarda comme un mépris affecté que l'on témoignoît pour sa traduction ; & il ne se contenta pas de s'en plaindre , il se mit en devoir de décrier la version nouvelle , & de la faire tomber s'il le pouvoit.

C'est le but de sa *Lettre à Monsieur l'Abbé de la Victoire , touchant quelques traductions de l'Enéide de Virgile*. Cette Lettre de 24. pages in-8. est dattée de Paris le premier jour de Juin 1667. L'Abbé de Marolles après s'y être répandu en plaintes *sur ce qu'il ne savoit pas si l'on avoit songé à sa traduction de toutes les œuvres de Virgile , ou du moins si quelqu'un avoit daigné y arrêter les yeux un moment* , examine severement la nouvelle version du quatrième & du sixième livres de l'Enéide , & y oppose la sienne.

Vous jugez bien que celle-ci a toujours la supériorité , & que l'autre ne doit pas seulement en approcher. Le censeur n'écrivoit que pour se louer & rabbaïsser son concurrent. Y gagna-t-il beaucoup ? On ne peut se le persuader quand on a lû sa Lettre critique , quoiqu'on ne puisse disconvenir que le parallèle qu'il fait des deux traductions

ne tourne quelquefois à son propre avantage. Mais cette victoire est si rare , & il paroît avoir si souvent tort dans le reste , qu'il auroit mieux fait , ce semble , de ne point hazarder le combat.

Sur la fin de la même Lettre , l'Abbé de Marolles fait entendre ce que je vous disois il n'y a qu'un moment , que le Public donnoit la version du quatrième & du sixième livres à M. Arnauld d'Andilly , & il fait un bel éloge de ce celebre Ecrivain. Mais il tache de faire croire que la version en question n'étoit point l'ouvrage de ce Solitaire ; & il aime mieux , sans en donner la moindre preuve , en faire tomber le soupçon sur M. de l'Etang , qu'il accuse même *d'avoir voulu faire croire que cette version venoit d'une main illustre , afin de procurer le débit de son ouvrage.* Voilà un tour malin , & rien de plus. Le Public n'a pas cru l'Abbé de Marolles , & l'on n'a point cessé de donner la version dont il s'agit à cet excellent personnage en toutes choses , aussi bien pour la piété , que pour ses belles traductions , à qui le censeur s'est efforcé de l'enlever.

Il n'y a pas lieu de croire que ce soit de la même main que nous avons la traduction des quatre premiers livres

du même Poëme , imprimée deux ans après , en 1668. chez le même Imprimeur. Ce n'est pas qu'elle cede en mérite à la première : mais ce ne sont ni les mêmes tours , ni les mêmes expressions , & il m'a paru que celle-ci sentoît moins la paraphrase que la première. L'Epître dédicatoire à M. le Dauphin , fils de Louis XIV. se fait lire avec une satisfaction que ces sortes de pièces offrent rarement. Elle est signée *le Maître* , & dans l'extrait du Privilege , le même est nommé *François le Maître*. J'ai vu dans quelques lambeaux historiques , sauvés du débris des papiers de M. l'Abbé de Lomenie de Brienne , qu'on lui attribuoit à lui-même cette traduction : mais je n'en ai pas d'autres preuves. Il paroît par la préface de la traduction que l'Auteur n'avoit pas eu dessein d'aller au-delà des quatre premiers livres de l'Enéïde , qu'il regardoit comme les plus beaux ; & qu'il n'auroit pas même donné ces quatre livres , s'il n'en eût été sollicité par des personnes à qui il ne pouvoit rien refuser.

A qui attribuer encore la traduction des Bucoliques , imprimée à Paris en 1666. in-12. avec des notes ? Selon le Catalogue manuscrit de la Bibliothèque

du Roy , l'Auteur qui ne se désigne que par la qualité de *Maitre-~~ex~~-Arts* , se nommoit Thomas Guyot , & c'est le même à qui l'on est redevable de la traduction des Captifs de Plaute , dont je vous ai parlé ailleurs. Son Epître dédicatoire à *M. de Harlay de Bonneuil Avocat en Parlement* , est une espece de sermon : l'Auteur y prêche fort serieusement M. de Bonneuil sur la protection qu'il doit aux malheureux ; & il demande la sienne du même ton. L'avis au Lecteur est plus utile : c'est un discours sensé sur la préférence que l'on doit donner aux traductions exactes & bien écrites , plutôt qu'à ces gloses ou interpretations Latines qui nuisent souvent plus à l'intelligence du texte qu'elles n'y servent , & qui chargent un livre sans le rendre plus utile.

L'anonyme recommande beaucoup aux jeunes gens la lecture réfléchie de Cicéron , de Virgile , d'Horace , de Terence , de Salluste & de César. Il s'attache en particulier à leur montrer l'utilité des Bucoliques ; & comme c'est pour eux principalement qu'il a fait sa traduction , il s'est appliqué à la rendre claire & litterale. Par la même raison , il y a souvent ajouté quelques mots qui

TRADUC
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

Bibliot. Fe
t. 4. p. 442.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

lient davantage, ou qui éclaircissent le discours ; mais sans les confondre avec le texte. Ses petites notes ne sont pas sans mérite. Il a traduit depuis dans le même goût les quatre Livres des Georgiques. Cette traduction parût en 1678. réunie avec celles des Bucoliques ; & l'une & l'autre ont été réimprimées en 1691. mais l'Epître à M. de Bonneuil n'est que dans la première édition des Bucoliques.

Un autre anonyme ne s'est exercé que sur l'Aristée de Virgile. Ce morceau lui a paru digne de se montrer seul : il l'a traduit, & publié avec des notes à Lyon en 1668. Vous sçavez que l'Aristée est une fable ingénieuse & bien conduite que Virgile raconte à la fin du quatrième livre de ses Georgiques. Tout y est spirituel, tout y annonce la délicatesse du goût de la Cour d'Auguste : le beau génie de Virgile y brille & s'y fait admirer. Le Traducteur justement épris de ces beautés, s'est efforcé de les conserver dans sa version, & il en a au moins beaucoup plus approché que Renouard qui avoit traduit le même épisode vers le commencement du même siècle, & dont la traduction fut imprimée en 1633. à la suite de ses Mé-

tamorphoses d'Ovide. Mais le nouveau Traducteur est resté encore loin du but qu'il s'étoit proposé. Sa traduction paroît litterale , mais elle l'est trop. On retrouve le sens de chaque vers de Virgile ; on voudroit sentir son génie & son goût. Il a d'ailleurs trop ajouté à l'original : *Ce ne sont , selon lui , que de petites liaisons pour mieux unir le discours.* Elles n'étoient pas nécessaires ; tout est suffisamment lié dans le texte ; on pouvoit le suivre en s'accommodant au génie de notre Langue. Ces prétendûes liaisons sont d'ailleurs beaucoup plus fréquentes que le Traducteur ne le fait entendre.

A l'égard de ses notes qu'il appelle *legeres* , elles ne le sont guères que par rapport à la matiere qui est l'objet de la plûpart de ces remarques. Quant au nombre , elles sont si abondantes qu'elles forment seules un écrit de près de 200. pages. On y voit que l'Auteur avoit de la lecture , qu'il avoit lû sur tout les Commentateurs de Virgile d'où presque toutes ses notes sont tirées. C'est une érudition que l'on peut emprunter sans beaucoup de frais , & qui sert ordinairement fort peu pour l'intelligence du texte. Ces notes sont terminées par l'E-

TRADU
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

glogue de Sarrafin intitulée *Orphée*, qui est une imitation de la Fable d'Aristée. L'Abbé de Bellegarde a donné depuis une meilleure traduction de l'épîsode de Virgile, qu'il a jointe à celle des Métamorphoses d'Ovide.

On ne lisoit plus la traduction de Virgile par l'Abbé de Marolles; le mépris dans lequel elle étoit tombé déterminâ donc le sieur Algay de Martignac à donner une nouvelle version de toutes les Œuvres de ce Poète. Elle parut en 1681. & fut réimprimée en 1686. revue & corrigée par l'Auteur. C'est la dernière traduction en Prose des Oeuvres de Virgile qui ait été imprimée dans le dix-septième siècle. Les écoliers pour qui Martignac avoit principalement travaillé, firent la fortune de son livre: il en a vû plusieurs éditions durant sa vie. Mais il a été peu lû des gens du monde qui aiment les ouvrages écrits avec politesse & avec élégance. Ces qualités manquent à cette traduction, d'ailleurs assez littérale, & peut-être suffisante pour entendre les mots & les phrases de Virgile.

Depuis la première édition de cette version, il s'est écoulé près de trente ans sans que personne ait eu assez de

zèle pour se mettre en état de l'em-
porter sur Martignac , ou du moins
pour montrer au public que l'on pou-
voit mieux faire. Mais à cette espece
d'inaction a succédé subitement une

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

ardeur si vive , qu'en moins de six an-
nées on a vû trois différentes traduc-
tions de toutes les œuvres du Poëte
Latin , & une quatriême quelques an-
nées après , sans compter une traduc-
tion particuliere des Eglogues , & deux
autres de quelques Eglogues seulement.

Le pere Catrou , Jesuite celebre ,
s'est mis le premier sur les rangs. Dès
1708. il crut devoir hazarder une tra-
duction des bucoliques avec des notes
critiques & historiques ; espece de Com-
mentaire d'un nouveau goût , plein de
vuës ingenieuses , quelquefois plus spe-
cieuses que solides , sur le dessein & sur
l'œconomie de chaque Eglogue. L'Au-
teur attaché autrefois par son emploi
à expliquer le Poëte Latin , écrivoit
les difficultez qu'il n'étoit pas en état
de vaincre d'abord. Il réfléchit dans
la suite avec plus de loisir , tâchant
de satisfaire lui-même à ses doutes ,
& de donner un jour nouveau à l'ou-
vrage de Virgile dont il croyoit que
l'on ne sentoît pas assez les beautés ,

parce qu'on n'en connoissoit pas suffisamment toute la délicatesse.

Pour réussir dans son projet , il nous apprend qu'il étudia avec soin l'histoire du tems où Virgile composa ses Bucoliques. Il consulta les Anciens, & en tira tout ce qui pouvoit l'éclairer. Il lut avec réflexion la vie du Poëte attribuée au Grammairien Donat , & qui est au moins une production de l'antiquité. Avec ces matériaux , qui étoient bien entre ses mains , il bâtit des systêmes qu'il crut vraisemblables , & souvent avoir quelque chose de plus que la vrai-semblance ; & à l'aide de mille conjectures ingénieuses développées dans ses notes , il prétendit avoir dénoué toutes les difficultés qui ont le plus embarrassé les Commentateurs , & avoir assigné à chaque Eglogue le tems où elle a été faite , son véritable objet , & le but que le Poëte a eu en la composant.

Quant à la traduction , quoique l'on doive présumer qu'il s'est appliqué à la rendre exacte & fidelle , on l'a blâmé d'avoir si souvent mis le commentaire dans le texte , & d'avoir trop paraphrasé son Auteur. Il est vrai qu'il a eu la précaution de marquer presque tous

ces changemens en d'autres caractères , pour empêcher que ses idées ne fussent attribuées au Poète ; mais on ne l'a pas trouvé pour cela plus excusable.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

Le P. Catrou écouta les avis qui lui furent donnés ; mais ne croyant pas qu'on pût l'obliger à les suivre tous indifféremment , il les examina , & en fit l'usage qui lui parut convenable ; lorsqu'il revit son ouvrage dans le dessein de le donner de nouveau avec la traduction complete de toutes les œuvres de Virgile. Il fit présent de celle-ci en 1716. en six volumes , chargés d'un grand nombre de notes & de dissertations où l'esprit & l'érudition se disputent à qui brillera davantage.

Sans abandonner son système sur l'ordre des églogues qu'il avoit suivi en 1708. il crut dans cette nouvelle édition qu'il étoit plus convenable & plus utile pour le commun des Lecteurs , de se conformer à l'arrangement qu'elles ont dans presque toutes les éditions latines.

Beaucoup plus Auteur que copiste ; on sent dans toute cette traduction que le P. Catrou a voulu faire goûter son original à ceux qui ne pouvoient le lire dans sa langue : sans être trop

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

scrupuleuse , elle est plus élégante & plus fidèle que celles qui l'avoient précédé. S'il eût été moins guindé en quelques endroits , & moins attaché dans d'autres à suivre les idées singulieres qui lui ont fait trouver dans Virgile des sens dont on aura bien de la peine à convenir avec lui , il auroit plû encore davantage , & mérité avec moins de réserve la qualité de fidèle interprète du Poète latin.

Un critique beaucoup plus familiarisé que lui-même ne le fait entendre avec l'antiquité grecque & latine , s'éleva en 1721. contre cette traduction , dans une Lettre où il prit le nom & la qualité de *Balthazar Blanchard , Répétiteur en Droit à Paris*. Sous prétexte de proposer des doutes & des conjectures ; il donna réellement des remarques très-judicieuses dont le P. Catrou aura pû profiter dans les éditions suivantes de sa traduction. Mais le ton sur lequel son critique se monte quelquefois , n'a pas dû plaire au Jésuite. Les railleries sont fréquentes dans cette Lettre, sans être toujours délicates: il y regne un familier qui semble en certains endroits trop insipide ; dans d'autres l'Auteur chicane plus qu'il n'éclaire. On attribue cette

Lettre à M. l'Abbé Bellenger qui s'est fait connoître depuis par des ouvrages fort estimables, & dont tout le monde avoüe la solidité.

TRADUCTIONS DE VIRGILE EN PROSE.

Cette critique qui sera toujours utile à ceux qui voudroient lire la traduction du P. Catrou, ne diminua point l'heureuse prévention que l'on avoit pour cette traduction : elle étoit loüée & applaudie malgré les défauts que les bons critiques y ont remarqué, lorsque M. Mallemans Chanoine de Sainte Opportune à Paris, en hazarda une nouvelle en 1717.

J'ai connu cet Ecrivain : il aimoit à penser d'une maniere singuliere, & souvent il lui arrivoit de prendre ses imaginations pour des vérités. S'étant mis dans le tête que Dieu lui avoit donné du talent pour pénétrer le sens de Virgile en mille endroits que toute l'antiquité a ignorés, & qu'il avoit tout entendu dans ce Poëte jusqu'aux endroits les plus difficiles, il se crut obligé de ne point ensevelir tant d'heureuses découvertes. La voie la plus simple pour en faire part, étoit de traduire le Poëte latin ; il prit cette voie. Sa premiere inclination étoit de mettre Virgile en vers françois, quoique ses talens poë-

Voyez l'avis qui précède ses pensées sur les 18. premiers vers de S. Jean : & l'avertiss. de sa trad. de Virg.

tiques eussent été inconnus jusques-là , & qu'il les ait toujours si bien cachés depuis , que personne ne l'a soupçonné d'être Poëte. Une version de Virgile en vers eût été une belle occasion de les faire briller : mais il craignoit le piège que son penchant lui tendoit ; il ne voyoit avant lui que des naufrages où avoient péri ceux qui s'y étoient exposés ; il n'en exceptoit pas même M. de Segrais : cette vûe l'effraya & le fit reculer.

La crainte d'échoüer comme eux , changea même tellement ses idées , » qu'il se persuada que l'unique parti » qu'un Traducteur de Virgile puisse » prendre , c'est de le traduire en » prose , mais d'un stile vif & élevé , » continuellement soutenu d'expres- » sions nobles & hardies ; de telle » sorte que cette prose ait toute l'har- » monie de la poësie , & que pour être » de bons vers il ne lui manque que » la mesure & la rime. «

Ce projet est beau ; il faut en convenir : un Traducteur qui le rempliroit , ne pourroit manquer de plaire ; il auroit en particulier le suffrage des Dames ; & c'étoit à l'honneur de l'obtenir que M. de Mallemans aspirait ,

c'étoit pour elles principalement qu'il avoit entrepris sa traduction. Les ingrates ! A peine quelqu'une a-t-elle seulement daigné la lire ; & depuis vingt-cinq ans que cette traduction s'impatiente de n'en être point accueillie , elles ignorent peut-être encore si elle existe.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

M. Mallemans étoit informé de ce mauvais succès ; mais il avoit l'ame assez ferme pour s'en consoler. S'il n'osoit accuser son siècle d'ignorance , il y voioit au moins beaucoup de prévention. Il comptoit qu'on devoit lui savoir gré de ce *qu'il n'avoit été*, comme il le prétendoit , *ni infidèle , ni négligent*. Cependant dans la même Préface où il se donne libéralement les loüanges que le Public lui refusoit , il convient qu'il avoit vû des fautes dans sa traduction ; *mais qu'il n'étoit plus tems de les corriger ; que d'ailleurs il falloit laisser à ceux qui le suivront , quelque chose à faire après lui ; & qu'enfin on ne pouvoit le condamner à passer toute sa vie à relire sa traduction*. Il a raison : c'eût été un vrai supplice.

M. Vaillant qui s'étoit donné la peine de la lire , la trouve rampante , sans élévation , & même barbare. Ce-

Disc. sur la
poés. pastor.
à la tête de
sa trad. des
Egl. de Virg.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

Recueil de
pièces fug. t.
3. vers la fin.

pendant une prose poétique , car c'é-
toit ce que M. Mallemans avoit pro-
mis , auroit dû avoir plus de no-
blesse : mais il n'avoit pas pris pour
modèle le Télémaque de M. de Cam-
brai. On devoit au moins y trouver ,
comme dit Horace , un Poète par lam-
beaux ; au lieu qu'on n'y trouve de
poésie que ce qu'il y a dans le titre.
C'est ce qui avoit porté en 1718. l'Au-
teur connu de *l'élève de Terpsicore* à
mettre cette traduction dans la liste
des ouvrages qui ne pouvoient former
qu'un mauvais Poète. L'Abbé Ar-
chimbaud qui dans le même tems pu-
bloit un recueil de quelques pièces
fugitives , accompagnées de nouvelles
Littéraires , n'en parla pas plus avan-
tageusement ; & sa critique , quoique
assez modérée , fâcha sérieusement M.
Mallemans.

Il y répondit en 1718. dans l'aver-
tissement qui est au-devant de ses *Pen-
sées sur les dix-huit premiers versets de
Saint Jean*. Il n'avoit pas cru , dit-il ,
devoir examiner ce que les Journaux
avoient dit de son Virgile : mais la nou-
velle critique étant tombée par hasard
entre ses mains , il voulut bien em-
ployer quelques momens à la lire ; &

cette lecture rapide lui fit décider que
l'Auteur n'avoit parlé ni selon la justice ,
ni conformément à l'ouverture qu'il lui
avoit faite de ses sentimens. En donne-
 t-il quelques preuves ? Non. » Lui eût-
 il convenu d'entrer en discussion «
 avec un jeune homme qui vouloit «
 s'établir , & qui espéroit moins de «
 lui que d'une célèbre compagnie. «
 M. Mallemans veut parler des Jésuites ,
 parce que dans le parallele que M. Ar-
 chimbaud fait de sa traduction avec
 celle du P. Catrou , celle-ci a pres-
 que toujours l'avantage.

TRADUC-
 TIONS DE
 VIRGILE
 EN PROSE.

Monsieur Mallemans ajoûte en par-
 lant de son Censeur : » Je ne m'éton- «
 ne pas que ses vûes l'ayent un peu «
 détourné de la rectitude. Je lui sçai «
 bon gré de ne s'y être pas aban- «
 donné plus aveuglément. On voit «
 que pour flater il se contraint. Il a «
 eu de la peine à parler contre sa «
 pensée. Cette répugnance ne l'ex- «
 cuse pas. S'il n'est pas sincere , il se «
 rend criminel contre la vérité , en «
 la trahissant : contre lui-même , en «
 se donnant un mauvais caractère : «
 contre un Auteur , en parlant de «
 lui injustement : contre le Public , «
 en le trompant. » Telles sont les plain-

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

tes de M. Mallemans : elles sont écrites en forme de sentences ; chacune fait une ligne & une phrase distinctes ; on croit voir quelques lambeaux des oracles des Sybilles. Il pensoit que ces plaintes étoient si justes , qu'il se fâchoit quand on n'y applaudissoit point. Lui seul ne voyoit pas que le Public s'obstinoit à n'y point déférer.

Ceux qui l'ont bien connu n'ont pas eu moins de peine à croire qu'il parlât sincèrement , quand il protestoit : » Qu'il étoit fâché d'avoir sur

Avis sur les
pens. de saint
Jean,

» le sujet de Virgile un rival (dans le
» Pere Catrou) qu'il n'avoit point
« l'honneur de connoître , mais qui
» tenoit à une Compagnie qu'il avoit
» toujours honorée , & où il croyoit
» avoir acquis de l'estime : que lorsqu'il
» qu'il commença à travailler sur Vir-
» gile , s'il avoit été averti qu'un hom-
» me de cette considération eût déjà
» été avancé dans ce travail , il s'en
» seroit abstenu. « Il étoit trop jaloux
de ses prétendues découvertes , ignorées jusqu'à lui , pour les ensevelir dans l'oubli. Quant à ce qu'il ajoute : « qu'il ne
» faut pas que sa traduction le brouille
» ni avec le P. Catrou , ni avec aucun
» de ses Confreres ; « rien n'a paru

plus inutile : la concurrence n'étoit pas de nature à faire naître cette appréhension ; & je crois que le P. Catrou lui a pardonné de meilleur cœur que le Public.

TRADUC-
TIONS DU
VIRGILE
EN PROSE.

Le troisième Traducteur de Virgile connoissoit les deux versions dont je viens de vous parler : il étoit en état d'apprécier le mérite de l'une & de l'autre ; il estimoit la première , & ne méprisoit pas absolument la seconde. Il n'en a pas moins crû être en droit de donner la sienne , & le succès n'a pas dû l'en faire repentir. Ce Traducteur qui par modestie ne voulut pas se nommer , est un Prêtre de la Congrégation de l'Oratoire , dont plusieurs ouvrages avoient déjà fait connoître le mérite. C'est le P. Fabre , si connu depuis par sa continuation de l'histoire Ecclésiastique de M. l'Abbé Fleuri. Il avoit travaillé sur les Eglogues & les Géorgiques avant que d'avoir vû l'ouvrage du P. Catrou. Sur les avis de quelques personnes de goût , qu'il avoit laissé maîtres de décider de son travail , il le continua , & traduisit l'Enéide.

Ce qui l'enhardit , c'est qu'après avoir lû la traduction du P. Carrou ,

il crut entrevoir qu'elle n'étoit pas assez littérale en beaucoup d'endroits , & qu'elle paroissoit au - dessus de la portée des jeunes gens , qui ne lisent Virgile que pour en entendre la lettre. Ce sont ces jeunes gens , encore peu formés dans la lecture des Poètes , que le P. Fabre a eu principalement en vûë. Il a voulu les aider par une traduction aussi littérale qu'on peut la faire , dans l'étude d'un Poète qu'on peut appeller avec raison le pere de la poésie latine , & qui a rassemblé en lui toutes les qualités capables de former un homme parfait en ce genre. Il n'a ni promis, ni donné une prose poétique ; mais la sienne est pure , claire & coulante : on peut ajouter qu'elle ne manque pas d'élégance.

Quand il a crû devoir expliquer Virgile autrement que les Commentateurs & les Interprètes , ce n'est qu'après s'être convaincu qu'il l'expliquoit dans son vrai sens. Mais craignant encore de se tromper , il expose modestement dans ses notes les raisons qui l'ont déterminé au parti qu'il s'est crû obligé de prendre ; & par-là il achève souvent de résoudre les difficultés , s'il en reste encore quelques-unes dans l'esprit de son Lecteur.

D'autres notes sont destinées à expliquer encore aux jeunes gens la fable , la géographie , l'histoire naturelle , autant que ces connoissances peuvent leur être nécessaires pour l'intelligence du Poète.

TRADUCTIONS DE
VIRGILE
EN PROSE,

L'Auteur avoüe que pour remplir son dessein , il s'est utilement servi de la traduction du P. Catrou & de ses notes , aussi - bien que de l'excellent travail du P. de la Ruë sur Virgile ; il se fait honneur d'avoir puisé dans de si bonnes sources. C'est de même d'après les meilleurs Ecrivains , les Peres Rapin , Thomassin & le Bossu , MM. Bochart, Segrais & plusieurs autres, qu'il parle dans ses discours sur les Eglogues , les Géorgiques , & l'Enéïde , & dans son histoire de la vie de Virgile. N'ayant rien à dire de neuf , il a mieux aimé abreger ce qui avoit été solidement écrit avant lui. Sa traduction a été imprimée à Lyon en 1721. en quatre volumes in-12. On en a fait depuis quelques autres éditions : la dernière est de 1741.

Environ cinq ans auparavant M, l'Abbé de la Landelle de saint Remy , qui avoit fait honneur pendant quelques années à la Société des Jésuites ,

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

avoit donné une nouvelle traduction de toutes les œuvres de Virgile , avec des notes historiques & critiques. C'étoit en 1736. mais il y avoit déjà du tems que cette traduction étoit composée , comme on le voit par l'approbation de M. l'Abbé Fraguier mort en 1728. Cet illustre Académicien rend ce témoignage à cette traduction , qu'elle est fidèle , que le stile en est élégant , & que les éclaircissemens contenus dans les Remarques , en font un ouvrage aussi utile qu'agréable. Ce témoignage est d'un grand poids : personne n'ignore avec quelle délicatesse l'Abbé Fraguier écrivoit en Latin & en François , combien il avoit de connoissance des Belles-Lettres , & quelle étoit la solidité de son goût. Aussi le Public s'est-il , ce semble , accordé jusqu'ici à regarder cette dernière traduction de Virgile , comme la meilleure qui ait encore été faite de ce Poète , au moins pour la lettre ; car quelques critiques prétendent que le Traducteur est trop froid , & que quelquefois il noye dans de longues phrases , souvent entortillées , la poésie de Virgile.

On espere que l'on jouïra dans peu d'une autre version du Poète latin par

M. l'Abbé Desfontaines. J'ai eu occasion d'en lire quelques morceaux qui m'ont paru supérieurs pour le stile aux quatre versions dont je viens de vous rendre compte. Je ne veux pas au reste vous prévenir sur le mérite de cet ouvrage ; je crois que vous sentirez mieux que moi , qu'il n'y a pas une phrase dans Virgile que l'Auteur n'ait dû travailler comme M. Boileau travailloit ses vers ; & que plus il est littéral , plus il a dû donner de force à sa traduction.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE,

Celle des Bucoliques que Monsieur Vaillant , *Professeur de Seconde au College de Harcourt* , fit imprimer en 1724. paroît faite avec soin , surtout pour rendre la lettre. Mais y retrouve-t-on la naïveté & le gracieux , le tendre & le délicat qui caractérisent l'ouvrage de Virgile ? Le Traducteur dit qu'il a cherché dans Théocrite , & dans les Commentateurs le sens du Poëte ; mais que sans s'attacher proprement à aucun Interprète , il a suivi ce qui lui a paru le plus vrai-semblable & le plus naturel. On s'apperçoit en effet qu'il a beaucoup médité le sens de son Auteur.

M. Mallemans trouvoit toutes les épithetes de Virgile si précieuses , qu'il

croyoit qu'en omettant un seul mot de ce Poëte , c'étoit perdre une beauté qui méritoit d'être regretée.

M. Vaillant n'a pas pensé de même : il s'est crû obligé au contraire de rejeter à la marge les épithetes que la délicatesse de notre Langue ne peut , dit-il , souffrir ; ou que la stérilité ne sauroit traduire. Resteroit à examiner si cette stérilité ne viendrait pas plutôt du Traducteur. M. Vaillant a profité aussi du P. Catrou ; mais ce n'est pas servilement qu'il l'a imité. S'il le suit quelquefois , il s'en éloigne encore plus souvent , soit dans sa traduction , soit dans ses notes. Vous pouvez en faire le parallele , ou lire celui qui en a été ébauché dans un Journal qui se continue encore avec succès en Hollande , sous le titre de *Bibliothèque Française*. Consultez le premier volume.

M. Ribaud de Rochefort , connu dans la République des Lettres par quelques ouvrages utiles sur l'histoire & la géographie , n'étant pas satisfait des systêmes différens , imaginés par les Commentateurs & les Interprètes de Virgile , pour expliquer la quatrième de ses Eglogues , en a formé un nouveau dont il a fait part dans les Mémoires

moires de Trevoux du mois de Juillet 1736. Ce systême ingénieux s'étant acquis des partisans , M. de Rochefort s'est appliqué à y donner encore plus de jour. Non content de remanier ses preuves pour les fortifier , il a entrepris une explication détaillée & suivie de toute l'Eglogue , & en a donné en même tems la traduction françoise avec le texte. Ce petit ouvrage a été imprimé en 1739. à Clermont-Ferrand. Je vous parlerai ailleurs du systême de l'Auteur. A l'égard de sa traduction , on en a loué l'exactitude & la fidélité. Il est très-honorable à M. de Rochefort de cultiver avec tant de soin & de succès les Lettres dans une Province où les Savans sont assez rares , & où l'on manque presque de tout secours pour le devenir.

TRADUCTIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

En parcourant le dixième volume de l'ouvrage périodique , intitulé , *Les Amusemens du cœur & de l'esprit* , j'ai trouvé une traduction en prose des deux premières Eglogues de Virgile , par M. Philippe. Ce Traducteur qui paroît entrer fort bien dans l'esprit du Poète latin , promet une suite de cette traduction ; & il y a lieu de croire qu'on la verra avec plaisir. Il dit que celle des

deux premières Eglogues avoit déjà été publiée ; & de la manière dont il s'exprime , il paroît que quelqu'autre s'en étoit fait honneur. *Chacun*, dit-il , *reprend son bien où il le trouve*. Mais il doit pardonner au plagiaire : il ne vouloit rien prendre de commun.

TRADUCTIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

Biblioth
Germ. t. 27

Si je ne vous ai point parlé de la traduction des Géorgiques par le P. de la Ruë, quoique citée par M. Jordan dans son essai sur les traductions des Auteurs latins, imprimé dans la Bibliothèque Germanique, c'est que je pense que cette traduction n'a jamais existé.

CHAPITRE IX.

Des Traductions du treizième Livre ajouté à l'Eneide : Des Opuscules attribués à Virgile , de l'Etna de Cornelius-Severus , & de son Fragment sur la mort de Cicéron : Et de l'Élégie de Pede-Albinovanus sur la mort de Mécénas.

EN lisant l'Enéide dans quelques-unes des traductions que je viens de repasser en revue , vous remarque-

rez que ce Poème finit au douzième Livre, & que l'action est complete après le recit de la mort de Turnus. Il y a eu des Auteurs qui ont pensé différemment, & ils ont voulu suppléer à ce qui manquoit, selon eux, à ce Poème, par un treizième Livre, dans lequel ils se sont attachés principalement à décrire les noces vraies ou supposées, d'Énée avec Lavinie. C'est à peu près cette idée qui a été suivie par l'Auteur anonyme de l'Analyse de l'Enéide imprimée en 1483. Mais son recit est fort simple, sans aucun ornement poétique, & très-abregé. Avant lui, Maffeiis Vegius, Poète Latin, de Lodi en Lombardie, mort en 1458. ou 1459. avoit adopté les mêmes idées & les avoit traitées en vers latins. Mais l'Auteur de la vie nous assure que son unique but fut de s'exercer, qu'il n'ignoroit pas que le Poème de l'Enéide étoit achevé, & qu'il prétendoit encore moins à la gloire d'être le rival de Virgile, comme quelques-uns semblent l'en avoir accusé. Ce qu'il n'avoit fait que pour son amusement, n'a pas laissé que de plaire à beaucoup d'autres. Quoique son petit Poème soit fort éloigné du modèle qu'il s'étoit proposé, on y a trouvé des

beautés qui l'ont fait estimer

Je n'en ai vû que deux traductions françoises : la premiere est de Pierre de Mouchault, *Principal du College de Troyes*, que La Croix du Maine & du Verdier nomment de Montchault. Cette traduction, qui est en vers de dix syllabes, a été imprimée en 1578. à la suite des Bucoliques de Virgile par Clement Marot & Richard le Blanc, des Géorgiques par ce dernier, & de l'Énéide par Louis des Masures, & en 1607. dans la troisième édition de la traduction de Virgile des deux freres Robert & Antoine le Chevalier. On croit que ce fut à la sollicitation de des Masures que Mouchault fit sa traduction ; elle est bien assortie avec celles qui ont été réunies dans le même volume. C'est la même dureté de stile, la même barbarie de langage ; c'est également une mauvaise prose rimée. Le Traducteur avoit crû cependant qu'il rendroit par son travail un service signalé : c'est du moins ce que l'on a droit de conclure de son Epître en vers à M. de Megrigny, Président & Lieutenant Général au Bailliage de Troyes, où il dit entr'autres :

Des Mafures fâvant avoit conduit Enée
 Par fon carme françois , du rivage Troyen
 Sur la mer périlleufe au bord Aufonien,
 Et jufques en la terre aux Troyens ordonnée.
 Grave , il avoit chanté comment la destinée
 Lui avoit fait trouver un Turne Italien
 Qui mutin , prit le fer contre le Phrygien
 Dont enfin juftement la mort lui fut donnée.
 Reftoit ce fupplément pour l'efprit contenter
 L'ayant doncques tra duit, nous l'ofons préfenter.
 &c.

TRADUC-
 TIONS DES
 OPUSCULES
 DE VIRGI-
 LE.

Cette traduction ne fe trouve pas dans l'édition du même recueil , qui avoit déjà été donnée en 1574. La feconde version du treizième Livre de l'Enéide eft en profe ; elle eft de Claude Malingre, & c'eft par-là qu'il termine fa traduction de l'Enéide imprimée en 1618.

Mouchault joignit à fa version du petit poëme de Maffeus Vegius , une traduction dans le même goût & de la même mefure de vers , de plufieurs Epigrammes que l'on a attribuées à Virgile, & qui font apparemment de différens Auteurs. Il y en a quelques-unes qui font ingénieufes : le plus grand nombre eft fans fel & fans délicateffe. Il eft étonnant qu'il fe foit trouvé des Critiques & des Interprètes qui ayent crû y fentir le génie de Virgile. On

TRADUC-
TIONS DES
OPUSCULES
DE VIRGI-
LE.

doit en dire autant de plusieurs autres pièces qu'on lui a encore supposées, & qui ont été traduites en notre Langue; comme le *Moretum*, le *Culex* ou le *Moucheron* & quelques autres productions semblables, qui ne seront jamais légitimées.

Le *Moretum* est une Pièce qui concerne la vie rustique. Joseph Scaliger qui avoit, à ce que l'on prétend, plus de savoir que de discernement, la regardoit comme une des plus polies & des plus agréables de toutes celles qui font partie des catalectes des Anciens, & il vouloit en deviner l'Auteur. Il est vrai que de quelque main qu'elle vienne, elle n'est point méprisable. Mais de prétendre que l'on y reconnoît le goût, le génie, & le stile Virgile, c'est pousser trop loin le mauvais goût. J'ai vû trois traductions de cette pièce en vers françois: l'une par les freres le Chevalier, à la suite de leur version de Virgile; la seconde de Joachim du Bellay, & c'est pour être ce que celui-ci a fait de meilleur en traductions. Il a rendu cette pièce avec une naïveté qui plaît encore. L'on n'en peut dire autant de la troisième version qui est de l'Abbé de Marolles; elle est en vers héroïques; le seul avantage

qu'elle a sur les deux autres , c'est que l'expression en est plus conforme au génie présent de notre Langue.

TRADUC-
TIONS DES
OPUSCULES
DE VIRGI-
LE.

Le P. Fabre dans son histoire abrégée de la vie & des ouvrages de Virgile , dit que ce Poète commença jeune à exercer son talent , par la composition de beaucoup de petits ouvrages , dont quelques-uns sont venus jusqu'à nous. Il met de ce nombre le *Ciris* , l'*Erna* , les furies ou imprécations , le *Culex* , le *Moretum* , & quelques Epigrammes- Mais Il ajoute , que beaucoup de Savans ne lui attribuent que le *Ciris* , & le *Culex* , qu'encore sont-ils assez partagés , à cause de la différence de stile de ces pieces avec celui des trois ouvrages que l'on sçait être certainement de lui. Il y a long-tems que ce partage ne subsiste plus entre tous les bons critiques. L'Abbé de Marolles , tout mauvais Juge qu'il étoit , rejettoit lui-même le *Moretum* , comme indigne de Virgile. S'il a trouvé dans le *Culex* le stile des bons siècles de la langue Latine , cette décision ne lui fait point d'honneur.

Maroll. x.
part. de son
Virg. envets.

On convient que ce Poète avoit composé un ouvrage sous le même titre ; mais nous l'avons perdu : & le *Culex* qu'on a parmi ses poësies , ne sent

TRADUC-
TIONS DES
OPUSCULES
DE VIRGI-
LE.

ni son stile ni son génie. Malgré l'autorité du Cardinal Bembe qui tient que cette pièce est de Virgile, & celle de Joseph Scaliger qui croit que le Poëte l'a composée dans un âge mûr, où il pouvoit être déjà un Poëte consommé, le P. de la Ruë, critique habile, la met au même rang que les Elégies de Gallus, & la regarde comme un enfant supposé, qui ne peut avoir pour pere que quelque barbare sans goût & sans génie, qui ne savoit ni penser, ni parler.

Dans les
Mem. de lit-
ter. du P. des
Molets.

C'est aussi le sentiment du P. Oudin. « J'en fais juge, dit-il, dans sa
» Dissertation sur ce sujet, quiconque
» a eu le courage de lire le poëme en-
» tier : l'exorde seul est capable de dé-
» concerter le plus déterminé Lec-
» teur. Il remplit quarante vers, après
» lesquels, malgré les corrections &
» les commentaires des Savans, on ne
» fait encore de quoi il s'agit. J'envie,
» ajoute-t-il, le sort des gens de Let-
» tres qui ne se sont jamais trouvés dans
» la nécessité de lire cette ennuyeuse
» suite de quatre cens onze vers, distin-
» gués d'une prose traînante & gothi-
» que, seulement par les périphrases
» déplacées, & les épithetes mortes

» où la contrainte de la mesure a jeté
 » l'ignorant versificateur.

Quand on diroit que Virgile fit son *Culex* d'un stile moins soutenu , selon la remarque de Stace , on ne pourroit lui attribuer celui-ci : un stile moins soutenu n'est pas un stile plat & rampant. La fable d'ailleurs étoit un peu différente dans le poëme de Virgile , de celle qui est mise en œuvre dans le poëme supposée. Voici celle de Virgile.

Un Berger s'endort près d'un marais : il en sort un serpent qui s'approche , & qui est sur le point de lui donner la mort. Au même instant un moucheron pique le Berger , qui s'éveille , porte la main où il a senti la douleur , & écrase le moucheron. Il apperçoit le serpent , le tue , & comprend que l'insecte lui a sauvé la vie. Par reconnoissance il lui érige un tombeau. Voilà la fable de Virgile. Dans celle du poëme que nous avons , la Scene est sur le bord d'une claire fontaine où l'on est moins accoutumé à voir des serpens : le Berger éveillé s'en retourne chez lui , se couche , & voit en songe le spectre du moucheron mort , qui vient lui faire une description aussi longue que déplacée , des enfers & des furies. Le Ber-

TRADUCTIONS DES
OPUSCULES
DE VIRGILE.

Differt. sur
le *Culex* ,
dans les
Mém. du P.
des Moletz.

TRADUC-
TIONS DES
OPUSCULES
DE VIRGI-
LE.

ger retourne à la fontaine, y dresse un tombeau embelli de toutes les fleurs de la prairie que le Poëte a grand soin de nommer, chacune par son nom.

S'il se trouve dans ce poëme plusieurs morceaux, recoufus plutôt qu'imités de Virgile, comme la longue description de la vie champêtre, la descente d'Orphée aux enfers, &c. tout ce qu'on peut en conclure, c'est que l'Ecrivain lisoit les ouvrages de Virgile, & qu'il avoit le talent de les gâter. Le P. Oudin dit qu'il a découvert par un célèbre Manuscrit de Jean Lacurne, Bailly d'Arnay-le-Duc, ami & contemporain du docte Saumaise, & dont il est parlé dans le *Menagiana*, que sous Thrasi-mond Roi des Vandales en Afrique, quelques beaux esprits de cette nation se piquoient d'amplifier puérilement divers endroits de Virgile, & que ce Manuscrit contient beaucoup de ces compilations; d'où il conjecture que le *Culex* pourroit bien venir de ce même endroit. Il montre aussi que Virgile ne fit pas son poëme du *Moucheron* à quinze ou seize ans, mais après avoir achevé ses Géorgiques. Vous pouvez en lire les preuves dans l'écrit du Savant Jésuite, L'Abbé de Marolles a traduit le

Menag. édit
de 1715. t. 1.
p. 16 & 19.

Maroll. 1.
part de son
Virg en vers
fr.

Culex, & l'a un peu amplifié. Sa traduction froide & languissante n'ennuye pas moins que l'original. Je n'en connois point d'autre version en notre Langue.

TRADUC-
TIONS DES
OPUSCULES
DE VIRGI-
LE.

Mais l'Abbé de Marolles a tort de se donner pour le premier Traducteur des Epigrammes attribuées encore à Virgile. Outre Pierre de Mouchault dont je vous ai parlé, nous avons de plus ces Epigrammes mises en vers françois de différentes mesures par les deux freres Robert & Antoine le Chevalier, à la suite de leur version de Virgile en vers. L'Abbé de Marolles en a traduit seulement un plus grand nombre, aussi en vers, avec d'autres Epigrammes de différens Ecrivains, la plupart concernant la personne de Virgile ou ses ouvrages. Toutes ces petites pièces, & beaucoup d'autres qu'il a tirées des *Catalectes* ou pièces choisies des anciens Poètes, ont été imprimées en 1671. in-8°. & en 1673. in-4°. dans la premiere partie de sa traduction de Virgile en vers, sans compter les éditions particulieres de sa traduction des *Catalectes* dans lesquelles on retrouve encore plusieurs de ces pièces.

Comme il s'en donne pour le premier Traducteur, il faut croire qu'il ignore

que plusieurs de ces petits poèmes avoient été déjà traduits avant lui en vers : comme , *les louanges d'un petit Jardin : la Rose : le chant des Sirenes : la Lettre de Pythagore , ou L'Y.* Guillaume Michel , dit de Tours , s'étoit exercé à rimer en François ces quatre petites pièces , & les avoit fait imprimer dès 1516. à la suite de sa traduction des Bucoliques de Virgile en vers. Je ne sais pourquoi on les a supprimées dans les éditions de la même version des Bucoliques , faites en 1529. & en 1540. *in-folio*. Michel a donné de plus dans l'édition de 1516. une autre pièce tirée des Catalectes intitulée , *De l'invention des Muses* , parce qu'elle contient le caractère de chacune des neuf Muses , & des ouvrages auxquels on feint qu'elles président. Le Traducteur attribué sans façon ces cinq pièces à Virgile. L'Abbé de Marolles au contraire veut que les *Sirenes* soient de Festus Avienus , & fait présent de *la Rose* à Ausone.

Sans en rendre plus de raison , il dit que le poème de *la Cope* n'a pas été jugé indigne de Virgile , & croit lui faire honneur en lui donnant quatorze autres petites pièces qu'il renferme sous le nom général de Catalectes. Enfin il regarde

comme autant d'écrits dignes des bons siècles , quantité d'autres poésies qu'il s'est donné pareillement la peine de traduire en vers , quoique , selon de meilleurs Juges , elles ne le méritoient pas : TRANSLATIONS DES
OPUSCULES
DE VIRGILE.

il me paroît inutile d'entrer sur cela dans un plus grand détail. Je veux seulement vous dire un mot du *Ciris* , des *Dires* ou imprécations , du poëme sur le Mont *Etna* ; d'un autre sur la mort de *Cicéron* ; d'une *Elégie* sur celle de *Mécénas* ; & d'un poëme sur celle de *Drusus*.

De ces diverses pièces , l'Abbé de Marolles qui les a toutes traduites en vers , ne donne que le *Ciris* à Virgile , fondé sur les conjectures frivoles de Joseph Scaliger qui est presque toujours son oracle : il tâche lui-même de donner un nouveau jour à ces conjectures , & elles persuadent encore moins. Il a traduit ce petit poëme sur l'édition corrigée par le même Scaliger qui y a fait beaucoup de changemens arbitraires , sans y être autorisé ni par les Manuscrits , ni par le sens de l'ouvrage. A l'égard des *Dires* ou imprécations , comme elles portent le nom de Valere Caton , les deux Scaligers & beaucoup d'autres critiques les attribuent à Valere Caton Grammairien & Poëte , né ,

TRADUC-
TIONS DES
OPUSCULES
DE VIRGI-
LE.

Hist. littér.
de la fr. t. 1.

Disc. sur la
vie de Cor-
nel. Sever.
par Serionne,
à la tête de sa
trad. del 'E-
na.

comme on le croit , dans la Gaule Nar-
bonnoise , mais qui se retira à Rome
étant encore jeune. Il vivoit du tems de
Cicéron. L'Auteur déplore dans son
poème la perte des biens qu'il possédoit à
la campagne , & qui avoient été ou rava-
gés ou enlevés durant une guerre civile
excitée par la faction de Sylla. Cette pié-
de est divisée en deux parties. La pre-
miere contient une imprécation très-
vive contre ceux qui lui avoient fait le
tort dont il se plaint. Dans la seconde ,
voulant montrer que ses malheurs ne
l'avoient pas rendu insensible à l'amour ,
il consacre ses regrets & ses larmes à sa
chère Lydie , en adressant ses plaintes
au fleuve Battare. Les savans Auteurs
de l'histoire littéraire de la France , qui
ont donné un Article fort bien fait de
ce Poète , y ont oublié la traduction de
l'Abbé de Marolles.

L'*Ema* & le fragment sur la mort
de Cicéron sont de Publius Cornelius
Severus. On ne fait presque rien de la vie
de ce Poète : l'on ignore même le nom
de sa Patrie. Il vivoit vers l'an de Ro-
me 730. vingt-cinq ans avant la nais-
sance de Jesus-Christ.

Quelques-uns l'ont confondu mal-
à-propos avec Cassius Severus , Ora-

teur & Poète , l'un des assassins de Jules César , & qui après la défaite de Brutus , se retira à Athènes , où Auguste envoya Varrus pour le faire mourir ; ce qui fut exécuté. Cornelius Severus promettoit , dit-on , de grandes choses dès son enfance ; il joignoit à un excellent naturel un desir ardent de réussir. Seneque dans ses Epîtres l'égalé presque à Virgile ; & Ovide l'appelle un grand Poète dans la seconde de ses Elégies écrites du Pont , livre quatrième. Mais Severus mourut trop jeune pour répondre à tout ce que l'on avoit lieu d'en attendre.

Son poëme sur le Mont Etna est pour la matiere, dans le goût de celui de Lucrece ; la Physique en est l'objet principal. Après l'invocation ordinaire , il rapporte diverses fables qui avoient été célébrées par d'autres Poètes. Il se mocque ensuite agreablement des fictions de ceux qui faisoient de l'Etna la forge de Vulcain , ou qui croyoient qu'Encelade étoit sous cette montagne ; ce qui lui donne lieu de décrire en passant la guerre des Géants contre Jupiter. S'il fait grace , en faveur de la poésie , à ceux qui ont débité ces fables , pour lui il proteste qu'il ne veut

TRADUCTIONS DES
OPUSCULES
DE VIRGILE.
LE.

Préface du
même, p. 31
& suiv.

prendre que la vérité pour guide , en expliquant physiquement les incendies du mont Etna. Il n'abandonne pas néanmoins le privilège de la poésie , qui permet les épisodes , & il en donne plusieurs qui sont fort agréables.

Tout son poëme tend à faire admirer la main de l'ouvrier qui conduit les merveilles que célèbre sa Muse. Il censure même ceux qui vont voir des monumens antiques , ou des lieux fameux par quelques événemens , pendant qu'ils négligent de contempler & d'étudier les ouvrages de la nature qu'ils ont devant les yeux. Il finit son poëme par l'histoire de deux jeunes gens de Catane , qui sans se mettre en peine de sauver leur bien que l'incendie alloit faire périr , n'eurent d'autre attention qu'à sauver leur pere & leur mere qu'ils emportèrent à travers les flammes.

Jean le Clerc qui a traduit & expliqué différens endroits de ce poëme dans sa Bibliothèque choisie , reproche à Severus d'avoir eu souvent recours à la Divinité , après avoir promis de rendre raisondes embrasemens du mont Etna , & d'en découvrir les causes physiques. Mais le dernier Traducteur de

cet ouvrage répond , que si l'on veut bien y faire attention , l'on verra que dans tous ces endroits le Poëte remonte à la cause premiere ; qu'il reconnoît que la matiere qui sert à entretenir les feux du mont Etna , ne s'est point formée toute seule , qu'elle ne peut être sa propre cause à elle-même : qu'ainsi il reconnoît qu'il y a un Etre souverain , qui prend soin de tout , qui dirige tout ; ce qui ne l'empêche point d'apporter ensuite toutes les raisons physiques qui ont pû lui être connues. C'est ce qui doit , ajoute-t-il fort sensément , nous faire estimer davantage Cornelius Severus ; puisque tout païen qu'il étoit , en étudiant avec soin les causes physiques des merveilles de la nature , il est si attentif à rendre hommage à la main divine qui y préside.

C'étoit par cet endroit-là principalement que l'Abbé de Marolles faisoit tant de cas de ce poëme ; & ce fut ce qui l'engagea à nous en donner une traduction en vers françois. Heureux s'il eût pû répondre à la beauté de l'original , ou du moins en approcher d'assez près pour se faire lire avec quelque plaisir ! On ne fait par quelle fantaisie , il ne veut point que cet ouvrage soit de

TRADUCTIONS DES
OPUSCULES
DE VIRGILE.

Cornelius Severus, quoique les meil-

TRADUC-
TIONS DES
OPUSCULES
DE VIRGI-
LE.

leurs critiques n'ayent point eu de doute sur cela. Il ne prouve point le contraire; & il avoit tort assurément s'il pensoit qu'on le croiroit sur sa seule autorité. *On pourroit*, dit-il, *donner ce poëme à Virgile ou à Ovide, si le stile n'en faisoit juger autrement.* Quel raisonnement ! N'est-ce pas précisément parce qu'on n'y connoît point leur stile, qu'on ne le leur donne point ? La conformité du sujet a engagé l'Abbé de Marolles à traduire pareillement en vers ce que Lucrece dit du mont Etna dans son premier livre, & dans le cinquième ; ce qu'Ovide en rapporte au quinziesme livre des Métamorphoses ; & ce qui s'en trouve dans le premier livre du Ravissement de Proserpine par Claudien.

M. Accarias de Serionne ne connoissoit pas la traduction de l'*Etna* de Severus par l'Abbé de Marolles, lorsqu'il publia la sienne en prose en 1736. puisqu'il se félicite d'en être le premier Traducteur, ce que les Auteurs des Observations sur les écrits modernes, & M. Rollin ont répété après lui. Le nouveau Traducteur a fait tout ce qui a été en lui pour faire rechercher son ouvrage. Outre le texte latin, il y a

Observat.
t. 3.
Roll. hist.
anc. t. 11.
p. 99.

joint une Préface critique & raisonnée, des notes, la vie du Poète, une dissertation sur le mont Etna, deux cartes Géographiques.

TRADUC-
TIONS DES
OPUSCULES
DE VIRGI-
LE

Si avec tous ces ornemens, il eût pû conserver dans sa traduction le même feu, la même élévation, & à peu près les mêmes figures que l'on estime dans l'original, il nous auroit donné un ouvrage véritablement digne de toute l'attention de ses Lecteurs. Mais je ne dois pas craindre de dire qu'il a mieux senti que dénoué les difficultés, puisqu'il a la modestie de convenir lui-même, que la différence des deux langues & la précision extrême de son Auteur ont été pour lui *un obstacle invincible* d'en rendre les beautés en bien des endroits.

Je suis seulement fâché qu'il ne fasse consister l'essentiel d'une traduction françoise d'un Poète, que dans la fidélité à rendre le sens de son texte. Il me semble que cela ne peut être vrai, que quand on ne veut rendre que la lettre; mais que par cette seule fidélité littéraire on ne rend pas le génie du Poète, & que par conséquent on ne le fait connoître qu'à demi. Une traduction qui n'est que littéraire, m'apprend, il

est vrai, ce que le Poëte a dit, quels sont ses sentimens ; mais elle me laisse ignorer en partie comment il les a exprimés, de quelles images il s'est servi, quelle est la mesure & quel est le caractère de ses talens poétiques. Je demande pardon à M. de Serionne, si je m'explique avec un peu de liberté ; je sens toutes les difficultés de l'Auteur qu'il a choisi pour être l'objet de son travail ; combien il a dû lui en coûter pour le mettre dans l'état où il est. Sa traduction est claire, & son stile est pur. Dans une seconde édition il nous représentera mieux Cornelius Severus tel qu'il est en lui-même. Ses talens & son amour pour le travail peuvent nous en répondre.

On l'invite à examiner la correction proposée par M. l'Abbé Sevin dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres sur un endroit où Cornelius Severus prétend expliquer les différentes causes qui ont pû produire des cavités & des pores dans une masse aussi solide que la terre. Cette correction paroît fort naturelle. Il en trouvera une autre dans la première Lettre de M. le Président Bouhier au P. Oudin sur le *Pervigilium Veneris*, qui le confirmera

TRADUCTIONS DES
OPUSCULES
DE VIRGILIE.

Mém. t. v.

Nouv. Lit.
ter. chez du
Saurcet t. XI.

dans l'opinion qu'il a eüe , qu'il pou-
voit hardiment contredire la plupart
des remarques de Jean le Clerc sur Se-
verus. J'ai lû une troisiéme correction
d'un endroit de l'Etna dans les Mé-
moires de Trevoux , qui ne doit pas
plus être négligée.

TRADUC-
TIONS DES
OPUSCULES
DE VIRGE-
LE.

Mem. de
Trev. Marc
1714.

La préface de M. de Serionne &
son discours sur la vie de Severus sont
deux piéces sensées , où regne une cri-
tique judicieuse. Ses notes prouvent
son érudition, & en particulier qu'il a lû
les Philosophes & les Poètes : mais il me
semble qu'elles sont trop abondantes.
J'aurois voulu supprimer celles qui ne
tendent pas à l'intelligence du texte.
On n'écrit pas pour faire parade de ses
lectures , mais pour être utile ; & je
suis persuadé que M. de Serionne n'a
eu que cette dernière vûe. Il a bien fait
de s'attacher à l'édition latine donnée à
Amsterdam en 1703. avec les notes de
plusieurs Sçavans , & les corrections de
Théodore Goral : mais il paroît qu'il n'a
pas sçû que ce Théodore Goral , qu'il
nomme souvent, n'est autre que le même
Jean le Clerc de qui M. de Serionne a
emprunté les fragmens de Severus , que
ce Savant avoit déjà traduits & insérés
en divers endroits de sa Bibliothèque
choisie.

A l'égard de la dissertation sur le mont Etna, on voit bien que le but de M. de Serionne est d'y expliquer les embrasemens de cette montagne par la géographie, la fable, la physique & l'histoire de ses plus considérables incendies. Mais la fable n'y sert de rien, & la géographie m'y paroît peu utile. La physique qui auroit dû, ce semble, en être l'objet principal, est le point que l'Auteur touche le moins. Après une description topographique très-sommaire de cette montagne, il s'arrête beaucoup sur les fables que les Poètes & les Mythologistes ont racontées à cette occasion. La Mythologie de M. l'Abbé Bannier lui en a fourni les principaux traits; il les orne de quantité de passages des Poètes: cette lecture peut amuser; mais en est-on plus instruit quand on ne sçait que des rêveries & des chimères? L'histoire même des incendies est trop superficielle: cinq ou six faits la composent. Ce qu'il y a de Physique fait même partie de cette histoire, puisqu'au lieu de raisonnemens, l'on ne trouve que les sentimens de quelques Philosophes anciens, & de deux ou trois Ecrivains modernes: c'est une compilation au lieu d'un traité raisonné.

Le fragment touchant la mort de Ciceron , qui nous a été conservé par Seneque , faisoit partie d'un poëme beaucoup plus long , que Severus avoit composé sur la guerre de Sicile , selon Quintilien , & après lui Vossius , Giraldi & plusieurs autres ; ou sur la guerre civile , selon Joseph Scaliger. M. de Serionne qui nous a aussi donné en prose ce fragment déjà traduit en vers par l'Abbé de Marolles , ce qu'il a ignoré , croit que Scaliger avoit eu raison de penser que le poëme entier concernoit plutôt la guerre civile , que la seule guerre de Sicile , & qu'au lieu de *bellum Siculum* dans Quintilien , il faut lire *bellum civile*.

Il est vrai , dit-il , que la Sicile a été fort souvent le théâtre de la guerre entre les Grecs , les Carthaginois & les Romains , & qu'ainsi elle a pu fournir plusieurs fois le sujet de plus d'un poëme épique. L'on sçait aussi , ajoute-t-il , que le jeune Pompée s'y étoit retiré sous le Triumvirat d'Antoine , d'Auguste & de Lepide , d'où il soutint quelque tems la guerre contre les Triumvirs , & que ce peut être-là cette guerre que l'on croit avoir fait le sujet du poëme de Severus. Mais M. de Serionne

TRADUCTIONS DES
OPUSCULES
DE VIRGILE.

TRADUC-
TION DES
OPUSCULES
DE VIRGE-
LE.

ne croit qu'il y a plus d'apparence que ce Poëte avoit entrepris de chanter toute la guerre civile, & non en particulier celle de Sicile qui n'en faisoit pas même un des plus grands événemens. Cela peut être ; mais si l'on n'a point d'autres preuves, je ne sçai si l'on ne pourroit pas également prétendre le contraire. Il n'y a que la preuve tirée du fragment même sur la mort de Cicéron qui paroisse plus solide : le Poëte y parle des proscriptions qui précéderent la guerre de Sicile. D'ailleurs s'il ne se fût agi que de celle-ci, l'on ne voit pas bien quelle figure y eût fait Cicéron qui étoit mort auparavant. Ce fragment est d'une beauté assez grande pour nous faire regretter la perte du poëme dont il faisoit partie.

Restent l'Elégie sur la mort de Mécénas & le petit poëme sur la mort de Drusus. L'Abbé de Marolles a mis encore la première au nombre des pièces que l'on pouvoit attribuer à Virgile ; & cependant après s'être promené dans ses conjectures, il en revient au sentiment commun qui donne cette Elégie au Poëte Pedit Albinovanus. Celle qui est sur la mort de Drusus fait plus de difficulté. Quoique Scaliger & plusieurs autres en fissent encore présent à Albinovanus ;

en l'examinant de près on trouve trop de différence entre ces deux pièces pour leur donner le même pere. La premiere l'emporte sur l'autre pour le stile & pour le génie poétique. Pierre de Mouchault en a donné une traduction en vers françois dans le recueil dont je vous ai parlé ci-dessus. L'Abbé de Marolles en a fait depuis une paraphrase en vers héroïques; il ignoroit l'ancienne version, puisqu'il dit que cette Elégie n'avoit point encore été mise en notre Langue.

TRADUCTIONS DES
OPUSCULES
DE VIRGILE.

Marol. r. p.
de son Vir
en vers fr.

CHAPITRE X.

Des Ecrits pour & contre Virgile.

VIRGILE a eu comme Homere ses Censeurs & ses Apologistes. Mais le mérite du Poëte latin a été moins contredit; il a eu peu de critiques & plus de défenseurs. Je vous exhorte à relire les comparaisons ou paralleles de ces deux Poëtes par le P. Rapin, Jesuite; par le P. le Bossu, Chanoine Régulier, dans son Traité du poëme épique; par le Pere Thomassin, de l'Oratoire, dans sa Methode pour étudier & pour ensei-

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

gner chrétiennement les Poètes ; par MM. Fraguier & Boivin , dans les Mémoires de l'Academie des Inscriptions & Belles-Lettres ; & par M. Huet dans le recueil de ses pensées.

Je vous en dis autant de la comparaison entre Homere , Virgile & Ovide qui est dans le quatrième tome du Spectateur Anglois ; du parallele que M. de Longepierre a fait de Théocrite & de Virgile dans sa traduction du premier de ces deux Poètes ; du vingt-septième Discours du tome premier de l'ouvrage intitulé , *Le Mentor moderne* ; & du Discours sur la poésie pastorale , traduit de l'Anglois de M. Pope. Je ne dois point répéter ici ce que je vous ai déjà dit de ces différens écrits , soit lorsque je vous ai entretenu de nos ouvrages françois sur le poëme épique ou sur la poésie pastorale , soit lorsque je vous ai parlé des écrits qui regardent Homere ou Théocrite. Je ne veux considérer maintenant que les ouvrages qui concernent plus particulièrement Virgile , & dont je ne vous ai encore rien dit.

Le plus ancien ne l'est pas beaucoup : c'est la belle Préface de M. de Segrain sur l'Enéide. Cet écrit a deux avanages

Importants. Le premier, c'est que l'Auteur y a renfermé toutes les règles essentielles du poëme épique, & qu'il est peu nécessaire de les chercher ailleurs; aussi lui fait-on dire par cette raison dans le *Ségreffiana*, » que nos Poëtes « qui entreprendroient de faire des poëmes épiques ne feroient rien qui vaille, s'ils ne lisoient cette Préface. « L'autre avantage est que M. de Segrais y défend d'une manière qui paroît assez solide, & l'Épique & son Auteur.

Doût lui-même de l'esprit de la poésie, on aime à l'entendre discourir sur un art qui l'a rendu si célèbre. Familiarisé avec Virgile, on se plaît à lui voir prouver que toutes les beautés que le poëme héroïque admet, (& l'on sçait que ce poëme n'en exclut aucune) se trouvent dans l'Enéide; que rien n'y manque de ce que l'esprit humain peut inventer de plus propre à embellir un récit héroïque; « que l'on y voit « de l'amour, des combats, des jeux, « des naufrages, des exemples d'amitié, des prodiges de valeur, des sentimens de générosité, des descriptions magnifiques, des comparaisons merveilleuses, des chefs-d'œuvre d'éloquence, des mystères, de

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

**ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.**

» l'érudition , de hautes entreprises ;
» des aventures surprenantes : qu'il n'y
» a rien de noble , de grand , d'agréa-
» ble , dont on n'y trouve un parfait
» modèle ; & tout cela conduit avec
» tant de jugement & un si bel ordre ,
» que c'est avec raison que l'on a don-
» né à cet admirable ouvrage le titre
» de divin.

Ce portrait est beau assurément : M. de Segrais prétend qu'il n'est point outré ; & c'est à en justifier chaque trait , qu'il emploie la plus grande partie de sa Préface. Il y entre sur cela dans un grand détail , mais qui attache le Lecteur & qui l'instruit. On y voit que le dessein du Poëte est tel que Virgile a dû le concevoir. Sujet d'Auguste , comblé de ses bienfaits , orné de tous les talens qui font les grands Poëtes , après avoir achevé ses Eglogues & ses Géorgiques qui ont été jugés par un siècle aussi éclairé & aussi délicat que celui d'Auguste , des ouvrages accomplis , il crut que pour arriver à la plus haute réputation où puisse aspirer un Poëte , il devoit encore exceller dans le genre sublime , & concevoir un ouvrage qui en l'honorant lui-même , fît également honneur à sa patrie , & fût un acte de

sa reconnoissance envers son Prince. Voilà le but de l'Enéïde, & ce but est rempli. Si Virgile y loue Auguste, c'est avec adresse & sans affectation. S'il y élève si haut la grandeur de sa nation, que son poëme est le plus illustre monument de la gloire de Rome, rien n'y sent la fade adulation.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

Lisez en même tems sur cela les *considérations* de M. l'Abbé Fraguier *sur l'Enéïde*, où ce critique s'attache encore plus que M. de Segrais à faire voir ce que Virgile a conservé de l'ancienne histoire, depuis les premiers tems connus jusqu'à Enée, & ce qu'il a inséré de plus considérable depuis Enée jusqu'à la bataille d'Actium : artifice ingénieux par lequel le Poëte a forcé l'Italie de regarder l'Enéïde avec les mêmes yeux dont elle regardoit tant de héros qui étoient nés dans son sein, & d'aimer ce poëme comme elle aimoit sa propre gloire. Mais, dit M. de Segrais, que n'est pas le même poëme si on le considère comme poëme héroïque ?

Mem. de
l'Acad. des
B. L. t. 1.

Si le but de celui-ci est de plaire & d'instruire, d'exciter à entreprendre de grandes choses, que pouvoit-on proposer à un héros de plus grand, que

le salut de la patrie entièrement ruinée; & dans son rétablissement, le fondement du plus grand Empire qui ait jamais été ? C'est l'action qui compose l'Enéide. Si le Poète doit se servir de l'entremise des Dieux; si ce qu'on appelle le merveilleux, doit briller dans son ouvrage, qui a mieux ménagé que Virgile cette partie du poème qui doit entretenir la curiosité, l'admiration & la surprise ? Le choix des matières n'y est pas moins admirable; elles sont grandes, bien disposées, dignes de son sujet.

Où il excelle encore plus, c'est dans la narration. Cette partie toujours si difficile dans quelque genre que ce soit, & dans Virgile les qualités qu'elle doit avoir; elle est simple & claire. Le Poète semble être plus pressé que le Lecteur de se voir à la fin de son récit. Les circonstances de sa narration, les sentimens qu'il donne à ses héros, leurs actions, nous engagent dans leur parti. Virgile ne s'arrête pas à moraliser; dans tout son poème on trouve peu de sentences qui excèdent un vers; encore est-ce rarement: il les sème adroitement dans les discours de ceux qu'il fait parler. Sobre sur les apostrophes, on n'en trouve que cinq ou six, toutes fort cou-

tes & placées à propos. Point de digressions inutiles, point de circonstances qui ne servent au sujet. Il n'y a point de beauté dans l'Iliade & dans l'Odissee, dont chacune a vingt-quatre livres, qui ne soit dans l'Enéide qui n'en a que douze. Virgile en a touché les plus belles descriptions, les plus riches comparaisons; il en a même perfectionné les inventions les plus heureuses.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

Voilà ce que M. de Segrais a cru voir dans l'Enéide, & il ne manque ni de raisonnemens, ni d'exemples pour montrer qu'il l'y a vû en effet. Mais ne s'en feroit-il pas un peu trop rapporté à ses yeux de Traducteur? Il passe ensuite au stile de Poète; & il a moins de peine à persuader qu'il est égal & poli, pur & élégant, qu'il est exempt d'expressions prosaïques; que la versification est nette, facile, douce, même dans sa plus grande pompe.

Il me semble qu'il répond fort bien à ceux qui ont accusé Virgile de manquer d'invention dans son poème, parce qu'il a pris beaucoup de choses d'Homere, & de quelques autres Poètes. Il montre que si le Poète latin a imité le Grec dans l'invention de l'Enéide, il

l'a surpassé dans l'ordonnance & dans l'expression : que d'ailleurs l'histoire de Troye n'étoit pas plus de l'invention d'Homere que de Virgile , ce conte étant dans la bouche du peuple avant même qu'Homere eût écrit. Il avoue qu'il y a dans l'Enéide des parties qui ressemblent à quelques-unes de l'Iliade & de l'Odissee : mais il prétend que dans tout le reste on sent l'invention de Virgile ; qu'il y en a dans la maniere dont il a disposé tant de matieres ; qu'il n'a emprunté de personne la source des destinées qui établissent l'empire de son Prince , & la gloire de sa patrie. Cet endroit de la Préface de M. de Segrais me paroît traité avec beaucoup de jugement ; il y donne à ses réponses tout le jour qu'elles demandent.

On a blâmé le caractere que Virgile donne à Enée. M. de Segrais qui ne le dissimule point , prend la défense du Poète en justifiant la piété du héros envers les Dieux , sa tendresse & sa sensibilité. Il fait voir qu'Enée n'en a été ni moins brave , ni moins courageux ; qu'il a dû abandonner Didon comme il l'a fait ; & que c'est avec raison que Virgile a voulu insinuer par-là , que la marque de la vertu étoit de vaincre ses

passions, & de fuir ce qui pouvoit les entretenir.

Toute cette partie de la Préface de M. de Segrais plaît beaucoup. C'est néanmoins celle que M. de S. Evremont contredit le plus dans ses réflexions sur nos Traducteurs. Il approuve tout le reste : il fait même un grand éloge de cette Préface en général ; mais il croit que l'Auteur n'a pas bien jugé des caractères. Il ne disconvient pas que Virgile a eu raison de montrer dans Enée un héros toujours assujetti aux volontés des Dieux, puisqu'ils lui avoient promis l'Italie. » Mais quand il nous le dépeint, dit-il, si dévot, il doit lui attribuer une dévotion pleine de confiance, qui s'accommode avec le tempéramment des héros ; & non un sentiment de religion scrupuleux qui ne subsiste jamais avec la véritable valeur. « Il ajoute : » qu'un Général qui croyoit bien en ses Dieux, devoit augmenter la grandeur de son courage par l'espérance de leurs secours ; & que sa condition étoit malheureuse, s'il n'y sçavoit croire qu'avec une superstition qui lui ôtoit le naturel usage de son entendement Faut-il que le fils de Venus assuré par Jupi-

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

Oeuv. de S.
Evrem. t. 3.
Édit. de 1725
in-12.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

» ter de son bonheur & de sa gloire ;
» n'ait de piété que pour craindre les
» dangers , & pour se défier du succès
» de toutes ses entreprises ? ».

Je m'imagine que M. de Segrain eût répondu sans beaucoup de peine à ces réflexions vagues , dont quelques-unes n'ont pas de solidité. Ce n'est point par des maximes générales que l'on détruit un caractère qui paroît aussi constant & aussi bien soutenu , que celui que Virgile donne à son héros. Ce n'est pas moins , ce semble , outrer la critique , que de prétendre encore , comme fait S. Evremont , que c'est par un dessein formel de trouver Virgile irrépréhensible en tout , que M. de Segrain n'a pas rendu avec la même force la manière dont le Poète s'exprime quand il parle des frayeurs d'Enée. Le Traducteur étoit plus porté à charger les caractères qu'à les affaiblir ; je vous en ai donné un exemple.

D'ailleurs , quoiqu'un Traducteur soit souvent au-dessous de son original , est-ce une raison pour décider que c'est de dessein prémédité qu'il l'a affaibli ? On peut blâmer la version de l'endroit du quatrième livre de l'Enéide que S. Evremont a en vûe ; sans en être plus autorisé à

prêter au Traducteur des intentions qu'il est plus naturel de croire qu'il n'a point eues. Le critique convient que ces sortes de faussemens dont il est question , s'emparent de nous malgré nous ; pour-quoi donc le héros de Troie n'auroit-il pas pû en être atteint ? Est-il bien vrai qu'une frayeur involontaire deshonne un héros , comme il le prétend encore ?

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

M. de S. Evremont auroit voulu que Virgile eût donné au sien *un tempérament* qui fût à l'abri de toutes les faiblesses de l'humanité ; mais dans les Poètes payens les Dieux eux-mêmes n'en sont point exempts. Un héros doit-il l'emporter sur eux ? Si le critique eût bien voulu faire attention aux preuves que M. de Segrais apporte pour montrer que dans les Poètes , *pleurer est souvent employé pour gémir , être affligé , & le sentir* ; il auroit pû s'épargner cette longue tirade d'ironies sur les larmes d'Enée , qui réunies toutes ensemble ne paroissent pas former la plus légère démonstration. On pourroit lire cependant cette critique de M. de Saint-Evremont , en comparant les endroits qu'il censure avec l'apologie que M. de Segrais en fait , & plus encore avec Virgile lui-même.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

Vous ferez bien d'y joindre ce que M. Moisant de Brieux dit sur le même sujet dans une Lettre adressée à M. de Segrays, & imprimée à Caën en 1673. dans un petit Livre assez rare, auquel M. de Brieux a donné le titre de *Divertissemens*. Presque toutes les observations que vous y trouverez roulent sur divers endroits de l'Enéïde, sur le caractère que Virgile donne à son héros, sur les figures qu'il emploie. M. de Brieux parcourt ainsi, mais fort légèrement, toute l'Enéïde; après quoi il passe aux Bucoliques & aux Géorgiques sur lesquelles il fait encore des observations critiques. Je ne voudrois pas nier qu'il n'y en eût de fort judicieuses; mais la manière dont l'Auteur tourne la plupart, semble faire douter s'il a toujours voulu parler sérieusement, ou seulement remplir le titre de son Livre. C'est à-peu-près l'idée qui m'en est demeurée.

On peut décider plus hardiment que Desmarêts de S. Sorlin a fort mal raisonné sur le même sujet dans sa *comparaison de la Langue & de la Poësie française avec la grecque & la latine*, ouvrage ridicule que vous connoissez déjà. Que peut-on dire d'un Ecrivain qui ose décider que Virgile avoit peu d'inven-

tion ; qu'à l'exception de son premier Livre de l'Enéïde , du second , du quatrième & du sixième qui n'est même , selon lui , que pour les Savans , on n'est point tenté de lire ce Poète une seconde fois , quand on l'a déjà lû ? Que penser d'un homme qui ne peut parler du Prince des Poètes latins , sans le traiter d'Ecrivain ridicule , d'Auteur sans jugement , & même indécent.

Si on l'en croit , & qui refuseroit de croire l'enthousiaste Desmarêts ! » le « début de Virgile est très - beau : le « premier & le second Livres de l'E- « néïde ont de grandes beautés , mais « pourvû que l'on en bannisse les com- « paraisons , qui ne peuvent être esti- « mées que des Grammairiens non ju- « dicieux , qui ne considèrent presque « rien que la diction. Le quatrième Li- « vre est le plus beau à cause des pas- « sions. Le troisième est très pauvre en « inventions & en sentimens ; & ce n'est « pas grande chose que la Géographie « du voyage d'Enée. L'aventure de « Polydore n'est point vrai-semblable , « non plus que tout ce que le Poète dit « dans le cinquième Livre des grands « personnages Romains qui devoient « venir au monde. Le défaut d'inven- «

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

» tion paroît à découvert , en ce que
 » Virgile ayant un génie propre à dé-
 » crire les passions & les sentimens ,
 » sur-tout la passion de l'amour , il sem-
 » ble avoir oublié son talent après le
 » quatrième Livre. « Est-ce tout ? non ;
 Desmarêts fait grace à Virgile , en ne rap-
 portant pas *bien d'autres fautes notables*.
 Pour moi je lui sçai quelque gré de sa
 modération : il a sçu du moins mettre
 des bornes à son extravagance.

Cet écrit ne méritoit peut-être point
 de réponse , ou il en demandoit du moins
 une autre que celle que l'Abbé de Ma-
 rolles y fit par son *Discours apologétique*
au sujet de Virgile , qu'il adressa en 1673.
 à M. l'Abbé de la Chambre , fils du
 célèbre Médecin de ce nom. Critique
 aussi timide que négligent Traducteur ,
 l'Abbé de Marolles commence par don-
 ner à Desmarêts des éloges que tout
 homme judicieux lui a toujours refusés.
 Il lui prodigue sans mesure les titres
 d'excellent homme , de grand Ecrivain ,
 & le regarde comme l'un des principaux
 membres de l'Académie Française ; c'é-
 toit réduire cette illustre Compagnie à
 une indigence qu'elle n'a jamais éprou-
 vée. A l'entendre , le Zoile d'Homere
 & de Virgile , étoit un *Auteur partout*.

ingénieux, qui avoit de l'invention de res-
ste ; ses écrits sont une preuve que notre
Langue n'est point inférieure, quant à l'é-
légance & à la beauté de la diction, à celle
des Grecs & des Romains. Voilà des com-
plimens, & rien de plus ; & c'est faire
honneur à l'Abbé de Marolles, que de
ne le pas entendre autrement.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

Quant à ce qu'il dit en faveur de Virgile, il a raison de blâmer ceux qui ôtent à ce Poète le mérite de l'invention, l'esprit & le jugement. Mais son apologie se ressent trop de sa timidité ou de son mauvais goût. A chaque phrase on voit qu'il craint d'en trop dire au désavantage de son adversaire. Ce n'est qu'en tremblant qu'il combat ses faux raisonnemens, & il n'en censure qu'une partie. C'est avec la même réserve qu'il loue Virgile. Il appréhende de donner lieu de croire qu'aucun de nos Poètes, ni aucun de ses Traducteurs ne l'a égalé. Qu'il s'y prend mal d'ailleurs, quand il veut montrer que Virgile a les qualités que Desmarêts & le petit nombre de ses Partisans refusoient à ce Poète ! On pourroit réduire presque toutes ses preuves à l'idée très-superficielle qu'il donne des sujets principaux de chaque Livre de l'Enéide, & à une espèce d'exclama-

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

tion qu'il fait chaque fois sur l'invention, l'esprit & le jugement du Poëte. C'est employer des paroles, ce n'est pas prouver. Quand un Peintre ne cesseroit de me dire que je dois admirer tels & tels tableaux, en serois-je plus instruit de ce qui mérite mon admiration dans ces peintures ?

Une autre preuve de l'Abbé de Marolles, c'est que beaucoup de grands hommes ont estimé ce que Desmarêts méprisoit; cela est vrai, & Desmarêts ne le méritoit point. Ne falloit-il pas montrer que cette estime étoit juste, & sur quoi elle étoit fondée ? Il falloit prouver que l'Académicien qui en donnoit des idées si différentes, raisonneoit lui-même en Ecrivain sans goût & sans jugement : c'est ce que l'Abbé de Marolles ne fait pas, ou ce qu'il fait très-rarement. Non qu'il n'entre quelquefois dans un certain détail des reproches que Desmarêts fait à Virgile : mais la réponse la plus ordinaire qu'il y donne, c'est que le critique a tort, qu'il parle par préjugé, que d'autres ne sont pas de son avis. Je me trompe : il entre quelquefois en preuve. Pour fermer la bouche à son adversaire, pour montrer que Virgile avoit les qualités d'un grand Poëte,

L'Abbé de Marolles cite Virgile d'après sa propre traduction : à tous les endroits que Desmarêts reprend , il oppose ces mêmes endroits tels qu'il les a traduits. J'appelle cela donner les mains à son ennemi en feignant de le combattre. Serois-je bien porté à conclure en faveur de la beauté de quelqu'un dont on ne me feroit voir que le squelette ?

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

Rendons cependant à Desmarêts toute la justice qu'il a droit d'attendre. Un peu honteux de ses déclamations , il en adoucit quelques-unes lorsqu'il fit réimprimer son Traité en 1673. comme pour servir de Préface à son poème de Clovis. Sur cette legere réparation , qui n'en méritoit pas même le titre , l'Abbé de Marolles fut tenté de supprimer sa réponse : mais par un retour de sensibilité sur cet enfant qui ne venoit que de naître , il lui laissa le jour qu'il lui avoit donné. Il se contenta seulement de marquer par une addition , que dans tout ce qu'il avoit dit contre le Traité de Desmarêts il n'avoit eu égard qu'à l'édition de 1670. & que d'ailleurs les adoucissements que l'Auteur avoit apportés à sa censure de Virgile , ne valaient pas la peine qu'on y

fit attention ; & en cela il raisonnoit juste.

Cette nouvelle édition l'engagea même dans un autre travail : il apperçut le motif qui avoit porté Desmarêts à faire imprimer son *Traité au-devant de son poëme de Clovis*, & ce motif se dévoiloit assez, par ce que Desmarêts dit sur la fin du vingt-deuxième chapitre :
 » Qu'il n'y a point de bon Poëte Fran-
 » çois qui voulût avoir fait un poëme
 » semblable à celui de l'*Iliade* & de l'*E-*
 » néide avec tous leurs défauts. « On sentit qu'il n'avoit point d'autre but que d'exalter son poëme, qu'il regardoit comme un chef-d'œuvre. Cette présomption mit l'Abbé de Marolles de mauvaise humeur : il entreprit d'examiner si l'opinion de l'Académicien avoit quelque fondement.

C'est l'objet de ses *Considérations sur le poëme de Clovis*, qu'il adressa encore à l'Abbé de la Chambre, & que l'on peut regarder comme une suite de sa défense de Virgile. Il y fait assez bien sentir que du côté de l'invention le Poëte moderne étoit fort inférieur au Poëte latin. Il y blâme avec justice cet tissu d'avantures romanesques & de galanteries qui n'étoient dignes que des livres de

Chevalerie, & ce merveilleux qui choque ouvertement la vrai-semblance : il auroit pû ajoûter, & le bon sens. Quand il n'ose décider, ce qui arrive souvent, de peur de déplaire à l'Auteur du *Clovis*, il demande que l'on compare tels & tels endroits de ce poëme qu'il indique, avec d'autres endroits de l'*Enéide* qu'il a soin aussi de marquer ; sûr que le parallele ne pouvoit tourner qu'à la confusion de Desmarêts, & au mépris de son poëme.

Mais il ne gagna rien à avoir usé envers l'Auteur de beaucoup de ménagement. Desmarêts n'en fut pas moins irrité contre ses deux écrits. Il y répondit du même ton qu'il avoit pris en parlant contre les Anciens ; & comme l'on trouva que sa réponse qu'il adressa à l'Abbé de la Chambre, avoit trop l'air d'un libelle, il tâcha de persuader qu'il y avoit été excité par M. le Duc de Richelieu.

L'Abbé de Marolles repliqua par de nouvelles *Observations*, aussi longues & aussi ennuyeuses que les premières, quoiqu'on ne laisse pas que d'y trouver des choses fort sentées. Elles parurent en 1673. in-4. Ce qu'il y a de singulier, c'est que l'Abbé tient un langage fort

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

diffèrent dans ses *Considérations sur la critique de l'Enéide*, que M. le Comte de Jussac lui avoit adressée. On le prendroit lui-même dans cet écrit pour un disciple de Desmarêts. Il y convient de tous les défauts que le Comte reprochoit au poème de Virgile ; & ces défauts sont presque tous les mêmes dont l'Académicien accusoit le Poète. Il n'y a que la diction de Virgile dont il tâche de prendre la défense : encore est-ce par un motif qu'on ne peut approuver, puisquet son but est de montrer par ses propres traductions de quantité d'endroits de divers Poètes anciens, que notre Langue pouvoit égaler les meilleurs écrits de l'antiquité du côté de la diction : il apporte ces traductions en exemples ; & c'est ce qui forme la seconde & la plus longue partie de ses *Considérations*. Dans la première il s'étend beaucoup sur les larmes & les frayeurs d'Enée, qu'il trouve toujours ou indécentes ou mal placées, par des raisons qui n'ont dû faire impression que sur lui-seul.

Dans ses observations contre Desmarêts il paroît au contraire favorable à Virgile sur ce point : & s'il ne répond pas au ridicule que l'Académicien s'é-

toit efforcé de jeter sur ces frayeurs & ces larmes d'Enée, c'est que M. de Segrais s'étant suffisamment étendu sur cet article, il n'avoit pas crû devoir grossir son écrit de réflexions déjà faites, & qu'il lui eût été difficile de mettre dans un si beau jour.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

Par une raison contraire, feu M. Aubert a fait de ce sujet la matière d'un *Discours Académique* qui fut lû dans l'Académie de Lyon, dont il étoit membre, le 3. de Mars 1729. Vous y trouverez en effet de nouvelles vûes pour justifier Virgile d'avoir représenté Enée comme transi de peur durant la tempête excitée pour plaire à Junon, Oronte au contraire animant les autres & les encourageant. On a prétendu justifier Enée en soutenant que son saisissement ne venoit que de ce qu'il croyoit que l'ame périssoit dans un naufrage avec le corps. Cette opinion est répandue dans Homère : mais la Théologie des Payens en contredit la vérité ; puisque, selon cette Théologie, l'ame est sensible aux tourmens qu'elle souffre dans les enfers, & aux plaisirs des champs élysées dans lesquels la vertu est récompensée.

Il faut donc justifier Virgile par Virgile même, s'il est possible. C'est ce que

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

fait M. Aubert par l'endroit du sixième livre de l'Enéide où le héros de Troye voit en descendant aux enfers, tant d'âmes errantes sur les bords du Cocyte, parce que leurs corps n'avoient pas été honorés de la sépulture. Or, l'opinion des Payens étoit, que cet honneur étoit refusé à ceux qui mouroient dans les eaux, & que ceux qui en étoient privés erroient cent ans sur les bords du fleuve. Voilà, selon M. Aubert, ce qui glaçoit Enée d'effroi. Mais pourquoi Oronte n'avoit-il pas la même frayeur ? C'est, dit-il, qu'un héros est toujours homme, que le courage n'étouffe pas absolument la nature, qui reprend quelquefois ses droits, & qui cède enfin au desir de la gloire ; & qu'il y a d'un autre côté des braves par fougue & par emportement, qui ne sont occupés que d'un mouvement aveugle & impétueux qui les transporte hors d'eux-mêmes, & ne leur permet pas de réfléchir ni sur ce qu'ils font, ni sur les suites qu'ils doivent craindre ou espérer. Telle est l'idée que l'Académicien de Lyon propose, & qu'il ne fait gueres que montrer dans son petit Discours que le P. des Moletz, de l'Oratoire, a inséré dans les Mémoires de Littérature & d'histoire.

Tom. X.
2e. part.

Quelque parti que l'on prenne sur ces différentes idées des Apologistes de Virgile, on ne peut disconvenir qu'il falloit que le Poète sentît lui-même qu'il y avoit des défauts dans son ouvrage, puisqu'il avoit ordonné qu'on brûlât celui-ci après sa mort. Ses amis ont fait sagement de ne lui point obéir ; c'eût été une perte irréparable. Mais il n'en est pas moins vrai, que l'on trouve dans ce beau poëme quelques négligences que l'Auteur n'y auroit pas laissées, s'il avoit eu le tems de le revoir.

» Je ne parle pas de quelques défauts de versification, ni d'un assez grand nombre de vers qui ne sont pas finis, & dont l'hémistiche qui manque est si difficile à remplir, qu'on a crû que le Poète les avoit laissés imparfaits pour donner la torture à ceux qui voudroient entreprendre de les finir. Il y a dans ce grand ouvrage des fautes plus considérables. Je trouve que quelques-unes des aventures s'y ressembler trop. Sinon & Achémenides se présentent aux Troyens dans deux occasions bien différentes, à peu près de la même manière, l'un au second Livre, & l'autre au troisième. Ils disent tous deux les mê-

ÉCRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

« Vign. Marv.
« Mest. t. 3.
« édit. de l'Abbé Rannier,
« p. 231. &
« suiv.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VERGILE.

» mes choses. Les descriptions des tem-
« pêtes sont aussi un peu trop sembla-
» bles ; & elles commencent deux ou
» trois fois par les mêmes vers. Il y a
» pareillement quelques vers qui re-
» viennent trop souvent. Virgile auroit,
» sans doute, varié cela s'il avoit revû
» & corrigé son poëme. On pourroit
» reprendre encore d'autres fautes. «
Ce sont des taches legeres sur une belle
éttoffe, qui n'empêchent pas que l'on n'en
admire tout l'éclat & toute la richesse.

Le P. Catrou détaille quelques-unes
de ces taches dans sa belle & judicieuse
Preface sur l'Enéide , l'un des Ecris
sur cette matiere que j'aye lus avec le
plus de satisfaction. C'est une compa-
raison fort bien faite d'Homere & de
Virgile , ou plutôt de l'Enéide avec l'I-
liade & l'Odissee. Quoique compo-
sée en 1715. durant le mouvement où
étoient les esprits contre la réputation
d'Homere , l'Auteur souscrit sans peine
aux éloges que tous les siècles ont don-
né à *l'Ecrivain de la guerre de Troie*. Il
le laisse avec plaisir dans la possession où
il l'a trouvé d'être la source des inven-
tions poétiques , le pere de la fable , &
le guide de tous ceux qui se sont élevés
jusqu'au genre héroïque. Il déclare qu'il
est

est un admirateur sincere de la fécondité de ses productions , de la noblesse de ses idées , des saillies vives de son esprit , de cette rapidité de discours qu'on ne peut faire suffisamment sentir par les traductions les plus fidèles & les plus élégantes. En un mot il en a tracé lui-même un portrait qui fait autant d'honneur à son pinceau qu'à Homere.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

Et ne croyez pas que ce soit pour élever ensuite l'Enéide au-dessus de l'Iliade & de l'Odissee , & faire briller davantage le poëme latin. Non ; le P. Catrou s'est dépouillé des préventions ordinaires aux Traducteurs pour les Auteurs sur lesquels ils ont travaillé. On sent que la partialité n'influe point dans le parallele qu'il fait des Ecris du Poëte Grec , avec celui du Poëte Latin. Il les loüe ou les censure avec équité. Il les admire ou les reprend avec jugement. Quand il donne la palme à Virgile , ce Poëte la mérite. Quand il la lui ôte pour l'accorder à Homere ; ce n'est point son goût particulier qui décide , c'est la vérité. Telle est au moins l'idée que je me suis faite de ce parallele , qui n'a ni la prolixité de celui du Pere Rapin , ni la monotonie qui regne dans celui du Pe-

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

re Thomassin. Lisez-le vous-même, & jugez : je risquerois d'en affoiblir les beautés en les abregeant.

L'habile Jesuite ne met point au nombre des défauts reprehensibles dans Virgile l'anachronisme qui fait vivre Didon au tems d'Enée, & qui a été le sujet de plusieurs disputes entre les Savans. L'Abbé de Marolles a eu sur ce point de critique une opinion singulière. Pardonnez-moi de vous citer si fréquemment un Ecrivain dont je ne puis jamais vous donner une idée fort avantageuse. Ses travaux tant multipliés sur Virgile m'obligent de vous en parler souvent. Dans son *Traité du poëme épique pour l'intelligence de Virgile*, imprimé en 1662. il fit un Chapitre exprès, (c'est le quatrième) pour examiner l'anachronisme dont il s'agit. La foule des Auteurs étoit déjà pour la réalité de cette transposition de tems. Il en convient ; il en cite même plusieurs. Le parti le plus naturel étoit de les suivre : ce parti ne lui plaisoit pas, il entreprit de les combattre.

Que fait-il pour cela ? Il essaye de répondre à leurs preuves, en tâchant surtout de faire valoir les contradictions qu'il croyoit avoir aperçues dans ces

Auteurs sur ce point de Chronologie, & en prétendant que l'on a eu tort de confondre la fondation de Byrse avec celle de Carthage. Il s'enfonce à cette occasion dans l'antiquité la plus reculée; & comme si le voile qui en cachoit la lumière eût été tiré pour lui seul, il nous donne les descentes généalogiques de Didon & des héros qui lui étoient, selon lui, contemporains, avec autant d'assurance que s'il eût eu leurs Memoires entre ses mains, ou qu'il eût vécu de leur tems. Il nous auroit fait plaisir de produire en même tems leurs titres; mais sa généalogie est destituée de toutes preuves, & l'on peut la contester aussi facilement qu'il la croyoit vraie. L'unique point qu'on pourroit lui accorder, c'est que Virgile avoit parlé selon l'opinion commune de son tems, sans s'être mis en peine d'examiner si elle étoit bien fondée.

Les raisonnemens & l'érudition obscure de l'Abbé de Marolles ne convainquirent point le P. Labbe. Ce Jésuite qui avoit beaucoup de capacité, inséra dans son *Chronologie françois* qui parut en 1666. un an avant sa mort; une Dissertation où il traita sans façon de paralogismes toutes les conjectures

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

ECRITS POUR ET CONTRE VIRGILE. de l'Abbé de Marolles, le blâma assez vivement d'avoir préféré sur ce point les témoignages des Poètes à ceux des Historiens, & renversa tout son système. Un écrivain moins attaché à ses opinions, se seroit rendu. Ce n'étoit pas-là le caractère de l'Abbé de Marolles : il auroit crû se deshonoré s'il eût avoué qu'il avoit donné ses imaginations pour des preuves. Il entreprit donc de se mesurer avec le P. Labbe : mais il eut la prudence d'attendre que ce Jésuite ne fût plus en état de repliquer.

Recueil de
quelq. vers
de Virg. par
Marol.

Ce ne fut qu'en 1671. qu'il répondit par un *petit Discours*, qui n'est presque qu'un abrégé du quatrième chapitre de son *Traité du poëme épique*. Seulement vers la fin il ajoute qu'il auroit beaucoup de raisons pour appuyer le sentiment que le P. Labbe avoit contredit ; mais il ne les donne pas. Il ne dit qu'un mot sur les paralogismes dont le Jésuite l'avoit accusé, & ce mot ne satisfait nullement. Etoit-ce la peine de revenir sur cette matiere ? Il est vrai qu'il renvoye son adversaire à ce qu'il avoit dit sur ce sujet dans son commentaire sur les fastes d'Ovide : mais en cela même il manquoit de jugement ; ce qu'il avoit écrit dans ce commentaire

n'étoit ni plus solide ni mieux prouvé que ce qu'il lui avoit plû de répéter dans le quatrième chapitre de son *Traité*, & dans son *petit Discours*, deux pieces pour lesquelles il avoit une si grande affection, qu'il les fit réimprimer en 1673. dans la première partie de son *Virgile en vers françois*.

ÉCRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

La même question de l'anachronisme de Virgile a été beaucoup mieux traitée par M. de Segrain & le savant Bochart. Le premier, sans décider d'abord, si cet anachronisme est réel ou non, fait voir qu'on ne pouvoit blâmer le Poëte d'avoir supposé par une fiction poétique que Didon a vécu au tems d'Enée, quand même il auroit sçu le contraire : qu'il a mieux fait de ne point priver son poëme d'un épisode qui lui donne de si grands ornemens, que d'avoir contredit une histoire enveloppée dans l'obscurité de tant de siècles ténébreux : ce qui donne lieu à M. de Segrain de faire d'excellentes réflexions sur les fictions que la poésie peut ou doit admettre.

Segr. pref.
sur l'Enéid.

Mais afin de contenter ceux qui soutiennent la réalité de l'anachronisme, il convient dans ses remarques sur le quatrième livre de l'*Enéide*, qu'on ne peut en douter : & c'est à cette occa-

sion qu'il rapporte la Lettre que M. Bochart lui avoit écrite sur ce sujet ; dans laquelle ce point est prouvé avec beaucoup d'érudition & de sagacité. M. Bochart y fait voir entr'autres , que cette question ne s'étoit bien éclaircie que par les vérités de l'Ecriture Sainte , & par la confrontation que l'on enavoit faite avec les chroniques des Tyriens. Vous pourriez ajouter à ces Ecrits les remarques du P. Fabre & de M. l'Abbé de S. Remy , dans leurs traductions de Virgile en prose ; mais il me semble que je n'y ai rien lû de nouveau : l'un & l'autre Traducteur se sont contentés d'abreger la Lettre de M. Bochart.

Une autre question controversée entre les Sçavans , est de sçavoir si Enée est venu en Italie. M. de Segrais croit qu'il seroit mal-aisé de prouver ce voyage ; mais qu'on ne peut faire un crime à Virgile de l'avoir supposé , parce que l'exacte recherche de la vérité n'est point du ressort du Poète : que le fondement de l'Enéide peut n'être qu'une fable , & que Virgile n'en a pas moins eu raison de fonder son poème sur l'opinion qu'il a embrassée , puisqu'elle étoit universellement suivie dans Rome ; que l'Etat & les Empereurs aimoient cette

erreur, & avoient intérêt de la soutenir. Il n'entre gueres plus avant dans l'examen de cette question, parce qu'elle avoit été solidement discutée par M. Bochart dans une Lettre datée de Caën le 20. de Décembre 1663. adressée à M. de Segrays lui-même, qui a eu soin de la faire imprimer. Cette Lettre est une dissertation en forme, chargée de grec & de latin : mais qui intéresse ceux qui aiment l'érudition. M. Bochart y décide contre la vérité du voyage d'Enée en Italie. Vous pourriez vous contenter de l'abregé que le P. Fabre a fait de cette Lettre dans ses remarques sur l'Enéide de Virgile.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

Dans le 1^{er}
vol. du Virg.
de Segr.

M. de Segrays convaincu par l'écrit de son ami en adopta le sentiment auquel il avoit eu d'abord quelque peine à se rendre. Il ne fut pas si docile pour embrasser l'explication que M. Huet donnoit au vers deux cens quatre-vingt-septième du quatrième livre des Géorgiques, & à quelques-uns des suivans. Ces deux Ecrivains, chacun célèbre dans son genre, étant l'un & l'autre à Caën, la conversation tomba un jour entre eux sur l'endroit des Géorgiques où Virgile dit que l'Egypte est pressée par le voisinage de la Perse, & tire sa

Pet. Daniel
Huetii com-
ment. de re-
bus ad eum
pertinent. l.
4. p. 253.
254.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

fécondité d'un fleuve qui coule de l'Inde, c'est-à-dire, du Nil. M. de Segrais prétendit que cet endroit du Poète étoit dérangé & vicieux, & il tâcha de le prouver par un nombre de conjectures qui parurent à M. Huet plus ingénieuses que solides. Ce Sçavant soutenoit au contraire que le passage contesté devoit être lû comme on le lisoit, & qu'il étoit facile de l'entendre sans rien ôter du texte, ni sans y faire aucun changement. Il l'avoit déjà expliqué dans son

Par. Terr. Traité de la situation du Paradis terrestre ;
2.60. & 160. il combattit de nouveau en faveur de cette explication. M. de Segrais ne se rendit point ; & lorsque M. Huet fut de retour à Paris, le premier lui manda qu'après y avoir bien réfléchi, il ne pouvoit adopter son sentiment, & qu'il en avoit mis les raisons par écrit.

Sa Lettre datée de Caën le 5. Décembre 1692. annonce seulement cette réponse, & n'en contient pas. M. Huet répondit le sept du même mois qu'il étoit surpris qu'une dispute passée si légèrement à Caën, le suivît à Paris ; mais que puisque M. de Segrais vouloit que la question fût débattue, il s'y prêteroit volontiers, & qu'il feroit une sérieuse attention à sa réponse qui ve-

noit de lui être communiquée par M. du Quesnay, Conseiller aux Conseils du Roi , à qui M. de Segrais l'avoit envoyée. Voici quel étoit l'objet principal de la dispute.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

On convenoit de part & d'autre que l'endroit de Virgile dont il s'agissoit , avoit toujours fait de la peine aux Interprètes ; qu'il n'y en avoit peut-être aucun dans les Ecris des Anciens sur lequel les critiques se fussent plus exercés que sur celui-ci ; & que l'on seroit un juste volume de tout ce qui avoit été composé sur les huit vers dont on disputoit. L'embarras étoit de prendre un parti sûr , chacun voulant que le sien prévalût. Le point de la difficulté est de sçavoir si dans le vers deux cens quatre-vingt sept & les six ou sept suivans , le Poëte ne parle que du fleuve du Nil , ou s'il veut parler non-seulement du Nil & de l'Égypte , mais encore du fleuve des Indes , & des contrées que ce fleuve traverse. M. de Segrais tenoit pour cette explication.

A l'exemple du Jesuite Lacerda , il vouloit que les quatre premiers vers se rapportassent à l'Égypte , & les trois derniers à l'Inde. Et comme il ne pouvoit soutenir cette explication en con-

servant l'arrangement de ces vers tel qu'il est dans nos éditions, il prétendoit que cet endroit étoit corrompu ; & que pour le rendre intelligible & sensé, on devoit transposer celui où il est parlé de la *verte Egypte*, & le mettre avant celui qui commence par ces mots, *Quaque pharetrata, &c.* Lacerda avoit cru couper le nœud de la difficulté en supprimant le premier de ces vers. M. de Ségrais trouve ce retranchement trop hardi, & fait d'ailleurs sans nécessité, pourvû qu'on admette la transposition qu'il propose.

» Cette leçon, dit-il, enferme un.
 » sens clair & naturel ; elle n'a rien.
 » d'embarrassé : & cette expression
 » courte & dégagée est tout-à-fait du.
 » caractère de Virgile qui passe légère-
 » ment sur ses images. La leçon ad-
 » mise jusqu'à présent, est confuse, &
 » contre la Géographie. Il est absurde
 » de faire le Nil voisin de la Perse. La
 » mer rouge, l'Arabie, la Mésopota-
 » mie sont entre deux Si Virgile
 » n'avoit voulu parler que du Nil, les
 » quatre premiers vers suffisoient
 » Comme il est question d'autoriser le
 » secret de rétablir les mouches à miel
 » par la pourriture d'un jeune taureau,

le raisonnement est plus fort d'al-
 guer que ce secret se pratique sur les
 bords du Nil, que d'alleguer seule-
 ment qu'il est en usage dans la seule
 Egypte.... Au fond il n'est que-
 stion que de sçavoir si ce vers *Et vi-*
ridem Ægyptum, &c. est le quatriéme
 ou le cinquiéme.... Quand ce se-
 roit une témérité de l'ôter de sa pla-
 ce, elle semble plus pardonnable que
 d'ôter la Perse de la sienne. L'in-
 convenient est moindre de transpo-
 ser un vers dans un poëme, que de
 transférer un Royaume ou un grand
 fleuve d'une partie du monde en l'au-
 tre. Car il faut ou que le Nil s'ap-
 proche de la Perse, & passe en Asie,
 ou que la Perse s'approche du Nil,
 & passe en Afrique. Voilà à-peu-près
 où se réduisent les raisons de M. de Se-
 grais : il les appuye de tout son esprit ;
 les conjectures ne lui manquent point ;
 & avec elles, le texte de Virgile lui
 paroît aussi clair que le jour.

M. Huet en jugea differemment. Il
 rejetta la transposition proposée par M.
 de Segrais, ses raisonnemens & ses con-
 jectures, & prétendit que le texte de
 Virgile n'en avoit pas besoin pour être
 juste & intelligible. C'est ce qu'il se mit

en devoir de prouver dans la réponse qu'il fit à M. de Segrays, & qu'il adressa pareillement à M. du Quesnay. Il tire la plus forte preuve de l'opinion où il croit que les Anciens étoient sur l'origine du Nil. Guidés, selon lui, par une ignorance grossière sur la Géographie, dont il rapporte quelques exemples, ils n'ont fait qu'errer dans tout ce qu'ils ont dit sur la source du Nil, & Virgile a suivi le torrent. Mais ce Poète est excusable, non pour avoir embrassé une opinion contraire à la vérité, mais parce qu'il s'est laissé entraîner par l'opinion qui étoit celle de son siècle. Cela supposé, peut-être un peu trop légèrement, M. Huet prétend qu'on ne doit point être reçu à transposer les vers du Poète, quoiqu'ils ne s'accordent pas avec la vérité de la Géographie, parce qu'il suffit, dit-il, qu'ils soient conformes au sentiment qui étoit alors le plus généralement reçu.

Or l'ancienne Géographie enseignoit que l'Ethiopie & les Indes étoient ou la même region, ou des regions contiguës; que l'Asie & l'Afrique se joignoient dans l'Ethiopie; & que le Nil avoit sa source dans les Indes. D'où il arrivoit que les Anciens, prévenus de

cette erreur , étoient nécessairement obligés de croire que le Nil passoit près de la Perse , puisque la Perse est voisine des Indes du côté de l'Occident , où alloit le Nil. Ils croyoient que le Golfe Persique , le Golfe Arabique , & une partie même de la mer des Indes , n'étoit qu'un grand lac semblable à la mer Caspienne. D'où M. Huet conclut , que Virgile n'ayant point eu d'autres idées , a dû s'exprimer comme il a fait , & que tout Lecteur instruit de ces opinions des Anciens doit entendre facilement le texte du Poëte sans y rien changer.

Mais comme une ignorance si grossière de la Geographie est difficile à concevoir , M. Huet employe une partie de sa Dissertation à en prouver la réalité ; après quoi il répond en peu de mots aux différentes objections de M. de Segrais. Si vous desirez de suivre cette contestation dans un plus grand détail , je vous indique les pieces du procès : vous les trouverez dans le second volume des *Dissertations sur diverses matieres de Religion & de philologie* , recueillies par M. l'Abbé de la Marque Tilladet , & imprimées à Paris en 1712.

La dispute n'alla pas plus loin. en-

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

tre MM. de Segrain & Huet. Mais les
visions du P. Hardouin donnerent lieu
au dernier de revenir encore depuis sur
le même sujet. Le Jesuite, en prépa-
rant sa nouvelle édition de Plin, trou-
va occasion d'expliquer à sa mode le
passage contesté, & pria le P. Jobert,
son Confrere, de communiquer son ex-
plication à M. Huet. Elle consiste à
prétendre que des huit vers dont on
avoit déjà tant disputé, les trois pre-
miers se doivent entendre de l'Egypte,
les quatre suivans de l'Inde, & que le
dernier est commun à ces deux regions
& à toutes celles qui les séparent. C'é-
toit ce que le P. Lacerda avoit déjà dit,
quoique le P. Hardouin se donne pour
l'inventeur de cette opinion. La seule
différence qui est entre eux, c'est que
Lacerda retranche le vers *Et viridem*
Ægyptum, & que le P. Hardouin, en
le conservant, veut que par cette *verte*
Egypte Virgile ait entendu l'Isle de Pra-
siane que le fleuve Indus forme par son
embouchure, selon le Commentateur
de Plin. Il se fonde sur ce que le mot
grec *prasios* signifie *vert*, d'où il conclut
que Virgile a exprimé le nom de *prasia-
ne* par celui de *viridem*, qu'il n'a pas
employé là comme une épithete, mais
comme un nom propre.

M. Huet a raison de répondre que ce sont-là des visions, & rien de plus. Il les réfute néanmoins ; il en montre le ridicule par plusieurs preuves sensibles que vous pouvez lire dans sa réponse imprimée avec le système du Pere Hardouin, dans le Journal intitulé, *Bibliothèque Française, ou Histoire littéraire de la France*. M. Huet y marque avec fondement sa surprise, de ce que le Jesuite n'a pas voulu faire attention, que ni Méla, ni Pline même, ni Solin, ni aucun autre Ecrivain, ancien ou récent, Grec ou Latin, ni Geographe, ni Historien, ni Naturaliste, n'ont jamais parlé de cette Isle *viridis*. Il s'étonne comment il n'a pas senti qu'il avoit avancé trois paradoxes inouïs : le premier, lorsqu'il dit que *viridis* est un nom propre : le second, lorsqu'il croit que l'Isle de Prasiane s'appelle *Ægyptus* ; le troisième, lorsqu'il veut que Virgile ait joint ces deux noms propres pour désigner un même lieu, sans s'expliquer, & sans avoir rien dit qui pût faire soupçonner cette Egypte Indienne inconnue avant lui, & distinguée de la véritable Egypte dont il est parlé dans les trois vers qui précèdent immédiatement. Le P. Hardouin avoit traité

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

Bibl. fr. t. 17.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

avec beaucoup de hauteur & de mépris ceux qui avoient un sentiment différent du sien. M. Huet ne lui répond pas avec moins de vivacité : mais sa réponse est plus suivie , mieux raisonnée , plus prouvée : au lieu que le système du Commentateur de Pline n'est qu'une chimere , & , comme s'exprime M. Huet , une *Hardouinade*.

On excepte un point essentiel sur lequel il est difficile d'accorder la victoire à M. Huet ; je vous l'ai déjà insinué ; c'est sur l'accusation d'ignorance grossière qu'il forme contre les Anciens par rapport à la Géographie. Un anonyme qui s'est présenté depuis pour les venger de cette accusation , n'a pas craint de défier quiconque lira avec attention Strabon dans son dix-septième livre , Pline , Pomponius Méla , Arien dans ses Indiques , d'y rien trouver qui puisse faire penser que les Anciens ayent été dans l'erreur sur le cours du Nil : & si M. Huet a pensé faux sur cet article , que devient sa longue réponse à M. de Segrais , & conséquemment la victoire qu'il avoit crû remporter ? L'anonyme tâche en effet de la lui enlever , en montrant que dans le passage des Georgiques

Mém. de
Litt. & d'hist.
t. 10. 2. p.

contesté, il n'est question que de la basse Egypte, de l'Egypte voisine de la mer & du Nil, à laquelle il soutient que le nom d'Egypte appartient plus particulièrement, & qui étoit celle que l'on connoissoit davantage lorsque Virgile écrivoit ses Georgiques.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

Selon lui, les trois premiers vers désignent la partie de la basse Egypte qui est au-delà du bras le plus occidental du Nil, près de l'embouchure Héracleotique. C'est-là où sont Alexandrie à laquelle l'épithète *Pellai* fait allusion, & Canope. Ces promenades des Egyptiens en batteau autour de leurs terres, peuvent s'entendre de ce qu'ils faisoient lorsque le Nil étoit débordé, & de leurs parties de plaisir sur le canal du Nil qui alloit se rendre dans la mer auprès de Canope dont ils faisoient leur lieu de plaisance. Dans le vers suivant, *Quaque pharetrata*, &c. Virgile n'a eu en vûe que l'empire des Parthes qui occupoient alors une grande partie des pays qui avoient appartenu aux anciens Perses : alors la Perse elle-même étoit soumise à leur domination. Si le Poète n'a voulu parler que des Parthes, la difficulté s'évanouit : on voit qu'il ne s'agit que de la partie de la basse Egy-

ÉCRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

pte qui étoit au-delà du bras le plus oriental du Nil, & où la ville de Peluse étoit située.

L'anonyme n'admet ni la transposition, ni moins encore le retranchement du vers *Et viridem Ægyptum, &c.* : & celui qui commence par ces mots *Et diversa ruens, &c.* il l'entend du *Delta* d'Égypte. Ainsi voici en deux mots son sentiment : il croit que Virgile a voulu représenter séparément les trois parties de la basse Égypte ; l'occidentale dans les trois premiers vers : dans les deux suivans, l'orientale : dans les trois derniers le *Delta* qui est entre deux. Et dans le huitième vers, qui est le dernier, il prétend que le Poète rassemble toutes ces parties. On attribue cet Ecrit à M. le Baron de la Bastie dont l'érudition est très-connue. Il ne le donne que comme un essai d'explication ; mais la question y paroît approfondie. Il est appuyé de preuves, d'autorités, & surtout de passages des Anciens que l'Auteur semble avoir bien lus & médités.

Jgem. des
Sav. t. IV.

M. Baillet a donné un précis de la plupart des ouvrages dont je viens de vous parler, à l'exception des Ecrits qui concernent l'anachronisme repro-

ché au Poëte latin , & de ceux où l'on discute l'endroit des Georgiques dont il vient d'être question. Ce précis m'a paru fait avec exactitude , & j'aurois pû me contenter de l'abreger si je ne m'étois crû obligé de consulter les ouvrages mêmes que je voulois vous faire connoître. Comme M. Baillet s'est plus étendu , je crois que vous ne ferez pas mal de lire ce qu'il dit , vous y trouverez réuni ce que les PP. Rapin , le Bossu , Thomassin , M. de Segrain & plusieurs autres ont pensé du dessein & de l'exécution de l'Enéide , de la fable & du héros de ce poëme , de sa matiere & de son action , de sa forme & de sa narration , des mœurs & des caracteres marqués dans le même poëme , des sentimens & de la morale de Virgile , du stile & de l'expression de ce Poëte. Le même critique a joint à ce précis un autre abrégé de la comparaison que l'on a coutume de faire entre Homere & Virgile. Si l'Auteur se trompe quelquefois , M. de la Monnoye est attentif dans ses notes à le redresser ; alors le guide est sûr , & vous pouvez le suivre pour sçavoir au moins ce que les autres ont pensé , ou pour vous rappeler ce que vous aurez lû dans leurs ouvrages.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

Il ne sera pas inutile que vous lisiez aussi ce que M. de Voltaire dit de Virgile dans son *Essai sur le poëme épique*.

S'il y convient des défauts où le Poëte est tombé, s'il en montre quelquefois la source, il le justifie fort bien contre la censure outrée que quelques Modernes en ont fait. Il paroît préférer Virgile à Homere, mais il rend justice à l'un & à l'autre. Il venge en particulier le héros de Troye contre le ridicule que M. de saint Evremont tâche de jeter sur son caractère, en voulant le faire passer plutôt pour un dévot que pour un guerrier. « Ce préjugé, » dit M. de Voltaire, vient de la fausse » idée que la plupart des hommes ont » du courage : leurs yeux sont éblouis » par la fureur brutale d'un homme » violent & feroce. Si Virgile avoit été » moins Philosophe ; si le courage d'E- » née avoit été une ferocité sauvage, » au lieu d'une valeur tranquille & me- » surée, peut-être auroit-il plû davan- » tage, mais il auroit assurément moins » mérité de plaire.

L'endroit de saint Evremont que M. de Voltaire a en vûë, est, sans doute celui dont je vous ai parlé plus haut. Ce n'est pas le seul où ce S. Evremont pa-

roit avoir jugé des Anciens plus selon
 ses idées particulieres, que selon la vé-
 rité. Je vous ai déjà fait faire cette ob-
 servation ; & vous aurez encore occa-
 sion de la faire , si vous lisez les *Réflexions sur les poèmes des Anciens , & sur le merveilleux de ces poèmes* , dont j'au-
 rois pû vous parler quand je vous ai
 entretenu des Ecrits pour & contre
 Homere , qui est plus que Virgile l'ob-
 jet de ces réflexions. Saint Evremont
 n'y prend point assez , ce semble , l'es-
 prit des Anciens dans les personnages
 qu'ils faisoient faire à leurs divinités ,
 ni dans le merveilleux qu'ils introdui-
 soient dans leurs poèmes. Il en juge trop
 selon nos idées & nos mœurs , si diffe-
 rentes de celles des Anciens. Je pour-
 rois contredire quelques autres princi-
 pes de ces réflexions , qui appartiennent plus à la Théologie qu'à la criti-
 que , & vous verriez que M. de saint
 Evremont a quelquefois parlé de ma-
 tieres qu'il n'entendoit point. Mais pour
 ne pas sortir des bornes que je me suis
 prescrites , je me contente de vous en
 avertir.

Dans le Mercure du mois d'Avril
 1696. on trouve une Dissertation de
 M. Sarrau sur un endroit du premier

ECRITS
 POUR ET
 CONTRE
 VIRGILE.

Oeuv. de S.
 Evrem. t. v.
 édit. de 1725.
 in-2.

livre de l'Enéide , qui a fort embarrassé les Traducteurs. Il s'agit de ces deux vers où Jupiter parlant de l'origine de Rome , raconte à Venus la naissance future de Romulus. M. de Segrais a traduit ainsi.

Nourriçon d'une Louve & fils de la Vestale
Romulus fondera la ville Martiale.

Il omet de rendre ces mots latins , *fulvo tegmine latus* qui font la difficulté. Martignac les a pareillement omis ; d'autres les ont traduits , mais fort différemment. M. Sarrau examine ces diverses interprétations , & les rejette. Il croit que le dessein du Poëte est , que l'on se représente Romulus enfant , couvert de feuilles par la Louve sa nourrice , soit pour le cacher , soit pour le tenir enveloppé & à l'abri des injures de l'air. Il tâche de faire valoir cette idée , & il la développe le mieux qu'il peut. Mais si elle est vraie , elle n'a point été saisie par les quatre derniers Traducteurs de Virgile , les PP. Fabre & Carrou , MM. Mallemans & de la Landelle. Cela me paroît trop peu important pour que je m'y arrête davantage.

Je vous avoüerai néanmoins que si

j'avois à traduire l'endroit de Virgile dont il s'agit, je ne voudrois pas chercher un sens si éloigné, tel que celui que M. de Sarrau y donne. J'aimerois mieux rapporter à la Louve même cette expression latine *fulvum tegmen* : elle peint en effet avec beaucoup de vérité la couleur de l'animal, & son attention à couvrir de tout son corps le jeune Romulus qu'elle regarde comme un de ses petits.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

En parcourant les ouvrages périodiques ou les Journaux littéraires, vous rencontrerez plusieurs autres explications de différens endroits de Virgile, que vous pouvez lire. Dans les unes on ne propose que des conjectures ; il faut les peser, & ne les admettre que lorsque vous vous serez convaincu de leur solidité. Dans d'autres on répand réellement de la lumière sur quelques endroits obscurs ou difficiles ; vous pouvez suivre cette lumière, à moins que vous n'ayez une évidence plus grande.

Les Remarques critiques sur un passage de la quatrième Eglogue du Poète, imprimées dans le premier tome de la *Bibliothèque Angloise*, m'ont paru judicieuses. En changeant une seule lettre dans le vers quarante-cinquième, l'Au-

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

Pour & contre, nombres
219. 224. 226.

teur fait parler le Poëte raisonnablement, & lui sauve une ignorance dans laquelle il y a lieu de croire qu'il n'est point tombé, & qui vient apparemment des Copistes. Le P. Fabre a donné le précis de ces Remarques dans celles qu'il a faites sur cet endroit de Virgile. Tout ce que l'ingenieux Auteur du *Pour & Contre* a inferé sur le même Poëte dans son ouvrage périodique, ne mérite pas moins votre attention. Telles sont en particulier les observations sur les caracteres de l'Enéide; son explication de l'endroit du second livre du même poëme où Virgile parle de Riphée; la critique qu'un anonyme fait de cette explication; & la réponse de l'Auteur du *Pour & Contre*.

Mem. de
Trev. Juillet
1762. art. 11.

Je vous conseillerois aussi de lire l'explication du quatre cens trente - cinq & du quatre cens trente - sixième vers du quatrième livre de l'Enéide, donnée par M. de Fresneuse, & imprimée dans un des volumes des Mémoires de Trevoux, & quelques dissertations sur l'enfant qui fait le sujet de la quatrième Eglogue de Virgile, publiées dans les mêmes Mémoires & ailleurs. De toutes les difficultés qui se trouvent dans Virgile, il n'y en a point, dit-on,

de si épineuse que celle des deux vers (*) que M. de Fresneuse a tenté d'expliquer. On a lû, & on lit encore différemment ces deux vers, & par conséquent on les explique aussi différemment : mais le P. de la Ruë, Jesuite ; critique très-habile, trouve que de toutes ces différentes leçons on ne sauroit tirer aucun sens juste & raisonnable, & c'est ce qui l'a obligé de faire trois corrections dans le second de ces deux vers, & de l'écrire ainsi :

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

Quam mihi cum dederis, cumulatam morte remittam.

De cette sorte, dit M. de Fresneuse, il y aura un sens, & même un beau sens : mais il ne croit point que ce soit celui de Virgile ; & après avoir rapporté les différentes explications qui y ont été données par ceux qui s'en sont tenus à l'ancienne leçon, il propose aussi la sienne. Elle consiste principalement à montrer que le verbe *oro* dans le premier des deux vers se doit rapporter à Enée, & non pas à Anne sœur de Didon ; & à lire dans le second vers *dederis*, comme le P. de la Ruë, au lieu de *dederis*, la

(*) *Extremam hanc ero ventam, miserere sororis ;
Quam mihi cum dederis, cumulatam morte relinquo.*

Tomé V.

M

ECRIRE
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

troisième personne au lieu de la seconde. C'est, dit-il, comme si Didon s'exprimoit ainsi : « Enée ne peut rester » avec moi : Jupiter me l'arrache, & » il est résolu d'obéir à ce Dieu pour » aller en Italie : qu'il parte donc ; mais » qu'il ne parte pas si vite : qu'il me » donne quelques jours pour me pré- » parer à son départ : qu'il adoucisse » mon malheur, autant qu'il le pourra, par cette dernière complaisance ; » & qu'il me l'accorde pour combler » toutes ses bontés, toutes les obligations que je lui ai. Il ne languira pas » long-tems. Je mourrai bientôt, & » ma mort le laissera libre. « M. de Fresneuse appuie cette explication sur ce qui précède ces deux vers dans Virgile, & sur plusieurs convenances qui ont paru mieux fondées que tout ce qui avoit été jusques-là écrit sur ce sujet.

Venons aux dissertations sur la quatrième Eglogue. Ce qui forme la principale difficulté de cette Eglogue, c'est de savoir quel est l'enfant, dont Virgile y célèbre la naissance. Les Commentateurs ne sont pas moins embarrassés à le déterminer, qu'à ajuster leurs sentimens, soit avec l'histoire, soit avec les merveilles que le Poëte se promet.

Mem. de Tr.
Fevr. 1740.

de son héros. La plupart, sur les traces de l'ancien Grammairien Servius, ont prétendu que l'Eglogue regardoit un fils de Pollion; qu'à ce fils fut appelé Salonin, du nom de Salone, ville de Dalmatie, l'une des conquêtes de son pere. Ce sentiment qui suppose l'Eglogue publiée sous le Consulat de Pollion, l'an 714. de Rome, est, dit-on, démenti par l'histoire; puisque cette Ville n'a pû être prise qu'en 715. au plutô. On a donc eu recours à un autre fils du même Pollion, nommé Caius Asinius Gallus. Mais de fortes raisons s'opposent encore à cette opinion. Josse Badius Ascensius avoit soupçonné que l'enfant dont ils'agit, pouvoit bien être Marcellus, fils d'Octavie sœur d'Auguste, qui fut adopté par ce Prince. Le P. Carrou a fait revivre cette conjecture qui n'avoit pas fait fortune, & lui a donné toute la vrai-semblance qu'elle pouvoit acquérir. D'autres critiques n'en ont pas trouvé cette opinion moins insoutenable. Dès 1702. le P. de Tourne mine avoit proposé un autre système qui a été plus goûté. Fondé principalement sur un passage de l'Historien Velleius Paternulus, il prétendit que l'Eglogue quatrième avoit été com-

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

Mem. de
Trev. Juil.
1702.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

posée à l'occasion de la naissance de Drusus fils de Tibere Neron & de Livie, lequel nâquit l'an 714. chez Auguste. Car Livie enceinte de Drusus avoit épousé ce Prince du consentement de son premier mari, qui n'avoit pas crû pouvoir la refuser au maître de Rome. Le P. de Tournemine dans sa dissertation sur ce sujet, ouvrage de sa première jeunesse, mais publié seulement en 1702. développe ce système avec tout l'esprit & toute la sagacité dont on sçait qu'il étoit abondamment pourvû. Il le développe non-seulement par plusieurs circonstances historiques qui peuvent y donner beaucoup de jour, mais encore par quantité d'endroits choisis de la même Eglogue qu'il explique fort heureusement en conséquence de son système, & auxquels on est bien embarrassé, dans les autres systèmes, de donner un sens raisonnable.

Il fait voir en particulier, que les louanges outrées que Virgile donne, & les promesses magnifiques qu'il fait à cet heureux enfant dont il parle, conviennent beaucoup mieux à Drusus fils adoptif d'Auguste, qu'au fils de Pollion. Qu'il est évident par l'Eglogue même qu'elle fut publiée sous le Consulat de

Pollion l'an 714. de la ville de Rome ; & que pour peu que l'on fasse réflexion sur l'état où étoient alors Pollion & Virgile, on comprendra aisément qu'en supposant que le Poète a eu en vûe dans son Eglogue un enfant de Pollion, c'est attribuer à ce Poète si sage & si réservé, un excès d'imprudence dont il étoit incapable , & que Pollion n'auroit pas souffert. Celui-ci, dit le critique, n'étoit que depuis fort peu de tems dans les bonnes grâces d'Auguste , & il y avoit entre Antoine & Auguste beaucoup de froideur. Qui peut croire que dans cette situation Virgile eût osé publiquement promettre au fils de Pollion l'empire du monde.

Les preuves & les raisonnemens du P. de Tournemine ne plurent pas néanmoins à M. Joannis , Médecin d'Avignon ; & celui-ci tâcha de les réfuter dans une Lettre qu'il adressa aux Auteurs du Journal de Trevoux , & que ces Auteurs publièrent dans leur Journal du mois de Novembre 1704. avec la réponse du P. de Tournemine à qui cette Lettre avoit été communiquée. M. Joannis prétendoit que le système du savant Jésuite étoit à peu près de même que celui que Badius Ascensius

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE

avoir suivi. Il répondoit le mieux qu'il pouvoit aux preuves & aux raisons de son adverfaire; & il concluoit que toutes ces circonstances marquées dans ces quatre vers : *Incipe , parve puer , &c.* loin de pouvoir être adaptées à Drusus, ne convenoient uniquement qu'à la naissance de Vulcain dont la difformité chagrina , dit-il , si fort Junon , qu'il fut précipité du ciel , privé de la table des Dieux , & rebuté par Minerve qu'il voulut épouser dans la suite. Cette Lettre donna lieu au pere de Tournemine , en répondant à M. Joannis , de fortifier ses premieres preuves , de donner un nouveau jour à ses conjectures , & de montrer en même tems par l'exposé du système d'Ascensius combien le sien en étoit différent.

Celui du P. de Tournemine a été adopté depuis quelques années par M. Ribaud de Rochefort , dont je vous ai déjà parlé parmi les Traducteurs de Virgile. Mais M. de Rochefort l'a proposé si différemment , soit en 1736. dans les Mémoires de Trevoux , soit en 1739. en publiant la traduction de la quatrième Eglogue , qu'il est aisé de voir qu'il n'a rien emprunté des deux dissertations de l'habile Jésuite. Leurs

idées n'ont rien de commun que l'attribution à Drusus. M. de Rochefort semble même plaider en faveur de son système avec beaucoup plus d'avantage. Il le développe , il l'étaie d'autorités & de raisonnemens plausibles , & tâche de le mettre hors d'atteinte à toute critique fondée. Cependant malgré l'évidence qu'il croit trouver dans ses preuves & dans ses raisonnemens , le fonds de la question pourroit bien ne pas paroître encore décidé en dernier ressort.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

Joignons à ces différentes explications , celle des vers 62. & 63. de la première Eglogue , que vous trouverez dans les Mémoires de Trevoux du mois de Mars 1742. M. Richer traduit ainsi ces deux vers :

Où l'on verra plutôt . . .

Du Tigre le Germain boire l'onde bruyante ,
Et le Parthe les eaux de la Saone dormante ,
Que mon cœur , &c.

M. Mallemans , le P. Fabre , l'Abbé de la Landelle , ont donné le même sens à ces deux vers. Tous font entendre que Virgile insinuoit un changement mutuel de climat entre le Parthe & le Germain. L'Auteur de l'explication nouvelle prétend que ces Interpré-

tes se sont trompés, faute d'avoir fait attention, 1^e. À la conjonction disjunctive *aut* répétée : 2^e. Au sens que l'expression *petentis amborum finibus* présente à l'esprit. Pour lui, voici comment il traduit & explique ces deux vers.

Où le Parthe exilé parcourera & traversera, non-seulement les vastes contrées qu'il habite, mais encore toute la Germanie; & viendra enfin s'établir sur les bords de la Saone, c'est-à-dire, dans les Gaules : *ou bien* le Germain pareillement exilé se verra contraint d'errer dans toute la Germanie, de se transporter jusqu'au pays des Parthes, de la parcourir entièrement, & de venir fonder un nouvel empire dans cette partie du monde que le Tigre arrose, c'est-à-dire, dans l'Assyrie, ou dans la Mésopotamie, avant que, &c.

L'anonyme donne de cette explication des preuves qui paroissent fondées : vous pouvez les voir dans son Ecrit : le Journal qui les contient est entre les mains de tout le monde.

En finissant ce qui regarde Virgile, il faut au moins vous dire un mot d'une accusation ridicule formée contre ce Poëte, & qui est déjà ancienne.

On a accusé ce grand homme d'avoir été un grand magicien. Les Journalistes de Trevoux qui ont rappelé cette extravagante accusation, en la condamnant, conjecturent que Thevet, qui vivoit sous Henri III. est le premier qui ait avancé une opinion si absurde. Ces Savans se sont trompés. Cette opinion est beaucoup plus ancienne, comme Naudé l'a démontré dans le chapitre vingt unième de son *Apologie pour tous les grands personnages qui ont été faussement soupçonnés de magie*. Ce chapitre est tout entier sur cette matiere.

Vous y verrez entr'autres, que l'Anglois Gervais de Tillebery qui vivoit au commencement du treizième siècle, a enseigné l'opinion absurde dont il s'agit, dans ses *Otia Imperialia*, ouvrage que l'on peut définir un tissu d'impertinences. Quoique cet Auteur fût indigne de croyance, l'imputation faite à Virgile ne laissa pas que de s'accréditer dans ces tems ténébreux, & beaucoup d'autres Ecrivains ont répété depuis la même absurdité. Vous pouvez voir ce détail dans le chapitre de Naudé que je viens de citer, & dans le *Journal Helvetique* du mois de Mars 1741. où l'on abrège ce que Naudé a rapporté.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

Mem. de
Trev. Juin
1740 pag.
1048.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

L'Auteur de ce Journal ajoûte aux preuves de ce critique, que l'on voit dans la Bibliothèque de Genève un Manuscrit intitulé : *La fleur des Histoires*, & qui est au plûtard du commencement du quinzième siècle, dans lequel on trouve aussi un long chapitre sur les prétendus prodiges magiques de Virgile. Vous ne ferez pas mal de lire l'article de ce Journal, où il y a des traits curieux sur le sujet en question. L'Auteur y examine, après Naudé, ce qui avoit pû avoir donné lieu à faire regarder Virgile comme un magicien, & il croit que cette opinion que l'on a eue de ce Poète pourroit être venue de la lecture de sa huitième Eglogue qui a pour titre l'*Enchantement*, parce que le Poète y décrit plusieurs opérations magiques, & que ce n'est d'un bout à l'autre que charmes & enchantemens. Des ignorans, dit le Journaliste, auront pû s'imaginer qu'il falloit avoir pratiqué soi-même cet art, pour en faire des descriptions si détaillées; ils étoient dispensés de savoir que cette Eglogue est presque toute tirée d'ailleurs, & que peu s'en faut que ce ne soit une simple traduction de Théocrite: & ils n'avoient pas assez de justesse

d'esprit pour se convaincre que ce n'est pas être magicien que de décrire des enchantemens. Seneque, sans être magicien, n'a-t'il pas rapporté ceux de Médée, Horace ceux de Canidie, & Homere, avant eux, ceux de Circé?

— ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

Malgré tout ce que Naudé dit sur ce sujet, le sieur Gaffarel dans ses curiosités inouïes prend le parti de Gervais de Tillebery contre Naudé même, mais par des raisons qui ne feront aucune impression sur un esprit sensé. C'est ce que remarque Bayle dans son Dictionnaire, où il y a un article curieux de Virgile que vous ne devez pas négliger.

Chap. VII.
n. 13.

Aucun des Auteurs que je viens de citer n'a fait mention d'un vieux Roman intitulé, *Les faits & dits de Virgile*, où ce Poète est encore accusé de nécromancie. On ne perd rien au reste à ignorer un pareil écrit plein de fadaïses & d'impertinences: tout l'idée qui m'en est restée, car ce livre ne m'est point présent, c'est que Virgile est le héros de ce Roman. On l'y donne pour fils d'un Empereur Romain ou d'un grand Seigneur, qu'un usurpateur avoit chassé & mis à mort. La veuve, ajoute le Romancier, réduite à un état fort misérable, avoit envoyé son fils étudier dans

une Université d'Espagne ; & dans la fuite , jugeant que ce fils étoit capable d'exécuter les desseins qu'elle avoit conçus pour recouvrer ses Etats , elle le fit revenir.

Je me souviens que l'Auteur du Roman insiste sur ce que Virgile avoit fait des études profondes , surtout dans la Nécromancie ; qu'il s'étoit introduit à la Cour de l'Empereur de Rome où il avoit fait mille prodiges , tous ridicules , & qui semblent néanmoins racontés sérieusement , & qu'enfin il avoit trouvé le moyen de se rétablir dans les Etats dont il étoit héritier. Je ne me rappelle plus le tems où ce Roman a été composé : mais s'il n'est pas né dans les siècles d'ignorance , il étoit digne d'y être enfanté.

CHAPITRE XI.

Des Traductions d'Horace en Vers François.

VIRGILE est connu & estimé ; vous venez de le voir : Horace ne l'est pas moins , & il est plus lû. Ce Poëte est aussi goûté à la Cour de nos Rois qu'il l'a été à la Cour d'Auguste.

Les autres chefs-d'œuvre de l'antiquité se sentent un peu du chagrin qu'on a eu en les apprenant par cœur. La jeunesse dégoûtée par de pénibles efforts revient plus rarement à Cicéron & à Virgile : Horace est privilégié : on l'a lû au Collège , on le lit dans le monde. Une distinction si avantageuse pour le Poète latin , vient , sans doute , de la variété & du choix des sujets qu'il a traités. Elle vient encore plus de ce qu'il a donné à tant de sujets différens la beauté propre de chacun. Sublime sans emphase dans la plupart de ses Odes , délicat dans celles qui ne demandent point d'élévation , tendre quand il se plaint , véhément quand il blâme , droit quand il loue , sage lors même qu'il s'emporte , admirable dans le tems même qu'il ne fait que badiner , il pense toujours finement , & son expression , partout ingénieuse , égale presque toujours la finesse de ses pensées. Dans ses Satyres , il est simple , mais inimitable dans sa simplicité. Quelle netteté dans les instructions ! Quel enjouement dans les railleries ! M. Blondel le préfère à Pindare dans la comparaison qu'il a faite de ces deux Poètes ; comme vous pouvez vous en assurer en

TRA DUC-
TIONS
D'HORACE
EN VERS.

Mem de
Trev. Mars
1790. art. 64

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN VERS.

lisant cet ouvrage de M. Blondel dont je vous ai déjà parlé dans l'article de Pindare , & il y convient des mêmes qualités que vous venez de voir donner au Poëte latin.

Plus je trouve ces portraits d'Horace ressemblans , plus vous me verriez sensible aux plaintes que fait un célèbre Ecrivain de ce siècle sur l'indifférence qu'il croit que l'on a pour ce Poëte , si ces plaintes avoient quelque chose de réel. Mais je ne sçai point me passionner pour des chimères , ni m'affliger d'un mal qui n'existe point. Quoiqu'en dise M. l'Abbé Gédoyen , Horace , comme le lui a fait voir M. Moreau de Mautour , Horace est de tous les anciens Auteurs celui qui est le plus lû : il fait tous les jours les délices de quiconque a quelque goût pour les véritables beautés de la poésie. C'est toujours le Poëte des beaux esprits ; c'est en particulier celui des gens de Cour & des Guerriers. N'y eût-il que le nombre prodigieux d'éditions , de Commentaires , & de traductions qu'on a faites de ce Poëte , & qu'on en fait encore tous les jours , sans parler de celles des Colleges qui se multiplient annuellement , il n'en faudroit pas davantage.

Dans les
Mem. de l'A-
cad. des B. L.
81. XII.

pour prouver qu'il est toujours lû , & qu'il le sera tant qu'il regnera quelque amour pour les Belles-Lettres. Il faut avoüer que l'on auroit lieu de s'étonner qu'Horace pût être négligé , si l'on en juge par le portrait que M. l'Abbé Gédoyen en fait, & que je suis tenté de vous rapporter , quoiqu'il ressemble dans plusieurs traits à celui que je viens de copier.

TRADUCTIONS
D'HORACE
EN VERS.

Le savant Académicien a raison de dire qu'il ne connoît point de Poète plus propre qu'Horace à satisfaire un Lecteur sensé & qui a du goût. On y trouve en effet toutes sortes d'esprits & de caractères. « Tantôt précis & serré, il dit « beaucoup en peu de mots , & n'en est « pas moins clair ; tantôt riche & abondant , il s'égaie en des descriptions « fleuries. S'agit-il d'objets plus tendres , il leur donne de la grace & les « peint avec délicatesse, & de ce mélange de caractères il résulte une vivacité infinie qui rend ses poésies charmantes. Il n'étoit pas de ces Poètes dont la lyre toujours montée sur le même ton, ne chantoit que les amours, comme Anacréon & Sapho ; ou que les combats , comme Alcée & Tyrtée ; ou que des Elégies , comme Simonide ; ou que les vainqueurs aux jeux de la Grece , comme Pindare.

TRADUC-
 TIONS .
 D'HORACE
 EN VERS.

» Il traitoit toutes sortes de sujets , &
 » toujours avec la beauté convenable ;
 » bien différent de quelques-uns de nos
 » Poètes , qui ne réussissent qu'à rimer
 » un trait de satire , de libertinage , ou
 » d'obscenité ; plus différent encore de
 » quelques autres qui véritablement ont
 » beaucoup d'esprit , mais qui ne brillent
 » qu'aux dépens des loix , du gouverne-
 » ment , & de la Religion de leur pays.

» Horace avoit ses foiblesses , ses vi-
 » ces même & de grands vices : mais
 » bien loin de se donner pour un im-
 » pie , il faisoit profession de piété , &
 » n'en rougissoit point : il parloit des
 » Dieux avec respect & avec dignité :
 » il recommande partout leur culte &
 » leurs cérémonies avec un zèle digne
 » d'une meilleure cause. Honnête hom-
 » me & bon citoyen , on diroit qu'il
 » n'écrivoit que pour rendre ses com-
 » patriotes plus gens de bien : & le
 » grand motif qu'il leur proposoit , en
 » homme qui connoissoit parfaitement
 » le cœur humain , c'étoit leur propre
 » intérêt , c'étoit la récompense qu'ils
 » devoient attendre des Dieux , tou-
 » jours proportionnée au sacrifice qu'on
 » leur fait Ce n'est pas seulement
 » dans quelques-unes de ses pieces qu'il
 » témoigne un zèle si louable , c'est

dans la plûpart ; sans que la condi- «
tion des personnes à qui il les adresse, «
l'empêche de leur dire librement «
ce qu'il pense »

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN VERS.

Les louanges mêmes qu'il donne à «
Auguste, toutes flâteuses qu'elles sont, «
pourroient être regardées comme autant «
d'avis sur la maniere dont le Prin- «
ce devoit se conduire pour se faire ai- «
mer de ses peuples par sa bonté , & «
en même tems pour les contenir dans «
leur devoir par une juste sévérité. «
Mais c'est particulièrement dans ses «
Satyres & dans ses Epîtres qu'il traite «
ce que la morale a de plus important. «
C'est en lisant les unes & les autres , «
que vous croyez lire Socrate, Platon, «
Epictete , & tout ce que le Portique «
& l'ancienne Académie ont produit «
de plus excellent en fait de mœurs ; «
avec cette différence , que les Plato- «
niciens alloient à leur but par des dé- «
tours & des longueurs insupportables, «
les Stoïciens avec une sécheresse re- «
butante , & qu'Horace nous propose «
des vérités si claires , si sentées , si «
bien assaisonnées , qu'il n'y a point «
de lecteur qui ne s'y rende avec plai- «
sir Son art est de ne dire que des «
choses tirées de cette lumiere natu- «

TRADUC-
 TIONS
 D'HORACE
 EN VERS.

» relle qui nous éclaire , même en dépit
 » de nous. Il parle toujours raison. «
 Voilà le parfait Philosophe , voilà tout
 Horace , selon M. l'Abbé Gedoyn.

Mais ce Poète n'étoit-il qu'un Philo-
 sophe qui moralise toujours ? Sans for-
 tir de ces mêmes écrits où il débite des
 maximes si judicieuses , nous apperce-
 vons un homme qui aimoit la bonne che-
 re , le bon vin surtout , & qui avoit eu
 un grand nombre de maîtresses. Il nous
 a débité d'excellens préceptes de mo-
 rale , on ne peut en disconvenir ; il en
 a aussi débité de galans. Quelquefois
 trop libre dans ses expressions , il n'est
 pas moins disciple d'Epicure que du
 Portique. Il est allé même jusqu'au Cy-
 nique dans sa seconde Satyre ; desorte
 que M. Dacier , tout prévenu qu'il
 étoit en faveur de ce Poète , est obligé
 de dire dans ses Remarques sur cette
 Satyre , qu'il n'y reconnoît point Ho-
 race , & qu'il falloit qu'il fût yvre quand
 il la composa.

Ibid. ut
 supra.

» C'est ainsi , dit M. de Mautour ,
 » que le même homme considéré sous
 » différens points de vûe , est souvent
 » très-contraire à lui-même , ou , pour
 » parler plus juste , est lui-même une
 » véritable contradiction ; » à moins

qu'on ne dise qu'Horace ressembloit à
ceux dont parle M. Despreaux.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN VERS.

Qui dans leur cabinet , assis aux pieds des hêtres ,
Font redire aux échos des sottises champêtres.

Mais il n'en seroit pas moins vrai que
les écrits du Poète ne sont que trop
semés de maximes dangereuses , & con-
traires aux bonnes mœurs.

De cette opposition de caractère &
de sentimens sont nées les vûes différen-
tes qui ont animé ceux qui se sont don-
né la peine de traduire Horace en no-
tre Langue. Ceux qui n'ont eu pour
but que de former le goût des jeunes
gens sans nuire à leurs mœurs , ou qui
ont voulu faire lire le Poète aux person-
nes qui n'entendoient point le latin , sans
allарmer leur pudeur , ont pris le louïa-
ble parti d'en retrancher ce qui y sent
l'esprit de libertinage & de dissolution.
D'autres au contraire , amis de tout ce
qui respire la passion & la galanterie ,
n'ont point fait difficulté de tout tra-
duire. Quelques-uns même n'ont choisi
que les endroits libres & passionnés ,
comme plus conformes à leur goût , &
peut-être à celui du plus grand nom-
bre des lecteurs. Mais sans prétendre
sonder les intentions de personne , en

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN VERS.

Biblioth.
franc. t. 3.
p. 97.

particulier , il faut vous rendre compte de ces traductions d'Horace.

Jacques Pelletier du Mans n'a pas seulement traduit l'art poétique , comme je vous l'ai dit ailleurs , nos deux vieux Bibliothequaires , la Croix du Maine & du Verdier , ont eu soin de remarquer qu'il avoit mis aussi trois Odes du même Poète en vers françois. Cette version fait partie de ses œuvres poétiques imprimées en 1547. L'Abbé de Marolles cite cette édition dans ses remarques sur Horace , & ne laisse pas de dire qu'il n'y a point trouvé cette version. Il falloit qu'il fût bien distrait , ou qu'il dormît en la lisant , puisqu'on y voit en effet la seizième Ode & la trente-unième du premier livre , & la seconde du cinquième ou du livre des Epodes. La première en vers héroïques , la seconde en vers de trois pieds , & la dernière en vers de huit syllabes.

Pelletier étoit tenté d'en traduire davantage ; mais il avoit pris pour sa devise , *moins & meilleur* ; & il seroit à souhaiter que plusieurs de ceux qui ont couru après lui la même carrière , eussent suivi encore plus littéralement le sens de cette devise. Pelletier n'étoit pas d'ailleurs fort content de l'emploi de

Traducteur, comme il l'avoüe dans son
Epître à M. de S. Gelais où il répond
ainsi à ceux qui portoient envie à la ré-
putation qu'il croyoit que son mérite lui
avoit acquise.

TRADUC-
TION
D'HORACE
EN VERS.

Je leur pouroy dire qu'en translatant ,
Y a grand' peine & de l'honneur pas tant :
Car du profit je suis , sans en mentir ,
Jusques ici encore à m'en sentir.
Le plus souvent la regle & loi du mètre
Nous rend contraincts d'ajouter ou d'ometre :
Ou , en voulant suivre fidelement
L'original , il nous prend tellement ,
Qu'il faut user d'une grand' périphrase
Qui veut sauver du vulgaire la phrase.
Voilà des points assez avantageux ,
Pour refroidir un homme courageux.

Pelletier ajoute une raison encore meil-
leure : quoiqu'il aimât à traduire les
Poëtes en vers , il avoit assez de mode-
stie pour avoüer que quoiqu'il ne fût
pas dépourvu du génie de la poësie ,
ce n'étoit pas aussi son plus grand ta-
lent :

Car poësie n'est en moi , Dieu mercy ,
Le meilleur don , & n'est le pire aussi ,
Que par faveur m'aint départi les Cieux.

François Habert , d'Issoudun en Berri,

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN VERS.

ne se croyoit pas obligé à tant de modestie. Flatté du titre de *Poète du Roi* qu'Henri II. lui donnoit, si dans un de ses dixains il se met au-dessous de Marot, on voit par un autre qu'il n'étoit pas fâché qu'on le comparât à ce Poète. J'ai trouvé cependant dans le plus grand nombre de ses vers moins de génie poétique, & une expression moins facile que dans ceux même de Pelletier. Mais il étoit mieux venu à la Cour, & cette faveur contribua plus que son mérite personnel à sa réputation. Henri II. lui ordonna de traduire en vers les *Métamorphoses* d'Ovide; & cet ordre lui tenant lieu de génie, il s'appliqua à y satisfaire. Cependant il interrompit ce travail pour s'exercer sur Horace, afin de faire sa cour à Jacques Thiboust, Ecuyer, *Seigneur de Quantilly, Notaire & Secrétaire du Roy, & son Elu en Berry.*

Habert commença par les *Satyres* du Poète latin dans un séjour qu'il fit chez le sieur de Quantilly; & lorsqu'il fut revenu à Paris, il acheva le premier livre, le fit imprimer, & le dédia à son Bienfaiteur dont il vouloit, dit-il, faire passer le nom à la postérité. Celui-ci fut sensible à cette marque d'estime, & faisant lui-même un effort poë-

tique, il en remercia l'Auteur par un ~~Quatrain~~
 Quatrain où rendant à Habert louan-
 ges pour louanges, il dit au lecteur :

TRADUC-
 TIONS
 D'HORACE
 EN VERS.

Voy ces sermons, & note bien la grace

Qu'en traduisant a heu le Traducteur,

Car il a fait ressusciter Horace,

Pour en françois faire parler l'Auteur.

Le premier livre des Satires parut en 1549. & fut réimprimé deux ans après avec le second. C'étoit en 1551. Je ne sçai si Jacques Thiboust étoit mort, ou si Habert dégagé de sa parole, crut devoir chercher un nouveau Mécène. Il dédia ces deux livres à Jean de Bretagne, Duc d'Estampes, Comte de Penthièvre, Gouverneur & Lieutenant Général pour le Roi en Bretagne. Dans une Epître en vers, il s'attache à faire voir à ce Seigneur que c'est par le moyen des Ecrivains que le nom des Grands passe avec honneur à la postérité, & il en conclut que si ceux-ci sont jaloux de leur réputation, ils doivent rechercher & favoriser ceux qui cultivent les Lettres, & surtout les Poètes.

Habert joignit à ces deux livres des Satyres d'Horace, la traduction, aussi en vers de dix syllabes, de quelques

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN VERS.

Epîtres du même Poëte. Il promet-
toit de traduire le reste des Epîtres ;
mais je ne crois pas qu'il l'ait exécuté.
C'est dans cette édition que l'on trouve
l'Epître du même Habert à Melin de
S. Gelais , Aumônier du Roi , sur l'im-
mortalité des Poëtes françois. C'est un
songe poétique , que l'Auteur raconte ,
& dans lequel il fait venir les éloges des
Poëtes qui se distinguoient de son tems.
Il ne s'y oublie pas : mais il parle de lui
fort modestement :

Après j'oüy que d'Habert on parla ,
Mais je ne veux te révéler cela ,
Soit mon honneur ou deshonneur qu'il tou-
che ,
Il me suffit de passer par la bouche
De ceux qui ont yeux clairs pour bien juger ,
Sans le chapeau du laurier m'adjuger ,
Dont à toi seul postession est dûë.

Jacques Mondot , natif du Puy en Ve-
lay , crut quelques années après rendre
un grand service à Horace & à notre
Langue , en traduisant en vers les cinq
livres des Odes du Poëte latin : mais sa
version imprimée en 1519. est demeu-
rée tellement dans les ténèbres qu'elle
est à peine connue de quelque curieux
Bibliothécaire ;

Bibliothecaire ; & j'avoüerai , que quelques recherches que j'aye faites , je n'ai pû en découvrir un seul exemplaire.

TRADUCTIONS
D'HORACE
EN VERS

Le Traducteur étoit Docteur en Droit Canon , & Religieux de l'Ordre de S. Benoît , au Monastere de la Chaise-Dieu en Auvergne. Sa version fut imprimée en 1579. elle est en vers de huit syllabes , où l'alternative des rimes féminines & masculines est communément observée. Mais il n'y faut point chercher ni le génie d'Horace , ni la pureté de notre Langue , comme il est aisé de le voir par ce que l'Abbé de Marolles cite de cette traduction dans ses notes sur Horace.

Ce double défaut regne également dans le recueil de quelques traductions du même Poëte , que Luc de la Porte , Parisien , *Docteur ès Droits & Avocat* , publia en 1583. & 1584. à Paris , en deux volumes in-12. Ce recueil est dédié à Guillaume Rose , grand maître du College de Navarre , qui fut nommé la même année à l'Evêché de Senlis. Outre deux vies d'Horace dont on ignore les Auteurs , écrites en latin , & traduites en prose françoise par l'Editeur , & le peu que Crinitus rapporte du même Poëte dans son

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
UN VERS.

troisième livre des Poètes latins, le premier volume de ce recueil contient les quatre livres des Odes mises en vers françois par Luc de la Porte, avec un sommaire à la tête de chaque Ode, les Epodes, & l'Hymne séculaire, de la même traduction, avec des sommaires.

Dans le second volume on trouve les deux livres des Satyres, de la version de François Habert dont je viens de vous parler : les mêmes Satyres paraphrasées en vers françois par le même : les deux livres des Epîtres ; le premier est adressé à Marguerite de France, Duchesse de Savoye, & Luc de la Porte ne nomme point le Traducteur. Celui du second livre n'est désigné que par ces lettres G. P. P. Enfin *l'art poétique mis en rime françoise par Jacques Peltier, du Mans*. Tous les argumens sont de Luc de la Porte qui a revû & corrigé tout ce qu'il n'a pas traduit lui-même.

Cet Ecrivain croyoit avoir rendu un grand service à Horace & à notre Langue, en publiant ces traductions véritablement gothiques. Il s'en fait à lui-même des complimens fort sérieux dans son Epître à Guillaume Rose ; & il y veut qu'Horace lui sache gré de l'avoir fait parler françois. Cependant il y avoit

dès-lors des Traducteurs qui le surpassoient en fidélité , & en pureté de stile ; & il a raison de dire que l'on pourra croire qu'il étoit plus versé dans les Jurisconsultes , que familiarisé avec Horace.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN VERS.

On ne lit pas plus ces traductions aujourd'hui que celle qui nous a été donnée de toutes les œuvres du Poëte par les deux freres Robert & Antoine le Chevalier d'Agneaux , qui vous sont déjà connus. Leur version qui parut en 1588. est dédiée à Henri III. Dans l'avis au lecteur les deux freres font paroître beaucoup de modestie , & de zèle pour le progrès de notre Langue , à la perfection de laquelle ils ont travaillé selon leur pouvoir & le génie de leur siècle. Leur traduction d'Horace est assez littérale : on sent qu'ils ont entendu les mots & les phrases de leur Auteur ; mais son esprit y manque.

Le Cardinal du Perron a mieux réussi dans sa traduction des deux premières Odes du premier livre, l'une en vers héroïques , & l'autre en vers de huit syllabes. Je préférerois la première, quoique ce soit plus une imitation qu'une traduction. Du Perron a adressé l'une & l'autre à M. de Bellievre , Chancelier de France , à qui il dit entr'autres choses :

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN VERS.

Je t'adresse ces deux Cantiques
Retiffus sur les tons antiques
D'Horace, Pindare Romain ;
Pour montrer par experience ,
En ce foible essai de ma main ,
Qu'il n'est espece de science
Qui ne te prenne pour son but ;
Et qui ne te doive tribut.

La traduction de M. du Perron est dans *les délices de la Poësie Françoisse* imprimées en 1620. & dans le recueil des œuvres de l'Auteur.

Si jamais vous lisez les Poëtes François qui ont vécu vers le même tems, vous trouverez dans leurs ouvrages d'autres traductions ou imitations de diverses Odes & autres pièces d'Horace, que vous pouvez comparer entr'elles, afin de juger par vous-même qui a le mieux saisi le génie du Poëte & celui de notre Langue. J'ai eu occasion d'en lire de Bonaventure Desperiers, de Joachim du Bellay, de Philippe Desportes, de Meziriac, de la Demoiselle de Gournay, de Nicolas Rapin, Poitevin, grand Prevôt de la Connestablie, & de Guillaume Colletet. Toutes ces traductions sont en vers, ex-

cepté celle de Bonaventure Desperiers ,
 qui est en assez mauvaise prose ; & l'on
 auroit pû en former au commencement
 du dix-septième siècle un petit recueil
 qui n'auroit peut-être pas déplu alors.
 Aujourd'hui il ne pourroit être lû que
 par ceux qui trouvent quelque amuse-
 ment à comparer les divers stiles & les
 différens génies.

Je donnerois la palme à la version
 de l'Ode vingt - unième du premier li-
 vre , & de l'Ode seconde du quatri-
 ème livre , par Colletet : cette tradu-
 ction ne m'a pas paru mauvaise , quoi-
 que la versification en soit trop pro-
 saïque. L'Abbé de Marolles dans ses
 remarques sur Horace nous a conservé
 le commencement d'une traduction en
 vers héroïques que Furetiere avoit fai-
 te de la première Satyre du premier li-
 vre ; & je crois qu'il n'a pas tort de di-
 re qu'il seroit à souhaiter que l'Auteur
 en eût traduit davantage. J'ai trouvé
 de la fidélité , de l'élégance & beau-
 coup de naturel dans cette version. Mais
 j'aime encore mieux celle de l'Ode cin-
 quième du troisième livre que M. de la
 Fosse nous a donnée , & qu'il a enri-
 chie de notes savantes & de bon goût.

En 1664. Pierre de Marcaßus don-

TRADUC-
 TIONS
 D'HORACE
 EN VERS.

Horace de
 Marol. t. 2.
 p. 493.

na une libre version des Odes & des Epodes d'Horace en vers françois ; c'est le dernier ouvrage de ce fécond écrivain. Il avoit alors quatre-vingts ans ; & depuis l'âge de vingt-cinq ans sa plume trop fertile avoit enfanté presque chaque mois quelque volume. Celui-ci est une preuve que sa vanité s'étoit fortifiée avec l'âge. Dès le titre , il a soin de faire remarquer qu'il avoit commencé cette traduction à 80. ans , & qu'il l'avoit achevée en deux mois. Mais je trouve plus que de la vanité dans les titres qu'il y prend , de *particulier & principal Historiographe du Roi , rayé de l'Etat*. Sa traduction est précédée d'une Epître à Louis XIV. qui est fort bien assortie au titre du Livre. On y voit jusqu'où l'Auteur portoit la bonne opinion qu'il avoit de lui-même , & le chagrin qu'il ressentoit de ce que tout le monde n'étoit pas d'accord avec lui sur ce point.

» J'ai , dit-il , donné à Horace à
 » peu-près la même pompe & le même
 » éclat dont il auroit dû paroître à vos
 » yeux , si son Auteur eût eu le bon-
 » heur de vivre sous votre regne. «
 Ensuite , après avoir fait une espece de
 parallele entre Auguste & Louis XIV.
 il ajoute : « vos libéralités & votre ma-

gnificence, à ce que j'ai ouï dire, & «
 comme le bruit en a couru de tou- «
 res parts, se sont étenduës jusqu'aux «
 gens de Lettres, parmi lesquels j'ai «
 l'avantage de n'avoir personne au-des- «
 fus de moi, de même que celui d'en «
 voir beaucoup au - dessous. Avec «
 tout cela, quoique j'eusse sujet de «
 me plaindre, je me suis tenu dans «
 le respect & dans le silence. Dans «
 mon mal même, je me suis réjoüi «
 du bien d'autrui à cause de sa sour- «
 ce; & quoique très-rigoureusement «
 traité d'ailleurs, au grand étonne- «
 ment de tout le monde, je n'ai pas «
 laissé de m'estimer heureux de ce que «
 le tems, ni mon accablement ne «
 m'ont rien ôté des richesses de l'es- «
 prit que le Ciel m'a départies. «

Je crois qu'il seroit difficile de pouf-
 ser plus loin la vanité d'Auteur; & l'on
 seroit tenté de dire que Marcassus étoit
 en enfance quand il parloit avec tant
 de présomption, si l'on ne voyoit par sa
 traduction que l'âge n'avoit pas rôt-à-
 fait glacé sa veine, & que plusieurs de ses
 vers ne se sentent point de la précipita-
 tion avec laquelle il avoit travaillé. Par-
 mi bien des défauts, on y trouve quel-
 ques beaux endroits qui auroient fait

TRADUC-
 TIONS
 D'HORACE
 EN VERS.

honneur à des Poètes plus connus & plus estimés. Cette version d'ailleurs, quoique fort libre, conserve ordinairement le fond des pensées d'Horace. Marcaßus a traduit les Odes qui peuvent blesser la pureté des mœurs, comme celles qu'on peut lire avec utilité, ou au moins sans danger; & quelquefois il a enchéri sur la galanterie, dirois-je sur l'obscénité du Poète.

Une autre singularité de cette version, c'est que chaque Ode est adressée à quelque personne distinguée dans l'Europe, dans la robe, ou dans le Ministère public; plusieurs à des Savans connus; d'autres à quelques personnes qui n'avoient peut-être d'autre mérite que celui d'être des amis de l'Auteur. On diroit qu'il a voulu faire repasser en revêue toute la Cour & la Ville. Il y a lieu de croire, que beaucoup ont ignoré même que leur nom fût inscrit dans son livre. Sa vanité l'a porté encore à faire imprimer les éloges, que quelques versificateurs, & entr'autres le célèbre Desbarreaux, ont bien voulu donner à son travail: éloges dictés par la flatterie la plus outrée, dans lesquels on ne craint pas de mettre le Traducteur au dessus d'Horace, & de regarder sa version

comme supérieure aux poésies de cet ancien Auteur.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN VERS.

MM. de Brie , Prepetit de Grammont , Baron , & Pellegrin ont tenté aussi de traduire quelques parties d'Horace en vers françois. Je connois peu le premier : il dit dans sa préface , qu'il lui avoit paru que tous ceux qui avoient écrit avant lui sur Horace , n'avoient eu en vûe que d'applanir les difficultés que les gens de Lettres pouvoient trouver dans la lecture de ce Poète ; mais qu'il y avoit bien des personnes qui ne connoissoient point encore le Poète ; je ne sçai trop ce que cela veut dire. Si on avoit applanî les difficultés qui peuvent se rencontrer dans les poésies d'Horace on l'avoit donc fait connoître , surtout aux gens de Lettres. Et en effet , que de commentaires , de notes & d'éclaircissements n'avoit-on pas composés sur cet ancien Auteur depuis le renouvellement des Lettres en France , sans compter les travaux des étrangers sur le même sujet !

Si le sieur de Brie veut parler de la personne d'Horace , de son génie , du caractère de ses ouvrages , on ne l'avoit pas attendu pour éclaircir ces différens points : ce qu'il en dit n'avoit plus rien

de nouveau , & même qui n'eût été traité plus solidement. Le portrait qu'il fait du Poëte n'étoit nullement ignoré : trop de pinceaux s'étoient appliqués avant lui à nous le tracer. A l'égard de la traduction d'un petit nombre d'Odes , en même tems qu'il ne la présente que comme un essai , il voudroit persuader qu'elle lui a coûté de longues méditations. Si cela est , il ne donne pas une grande idée de la fécondité de son esprit.

Il semble qu'il ne falloit pas de si grands efforts pour faire une traduction languissante , & plus paraphrasée que litterale , des vers foibles & prosaïques , une version où les pensées de l'Auteur ont une prolixité qui leur fait perdre presque toute leur vivacité , & dans laquelle le Traducteur substitue souvent ses propres pensées à celles de l'original. Il convient lui-même qu'il a quelquefois quitté la traduction pour l'imitation , *quand la matiere s'est tout-à-fait éloignée du génie de notre langue.* Mais ces occasions auroient dû être rares ; & si l'on en juge par cette traduction , il n'y a point d'Ode qui ne les offre plusieurs fois.

Cet essai parut en 1693. & ne contenoit que dix-huit Odes choisies. Deux

ans après, le sieur de Brie l'augmenta de dix autres Odes. Il promettoit de continuer sur le même plan, si son recueil étoit favorablement reçu. Il paroît que le Public l'a dispensé de faire de nouvelles *méditations*. Il a eu la complaisance de lui épargner *ce travail & ce tems immense* qu'il demandoit pour traduire tout Horace; & puisque *sa paresse avoit besoin d'être combattue par un vif désir de la gloire qui vient de l'approbation publique*, on a jugé qu'il valoit mieux le laisser jouir d'un repos dont il avoit tant de peine à sortir.

Bien des gens ont crû que si l'Abbé Pellegrin eût pareillement consulté le Public avant que d'exposer à ses yeux sa traduction des Odes d'Horace, on l'eût aussi volontiers dispensé de ce travail. On a dû être un peu surpris de lire dans un écrit de M. de Rozel Beaumon, François réfugié à Berlin, qu'il avoit lû cette traduction avec un extrême plaisir, & que ce qu'il avoit crû presque impossible, *de se soutenir depuis le commencement jusqu'à la fin*, l'Abbé Pellegrin l'avoit pleinement exécuté. La vérité est que le succès du travail de ce Traducteur n'a ni répondu à son attente, ni encouragé le Libraire à pu-

TRADUC-
TIONS
D'HORACE.
EN VERS.

Nouv. ot-
serv. sur di-
vers en. rois
d'Hor. dans
l'hist. critiq.
de la Rep. d. s
Lettres. t. x. p.
195.

blier la suite de cette version que l'Auteur avoit promise; & que le Public n'oubliera pas si-tôt cette Epigramme que fit M. de la Monnoye en voyant le texte d'Horace à côté de cette traduction.

Il faudroit, soit dit entre nous ;
A deux Divinités offrir ces deux Horaces ,
Le latin à Venus la Déesse des graces ,
Et le françois à son époux.

Je répète cette Epigramme avec d'autant moins de répugnance , que quoi-que l'on y fasse un partage un peu mortifiant pour un homme qui cherche l'immortalité par la poésie dont il fait son unique occupation , l'on assure que M. l'Abbé Pellegrin n'en a ressenti aucune peine , & qu'il n'en a eu aucune inquiétude pour sa propre gloire. Flatté d'ailleurs de l'approbation de M. de la Motte , qui pour le payer des louanges qu'il lui avoit données , a prononcé que son ouvrage seroit également agréable & utile au Public , il ne s'est point inquiété de ce que le Public ne ratifioit point cette approbation , & il n'a rien fait pour tirer sa traduction de l'obscurité où elle est demeurée ensevelie. Croyant avoir porté la lumière dans tous les endroits obscurs des Odes d'Ho-

face , il n'a pû regarder que comme TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN VERS.
prévention ou mauvaise humeur de ce qu'on n'approuvoit pas les retranchemens & les additions qu'il s'est donné la liberté de faire à l'original , & de ce qu'on s'obstinoit à ne point voir avec lui que sa traduction étoit plus claire que le texte , & pouvoit servir à celui-ci d'un excellent commentaire.

Le long discours sur Horace , qui précède cette espece de traduction , est destiné à montrer que ce Poëte est digne de tous les éloges qui lui ont été accordés dans tous les siècles. Pour le prouver , M. l'Abbé Pellegrin examine les pensées & les expressions d'Horace , l'ordre & la variété qui regnent dans ses Poësies , surtout dans les Odes dont tout ce discours est une sorte d'analyse , qu'on liroit avec encore plus de plaisir si le stile n'en étoit pas extrêmement lâche. L'Abbé Pellegrin y convient qu'il n'est pas aussi concis dans sa traduction qu'Horace l'est dans ses Odes , & il n'est pas difficile de s'en appercevoir. Il y loue avec profusion M. de la Motte , à qui il accorde de sa propre autorité l'honneur d'avoir fait renâître parmi nous le vrai goût de la poésie lyrique que l'on sembloit , dit-il , avoir aban-

donné depuis Malherbe. Il soutient que M. de la Motte a pris Horace pour modèle, & peu s'en faut qu'il ne le place au-dessus du Poëte latin. Quelques malins ont dit que l'Abbé Pellegrin étoit un digne Panegyriste de ce froid versificateur; mais je ne veux pas que vous adoptiez tous les traits que la malignité est ingénieuse à lancer.

Dans le même discours, notre Traducteur a donné en prose l'Ode vingthuitième du premier livre d'Horace : il croit que c'est un dialogue, & il la regarde comme inintelligible, surtout telle qu'elle avoit été traduite jusquelà : sa version n'est pas plus claire, il l'avoue; mais graces à celle qu'il a faite de la même Ode en vers, toute obscurité disparoît, si on l'en croit : jugez de-là quelle obligation on doit lui avoir, & si ce n'est pas une injustice de ne lui en avoir point témoigné de reconnoissance. Je ne vous dirai rien de ses notes, ni de son abrégé de la vie d'Horace; il m'a paru que les premières servoient peu à l'intelligence du texte, & que dans la vie on n'apprenoit rien de nouveau.

Je vous ai parlé ailleurs de l'art poétique traduit en vers françois par M. de

Prepetit de Grammont, ancien Recteur de l'Université de Paris, & Professeur émérite en éloquence. Avec cet ouvrage imprimé à Paris en 1711. on trouve du même Professeur quelques autres traductions d'Horace, de la quatrième & de la dixième Satyre du quatrième livre, & de la douzième Epître du second livre. Ces traductions sont aussi en vers héroïques, & chacune est précédée d'argumens, & suivie de notes. Les argumens contiennent une analyse claire & exacte de chaque pièce. Les notes expliquent les endroits difficiles, ou ceux qui appartiennent à l'histoire. Il y a aussi des notes grammaticales; d'autres, didactiques, c'est-à-dire, contenant une explication solide des maximes & des préceptes d'Horace. Le seul défaut qui m'y a paru, c'est qu'elles sont souvent trop longues, & qu'il y en a trop. Monsieur de Grammont auroit dû être plus court dans celles qui ont quelque utilité, & supprimer celles qui n'apprennent rien de nouveau. Sa traduction des trois pièces d'Horace, est communément exacte, mais trop froide, trop languissante.

La versification n'est gueres moins négligée dans la traduction de plusieurs

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN VERS.

Odes , & d'une des Satyres du même Poète , donnée par Michel Boyron , dit Baron. Cette traduction est à la suite des pièces du théâtre de cet écrivain , qui étoit en même tems Auteur & Acteur. Les Odes qu'il a choisies sont d'ailleurs celles où l'amour profane regne davantage. Enfin-c'est plus une imitation qu'une traduction : Baron étoit peu propre à asservir son esprit aux pensées d'autrui. Je n'en ai point vû d'édition avant celle de 1736. Mais on voit que la traduction étoit plus ancienne ; & il y en a qui prétendent que Baron n'en étoit que le pere adoptif.

Vous voyez par le détail dans lequel je viens d'entrer , que nous avons peu de traductions complètes des œuvres d'Horace en vers françois , & que nous n'en avons aucune qui soit moderne. La difficulté d'y réussir a arrêté la plume de presque tous ceux qui auroient pû tenter une pareille entreprise. On a mieux aimé s'exercer sur quelque pièce particuliere , dont la traduction ou l'imitation coûtoit moins de tems & de travail , & demandoit moins de courage , & peut-être de génie ; de-là cette multitude étonnante de traductions de divers mor

beaux de ce Poëte , qu'il seroit difficile
de nombrer , & peut-être même de con-
noître : & dont on pourroit former plu-
sieurs recueils si l'on entreprenoit de les
rassembler.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN VERS.

Je ne connois qu'un recueil de cette
espece : on le doit aux soins de M. Bru-
zen de la Martiniere , qui le dédia à feu
M. le Maréchal d'Estrées. Ce recueil
parut en 1727. à Amsterdam , sous le ti-
tre d'*Essai d'une nouvelle traduction d'Ho-
race en vers françois par différens Auteurs.*
En général le choix de ces traductions
n'est pas mal fait , quoique la plûpart
soient plus paraphrasées que litterales :
& presque tous les noms des Traduc-
teurs vous sont connus. Vous y trou-
verez ceux de MM. de Valincour , le
Noble , de la Motte , Gacon , de la
Fosse , le Laboureur , du Comte de
Bussi Rabutin , des Marquis de la Far-
re & de Mimure , de l'Abbé Regnier
Desmarais , du P. du Cerceau , de M.
Faydit de Saint Bonnet , & de M. de
la Martiniere , éditeur de ce recueil , &
Auteur en même tems de la traduction
de plusieurs Odes , & d'une partie des
Satyres , aussi-bien que de la préface
& du discours sur les Epîtres & sur les
Satyres. Les traductions de M. le Noble,

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN VERS.

au nombre de sept Odes, se trouvoient déjà réunies dans le quatorzième volume du recueil des œuvres de cet Auteur, donné à Paris en 1718. *in* 12.

M. de la Martiniere ne porte pas son jugement sur le mérite de ces pièces, excepté sur celles qu'il s'est hasardé de traduire. Il avoie à cette occasion dans sa préface, qu'Horace est concis, qu'il dit beaucoup de choses en peu de mots; & que c'est ce qui en rend la traduction difficile. « J'ai été souvent obligé de m'étendre, ajoûte-t-il, pour dire la même chose que lui; mais j'ai quelquefois aussi réservé sa pensée, ou même je l'ai laissée entièrement à l'original, ou seulement un peu changée, lorsque je n'ai pu l'exprimer fidèlement sans qu'il fallût un commentaire pour la faire entendre de tout le monde.

Sa raison est que le Poëte fait quelquefois allusion à des choses que les lecteurs contemporains entendoient à demi mot; au lieu qu'aujourd'hui ces allusions perdent leur sel, parce qu'on ignore sur quoi elles portent. M. de la Martiniere ajoûte, qu'il a traduit bien des endroits du Poëte que le P. Tarteron avoit omis, ce Jesuite ne croyant pas pou-

voir exprimer dècemment ce qui n'est pas honnête. Notre Auteur a l'ame assez bonne pour ne pas blâmer cette juste délicatesse ; mais il s'est crû en droit de ne la pas imiter. Si vous me demandez les motifs , c'est que le P. Tarteron travailloit pour l'utilité de la jeunesse à qui l'on n'offre point dans les Colleges ce qui pourroit tendre à corrompre les mœurs ; au lieu que M. de la Martiniere n'a écrit que pour les gens d'esprit , qui apparemment ne sont pas susceptibles des impressions que la licence & l'obscénité d'un Poète sont capables de faire.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN VERS.

Si Horace montre dans quelques endroits une impudence cynique , l'éditeur vous répond froidement , que c'est le génie de sa langue : mais n'étoit-ce pas plutôt le vice de son cœur ? S'il donne des éloges à ce qui ne mérite que d'être blâmé , M. de la Martiniere croit fermer la bouche à ceux qui pouvoient lui reprocher d'avoir traduit en langue vulgaire des maximes pernicieuses , en disant qu'Horace étoit payen , que ce sont les pensées de ce Poète , & non les siennes , qu'il exprime ; qu'après tout beaucoup de Poètes , Chrétiens de religion , ont écrit dans le même goût. Voilà , selon lui , ce qui doit justifier

—
 TRADUC-
 TIONS
 D'HORACE
 EN VERS.

son entreprise ; & voilà précisément ce que tout homme sage ne peut s'empêcher de condamner.

Le discours sur les Epîtres & sur les Satyres , est , à proprement parler , une apologie d'Horace contre les fausses décisions de Scaliger , de Juste Lipse , & de quelques autres Savans qui avoient plus d'érudition que de goût. J'ai trouvé des réflexions fort sensées , des maximes très-judicieuses dans ce discours. C'est dommage que le stile en soit si négligé , & qu'il s'y rencontre souvent des expressions & des tours qui se ressentent du país que l'Auteur a choisi pour son séjour.

Hist. lit. de
 l'Eur., t. 6.

Dans un Journal qui s'imprimoit alors dans le même país , on trouve quelques remarques sur la traduction de la sixième Satyre du premier livre , qui fait partie de celles dont M. de la Martiniere a orné son recueil : on y reprend quelques vers foibles , quelques expressions vicieuses , quelques tours un peu prosaïques. Et si l'on faisoit un examen un peu scrupuleux de chaque pièce du même recueil , il n'y en a gueres à qui l'on ne pût reprocher quelquefois les mêmes défauts. Mais ces legeres imperfections ne doivent point empêcher

d'estimer un assez grand nombre de ces traductions. Si vous vous donnez la peine de les lire , il ne vous fera pas difficile de sentir qui sont celles à qui la préférence doit être accordée. Vous pouvez tirer un autre avantage de cette lecture , c'est de voir comment divers Auteurs ont exprimé les mêmes pensées ; & de considérer cette variété dans les tours & dans les termes , qui fait que quoique chacun dise la même chose , il l'exprime plus ou moins élégamment , avec plus ou moins de naturel , de force , ou de fidélité.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN VERS.

Si l'on ajoûtoit un second volume à ce recueil , on pourroit y inferer la traduction de l'Ode *Donec gratus eram* , dont on ignore l'Auteur , mais qui se trouve sous le titre de *Dialogue amoureux* , & sans avertir que c'est une Ode d'Horace , dans la troisième partie des *Délices de la poésie galante* , à Paris 1667. in-12. C'est peut-être la meilleure traduction que l'on ait en vers de cette Ode ; elle a été réimprimée dans le tome XI. des *Réflexions* de M. l'Abbé Granet sur les ouvrages de Littérature.

On pourroit encore orner le même recueil , de la même Ode *Donec gratus eram* , plus imitée néanmoins que tra-

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN VERS.

duite d'Horace par Urbain Chevreau ,
& qui se trouve dans la seconde partie
des *Oeuvres mêlées* de l'Auteur : de l'i-
mitation de l'Ode *Audivere Lyce* , que
Thomas Corneille composa autrefois ,
& qui se trouve dans le recueil de ses
Pièces choisies d'Ovide traduites en vers
françois , & imprimées à Rouen en 1670.
& d'autres imitations de divers endroits
des Odes & des Epîtres du même Poë-
te, dont M. l'Abbé de Loménie de
Brienne a fait part dans le tome se-
cond de son *Recueil de poësies diverses* ,
dédié à M. le Prince de Conti. Je con-
viens néanmoins que ces imitations ,
dont l'Auteur n'est point nommé , &
qui étoit peut-être M. de Brienne lui-
même , ne sont gueres que des pensées
prises d'Horace , & plutôt imitées que
traduites. Il faut en dire autant des pen-
sées morales tirées d'Horace, exprimées
chacune en quatre vers françois d'un
stile fort mauvais , & qui servent d'ex-
plication aux emblèmes d'Horace re-
présentées par de très-belles estampes
du dessein d'Othon Venius de Ley-
de, Peintre célèbre, & homme de Let-
tres. La meilleure édition de cet ouvra-
ge est celle d'Anvers en 1607. in-4°.

Un grand nombre de volumes de l'ouvrage périodique connu sous le nom de *Mercur*, renferme pareillement quantité de ces traductions ou imitations d'Horace. C'est même de-là que M. de la Martiniere en a tiré quelques-unes pour en enrichir son recueil : peut-être pourroit-on y glaner après lui, & en extraire plusieurs qui mériteroient une place plus distinguée. J'en dis autant des différentes collections de poésies que l'on a imprimées en France & dans les pays étrangers.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN VERS.]

Je ne crois pas que vous exigiez de moi que je vous fasse ici une énumération de toutes ces pièces ; elle seroit immense : mais je ne puis me dispenser de vous avertir que le Président Nicole a traduit les Satyres deuxième & sixième du douzième livre d'Horace, & environ trente Odes. Celles-ci sont tirées sans ordre des cinq livres du Poète ; mais le choix du traducteur n'est tombé que sur celles où il regne plus de galanterie. C'étoit le goût de ce Magistrat Chartrain, qui crut bien réparer l'abus qu'il avoit fait de son talent pour la poésie, en composant sur ses vieux jours un très-petit nombre de pièces de

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN VERS.

Mélanges de
Vign. Marv.
t. 2 p. 155.
de la dern.
édition.

vers sur quelques sujets de morale ou de piété. On a encore un certain nombre d'imitations d'Odes d'Horace dans les Mémoires du sieur de Brézey, dont je vous ai parlé à l'occasion de la première continuation du Virgile travesti; mais ces imitations sont fort mauvaises.

La fureur du burlesque a plus épargné Horace que Virgile; mais le premier n'en a pas été entièrement exempt. Vigneul Marville, ou Dom Bonaventure d'Argonne, dans ses mélanges d'histoire & de littérature, dit qu'un *Rimaillieur* se trouva assez de loisir pour mettre en vers burlesques trente-huit Odes de ce Poète, & que son ouvrage fut imprimé à Leyde chez Jean Sambic en 1653. Il ne marque pas la forme de ce volume. L'édition que j'en ai vûë est de 1652. à Paris in-4^o. Il n'y a ni avertissement, ni préface, ni nom d'Auteur. Quel qu'il soit, il n'a donné en effet que trente-huit Odes, c'est à-dire, le premier livre, & c'est encore trop. Rien de plus fade que ce burlesque. Mots triviaux, quolibets, platitudes de toute espece, indécentes quelquefois; voilà le caractère de ce livre, qui ne méritoit pas assurément l'honneur

neur d'une réimpression , supposé que l'édition in-12 de 1653. citée par Vigneul Marville , soit réelle.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

CHAPITRE XII.

Des Traductions d'Horace en Prose.

LA premiere traduction d'Horace en prose que je connoisse , est celle du sieur Bienvenu. Elle parut en 1633. dédiée à M. le Prince. L'Auteur se dit *Lieutenant Général au Siège Royal de Mebun-sur-Yevre , & en la Justice de Gracay*. Il devoit se contenter de ces titres , & ne point aspirer à celui d'écrivain. Il avoue lui-même qu'il *senroit son imprudence & son impuissance* ; mais en même tems il nous laisse croire qu'il étoit si peu persuadé de l'une & de l'autre , qu'il veut qu'on lui soit obligé de son travail. Je ne puis blâmer le motif qui l'y engagea : il vouloit profiter du loisir qu'il trouvoit dans la solitude.

« Eloigné des Villes , des troubles & des inquiétudes du monde , « comme il nous l'apprend , retiré dans « sa demeure de Mehum-sur-Yevre , « autrefois l'agréable séjour de Charles »

» VII. & charmé de la douceur du
 » lieu, Horace lui parut si beau & si
 » mignard en son langage, qu'il crut
 » rendre un bon office à quelques cu-
 » rieux en le faisant paroître en habit
 » françois.

Il traduisit d'abord quelques Odes, il les montra à ses amis; ceux-ci l'obligèrent de continuer & de faire part de son travail au Public, qui avoit ignoré son nom jusqu'alors. C'étoit le cas de méditer sérieusement sur le précepte que donne le Poète même qu'il traduisoit, de ne rien entreprendre au-dessus de ses forces; mais on est peu capable de suivre de sages conseils quand on est aveuglé par son amour propre, & séduit par la flatterie. Bienvenu regardoit Horace comme *le plus obscur* des Poètes lyriques; il comptoit avoir dissipé ces prétendues ténèbres: quelle gloire ne devoit-il pas en espérer? Il aimoit tout ce qui sent la gayeté & l'enjouement; quel motif plus puissant pour un homme qui s'étoit imaginé que la plus belle qualité d'Horace, c'est qu'il *excite aux ris, aux danses, aux festins, aux voluptés!*

C'est ainsi que par une tournure bizarre d'imagination on est ingénieux à

se tromper soi-même , & que l'on n'aperçoit la séduction que lorsqu'on a été pris dans ses filets. C'est ce qui arriva à notre Traducteur ; il livra au Public sa traduction des Odes. Il comptoit qu'une seconde édition lui donneroit lieu de s'annoncer de plus comme un Dessinateur habile , en faisant graver les sujets de cent vingt Odes sur les desseins qu'il avoit lui-même inventés : la première édition fut méprisée ; on ne fut pas tenté par conséquent d'en entreprendre une seconde : voilà le charme rompu , & toute la gloire de l'Auteur évanouïe , malgré les certificats de ses amis qui osèrent assûrer , *que voir son livre & l'admirer ne seroit qu'une même chose , & qu'il seroit plus facile aux critiques de le reprendre , que de l'imiter.*

Je ne sçai que l'Abbé de Marolles qui content de dire que cette traduction *n'est pas faite avec tout le soin & toute l'intelligence qui auroit été à désirer* , ait entrepris d'excuser l'Auteur , *parce que* , selon lui , *il avoit crû bien faire , dans l'opinion qu'il avoit sans doute , d'entendre bien cet Auteur , avec tous les soins qu'il y avoit apportés.* Qui n'excusera-t-on point par une semblable

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Horace de
Marol. t. 1.
p. 343. 344.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

raison? Mais est-il vrai que le sieur Bienvenu ait apporté tous ses soins à une traduction où il n'approche jamais du génie & de la délicatesse du Poëte, remplie d'ailleurs de vieilles phrases, de façons de tourner vicieuses, & quelquefois si ridicules, que l'on ne comprend pas comment elles ont pû lui échaper. Je veux vous en rapporter seulement un exemple, entre beaucoup d'autres que vous pourrez lire vous-même, si vous en êtes curieux. Je le tire de l'Ode vingt-deuxième du premier livre. Voici comment notre Traducteur tourne le milieu & la fin.

» Lorsque bannissant de mon esprit
» tous soucis, & reposant dans le plus
» épais & horrible d'une forêt sans ar-
» mes aucunes, je chante mon la la,
» les loups les plus ravissans, & les
» monstres les plus effrayans me voïant,
» s'enfuient. « Et plus bas; » Sans
» crainte de ma perte, je cherirai tou-
» jours & chanterai mon la la inno-
» cent. « Ajoutons que l'Auteur a omis
plusieurs Stances, faute d'avoir pû les
rendre en notre langue, & qu'il a laissé
pareillement la neuvième & la quator-
zième Ode du quatrième livre, par
cette raison que la neuvième est, selon

lui, semblable à la huitième, & la quatorzième à la cinquième du même livre, ce qui n'est nullement vrai.

TRADU-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Horace si étrangement défiguré, ne fit que tomber dans des mains moins mauvaises, lorsque l'Abbé de Marolles entreprit environ dix-huit ans après, de traduire toutes les œuvres de ce Poëte en notre langue. « Comme un la-
« beur, dit-il dans ses Mémoires, n'é-
« toit pas plutôt fini, que je formois
« le dessein d'un autre, j'entrepris sur
« le commencement de l'année 1651. «
« de traduire toutes les poésies d'Ho-
« race, que peu de personnes croyoient
« qui pussent réussir en prose, & sur-
« tout sur les Odes. C'étoit le senti-
« ment de M. Rougeault . . . Cepen-
« dant on m'a dit depuis qu'il en fait
« quelque état. Et certes je me per-
« suadai moi même que je n'avois gué-
« res fait de chose plus agréable. « Le
« fâcheux est qu'il ne put aussi en persua-
« der le Public. Comme il étoit tout oc-
« cupé de cet ouvrage, il apprit la mort
« de deux de ses proches parens; & cette
« nouvelle lui fit tomber la plume des
« mains. Mais il la reprit assez prompte-
« ment pour achever sa traduction la même

Mem. de
Marol. p.
167. 193.

me année, & en faire même commencer l'impression.

Il dédia le premier volume, celui des Odes, à Son Altesse Royale, Gaston Duc d'Orleans, & le second qui contient les autres poësies d'Horace, à M. le Duc de Valois, enfant, *pour avoir occasion d'honorer encore le pere en la personne du fils.* L'Abbé de Marolles ajoute qu'il présenta son ouvrage au Duc d'Orleans le jour de l'éclipse du soleil 1652. La rencontre étoit remarquable. Horace éclipsé dans cette traduction méritoit de paroître en pareille circonstance.

Le Traducteur n'avoit pas eu d'autre dessein, si on l'en croit, que de mettre un exemplaire de son livre dans la Bibliothèque du Prince, & de se retirer aussi-tôt sans se montrer : mais l'Abbé Bruneau, Bibliothécaire du Duc d'Orleans, fit violence à sa modestie. Il présenta le livre & l'Auteur à Son Altesse Royale qui reçut le présent *comme tous les grands Princes, quand ceux qui font des livres, leur rendent les honneurs qui leur sont dûs.* « Il est vrai, » continuë l'Abbé de Marolles, que » cela ne sert de rien ; mais quelque

expérience que j'en aie eüe, je n'ai «
pas jugé à propos jusqu'ici de m'en «
corriger ; parce que je m'imagine «
qu'il y a toujours de la gloire à par- «
ler aux Grands. Je m'étois rendu in- «
génieux dans les remarques de ce li- «
vre de dire quelque chose en l'hon- «
neur de plusieurs qui ont écrit de no- «
tre tems. Mais cela est encore égale- «
ment inutile , & ne produit pas mê- «
me un bon effet ; desorte que je ne «
conseillerois à personne d'en user «
comme j'ai fait : & si j'écris encore , «
(pouvoit-il en douter ?) je suis bien «
résolu de m'en abstenir , parce qu'il «
y a des gens qui se persuadent que «
c'est par intérêt , ou qui ne prennent «
pas toujours de bon biais cette sorte «
de civilité. » Le premier motif étoit
injuste : on devoit sçavoir que l'Abbé
de Marolles ne consultoit gueres plus
l'intérêt de sa bourse , que celui de sa
réputation.

Comme par Arrêt du Parlement du
huitième de Mars, on avoit dissipé la Bi-
bliothèque du Cardinal Mazarin , no-
tre Traducteur avoit fait sur cela dans
ses remarques quelques réflexions un
peu vives , auxquelles un pareil événe-
ment pouvoit donner lieu. Mais , à son

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Mem. de
MAR. P. 193.

grand regret , on l'obligea de les supprimer ; il s'en dédommage dans ses Mémoires où il ne craint pas de dire , ce qui est outré , que les Vandales & les Gots n'avoient rien fait de plus barbare & de plus rude.

Il ajoûte que sa version d'Horace fut assez heureuse pour ne pas déplaire à beaucoup de personnes d'esprit & de condition , entr'autres au Comte de Mouchy , de la maison *des Boutillers* de Senlis , qui s'en servit , dit-il , pour faire une traduction en vers des Odes d'Horace. Ce n'étoit point faire l'éloge de cette nouvelle traduction : & quoiqu'en dise l'Abbé de Marolles , on ne sera pas facilement disposé à décider sur sa parole qu'une version faite sur une autre sortie de ses mains puisse être également *agréable & fidèle*. Au reste je ne connois point cette traduction du Comte de Mouchy , & l'Abbé de Marolles ne nous dit point si elle a été imprimée.

Dans sa préface il fait des réflexions assez inutiles sur le sort des livres , lequel traite de capricieux , & sur l'indifférence qu'il suppose que l'on a pour l'étude , & en particulier pour les traductions. Il est rare qu'un bon livre ne soit pas

goûté & recherché , & qu'une traduction fidèle, exacte, & élégante, demeure dans l'obscurité. Comme il a traduit Horace en prose , il fait de vains efforts pour prouver qu'il est plus avantageux de traduire ainsi les Poètes. Il eût dit le contraire si sa version eût été en vers , comme on le voit par la préface de sa traduction des œuvres de Virgile en vers. Le genre dans lequel il écrivoit , étoit toujours le meilleur ; & il ne s'embarrassoit pas de soutenir le pour & le contre , selon les occasions.

Sa vie d'Horace, & ses longues & abondantes remarques méritent peu d'attention. Ce qu'il y a de plus curieux dans celles-ci , c'est qu'il y rapporte un grand nombre d'endroits de nos Poètes imités ou traduits d'Horace ; outre la traduction entière de l'Ode *Sic te Diva potens Cypri* par le fameux Théophile , qui lui avoit été communiquée par M. Nublé.

A l'égard des louanges que l'Abbé de Marolles donne dans ces mêmes remarques aux Ecrivains de son tems , & qui remplissent quelquefois des pages entières , elles sont souvent outrées , & presque toujours mal amenées. Chaque Ode , chaque Satyre , chaque Epître a son argument : Horace n'en avoit

TRADUCTIONS
D'HORACE
EN PROSE.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

point mis : mais on ne peut pas dire que ces argumens soient absolument inutiles. Cette traduction de l'Abbé de Marolles fut réimprimée en 1660. avec quelques corrections , & pour la troisième fois en 1678. en deux volumes in-12. Cette troisième édition m'a paru entièrement semblable à celle de 1660. Vous voyez par ces différentes éditions , que l'on avoit fait quelque accueil à cette traduction , parce qu'on n'en avoit pas de meilleure. Mais depuis long-tems elle est tombée dans l'oubli. Personne ne conseilleroit de juger sur elle du génie & du caractère des ouvrages du Poëte latin.

L'Auteur la regardoit cependant comme son chef-d'œuvre , ce qui pourroit être , sans que son ouvrage en fût plus estimable ; & il convient qu'il vit avec peine que le sieur Algay de Martignac osât entrer en concurrence avec lui. Mais ce qui le chagrina davantage , ce fut l'éloge que l'Auteur du *Mercur* osa faire de cette nouvelle traduction , en disant que par son moyen *les Dames desormais connoitroient ce qu'elles n'avoient jamais connu , & que les Savans même en profiteroient.* L'Abbé de Marolles souffrit impatiemment cette

préférence ; son amour propre s'irrita du silence que l'on gardoit sur sa version, & de l'éloge exclusif que l'on donnoit à celle de Martignac. Dans un écrit particulier où il parle de tous ceux qui lui ont fait présent de leurs ouvrages, ou qui l'ont honoré de leur estime, il traite, sans hésiter, le discours de l'Auteur du Mercure, (c'étoit alors le sieur de Vizé) de discours non-seulement peu obligeant, *mais qui sembloit même contenir quelque chose qui blessait la vérité de l'honnêteté civile.* Il ajoute qu'il demanderoit volontiers que l'on comparât les deux traductions : ce parallèle pourroit servir, dit-il, à déterminer le jugement. Mais il n'insiste pas sur cette demande ; *parce que, selon lui, on se met peu en peine de bien juger, & que ce qui désoblige les uns, réjouit quelquefois les autres.*

M. de Marolles ne s'en tint pas à cette censure indirecte. Il composa deux discours, où se livrant à tout le ressentiment qu'un amour propre irrité peut faire naître, il attaqua vivement la traduction de Martignac, & fit avec complaisance l'apologie de la sienne. Que ne dit-il pas pour tâcher de convaincre que celle de son concurrent ne différoit de

TRADUCTIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Dénombrement, &c.
P. 410.

lasiennne que dans les expressions ? que l'Auteur ne rend pas mieux que lui le sens du Poëte ; qu'il ne s'exprime ni plus élégamment , ni avec plus d'énergie ; que souvent même les tours qu'il employe ont moins d'élégance ; que le génie d'Horace y est moins fidèlement représenté ; que la traduction est quelquefois moins exacte ? Il en rapporte un grand nombre d'exemples ; & l'on ne peut disconvenir qu'il y en a plusieurs qu'il faut lui abandonner. Mais il n'est point heureux dans beaucoup d'autres, où assurément la traduction de Martignac est préférable à la sienne.

Ces observations générales suffisent pour vous donner une idée de ces deux discours de l'Abbé de Marolles. Mais vous ne ferez peut-être pas fâché que je vous rapporte quelques-uns de ces traits singuliers dont ils sont remplis. Dans le premier , il a la simplicité de convenir que ses traductions sont si méprisées , qu'il suffit que l'on soit informé qu'il est Auteur de quelqu'une , pour la rebuter. Il exagere les louanges que l'on donnoit à celle de Martignac , pour se faire un droit de les tourner en ridicule.

A l'en croire , il y avoit une cabale formée contre lui en faveur de son con-

current ; plein de cette idée , il poursuit cet être imaginaire avec des armes fort offensantes ; dans le même tems qu'il se loue lui-même avec une indécence dont tout autre que lui auroit eu honte.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Comme il mettoit toujours la plus grande partie de sa gloire à avoir fait un grand nombre de traductions , il défie Martignac de traduire autant de Poètes qu'il en a mis lui-même en notre langue. Et venant à parler de ceux qu'il n'avoit pas encore exposés au grand jour , il s'excuse de ce retardement par cette raison singulière , mais vraie , « *qu'il n'avoit pas acquis assez bonne opinion chez les Libraires , pour leur persuader que les ouvrages qu'il devoit donner , ne sont pas indignes de la lumière.* » Malgré cet humiliant aveu , il raille de nouveau Martignac en l'invitant de traduire les mêmes Auteurs , & de les parler *de son stile , si noble , si galand , si poli* , afin de s'en faire honneur , & que les Libraires en profitent. Comment accorder tant de bassesse avec un ton de hauteur si surprenant ?

MM. Guéret & de l'Etang sont aussi l'objet de ses vivacités. Le premier étoit , selon lui , un faux politique , qui louoit en présence des Auteurs les

ouvrages qu'ils avoient faits , & qui les déchiroit ensuite dans ses écrits : & tout le fondement de cette accusation est qu'il prétend que M. Guéret étant venu le voir , avoit beaucoup loué , en lui parlant , sa traduction de Terence , & que dans sa *guerre des Auteurs* , il l'avoit mise au-dessous de celle de Martignac qui n'avoit traduit que trois Comédies de ce Poète. Il ne parle pas avec moins de chaleur contre M. de l'Estrang , qu'il nomme ici *l'Estrange* , & qu'il dit ne pas connoître ; quoique dans ses observations sur les *régles* de celui-ci *pour la traduction* , il fasse entendre qu'il le connoissoit depuis long-tems.

Dans le second discours , *s'il est impossible de traduire Horace* , l'Abbé de Marolles toujours monté sur le double ton d'élégie & de satire , continué de s'encenser lui-même , de se plaindre qu'on le décrie , & de s'en prendre à la prétendue malignité de son siècle. Dans le nombre de ses adversaires , il met le fameux Desbarreaux , qui avoit , dit-il , attaqué sa traduction de Virgile en prose. Mais étoit-ce par écrit ou simplement de vive voix ? Il ne le dit point. Il ne s'explique pas plus clai-

rement sur une imputation qu'il fait à deux excellens hommes que le Roi honore de son estime, & qu'il employe à écrire son histoire, d'avoir dit, qu'il n'y a personne sur la terre qui puisse traduire Horace.

TRALUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Il semble qu'il veuille désigner par là MM. Despreaux & Pellisson, ou le premier & M. Racine. Mais où, & dans quelle occasion ont-ils dit ce qu'il leur impute ? C'est ce qu'il ne nous apprend pas. Content de supposer comme vrai ce dont on étoit en droit de lui demander des preuves, il employe la plus grande partie de ce discours à faire l'apologie de notre langue, que ces deux excellens hommes possédoient infiniment mieux que lui, & à montrer que l'on pouvoit traduire Horace en françois, puisqu'il l'avoit traduit : car voilà sa plus forte preuve. Ce bon homme se citoit toujours pour exemple ; & il répète encore ici jusqu'à l'ennui, l'apologie de ses traductions contre tous les discours défavantageux que l'on en faisoit ; & que son Libraire du Palais avoit grand soin, dit-il, de lui rapporter.

La grande facilité qu'il avoit à barbouiller du papier, lui fit enfanter encore de longues observations sur la ver-

— *sion d'Horace imprimée à Paris chez Coignard & Pralard en 1670. c'est-à-dire,*

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

selon lui, la première édition de celle de Martignac. Il y répète une partie des observations qu'il venoit de faire dans les deux écrits dont je vous ai rendu compte ; & il en fait de nouvelles. On peut dire de ces nouvelles observations ce que j'ai dit des premières, que l'Auteur a quelquefois raison & plus souvent tort dans la censure qu'il fait de cette version imprimée en 1670. & dans la supériorité qu'il donne à la sienne. Et au fonds ce que l'on en doit conclure, c'est que l'une & l'autre paroissent fort défectueuses.

L'Abbé de Marolles dit que cette nouvelle traduction ne contient que les deux premiers livres des Odes, & quelques Satyres du premier & du second livre, & qu'elle est dédiée sous le nom du Libraire, à M. le Marquis de Louvois, Secrétaire d'Etat. Il ajoute que dans la préface, l'on dit que trois personnes ont travaillé à cet ouvrage, deux desquelles portent un nom fort célèbre : qu'on trouve ensuite une Dissertation sur Horace, où l'on nomme avec éloge parmi les vivans, MM. Despreaux, Racine, la Fontaine, & Cor-

neille ; & entre les morts , Malherbe ,
 Racan, Voiture & d'Ablancourt. L'Ab-
 bé de Marolles fâché de ne point trou-
 ver son nom dans cette liste , traite tous
 ces éloges d'affectation , & s'en plaint
 avec une amertume qui dévoile toute
 sa vanité.

C'est au reste tout ce que je puis vous
 dire de cette version imprimée en 1670.
 j'ai tenté inutilement d'en découvrir un
 exemplaire : toutes mes recherches ont
 été sans effet. Si Martignac y a eu la
 plus grande part , comme M. de Ma-
 rolles le prétend , il faut qu'il ait donné
 depuis une forme toute différente à son
 ouvrage , puisque dans l'édition de
 1678. que tous les Journaux regardent
 comme la première , je n'ai trouvé au-
 cune des phrases , ni presque aucune
 des expressions censurées dans les ob-
 servations. La Dissertation sur le Poëte
 latin n'y paroît pas davantage , & dans
 la préface rien ne rappelle l'essai donné
 en 1670. L'édition de 1678. est en
 deux volumes : elle porte le nom du Tra-
 ducteur , Etienne Algay sieur de Mar-
 tignac, qui est mort en 1698. & elle con-
 tient la version de toutes les œuvres
 d'Horace , avec le texte latin à côté ,
 & des remarques. Elle n'est point dé-

diée à M. de Louvois, mais à Victor Amédée II. Duc de Savoye, Prince de Piémont, Roi de Chipre, &c. Martignac proteste qu'il ne s'est pas engagé légèrement dans ce travail ; & qu'avant que de l'entreprendre, il en connoissoit à-peu-près toutes les difficultés.

» Je sçavois, dit-il, que dans les
» Odes du Poëte latin il y a un tour
» harmonieux, & des expressions fi-
» gurées, dont il est presque impossi-
» ble de conserver la beauté, quand on
» les réduit en prose. Son élégance ini-
» mitable, la propriété de ses termes,
» la justesse de ses pensées ne m'étoient
» point inconnues, & je n'ignorois pas
» non plus que mon génie est trop foi-
» ble pour un ouvrage si important :
» cependant je l'ai entrepris, persuadé
» que le succès ne me sçauroit être
» glorieux du côté de la politesse : aussi
» n'ai-je prétendu que donner l'intelli-
» gence de cet Auteur par une version
» fidèle conforme à son sens. « Il croit
cependant que sa version des Odes se
sent du génie poétique d'Horace : à l'é-
gard des Epîtres & des Satyres, il a tâ-
ché d'en conserver la simplicité.

Le Journal des Savans du 28. Novembre 1678. lui rend à-peu-près la

même justice. Il dit que ce qu'il y a de nouveau dans cette version, c'est qu'entre la fidélité & l'exactitude avec laquelle elle a été faite, M. de Martignac y explique en peu de mots, & avec sa netteté ordinaire la fable & les antiquités qui sont très-fréquentes dans ce Poète; qu'il ne manque jamais d'ajuster l'ancienne géographie avec la moderne, & qu'il rapporte les différentes opinions des principaux Commentateurs touchant le sens de cet Auteur, laissant au lecteur la liberté de prendre le parti qu'il voudra. Cette traduction d'Horace a été réimprimée en 1684. & en 1687. Mais celle du P. Tarteron la fit presque oublier, même dans les collèges où sa fortune s'étoit beaucoup plus soutenue que chez les personnes instruites.

Ce Jésuite, quoiqu'avec du goût, de la délicatesse dans le stile, & un assez grand fond de Belles - Lettres, ne se crut d'abord propre qu'à traduire les Satyres, les Epîtres & l'art poétique, & n'osa toucher aux Odes. Il s'étoit persuadé que cette partie des poésies d'Horace étoit peu susceptible en prose de cette élévation, de ce nombre, de cette harmonie qui charme toujours. Et

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Let. du P.
Tarter. à un
de ses amis,
dans l'edit.
de sa trad.
d'Horace de
1723.

pendant vingt ans , c'est-à-dire , depuis 1685. que sa traduction des Satyres parut pour la première fois , il persista à ne pas vouloir entreprendre celle des Odes.

Mais enfin , dit-il , pressé par les vives instances de quelques personnes qu'il honoroit , & animé par le dépit qu'il eut de voir ces belles Odes défigurées par la traduction de l'Abbé de Bellegarde qu'on s'avisa de joindre à celle qu'il avoit faite des autres écrits du Poète , il osa se hasarder à tourner ces Odes en notre langue , & les livra au Public à la fin de 1704. Il ajoute que comme elles furent assez bien reçues , il ne se repentit point de son travail , & *que son dépit cessa au moment que l'ouvrage qui l'avoit causé , disparut.* Il y avoit long-tems en effet que l'on s'étoit apperçu que la version de l'Abbé de Bellegarde étoit un ouvrage de commande , fait à la hâte , & par conséquent fort défectueux. D'ailleurs cet Abbé n'avoit pas eu la précaution de supprimer ce qui pouvoit nuire aux mœurs ; ce que le P. Tartaron avoit fait dans sa traduction des Satyres , conformément à l'Horace latin du P. Jouvenci.

Si les louanges satisfont un Auteur ,

jamais Interprète n'eut tant lieu de se féliciter que le P. Tarteron. Outre le grand nombre d'éditions qu'il a vû faire de son ouvrage pendant sa vie , de combien d'éloges ne l'a-t-on pas comblé ! Selon les uns, l'on peut dire qu'Horace entre ses mains n'a rien perdu de sa beauté , ni de l'élévation de ses pensées ; que la prose n'ôte rien à la poésie ; & qu'Horace devenu françois ne seroit point méconnu des courtisans d'Auguste. Selon d'autres , rien n'est plus net , plus naturel , ni plus poli ; c'est une copie qu'on peut admirer , après même qu'on a senti les beautés de l'original.

C'est encore un éloge pour cette traduction , que l'usage que plusieurs écrivains fameux en ont fait quand ils ont eu besoin de citer Horace : Baile , Bafnage , & plusieurs autres ne le citent presque jamais que d'après la version du Jésuite. Et il faut avouer que ces éloges sont bien fondés , s'il est vrai , comme le P. Tarteron l'assure lui-même , qu'il a mis toute son application à bien exprimer le génie & le caractère de son original , de façon que l'on puisse , en lisant la traduction , sentir le même plaisir que si on lisoit Horace même , & qu'on ne soit pas obligé de s'en rap-

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Mem. de
Trev. Mars
1793, art. 36.
Pref. de M
Coste.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE.
EN PROSE.

porter à ceux qui le lisent en latin ; pour croire que le Poëte est aussi admirable qu'on le dit ; qu'en un mot il ne s'est pas proposé d'autre modèle que celui qu'il a traduit , & qu'il s'est efforcé de le représenter avec tous ses attraits.

Disc. sur les
Sat. & sur les
Ep. d'Horace
dans l'essai
d'une nouv.
trad. de ce
Poëte par di-
vers Auteurs.

D'autres critiques en avoiant que cette traduction est d'une grande légèreté de stile, que l'enjouement du Poëte y est assez reconnoissable , prétendent que le Traducteur ne s'affujettit pas autant qu'il l'auroit dû à la diction & aux détails du Poëte ; & que sa version en prose est aussi peu litterale que le seroit une traduction en vers. Il prend , dit-on , en gros les idées de son Auteur , & les rend en des termes qu'on lit toujours avec plaisir , mais qui , comme il en convient lui-même , sont détachés & indépendans des phrases & des façons de parler d'Horace. Du reste , ajoute-t-on , l'on ne peut sans injustice lui refuser la loüange d'en avoir bien saisi la naïveté & l'agrément.

C'est presque à cette unique qualité que le P. Sanadon a borné le mérite de cette traduction de son confrere. Il avoüe que renfermé dans le naturel , le gracieux & l'enjoué , le P. Farteron n'a

point aspiré au grand & au sublime de l'Ode; & qu'à l'égard des Epîtres & des Satyres, il n'a pas toujours ni pris ni rempli le sens de l'original, c'est-à-dire assez clairement, qu'il s'en est quelquefois écarté; & cette opposition entre le texte & l'interprétation, est encore plus fréquente qu'on ne le fait entendre; même dans l'édition de 1713. si différente de celle de 1708. qui s'étoit déjà éloignée elle-même des éditions précédentes. Voici ce qui donna lieu à cette édition de 1713. à laquelle celle de 1723. & les suivantes sont conformes.

En 1710. M. Coste, savant retiré en Angleterre, charmé de cette traduction du P. Tarteron, mais sans s'aveugler sur les défauts qu'il y trouvoit, jugea à propos de la faire réimprimer à Amsterdam sur l'édition de Paris de 1708. qui étoit alors la plus correcte. Et afin de la rendre plus utile, il ajouta au bas des pages la critique de différens endroits où il croyoit que le Pere Tarteron n'avoit pas rendu son Auteur avec assez d'exactitude & de fidélité; sur quoi il dit avec politesse, qu'on ne doit regarder sa critique, que comme l'*errata* d'un ouvrage fort correct. Mais au fond c'est presque une critique com-

TRADUCTIONS
D'HORACE
EN PROSE,

TRADUC-
TION
D'HORACE
EN PROSE.

plette : il y a quelques remarques judicieuses, solides, bien appuyées, & très-utiles pour l'intelligence d'Horace dans le sens duquel le critique semble entrer fort naturellement : elles sont d'ailleurs écrites d'une manière agréable.

Voilà le beau côté de ces remarques : elles en ont un autre qui fait moins d'honneur à M. Coste ; c'est qu'il y a peut-être un plus grand nombre de ces notes où l'on cherche inutilement la sagacité du censeur, & qui semblent ou peu justes ou inutiles. M. Bernard eut soin de le faire observer dans ses Nouvelles de la République des Lettres ; il y censure plusieurs de ces remarques, propose ses doutes sur quelques autres, & prend ouvertement sur divers points la défense du P. Tarteron, qui y étant encore plus intéressé que tout autre, entreprit lui-même de se défendre dans une Lettre qu'il adressa à M. Coste.

Cette Lettre datée le 15. Juin 1710. répond principalement à la préface que le censeur avoit mise à la tête de sa critique sur la traduction d'Horace. Le Pere Tarteron y examine scrupuleusement presque toutes les remarques de son adversaire ; il entre dans la discussion la plus exacte, & prétend démon-

trer

Mem. de
Trev. Nov.
8710. art.
117.

trer quela plûpart sont plus ébloüissantes que solides. Je vous avoüe que j'ai lû cette Lettre avec beaucoup de satisfaction , quoique j'eusse désiré que l'habile Jésuite fût convenu plus souvent qu'il s'étoit mépris & qu'il avoit trop donné à sa brillante imagination. Il dit ent'autres à M. Coste :

« Tenez pour constant que tout « ce que vous avez remarqué d'altéré « & d'ôté dans ma traduction , est entièrement conformé à l'Horace du P. « Jouvenci Je me suis fait une es- « pece de religion de suivre pas à pas « tout son texte , à quelques petits mots « près de nulle conséquence. A la vé- « rité , il a laissé quelques vers qui « m'ont paru délicats ; mais enfin ils « se sont trouvés dans la route ; je me « suis exprès familiarisé , pour ainsi di- « re , avec eux , afin de les conduire « insensiblement au terme où j'allois. « Parlons nettement : j'ai fait de mon « mieux pour les tourner du bon cô- « té , & pour les rendre irrépréhensi- « bles aux personnes les plus scrupu- « leuses. »

Ce scrupule , quoique bien fondé , étoit un des articles qui avoient déplû à M. Coste. Il est vrai qu'il n'ose blâ-

mer le P. Tarteron d'avoir supprimé dans sa traduction les endroits licentieux d'Horace ; mais il croit qu'il auroit encore mieux fait de les donner. *Pour lui il les a publiés à l'imitation , dit-il , des Commentateurs à la Dauphine , sages Religieux pour la plupart , qui nous ont conservé fidèlement tout le texte des Auteurs qu'ils ont mis au jour.* Mais ces *sages Religieux* n'ont point fait certainement de commentaires sur ces Auteurs dont les ouvrages contiennent *des images trop licentieuses* , tels que Lucrèce , Plaute , Terence , Ovide , Tibulle , Catulle , Properce , Martial , & Juvenal. Le commentaire du P. Rodelle , Jésuite , sur Horace , qui fut fait à l'imitation des commentaires à la Dauphine , ne présente point le texte d'Horace entier. L'Auteur du commentaire sur Ovide imprimé en 1689. qui n'étoit pas du nombre de *ces sages Religieux* , n'a pas laissé que de rejeter à la fin de l'ouvrage , tous les endroits qu'il a jugé à propos de retrancher. Ce sont des faits que M. Coste ne devoit pas ignorer.

Le P. de Tarteron, pour achever de justifier sa traduction auprès de M. Coste, le renvoie à une autre Lettre qu'il avoit

jointe en 1709. à la suite de sa version des Odes, & dans laquelle il avoit fait diverses corrections, qui auroient diminué le nombre des notes de M. Coste, si celui-ci en eût eu connoissance. Mais la justification la plus complete du P. Tarteron, fut l'édition de sa version de toutes les œuvres d'Horace qu'il donna, comme je vous l'ai déjà dit, en 1713. Non-seulement il y profita de tout ce qu'il crut devoir adopter des notes de M. Coste, & des observations particulieres que ses amis lui avoient fait faire; il en fit aussi de nouvelles qu'il mit en usage. Il dit lui-même que ses corrections montent à près de cinq cens.

« Oüi, dit-il, j'ai renchéri des trois quarts au moins sur les savantes notes de M. Coste, & je puis vous protester sans hyperbole, que presque pas une page n'a échappé à ma vigilance, & à l'humeur difficile que l'âge & les réflexions amènent ordinairement.... Mon dessein dans tout cet ouvrage est de contenter les personnes de l'un & de l'autre sexe, les plus délicates & les plus habiles; en sorte que toute femme d'esprit se console d'ignorer parfaitement le latin en lisant cette traduction, & que d'un

TRADUCTIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Lettre du P.
Tarteron à un
de ses amis
dans l'édition
de sa trad.
de 1713.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE,

» autre côté le plus intelligent & le
» plus versé dans la lecture de ce Poëte
» trouve à l'air dont je le représente ,
» que toutes ses pensées & tous ses mots
» y sont exprimés avec tant de ju-
» stesse & d'exactitude qu'il n'y puisse
» rien reprendre , quelque difficile cri-
» tique qu'il soit. « C'est à ce but que
le P. Tarteron proteste qu'il a visé ;
mais il ne se flate pas de l'avoir atteint ,
& il a quelquefois raison , puisque c'est
de cette même édition que l'on a dit ,
que le Traducteur n'avoit pas toujours ni
pris ni rempli le sens de son Auteur.

Il avoue dans le même endroit qu'il
pensoit autrefois que les vers françois ,
dont les loix , dit-il , trop rigoureuses ,
& les rimes gênent beaucoup , appro-
cheroient moins que la prose de ces
beautés qui nous enlèvent dans Hora-
ce. Il pensoit néanmoins différemment
lorsqu'il refusoit de traduire les Odes.
Quoiqu'il en soit, il ajoute qu'il avoit bien
changé d'opinion depuis qu'il avoit lû
*les excellens ouvrages du premier Poëte ly-
rique de nos jours.* A ce mot on s'attend
de voir citer M. Rousseau , & l'on est
assez surpris de ne lire au bas de la pa-
ge que le nom de M. de la Motte.

La traduction d'Horace de M. Da-

cier , qui commençoit de paroître lorsque le P. Tarteron donna la sienne , s'écarte moins du sens littéral que celles de l'Abbé de Marolles , de Martignac , & du Jésuite ; mais elle n'est gueres propre à donner une idée de la finesse & de l'enjouement du texte latin ; & ce n'est qu'à la faveur des longues & nombreuses remarques dont elle est suivie , qu'on entrevoit des beautés qu'elle ne fait presque point sentir. Malgré ces défauts , & les critiques presque sans nombre que cette traduction a essuïées , cet ouvrage qui parut d'abord successivement à Paris depuis 1681. jusqu'en 1689. en plusieurs volumes in-12. n'a pas laissé que d'être réimprimé plusieurs fois.

Dès 1691. il fut contrefait à Lyon ; & il l'a été encore depuis en plusieurs endroits , entr'autres à Amsterdam en 1691. même, quoiqu'on veuille faire croire dans le titre que cette édition avoit été faite à Paris chez Denis Thierry & Claude Barbin. Mais celle que M. Dacier a donné lui-même en 1709. à Paris en dix volumes , a effacé toutes les éditions précédentes par les corrections & les augmentations que les critiques & ses propres réflexions lui

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE,
Disc. sur les
Ep. & les Sat.
d'Hor. dans
l'essai d'un
trad. en vers
de ce Poëte.

avoient donné lieu de faire.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Le fameux Perrault, partisan outré des écrivains modernes, & presque l'ennemi des anciens, fut un des premiers qui invoqua la satire contre cet ouvrage. M. Dacier l'avoit maltraité dans ses remarques ; il avoit jetté sur lui un soupçon d'ignorance & de mauvais goût, & malheureusement Perrault n'avoit que trop confirmé ce jugement. Mais le portrait déplut à l'original, & celui-ci s'en vengea contre le peintre dans une Lettre qu'il écrivit à l'Abbé Ménage, & qui se trouve imprimée dans le Mercure du mois de Mars 1690. Il répond entr'autres que M. Dacier ne sera point le juge de sa science & de son goût.

Puis venant à la nouvelle traduction d'Horace : » Je ne rencontre, dit-il, » que des gens qui prétendent qu'elle » ne vaut rien, & je leur soutiens à » tous qu'elle doit être fort bonne. Et en » effet, leur dis-je, comment ne seroit-elle pas la meilleure de toutes, » puisque M. Dacier avoit eu devant » lui cinquante ou soixante Interprètes, » & qu'il n'a eu qu'à choisir les endroits » où chacun a le mieux rencontré ? Ce » qui vous fait parler de la sorte, ajoû- » tai-je, c'est que ne trouvant pas dans

Horace les beautés ineffables que son «
 obscurité vous avoit fait croire jusqu'i «
 ci y être renfermées, vous vous en «
 prenez mal-à-propos à son Traducteur «
 qui vous le fait voir tel qu'il est, & qui «
 n'est qu'une cause innocente du dé- «
 chet où tombe Horace dans votre es- «
 prit. Quelque beau que soit Horace, «
 car assurément cet Auteur est admi- «
 rable en mille endroits, M. Dacier lui «
 a fait un mauvais tour de le traduire. «

TRADUC-
 TIONS
 D'HORACE
 EN PROSE.

Cette ironie assez fade est plus fon-
 dée sur les préventions si connues de
 M. Perrault, que sur la vérité. M. Da-
 cier la laissa tomber, & peut-être eût-
 il bien fait de garder le même silence
 sur les autres critiques qui s'éleverent
 quelques années après contre son ou-
 vrage, se réservant seulement le droit,
 qu'on ne pouvoit lui ôter, de profiter
 de ce qu'elles pouvoient contenir d'uti-
 le, & de négliger tout ce qui y étoit de
 personnel ou de mal censuré.

Ce fut le conseil que quelques amis
 lui donnerent, & qu'il n'eut pas la do-
 cilité de suivre lorsqu'il eut parcouru la
 vie d'Horace en latin que le sieur Mas-
 son publia en Hollande au commence-
 ment de ce siècle. Ce *Ministre réfugié*
en Angleterre, prétendoit qu'en ren-

geant par ordre chronologique les actions & les écrits du Poëte latin , son ouvrage pourroit tenir lieu d'un Commentaire historique & critique , au moins sur les principaux ouvrages d'Horace ; qu'il rendoit ceux-ci à leurs dattes véritables ; qu'il les éclairoit d'un nouveau jour , & les dégageoit des mauvaises interprétations des plus célèbres Commentateurs , & surtout de M. le Fèvre , de Saumur , & de M. Dacier son gendre. C'est ce que Maffon promet dès le titre de son livre.

Quelque jugement que l'on puisse porter de cet écrit , il est certain que dès l'entrée l'auteur s'annonce comme un ennemi qui va déclarer une guerre ouverte , & qui méprise , même avant que d'en venir aux mains , ceux à qui il va livrer l'attaque. Il lui étoit libre de prendre un parti différent de celui des deux sçavans contre qui il s'élève. Mais l'équité demandoit qu'il le soutint avec modération ; & il paroissoit trop d'affectation de choisir par préférence MM. le Fèvre & Dacier , & de les mettre , avant toutes preuves , au rang *des mauvais Interprètes*. Le même ton de hauteur & de mépris regne dans tout le livre de Maffon ; & quoique l'auteur y

loüe quelquefois ceux qu'il avoit pris pour l'objet principal de sa critique ; il semble qu'il soit encore plus ardent à les censurer , & il le fait rarement sans montrer une vivacité qui déplaît toujours lors même qu'on a raison.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Voilà ce qui irrita M. Dacier , trop prompt lui-même à s'enflammer , & qui prétendoit à la gloire du plus célèbre Commentateur des Anciens sur lesquels il travailloit. Voilà ce qui lui fit faire une réponse où l'aigreur & l'emportement ne se font pas moins sentir que dans l'ouvrage du sieur Maffon. Quoique ceux qui attaquent aient toujours le premier tort , surtout quand ils n'observent pas les règles sévères de la modération & de la civilité ; cependant on n'est jamais blâmé de répondre avec douceur. Le Public qui juge de sang froid d'une querelle où les Parties sont échauffées , eût peut-être rendu plus de justice à M. Dacier , s'il se fût mieux possédé.

Ses nouveaux éclaircissmens sur les œuvres d'Horace qu'il opposa à son adversaire en 1708. contiennent en effet d'excellentes remarques. Quelques-unes portent une lumière pure sur divers endroits du Poëte latin. Mais il falloit

s'en tenir là , ceder de bonne foi à son adversaire tout ce qu'on pouvoit raisonnablement lui abandonner , & sur-tout éviter de rendre injure pour injure. Que fait au contraire M. Dacier ? Il accuse le sieur Maffon de vanité , de plagiat , de mauvaise foi , d'ignorance. Il lui reproche d'avoir emprunté des deux critiques qu'il méprise la methode qu'il a suivie , & de s'en faire honneur , comme s'il ne la devoit qu'à son propre genie. Il prétend qu'il ne réussit qu'autant qu'il copie les autres , & que dès qu'il parle de son chef ou qu'il censure , il s'égare : que sa critique tombe toujours à faux quand il veut assigner aux ouvrages d'Horace d'autres dates que celles que M. le Févre & lui ont données : qu'il n'a pas repris avec justesse ni avec fondement une seule de ses explications ; que tous les jours nouveaux qu'il croit avoir donnés , sont faux ou empruntés.

Il appuie ces accusations d'un grand nombre d'exemples auxquels il défie de répliquer quelque chose de solide. S'il convient quelquefois que son adversaire a raison , c'est toujours en récriminant , & en tâchant de montrer dans son censeur de nouveaux égaremens. Une date,

une conjecture , un rien , excite également la bile de ces deux critiques : il semble qu'il s'agisse entr'eux de l'honneur ou de la ruine entiere de toute la République des Lettres. Du reste , il y a beaucoup d'érudition dans l'écrit de M. Dacier , mais peut-être y en a-t-il trop. Tant de passages grecs & latins étoient-ils nécessaires pour prouver à M. Masson que sa critique portoit quelquefois à faux ?

Comme M. Dacier étoit prêt de faire paroître une nouvelle édition de sa traduction , il saisit pour l'annoncer l'occasion de cette réponse à la critique de M. Masson ; & afin de prévenir le Public en faveur de cette édition , il l'avertit qu'il y a corrigé des fautes réelles , non sur les avis ou les remarques de son critique , mais des fautes dont celui-ci ne s'étoit point apperçu ; qu'il y a donné à beaucoup de passages de nouvelles explications qui ont échapé à ses lumières , & qu'il y réfute les autres critiques auxquelles il n'avoit pû répondre dans *ses nouveaux éclaircissemens*.

Il pouvoit d'autant moins refuser cette édition qui parut en 1709 , qu'on la lui demandoit de toutes parts ; & qu'à son insçu & malgré lui on le réimprimoit,

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Eloge de M.
Dacier par
M. de Boz.

c'est-à-dire, on le défiguroit & en France & dans les Pais étrangers, tandis que dans son cabinet vingt années de lectures & d'expérience avoient mis chaque jour à son ouvrage quelque nouveau degré de perfection.

Je vous ai parlé ailleurs de la préface qui orne cette nouvelle édition, es-
pece d'écrit didactique sur la poésie ly-
rique, & sur ceux qui l'ont cultivée
tant chez les Grecs & les Latins, que
chez les François. La fin de cet écrit
est destinée à faire connoître l'utilité de
la poésie d'Horace. L'Auteur croit que
tous les états peuvent en retirer beau-
coup de profit. » Selon lui, elle ensei-
» gne aux Philosophes à être contents
» de leur condition, à ne pas troubler
» la tranquillité de leur vie par une
» ambition déréglée, à obéir aux loix,
» à être soumis aux Supérieurs, à fuir
» l'avarice, à être modérés en tout, à
» n'appeller & à ne croire bienheureux
» que ceux qui sçavent user sagement
» des présens des Dieux, & à crain-
» dre la honte plus que la mort. Elle
» enseigne aux Magistrats à surmonter
» leurs passions, & à rendre la justice
» avec fermeté & avec constance. Elle
» donne aux jeunes Guerriers des pré-

ceptes très-utiles. Elle leur fait voir «
 que pour réussir, il faut renoncer à «
 la mollesse, passer sa vie dans les ha- «
 zards, supporter les plus grandes sa- «
 tiges ; & que loin de porter dans «
 les camps la mollesse & le luxe des «
 Villes, il faut apprendre à y souffrir «
 la plus étroite pauvreté. »

TRADUC-
 TIONS
 D'HORACE
 EN PROSE.

C'est dommage que le Poète n'ait pas
 aussi donné des préceptes pour être mo-
 déré dans la dispute, sage & prudent dans
 les repréhensions, modeste dans l'usa-
 ge des talens, ou que M. Dacier n'y
 ait point vû ces préceptes ; aussi préve-
 nu qu'il l'étoit en faveur de la morale
 d'Horace, il y a lieu de croire qu'il l'eût
 pris pour guide dans ses actions & dans
 ses travaux. Il compare ensuite cette
 morale avec celle de plusieurs Philo-
 sophes ; & vous jugez bien qu'il trouve
 la première plus pure & plus solide. Il
 semble même qu'il ait quelque regret
 de convenir que le Poète ait donné sur
 plusieurs points essentiels dans des excès
 que l'on ne peut que condamner.

Les changemens & les additions qu'il
 a faites à ses notes sont de différentes
 espèces. Elles servent à expliquer & à
 appuyer de raisons & d'autorités nou-
 velles ses anciennes remarques. Dans

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Tom. 49.
Avril 1710.
& t. 50. Mai
1710.

plusieurs il réfute ce que M. Zurck Professeur à Harlem, M. Masson, le Cardinal Noris, & quelques autres avoient écrit contre son ouvrage. Dans d'autres il se réfute lui-même, abandonnant les sentimens qu'il avoit soutenus dans sa premiere édition. Vous trouverez des exemples de ces différentes sortes de notes dans les Nouvelles de la République des Lettres, mais exposés de maniere que M. Bernard y fait au Traducteur diverses objections, lui propose de nouvelles conjectures, & le critique quelquefois, quoique plus souvent il lui applaudisse.

A la tête du second volume de la même édition, se présente un *Discours* de quatre pages *sur Horace*. M. Dacier dit qu'il vient d'un homme de qualité, & qu'il y a trouvé tant d'esprit & de politesse, qu'en le supprimant il auroit crû faire un vol au Public & un grand tort à Horace. Ce discours contient un jugement sur ce Poëte, à peu près tel que tous les Traducteurs & les Commentateurs l'ont porté. M. Dacier s'applaudit beaucoup de ce que l'Auteur dit que comme Horace n'a rien oublié pour rendre ses expressions aussi fortes & aussi justes que ses pensées, on

ne doit pas s'attendre que les traductions que l'on fera de ses ouvrages , quelques fidèles & polies qu'elles soient , puissent passer pour quelque chose de plus que des copies : il en conclut , que s'il a été assez heureux pour avoir communiqué à sa prose quelque petite partie des graces du Poëte , il doit espérer que sa peine ne sera pas entierement perdue , & que les gens de bon goût feront assez contents de ses efforts. Et voilà apparemment toute la raison qu'il a eue pour faire imprimer ce petit discours dont la suppression n'auroit fait sûrement aucun tort ni au Public ni à Horace.

TRADUCTIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Cette nouvelle édition du Poëte & de la traduction de M. Dacier , n'étoit point encore répandue , lorsque le sieur Masson fut averti des *nouveaux Eclaircissemens* du Commentateur. Mais un voyage en Italie qui l'occupoit alors , l'empêcha de repliquer aussitôt qu'il l'auroit souhaité. Il ne put y travailler qu'à son retour en Angleterre , & sa réponse ne fut prête qu'en 1710. Il l'adressa à M. du Trouffet de Valincour , de l'Académie Françoisse , & la publia dans l'Histoire critique de la République des Lettres. Elle est datée de Londres au mois

Hist. crit. t. II

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

de Juillet 1710. M. Dacier, comme je vous l'ai déjà fait entrevoir, avoit accusé entr'autres M. Masson d'avoir mal pris le sens de ce qu'il avoit censuré dans ses remarques & dans sa traduction, d'avoir copié ses idées & de s'en être fait honneur comme si elles eussent été de lui; enfin d'avoir profité de son travail, & de se l'être attribué à la faveur de quelques legers changemens.

C'est sur ces trois points que Masson se défend. Il prétend que son ouvrage sur Horace étoit fait avant celui de M. Dacier; qu'ainsi il n'a pû copier ce Savant: il soutient tout ce qu'il avoit déjà dit dans sa vie d'Horace, & tâche de détruire les *nouveaux éclaircissemens*. Cette réponse est faite avec toute la vivacité dont est capable un Savant prévenu pour lui-même, qui se croit offensé, & qui ne fait pas assez bien la langue dont il se sert pour sentir toute la force des expressions qu'il emploie. Elle fut suivie peu après d'une seconde & d'une troisième partie de sa réponse en forme d'additions à la première, où il s'agit encore de sens de passages, de fixations de dates, de récriminations, d'accusations de faux, d'injures repoussées par d'autres injures, & de tout cet at-

tirail de pédantisme qui plaisoit un peu trop aux deux contestans. Ces additions, imprimées dans le même Journal, sont encore adressées à M. de Vailincour, qui paroît néanmoins n'avoir pris aucune part à cette querelle.

Masson revint pour la quatrième fois à la charge dans son *explication du commencement de la première Ode du premier livre d'Horace*, insérée dans la même histoire critique. Il s'y agit principalement de la ponctuation & de l'arrangement du commencement de cette Ode. M. Dacier ne met un point qu'après le sixième vers : Masson prétend qu'il faut le placer à la fin du cinquième, & que ceux qu'Horace dit qu'on élève au rang des Dieux, ne sont pas les vainqueurs dans la course, mais ceux que le peuple travaille à élever aux premières dignités. Ce sentiment paroît assez raisonnable, quoique le P. Sanadon l'ait rejeté depuis. Mais falloit-il tant de vivacités pour une question d'une si mince importance ?

A l'égard de Bentley, qui est aussi l'objet de la critique de Masson, on doit l'abandonner. Ce critique Anglois, comme le remarque le Pere Sanadon, avoit des idées singulieres : il trouvoit

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Hist. crit. t. 3.
sc t. 3.

Ibid. t. 3.

dans les douze premiers vers de l'Ode dont on parle , une confusion étonnante ; & pour remédier à un défaut imaginaire , il tombe dans un réel. Il remanie tous ces vers , il combine les pensées en différentes manières , il dérange les constructions , & ensuite il les arrange à sa fantaisie : il répand successivement l'obscurité & la lumière ; c'est un cahos qu'il forme pour avoir le plaisir de le débrouiller . Tout cela est accompagné d'un étalage d'érudition en partie bonne , en partie superficielle , mais entièrement inutile.

Un Savant résidant à Berlin , saisissant l'occasion de la dispute entre MM. Dacier & Maffon pour annoncer au Public l'étude particulière qu'il avoit faite d'Horace , remplit alors l'*Histoire critique de la République des Lettres* à laquelle Maffon travailloit , & quelques volumes , soit des Nouvelles de la République des Lettres de M. Bernard , soit du Journal littéraire de la Haye , de Lettres , de Remarques , d'observations , de conjectures de toute espèce sur le même Poète & sur quelques-uns de ses Commentateurs & Traducteurs , entr'autres M. Dacier & le P. Tarteron en France , & M. Bentley en Angleterre.

Ce Savant étoit Jacques de Rozel-Beaumont, Conseiller d'Ambassade de Sa Majesté Prussienne, né à Castres, & qui est mort à Berlin le 23. de Novembre 1729. âgé de plus de quatre-vingt-trois ans. Je ne crois pas que vous me demandiez que j'entre ici dans le détail de cette multitude d'écrits remplis de citations grecques & latines, de traits d'érudition qui n'appartiennent souvent que de loin au sujet principal, de conjectures, de dits & de contredits, qui ne peuvent gueres avoir de l'agrément que pour des Savans de profession, que le goût ou quelque nécessité engageroient à lire tout ce que l'on a écrit pour & contre un Auteur. Masson qui profitoit de tout pour charger perpétuellement M. Dacier, souvent harcelé dans ces différens écrits, le ramene encore plusieurs fois sur la scène à l'occasion de ces mêmes écrits, auxquels il ajoûte de tems en tems ses propres réflexions : au moins celles-ci ne paroissent-elles pas avoir d'autre but.

Mais la différence que je trouve entre Masson & M. de Rozel-Beaumont, c'est que le dernier propose toujours ses conjectures avec modestie, & n'attaque jamais qu'avec modération ; au lieu que

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

la plume de Maffon est toujours remplie d'aigreur & trempée dans le fiel le plus amer. Je remarque cette politesse & cette modération de M. de Beaumon jusques dans les écrits où il répond à ceux qui avoient censuré ou contredit plusieurs de ses observations, comme M. Coste qui écrivit à cette occasion plusieurs Lettres pour défendre ses propres remarques sur Horace, contre le Savant de Berlin; M. de Valbonnays qui avoit donné une explication particulière du *Tricesima sabbata* de la neuvième Satyre du dixième livre d'Horace, dans les Mémoires de Trevoux du mois d'Avril 1716. l'anonyme dont les remarques latines envoyées par David Wilkins à M. Maffon, ont été inférées par celui-ci dans le tome neuvième de son *Histoire critique de la République des Lettres*, & M. de Sallengre qui avoit aussi proposé ses conjectures sur un endroit de l'Ode seizième du second livre d'Horace dans une Lettre imprimée au tome premier du Journal littéraire qui s'imprimoit alors à la Haye, & auquel ce jeune Savant avoit beaucoup de part.

Pour M. Dacier, quoiqu'il y ait peu de ces écrits où il ne soit l'objet de la

critique, il ne répondit à aucun ; & il eut raison. C'eût été multiplier les disputes sans nécessité, & s'exposer à les rendre interminables, & à perdre un tems précieux qu'il pouvoit beaucoup mieux employer.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Il s'attacha principalement à lire les remarques du Docteur Bentley qui dans son édition d'Horace avoit souvent contredit sa traduction & ses notes : il fit quelques observations sur plusieurs remarques du savant Anglois ; il se corrigea lui-même sur quelques-unes ; mais il en censura le plus grand nombre. C'est ce que l'on voit dans l'édition de l'Horace de M. Dacier que les Westeins donnerent à Amsterdam en 1727. L'on y trouve ces nouvelles remarques que le savant interprète avoit achevées peu de tems avant sa mort.

Cet habile homme n'eut pas, dirai-je la satisfaction ou le déplaisir, de voir la nouvelle traduction d'Horace dont le P. Sanadon fit présent au Public en 1728. On a lieu de douter si les graces dont le Poëte s'y trouve revêtu, eussent flatté son amour ardent pour cet ancien Ecrivain, ou si le chagrin de voir un concurrent qui venoit lui enlever la gloire d'en avoir été jusques-

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

là le plus exact Traducteur , & le plus savant Interprète , ne l'eût pas emporté sur sa tendre affection pour Horace.

Quoi qu'il en soit , M. Dacier n'étant plus au monde lorsque l'ouvrage du P. Sanadon parut , l'habile Jésuite n'eut plus lui-même à craindre un critique qui avoit sçu rarement épargner les meilleurs ouvrages quand il y étoit contredit ou réfuté. Les poësies d'Horace paroissent dans cette nouvelle traduction , fruit d'une longue méditation , & de plusieurs années d'un travail assidu , disposées suivant l'ordre chronologique , c'est - à - dire , suivant un ordre inconnu à tous les Interprètes & à tous les Commentateurs du Poëte , & dont on peut dire que le P. Sanadon est lui-même le créateur.

Je ne vous rapporterai point le magnifique éloge qu'il fait du Poëte dans son Epître dédicatoire à M. le Prince de Conti , de peur de copier divers traits que je vous ai déjà tracés d'après les autres Traducteurs du Poëte ; mais je vous exhorte à lire cet éloge dicté par la vérité , & peint avec beaucoup de délicatesse. La préface du Traducteur est un écrit d'un autre genre qui m'a paru fort intéressant. Le P. Sanadon y fait voir

la supériorité, non de sa traduction, sa
 modestie l'en a empêché, mais de son
 édition du texte d'Horace, sur toutes
 les éditions précédentes. Il y parle au
 long des changemens qu'il a faits soit
 dans l'ordre & dans l'arrangement des
 pièces, soit dans les pièces elles-mêmes.
 Il justifie ces changemens par une
 multitude de raisons qui, pour la plû-
 part, semblent plus que vrai-semblables,
 & il répond avec autant de discernement
 que de modestie, aux objections qu'on
 pourroit lui faire.

TRADUC-
 TIONS
 D'HORACE
 EN PROSE.

Ce n'est pas parce qu'il a traduit
 Horace en prose qu'il prend la défense
 de la prose contre ceux qui voudroient
 que les Poètes ne fussent traduits qu'en
 vers : il rapporte leurs raisons sans les
 affoiblir ; on peut dire même qu'il les
 met dans un jour avantageux ; & s'il
 croit que les raisons qu'il y oppose sont
 décisives en sa faveur, il les fait valoir,
 moins pour surprendre l'approbation
 du lecteur, que pour l'obliger à ne cé-
 der qu'à la lumière & à la conviction.
 Sans prétendre décider moi-même ce
 qui apparemment sera long-tems en-
 core un objet de dispute, il est sûr
 qu'en voulant traduire un Poète en
 prose, on doit varier le style selon les

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

sujets , & le conformer au génie & au caractère des ouvrages que l'on traduit.

C'est ce qu'a fait le P. Sanadon : dans la traduction des Odes il employe un stile élevé , une prose poétique : dans les Satyres & les Epîtres , il se réduit à un stile plus simple , plus familier , mais toujours pur , élégant , & exact. C'est par choix & par goût , comme il le dit lui-même , que dans la version des Odes il a employé une prose poétique ; il a crû qu'elle étoit seule capable de conserver à l'Auteur toutes les richesses de la poésie qui réhaussent particulièrement l'éclat de cette partie de ses ouvrages. C'est de même par choix qu'il a réservé la prose ordinaire pour les Epîtres & les Satyres , qui ne tiennent à la poésie que par ce que celle-ci a de moins essentiel , par les mesures de la versification. Ce double choix est une preuve du discernement dont le P. Sanadon a donné tant de fois des preuves sensibles : on y a applaudi , & on l'a dû.

Les changemens qu'il a faits dans l'ordre des Odes & des autres poésies d'Horace , & dans presque chaque pièce en particulier , ont trouvé plus d'ad-
versaires.

versaires. On les a regardés au moins comme des nouveautés ; ils ont causé quelque surprise , & le P. Sanadon s'y étoit bien attendu. De toutes les pièces du Poète , il n'en a laissé que trois dans leur ancienne situation. Partout il met de nouveaux titres & de nouveaux argumens. Il partage quelquefois une pièce en deux , & quelquefois de deux il n'en fait qu'une. Ici il enlève au Poète plusieurs vers qui avoient toujours paru sous son nom , là il change la distribution à laquelle on avoit été accoutumé jusqu'à lui. Il fait disparaître entièrement le titre d'Epodes que le cinquième livre avoit porté , & en fait un dernier livre d'Odes. Mais il n'est pas le premier qui s'en soit ainsi expliqué : on avoit déjà remarqué avant lui , que le nom d'Epodes n'est ni du tems d'Horace , ni convenable aux pièces de ce cinquième livre. Enfin il suit dans le texte latin & dans sa traduction une orthographe particulière.

Voilà bien des nouveautés qui demandent assurément d'être appuyées sur de solides fondemens pour n'être point ébranlées. Le P. Sanadon l'a senti : il expose ses raisons : il va au-devant des objections ; il résout les difficultés :

il est rare qu'il ne satisfasse point ceux qui écoutent plus la raison que la pré-
vention, surtout pour les changemens
faits à l'ordre des pièces & à la plûpart
des endroits du texte même, dans les-
quels il s'écarte des autres éditions.
Comme ce texte étoit le sujet & la
matiere de son travail, il n'est pas
étonnant qu'il l'ait remanié à plusieurs
reprises, qu'il en ait épluché tous les
mots & toutes les phrases, qu'ainsi il
soit parvenu à le bien connoître; &
que secondé par les diverses leçons des
Manuscrits, par les conjectures des Sa-
vans, & par ses réflexions particu-
lières, il ait tâché d'en bien assurer
toutes les parties, & de remédier, le
mieux qu'il étoit possible, aux plaies qu'il
avoit reçues des copistes & des éditeurs.

Ce n'est pas en effet sans fondement
qu'il croit que les poësies d'Horace ont
été ramassées & publiées sans aucun or-
dre; & que l'arrangement que les an-
ciens Grammairiens y ont donné, fait
au hazard & sans critique, s'est perpé-
tué jusqu'à nous par la multiplication
des copies manuscrites & imprimées.
» Horace en cet état a toujours con-
» servé les traits d'un grand Poëte;
» mais on peut dire que ces traits ne

lui ressembloient que de loin , parce «
 qu'étant déplacés , ils manquoient «
 de ce rapport , & de cette symétrie «
 qui sont nécessaires pour la ressem- «
 blance entiere. α

TRADUC-
 TIONS
 D'HORACE
 EN PROSE.

Par l'arrangement que le P. Sanadon a suivi , il a tâché de remettre tout en sa place. Les pièces qui sont caractérisées par quelques faits , il les a mises suivant l'ordre des tems où ces faits sont arrivés , à moins qu'elles ne fussent des especes de préfaces ou d'épilogues : car alors il a crû devoir les tirer de l'ordre des tems où elles ont été composées , pour les ranger suivant l'intention de l'Auteur. Pour les autres , qui ne portent aucune circonstance de tems , comme elles n'ont rien d'intéressant pour l'histoire , peu importe dans quel rang on les présente : le P. Sanadon n'en a pas moins tâché d'y mettre tout l'ordre dont elles lui ont paru susceptibles , en les rapportant à de certaines époques générales tirées de leur caractère même. Il a placé dans les premiers livres celles dont les pensées , les sentimens , & le stile sentent plus la jeunesse de l'Auteur , & dans les derniers livres il a répandu toutes celles où la morale domine , & qui semblent être les fruits

naturels d'un âge plus avancé & plus mûr.

Cet arrangement offre deux avantages ; au moins le P. Sanadon a-t-il eu en vûe de les procurer : on pourra suivre Horace dans ses progrès , en voiant par où il a commencé , continué , & fini : on sera en état de comparer ses premières productions avec les dernières , & celles du milieu avec les unes & les autres. Un nouvel avantage plus considérable , supposé qu'il soit aussi réel que notre Auteur le pense , c'est qu'en lisant l'ancien Poète on lira une histoire suivie & fidèle du premier Empereur de Rome , écrite par un Ecrivain contemporain , & ornée de toutes les graces de la plus belle poésie.

Le P. Sanadon a raison de dire en conséquence , que cela seul suffiroit pour justifier le nouvel ordre qu'il a donné aux ouvrages d'Horace. Mais il faut supposer en même tems que dans cet ordre il n'a rien donné aux frivoles conjectures , rien à une imagination trop éprise des charmes du Poète , & que son système est aussi bien fondé qu'il paroît ingénieux. Vous en jugerez en lisant les réponses qu'il fait aux difficultés qu'il semble exposer lui-même avec beaucoup de sincérité,

Ce détail aussi curieux qu'intéressant , dans lequel vous pouvez entrer avec lui , annonce un Ecrivain qui a également consulté les Manuscrits & les Imprimés d'Horace , ses Commentateurs & ses Critiques , mais qui a encore plus médité son Auteur & l'histoire du tems auquel il écrivoit. Ce qui prouve encore son discernement , & semble le décharger de tout soupçon de partialité , c'est que quelque estime qu'il ait conçue pour Horace , il ne paroît pas s'y être livré avec cette prévention aveugle qui ne laisse plus ordinairement de liberté que pour louer , pour admirer , pour adorer.

Persuadé que le premier but de ces sortes d'ouvrages est de former le goût de la jeunesse ; & que ce goût ne se forme pas moins en faisant remarquer les fautes qui ont échappé aux plus grands Ecrivains de l'antiquité , que les perfections qui les distinguent , il manque rarement de faire également sentir les unes & les autres. Parmi des beautés sans nombre qui éclatent dans Horace , & que le seul Perrault refusoit de voir , il a trouvé quelques négligences , & il en a averti. Il a repris la conduite de quelques Odes dont la

fin ne lui a pas paru soutenir assez la dignité du sujet. Il a désapprouvé certains vers lyriques dont la cadence n'est pas assez correcte ni l'expression assez châtiée. Il a relevé en plusieurs endroits des pensées, des tours, des sentimens, des termes qui lui ont paru réprehenfibles. Mais aussi en beaucoup d'autres endroits, il s'est appliqué à justifier le Poète contre la témérité des Critiques ignorans, prévenus, ou de mauvais goût.

C'est le but principal des notes, peut-être trop abondantes, dont il a enrichi sa traduction. Il y suit Horace pas à pas, & rarement il le perd de vue. A ces longues tirades de citations grecques & latines, souvent inutiles, & presque toujours ennuieuses, que l'on trouve dans d'autres Commentateurs fort renommés, il a substitué des remarques de goût, particulièrement dans les Odes, en exposant toutes les richesses de la plus belle poésie lyrique qui fût jamais. Il l'a fait avec d'autant plus de soin, que cette partie des œuvres du Poète avoit été traitée plus superficiellement que les Satyres & les Epîtres, même par Monsieur Dacier. Il s'est aussi attaché à ajuster l'ancienne géo-

graphie à la nouvelle , & à éclaircir en peu de mots , quand l'occasion s'en est présentée naturellement , divers points de chronologie , d'histoire & de géographie , qui ont donné de l'exercice aux Savans.

TRADUCTIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Pour ce qui est de l'allégorie morale des histoires fabuleuses , sur quoi nos Commentateurs s'étendent si volontiers , il n'y est point entré. Ces allégories peuvent être ingénieuses , mais elles sont arbitraires ; & chacun est en état de débiter là-dessus tout ce qu'il lui plaira d'imaginer. Si dans ces mêmes notes MM. Dacier , Bentley , & autres Commentateurs ou Interprètes d'Horace , sont souvent l'objet de la critique du P. Sanadon , jamais il ne les censure qu'avec une modération que l'on devroit prendre pour modèle , & c'est toujours en prouvant pourquoi il les reprend : quand il peut s'accorder avec eux , il leur fait volontiers honneur de leurs découvertes.

La vie d'Horace qu'il a donnée à la tête de cet ouvrage , n'est pas travaillée avec moins de soin , & elle sert aussi beaucoup pour l'intelligence du Poète , étant dressée sur ses œuvres & dirigée par années. Je ne vous parle point de

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

son petit Traité sur les différentes sortes de vers qui se trouvent dans Horace ; il n'est utile qu'à un certain genre de Savans qui n'est pas fort étendu. Vous trouverez à la fin du second volume une *dissertation* (adressée au Traducteur) où l'on examine la *tr. duction* & les *remarques de M. Dacier sur un endroit d'Horace ; & où l'on explique par occasion ce qui regarde le Tetrachorde des Grecs*. C'est un morceau assez curieux pour ceux qui aiment cette sorte d'érudition. On l'attribue au P. du Cerceau, Jesuite ; & il avoit déjà paru dans les Mémoires de Trevoux.

Mem. de
Trev. Janv.
& Fev. 1727,
art. 7. & 16.

Ibid. Nov.
& Dec. 1728.
art 114. &
119.

Mem. de
l'Acad. des
B. L., t. VII.

Outre cette pièce , le P. Sanadon dans ses remarques sur l'Ode neuvième du cinquième livre , parle aussi de la musique des Anciens d'après le P. du Cerceau qu'il prend pour guide , & qui lui avoit fourni le système qu'il embrasse. M. Burette , de l'Académie des Belles-Lettres , qui travailloit alors au Journal des Savans , attaqua ce système dans le Journal du mois de Mai 1728. ce qui engagea le P. du Cerceau à faire une réponse qui fut imprimée la même année dans les Mémoires de Trevoux ; & M. Burette repliqua dans les Mémoires de l'Académie

des Belles-Lettres qu'il honore depuis long-tems par son érudition. Je ne fais que vous indiquer ces pièces, dont je pourrai avoir occasion de vous parler ailleurs : il s'y agit moins d'Horace que de la musique & de la symphonie des Anciens.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Le P. Brumoy parlant de cette dispute dans l'éloge du P. du Cerceau, dit que son confrere engagé sur la fin de sa vie à défendre une explication d'Horace qu'il avoit suggerée au Pere Sanadon, est entré dans ce que l'ancienne musique a de plus profond & de plus inaccessible ; qu'il y a porté & repoussé les attaques d'un sçavant adversaire (M. Burette) avec tant de force, que la victoire est encore douteuse. Cela peut être ; mais bien des gens croient que le sçavant adversaire a au moins approché davantage du triomphe.

El. du P. du
Cerc. au-devant de la
conjurat. de
Gabrini.

Revenons à l'ouvrage du P. Sanadon. La difficulté d'en jouir causée par des intérêts de Libraires, a engagé les sieurs Westein & Smith de le réimprimer à Amsterdam en 1727. avec celui de M. Dacier sur le même Poëte. Cette édition qui compose huit gros volumes in-12. est dédiée à M.

Walpole , alors Ambassadeur d'Angle-
terre en Hollande. Si le projet a quel-
que chose de singulier de former un
seul tout de deux ouvrages qui diffé-
rent presque toujours entr'eux dans le
texte , dans la traduction & dans les
notes , on peut dire , ce semble , qu'il
ne laisse pas que d'avoir quelque utili-
té. Il met plus facilement à portée de
comparer le travail des deux Ecrivains.
L'éditeur a même voulu épargner cette
comparaison à ceux qui voudroient se
contenter de son autorité , en faisant
lui-même ce parallele.

» Chacune de ces traductions , dit-
» il , a son caractere distinctif & son
» excellence particuliere. M. Dacier ,
» exact & laborieux , ne veut pas que
» l'on perde une seule parole d'Hora-
» ce. Le P. Sanadon , vif & délicat ,
» en cherche & en saisit avec grace les
» plus grandes beautés. Le premier
» s'applique partout à lui donner du
» bon sens , & le second s'occupe à le
» faire parler en homme d'esprit. L'un
» le traduit fidèlement , & l'autre le
» fait avec noblesse & avec élévation.
» Enfin , celui-là simplement Tradu-
» cteur , se borne à le faire entendre
» d'une maniere qui ne choque point.

les oreilles françoises ; & celui-ci , «
Poëte lui-même , a voulu faire ad- «
mirer en France , ce que Rome ad- «
mira dans le siècle d'Auguste. » Il faut «
convenir que ce parallele est assez exact.

Je ne voudrois pourtant pas dire , «
selon la réflexion d'un critique , que «
M. Dacier ne veut pas que l'on per- «
de une seule parole d'Horace. Il est «
aisé de voir que pour se conformer au «
génie de la langue françoise , il a «
donné à plusieurs idées un tour dif- «
férent de celui de l'original. Le grand «
défaut de M. Dacier , dit le même «
critique , est d'exprimer peu heureu- «
sement tout ce qui est du ressort de «
l'esprit & du sentiment ; ces graces «
naïves & délicates , qui ont tant de «
vie dans l'original , sont presque mor- «
tes dans sa copie. A l'égard du P. Sa- «
nadon , il faut avouer qu'il est pres- «
que entierement doüé de toutes les «
qualités qu'on lui attribué dans le pa- «
rallele. Mais il faut reconnoître en «
même tems qu'il est quelquefois plus «
Paraphraste que Traducteur. A la «
poësie lyrique d'Horace , qui est si «
serrée & si énergique , il substitué «
ordinairement une prose poétique «
où il y a du feu & de l'élevation , «

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Observat.
sur les Ecr.
mod. t. 2. 10
Lett. 305. 1

» mais quelquefois diffuse & allon-
» gée. Le même défaut ne se fait pas
» sentir dans les Satyres & dans les Epî-
» tres. Du reste il y a de l'esprit, du
» goût, & de la délicatesse dans sa tra-
» duction & dans ses notes, & l'on ne
» peut disconvenir qu'elle ne se fasse li-
» re avec plus de plaisir que celle de M.
» Dacier.

Dans l'édition qui a donné lieu à ces réflexions, l'on n'a pas retenu l'ordre du P. Sanadon, parce que l'on s'est abstenu de mettre sa traduction à côté de celle de M. Dacier, qui a suivi l'arrangement ordinaire. Mais on a suivi le P. Sanadon dans le poëme séculaire, & par cette raison on l'a mis seul avec sa traduction & ses notes hors de rang, à la fin du premier volume; ce qui n'empêche pas qu'on ne l'ait mis encore à sa place ordinaire, & dans son ancien état. Sur quoi je ne dois pas oublier de vous avertir qu'un des changemens les plus considérables que le P. Sanadon ait faits au texte du Poëte latin, regarde ce poëme séculaire.

Jusqu'à lui l'on n'avoit donné ce nom qu'à l'Ode *Phœbe sylvarum*; cependant Horace y parle expressément de trois chants, & le P. Sanadon les a trouvés

dans le Poëte. Il a fait plus : il y a découvert un prologue & un épilogue ; & de ces cinq morceaux il en a formé un corps d'ouvrage également capable de frapper par sa singularité , & de plaire par sa beauté. C'est en effet un des plus riches morceaux de la poésie lyrique. Il fut glorieux à Horace d'avoir été choisi par Auguste pour chanter les jeux séculaires. Sa pièce est de plus un monument curieux & unique des cérémonies qui s'observoient en cette fête. L'éditeur de Hollande a donc bien fait de la conserver telle que le Pere Sanadon l'avoit donnée.

Mais je ne puis le louer de ce qu'il dit que l'habile Jesuite a traité Horace avec trop de rigueur , en refusant de traduire ce qu'il y a de licentieux dans ce Poëte. C'est , selon cet anonyme , *un attentat contre les droits du Parnasse*. Mais cet attentat prétendu n'est point particulier au P. Sanadon. Non - seulement dans les Etats Catholiques , mais en Angleterre même , les poésies d'Horace destinées à la jeunesse , s'impriment avec des retranchemens. On craint avec raison que dans un âge tendre , ces endroits obscènes , ces traits de galanterie dont le Poëte n'est nullement

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE

exempt , ne laissent des impressions dangereuses. Ne suffit-il pas de connoître le funeste penchant de l'homme au mal , & ce qu'exige la juste vérité du Christianisme pour arrêter le mal dans sa source , autant qu'il est possible , loin de le fomenter ?

Les reproches vifs & amers que l'Éditeur fait au P. Sanadon sur ces retranchemens , ne deshonnorent donc que le censeur , & sont eux-mêmes un attentat contre les loix de la Religion. Et lorsqu'il a la hardiesse d'en prendre occasion d'insulter , comme il le fait , aux Peres de l'Eglise , & de les représenter comme des destructeurs des plus beaux ouvrages de l'antiquité , il ne prouve que sa prévention & sa mauvaise foi. Quintilien , quoique payen , pensoit bien autrement , lui qui vouloit que les Maîtres , dans le choix des livres qu'ils font lire aux jeunes personnes , fussent plus attentifs à la pureté des mœurs qu'à celle du langage , par la raison que les premières impressions durent plus longtemps , & ont de grands suites.

Cette règle si sage n'est pas observée avec encore assez d'exactitude dans la traduction de quelques Satyres & des Epîtres d'Horace qui a été donnée en 1726.

dans les *nouvelles œuvres posthumes* attribuées à feu M. de Maucroix. Cette version , aussi-bien que celle de l'art poétique , qui fait partie des mêmes œuvres , & de laquelle je vous ai parlé ailleurs , est de plus une traduction fort libre. L'Auteur retranche souvent du texte , & souvent il y ajoute. J'ai aperçu beaucoup d'endroits où le sens même est manqué. Dans d'autres , il tourne en proverbes triviaux des maximes qui n'ont rien que de sérieux dans le Poète pour le sens & pour l'expression. Il badine là où la gravité sembloit requise. Cet ouvrage est peu digne de la réputation que l'Abbé de Maucroix s'étoit si justement acquise. On a douté par une autre raison s'il étoit de lui , parce qu'on ne le trouve point indiqué dans la liste imprimée de ses Manuscrits. Mais il pouvoit se faire que celui-ci fût demeuré à l'écart , & que l'Auteur l'eût abandonné à quelque ami qui ne l'auroit point indiqué lorsqu'on fit cette liste. Quoi qu'il en soit , il y manque trois Satyres , la cinquième , la septième & la huitième du premier livre.

Si la methode raisonnée pour apprendre la langue latine par M. Cheffneau du Marais , imprimée en 1722.

TRADUCTIONS
D'HORACE
EN PROSE.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

tombe entre vos mains , vous pourrez y lire une traduction particuliere du poëme seculaire d'Horace qu'il a renfermé, comme tous ceux qui en avoient parlé avant lui , dans l'Ode *Phæbe sylvarum* , &c. qui dans les éditions ordinaires du Poëte est à la fin du livre des Epodes. M. du Marlais a fait cette traduction pour montrer l'usage de sa méthode , & il y joint des remarques presque toutes grammaticales , pour donner l'intelligence du texte. Dans l'exposition du sujet il explique en peu de mots ce qu'étoient les jeux séculaires que les Romains célébroient pendant trois jours & trois nuits tous les cent dix ans en l'honneur des Dieux.

Un écrit encore plus récent , dont on peut vous conseiller la lecture , est une brochure qui parut en 1734. à Paris sous le titre d'*Essais sur quelques Odes d'Horace*. C'est un nouveau système qui ne s'accorde avec aucun Traducteur , Critique , ou Commentateur du Poëte latin. On dit que cet écrit vient de Provence ; mais l'Auteur m'est inconnu. Il convient que son ouvrage attaque toute l'autorité des Commentateurs , qu'il tend à renverser des idées qu'on a reçues dès l'enfance , & qu'il annonce

au Public un aveuglement de près de deux mille ans sur des Odes d'Horace qu'il n'a cessé d'avoir sous les yeux.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Il explique , selon son nouveau système , les Odes seconde , onzième , douzième , quatorzième , quinzième & vingt - huitième du premier livre ; la dix-neuvième du second livre ; la seconde , la cinquième & la vingt-septième du troisième , & la cinquième du quatrième. Il paraphrase en même tems ces Odes ; & dans son commentaire il développe les raisons du sens qu'il leur donne. On ne peut nier qu'il ne propose des vûes toutes nouvelles ; souvent il contredit celles de M. Dacier , sans s'accorder davantage avec celles du P. Sanadon , quoiqu'il ne le nomme point. Le système du Jesuite paroît très-lié ; celui de l'anonyme , quoique fort différent , ne le paroît gueres moins. A qui croire ? Il viendra peut-être encore quelque autre fabricant de systèmes , qui renversera les précédens. Ainsi chacun prête-t-il ses vûes aux Anciens.

Les vieux Traducteurs d'Horace contents de faire entendre , le mieux qu'ils pouvoient , le texte de ce Poëte à ceux qui ignoroient la langue latine , ont fait peu de notes pour l'éclaircir , n'ont

point inventé de système pour l'expliquer. Ils ne le croyoient pas assez obscur pour en avoir besoin. Qu'auroient-ils dit, s'ils eussent vû le petit volume des œuvres d'Horace noyé dans un amas immense de notes, d'observations, de conjectures, de variantes, de dissertations ? L'Abbé de Marolles en a composé avec le texte & sa traduction, deux volumes *in-8*. M. Dacier l'a poussé jusqu'à dix volumes *in-12*. Le P. Sanadon en a fait deux volumes *in-4*.

On en formeroit encore plusieurs autres, si l'on s'avisoit de réunir les remarques, les conjectures, les explications, les dits & les contredits de MM. Masson, de Rosel-Beaumont, Coste, de Salengre, de l'Auteur anonyme des Essais sur quelques Odes du Poète, & de plusieurs autres, l'explication de la quatrième Ode du troisième livre, donnée par le sieur de Girac, dans la section vingtième de sa réponse à la défense des œuvres de Voiture faite par Costar, une Lettre d'Urbain Chevreau à M. Dacier sur l'*atrocem animum Catonis*, dans la seconde partie des œuvres mêlées du même M. Chevreau ; les explications de divers endroits du même Poète données par MM. Boivin, Couture, & Fourmont,

dans les Mémoires de l'Académie des Belles - Lettres ; les judicieuses réflexions du P. Oudin , Jésuite , sur la première Satyre , publiées dans les Mémoires de Trevoux ; les remarques sur la même Satyre , & sur plusieurs autres passages du Poëte. qui sont dans le même Journal.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Est-il donc vrai qu'Horace soit si peu clair qu'il faille des commentaires si étendus, si variés, si nombreux pour le rendre intelligible ? Si du moins cet amas de notes de toute espèce en rendoit l'intelligence sûre, s'il la fixoit, peut-être pourroit-on le supporter. Mais presque tous les Commentateurs dont je viens de vous parler, peu d'accord entr'eux, prêtent souvent à Horace leurs propres pensées, chacun le tire de son côté, on se combat mutuellement. Au milieu de tant de réflexions, de remarques, & de contestations, on cherche souvent le sens du Poëte, on a peine à le trouver, il échappe. On croyoit l'entendre, on ne l'entend plus. Il paroît néanmoins certain qu'un Auteur, comme celui-ci, qui n'a fait que des chansons & des portraits des mœurs & des vices de son tems, ne doit pas être si obscur. Il ne doit y avoir que quelques

Journ. H^{is}
de la Haye de
l'an 1736. p.
410. & suiv.

Et Vign.
Marv. M^é-
lang. t. 3. p.
235. edit. de
M. l'Abbé
Bannier.

faits, quelques traits d'histoire qui puissent demander d'être éclaircis.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que tous ces Commentateurs & ces Critiques qui different entr'eux sur le sens d'Horace, sur l'histoire, la chronologie, le dessein de ses pièces, s'accusent mutuellement d'ignorance, de prévention, de bizarrerie, quelquefois de mauvaise foi. Ils ne sont presque d'accord qu'à ne trouver dans le Poète aucun défaut, qu'à y voir partout des mysteres. Tout y est grand; rien n'est plus beau, ni plus admirable: la délicatesse, la finesse ne peuvent aller plus loin: chaque Ode en particulier est la plus belle; l'harmonie est achevée, peu de personnes sont capables d'en sentir, d'en appercevoir même les beautés: il n'y a pas une pensée fausse ou peu solide. Pour le langage, ce seroit un crime de penser seulement qu'il ne soit pas le plus élégant, le plus correct. Tous disent qu'ils sont extrêmement en garde contre l'espece de passion qu'un Sçavant conçoit ordinairement pour l'Auteur qu'il traduit ou qu'il commente; mais s'ils avoient été guéris de cette maladie, n'eussent-ils point trouvé quelquefois un peu de matiere à leur critique dans les poësies d'Horace?

Un commentaire où l'on feroit sentir les expressions impropres d'un Auteur , ses phrases obscures , ses tours forcés , & ses autres défauts , feroit , on l'avoüe , un peu singulier ; mais peut-être feroit-il plus utile , & prouveroit-il autant de goût que ceux où l'on se donne la torture pour approuver tout , pour justifier tout. Le P. Sanadon n'a pas été blâmé de trop de hardiesse , il a même été loué , pour avoir fait observer des fautes dans Horace.

On a effaié depuis un pareil commentaire critique sur les Odes du même Poëte & sur son art poétique , dans la seconde partie du tome vingt-troisième du Journal littéraire , & dans la première partie du tome vingt-quatrième ; & cet essai m'a paru bien fait & utile. On y reprend dans ces ouvrages du Poëte des défauts qui semblent mériter la censure : peut-être chicanne-t-on quelquefois , & critique-t-on avec trop de sévérité : mais plus souvent la critique semble juste. On y attaque aussi bien des notes & des réflexions de M. Dacier & du Père Sanadon ; mais on parle avec estime de leurs personnes , & l'on ne prétend point leur disputer une grande érudition. Il n'y a qu'à profiter en effet de

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

leurs travaux : ce qui ne sert pas à éclaircir Horace, peut du moins servir à augmenter sur d'autres sujets les richesses de l'esprit.

Je ne crois pas que quelqu'un puisse dire la même chose des *amours d'Horace*, livre mal fait & pérnicieux, imprimé en 1728. à Amsterdam, quoique le titre porte à Cologne. Cet ouvrage est anonyme ; & l'Auteur a eu raison de se voiler ; un pareil écrit ne peut lui faire honneur. C'est un Roman plutôt qu'une histoire ; mais un Roman où la licence & le libertinage doivent révolter ceux qui ont de la pudeur. C'est en vain que le sieur Bruys, Auteur lui-même de divers ouvrages qui auroient à jamais déshonoré sa mémoire s'il n'en eût pas témoigné son repentir, a essayé de justifier l'anonyme sur ce point dans sa critique prétendue désintéressée des *Journaux littéraires* : il n'est jamais permis de choquer les bonnes mœurs : indépendamment de la Religion qui doit toujours être consultée la première, la seule probité s'y oppose.

Ce livre des *amours d'Horace* est partagé en cinq Lettres, où l'Auteur perd souvent de vue son objet pour se jeter dans quantité de digressions, dont quel-

Crit. des
Journ. t. 1.
p. 41. & 42.

ques-unes peuvent avoir leur utilité pour l'histoire littéraire , mais qui ne sont pas là à leur place. M. de la Chapelle avoit déjà donné les amours de Catulle & de Tibulle , mais avec autant de modestie à-peu-près qu'on peut l'attendre d'un ouvrage de galanterie. L'anonyme lui fait un reproche de cette espece de retenue : il prétend que par cette conduite il a trop masqué ses Auteurs. Pour lui , non-seulement il dévoile Horace , mais il ajoute à ses obscénités. Il se plaît à le conduire chez toutes les maîtresses , & partout il lui fait jouer le personnage d'un parfait débauché. Aussi l'Auteur, plus libertin encore, veut-il *que l'on se méfie de tout homme qui se gendarme d'une expression libre & enjouée.* L'anonyme n'auroit-il pas eu un intérêt personnel à tenir un pareil langage ?

Il ne s'est pas moins donné de licence en traduisant ou Horace , ou les Auteurs qu'il cite assez fréquemment dans son livre. C'est une paraphrase qui ressemble rarement à une traduction. Si une idée est obscène dans le Poète , dans la version elle est grossière jusqu'à révolter. Ce qui est singulier , c'est que dans un ouvrage où il prétend amuser les gens du monde , il lance contre les

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

femmes les traits les plus indéceus. On pourroit lui demander quelle espece de lecteurs il a prétendu avoir. Horace , quoique le héros du livre , n'y est pas plus ménagé. Ajoûtons qu'il y a dans cet ouvrage , tout écrit en prose , tant de termes nouveaux , que l'on pourroit en remplir plusieurs pages d'un second Dictionnaire néologique. L'Auteur dit qu'il les a trouvés plus propres à bien exprimer ses pensées. Mais s'exprime-t-on bien , quand pour se faire entendre , on se sert de termes presque toujours inintelligibles au commun des lecteurs ? Cependant il fait au commencement de son livre de bonnes réflexions sur le stile qui convient aux Lettres ; mais il ne suit pas ses principes dans la pratique.

CHAPITRE XIII.

Des Traductions d'Ovide en Prose & en Vers.

SI la lecture des poësies d'Horace est propre à former le goût , celle des écrits d'Ovide peut le gâter , si on ne l'a déjà bien formé. On convient communément

communément que ce fut ce Poète qui contribua beaucoup à changer celui de son siècle. « C'étoit , dit M. l'Abbé Gedoy, le plus bel esprit de son tems, & le plus galant. Jamais Poète n'a fait des vers avec une facilité si heureuse. Tous les sujets qu'il traitoit , quelques stériles, quelques bizarres même qu'ils fussent , devenoient riches , gracieux & fleuris entre ses mains. Mais comme il avoit infiniment d'esprit , il en mettoit partout jusqu'à l'excès. Se plaignoit-il de ses malheurs ? Il songeoit bien plus à être ingénieux qu'à s'attirer de la compassion. Ecrivoit-il des Lettres amoureuses ? c'étoient pensées sur pensées , de l'esprit à chaque mot , par conséquent peu de sentiment & de passion. . . Jusqu'à lui on n'avoit gueres connu que la belle & noble simplicité. Son genre d'écrire commença à se faire goûter. Un défaut revêtu de tant de graces , se prend aisément pour vertu. On l'imita donc : mais ceux qui l'imiterent , n'ayant pas son esprit , & voulant pourtant en avoir en dépit de la nature , gâterent tout par une affectation ridicule , qui est de tous les vices le plus insupportable à ceux qui ont

TRADUCTIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Pref de la
traduct de
Quintil.

» du goût. « Vous sçavez le mot d'un
de nos Poètes :

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

J'étois pour Ovide à quinze ans,
Je suis pour Horace à trente.

C'est ce qui arrive ordinairement à ceux
qui ont un esprit de justesse & de dis-
cernement.

Hastiana
n. 33.

Le sçavant & ingénieux M. Huet en
avoit fait l'expérience , comme beau-
coup d'autres. Il raconte qu'il s'attira
autrefois les reproches de l'Académie
de Caën , parce qu'il lui arriva de don-
ner quelque préférence à Tibulle & à
Propertius au-dessus d'Ovide. Il deman-
da à se justifier , & il avoua que dans
son enfance , il avoit fait ses délices
d'Ovide ; mais que quand l'âge eut
formé son goût , il reconnut qu'il ne
falloit pas se laisser prévenir d'une ad-
miration universelle pour tous les ou-
vrages de ce Poète,

» Les livres d'amour , dit-il , &
» particulièrement les Epîtres Héroï-
» des sont plus châtiées , plus étudiées ,
» plus élégantes , écrites même avec
» plus d'esprit & plus d'art , soit que
» la matiere lui plût davantage , &
» que le cœur aidât l'esprit dans la
» composition , soit que le feu de la

jeunesse soutint davantage & animât
la beauté de son génie. Les Méta-
morphoses leur sont fort inférieures :
c'est un ouvrage languissant , négli-
gé , sans feu , & sans art. Les liai-
sons de ses fables , qu'on me faisoit
admirer dans mon enfance , sont froi-
des , & tirées par les cheveux. Ses
Fastes sont beaucoup plus estimables.
La facilité de son esprit lui a fait
renfermer assez heureusement sous la
même mesure de vers une matière
fort peu susceptible des ornemens de
la poésie. Ses autres livres portent
des marques visibles de l'abbatement
& de la tristesse où l'avoit réduit le
pitoyable état de son exil. Son prin-
cipal défaut , & qui s'étend dans
tous ses ouvrages , est cette licence
immodérée de son stile. Il veut tout
dire , il ne sçauroit finir. Il a hazar-
dé plusieurs mots qui ne se trouvent
que chez lui , & qu'on voit claire-
ment n'avoir été faits que pour rem-
plir la mesure des vers où il les a pla-
cés. D'un autre côté , on reconnoît
partout un esprit fort élevé , fort
étendu , très-cultivé , & poli par l'u-
sage du grand monde. Au milieu mê-
me des ouvrages où il s'est le plus re-

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

» lâché , il lui échappe des traits in-
« mitables. » Cette addition de M.
Huet étoit nécessaire pour rectifier le
jugement qu'il porte en particulier des
Métamorphoses , qui est assurément
trop severe.

Troisième
disc. sur l'é-
leg. par M.
l'Abbé Sou-
chay , dans
les Mem. de
l'Acad. des
B. L. t. VII.

Permettez-moi de vous rapporter
encore le caractère qu'un critique plus
moderne que M. Huet , fait d'Ovide
comme Poëte élégiaque. Ovide , se-
lon lui , est léger , abondant , fleuri ;
il surprend , il étonne par son incom-
parable facilité. Mais il veut trop pa-
roître spirituel : au lieu de suivre la na-
ture , il court après des ornemens fri-
voles ; il répand des fleurs au lieu de
montrer des sentimens. Jusques dans
ses Héroïdes il ne sçait point maîtri-
ser son imagination , lorsqu'une fois elle
est échauffée , ni moderer la déman-
geaison qu'il a de faire briller de l'es-
prit.

Un autre défaut , c'est qu'il aime à
s'égarer jusques dans les sujets les plus
graves & les plus sérieux , comme on
le voit en beaucoup d'endroits de ses
Tristes. Bien différent encore de ce Pein-
tre admirable dont Pline fait mention ,
qui donnoit toujours plus de choses à de-
viner au spectateur qu'il n'en exprimoit ;

Ovide ne laisse rien à deviner, il exprime toujours plus qu'il ne peint; il offre une idée sous toutes les images dont elle est susceptible, & ne la quitte qu'après avoir épuisé celles qui peuvent la représenter. Cette abondance excessive est comme le fond de son caractère; & les exemples en sont si fréquens dans ses Elégies sur tout, qu'elle n'a pas besoin d'être prouvée: il aime ce qui est superflu; il s'en tient rarement au seul nécessaire: en quoi consiste pourtant l'excellence d'un ouvrage qui n'est jamais plus parfait, que quand on ne peut rien y retrancher, sans en altérer la perfection. C'est la réflexion que fait M. l'Abbé Souchay en finissant ce portrait d'Ovide dont j'ai rassemblé d'après lui les traits principaux.

Reprenons les différens ouvrages du Poète latin, afin de vous parler par ordre des traductions qui en ont été faites en notre langue, soit en prose, soit en vers. Je commence par les Epîtres, que l'on appelle Héroïdes, parce qu'elles portent le nom de quelque Héroïne. Elles ne sont pas toutes d'Ovide, quoiqu'elles soient parmi ses ouvrages. Quelques-unes n'ont été faites que depuis lui; d'autres lui sont supposées;

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

plusieurs sont d'Aulus Sabinus. Ovide avoit celles de Pénélope, de Phylis, de Canacée, d'Hypsipile, d'Ariadne, de Phedre, de Didon, de Sapho. Ces Epîtres sont remplies de sentimens tendres & passionnés, & d'une morale qui n'est digne pour l'ordinaire que de l'école du libertinage & de la volupté.

Il faut supposer une extrême simplicité dans Octavien de Saint Gelais, Evêque d'Angoulême, pour l'excuser d'avoir crû qu'il lui étoit permis d'employer son tems à traduire ces Epîtres. De la maniere même dont il parle dans son Prologue au Roi, il semble qu'il n'avoit rien de mieux à faire, & qu'il mettoit cette occupation au nombre de ses devoirs. Le désir de plaire au Roi n'étoit pas, comme Saint Gelais le croyoit, un motif suffisant pour travestir en bonne œuvre une occupation qui ne convenoit ni à la Religion ni à son caractère.

Cependant l'on recevoit alors avec une espece d'avidité des traductions qui n'ont rien présentement de remarquable que le mauvais goût qui y regne. Abandonnons l'éloge de celles de Saint Gelais à Pierre Grosnet, supposé qu'il ait air voulu les louer, lorsqu'il dit dans sa

pièce intitulée; *De la louange & excellence des bons Facteurs qui ont bien composé en rime & en prose tant deçà que delà les monts:*

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Octavian de Saint Gelais
Virgile & Ovide en François
Composâ authentiquement
Chacun le scet évidemment.

Quel françois en effet ! ou plutôt, quelle barbarie de langage dans cette version d'Ovide par Saint Gelais ! Ses vers sont de dix syllabes, où l'alternative des rimes masculines & féminines est communément observée, ce qui étoit assez rare alors : & voilà tout leur mérite. Du reste, rien de plus plat & de plus corrompu que la versification du Traducteur : une syllabe de plus ou de moins ne l'embarrasse point : pourvû que la fin du vers fût rimée, l'observation des autres règles l'arrêtoit rarement. Il n'étoit gueres plus inquiet s'il rendoit ou non le sens de son Auteur : il exprimoit comme il pouvoit, dans son vieux langage, ce qu'Ovide avoit écrit avec tant de pureté & de délicatesse ; & il suppléoit sans façon à ce qu'il n'entendoit point, ou à ce qui lui eût coûté trop de peine à rendre avec fidélité.

Cette traduction eut néanmoins un

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

tel succès, que l'on en fit quatre éditions avant le milieu du seizième siècle, & dans l'espace de moins de vingt ans. J'ai vû ces quatre éditions : deux sont *in-4*. la troisième est *in-12*. & la quatrième *in-16*. Des deux premières l'une est sans date, l'autre est de 1525. Toutes les deux en caractères gothiques, & avec le même Prologue : mais les figures qui ont rapport aux sujets traités dans les vingt & une Epîtres sont différentes : l'édition sans date est d'ailleurs d'un caractère plus net, & a de plus l'image d'Ovide à la tête. L'édition *in-12*. qui est très bien imprimée est de 1538. & l'*in-16*. de 1544.

Dans ces deux dernières éditions on trouve quatre autres Epîtres, de *Philistine* à *Elinus* ; de *Cloacus* à *Clibane* ; de la belle *Amazone* à son ami *Cazias* ; de *Cynaras* à son faux & déloyal ami *Cetius*. L'Auteur les donne sous le titre d'*Epîtres d'Ovide*, quoiqu'elles soient de son invention, & seulement faites à l'imitation de celles du Poëte latin. Elles sont aussi en vers de dix syllabes ; dans le même goût & avec les mêmes défauts que la traduction d'Octavien de Saint Gelais : il y a même un défaut de plus ; c'est que l'observation des rimes mas-

eulines & féminines y est rarement gardée.

L'Auteur de ces quatre épîtres se nomme Maître André de la Vigne ; il est qualifié d'*Historien & Orateur, Secrétaire de la Reine, & de M. le Duc de Savoie ; & depuis Orateur du Roi de France Charles VIII.* Il étoit ami de l'Evêque d'Angoulême ; & il avoit travaillé avec ce Prélat au *Vergier d'honneur sur l'entreprise & voyage de Naples de Charles VIII.* La Croix du Maine ne parle point de ces quatre Epîtres ; & du Verider n'en cite qu'une édition faite , dit-il , à Paris chez Denis Janot in-16.

Charles Fontaine , Parisien , l'un des plus féconds Traducteurs du seizième siècle , rejettoit les défauts de la version d'Octavien de Saint Gelais sur ceux du siècle où ce Prélat écrivoit ; & il avoit quelque raison. *Notre langue* , comme il le dit , *n'étoit pas encore bien avant sortie de son enfance* , les arts & les sciences n'étoient pas si bien éclaircies , les esprits n'étoient ni si prompts , ni si vifs , ni si pénétrans qu'ils le furent depuis. Fontaine qui croyoit jouir de ces avantages dont le siècle de Saint Gelais avoit été privé , & qui dès son jeune âge avoit toujours admiré les ouvrages d'Ovide ,

TRADUCTIONS
D'OVIDE
EN PROSE,
ET EN
VERS.

TRADUCTIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

394 BIBLIOTHEQUE

voulut donc aussi faire connoître ces ouvrages à ceux qui ignoroient la langue latine. Il choisit surtout les Epîtres dites Héroïdes, à cause de l'estime qu'on en faisoit ; & parce qu'elles sont, selon lui, *brièves, utiles, & récréatives.*

On pourroit peut-être lui passer d'avoir crû qu'elles n'étoient pas inutiles pour apprendre à bien parler, & à écrire avec grace : mais on ne se seroit pas attendu qu'il eût loué ces Epîtres du côté des grands avantages que les mœurs pouvoient en retirer. La raison qu'il en apporte est chimérique, sçavoir, qu'en voyant les folles passions & leurs suites, on est plus porté à les éviter : l'expérience montre tous les jours le contraire : on n'éteint point le feu en l'entretenant. Tout ce que Fontaine dit sur cela, sent trop l'affection de Traducteur.

On n'a de lui que la version des dix premières Epîtres : elle est en vers françois, avec des préfaces & des annotations. Elle parut à Lyon où elle fut achevée d'être imprimée le 14 Avril 1552. avant Pâques, c'est-à-dire en 1553, selon le calcul que l'on suivoit alors. L'Epître dédicatoire à M. de Crussol, Sénéchal de Cahors en Quercy, & l'un des cent Gen-

filshommes de la Chambre du Roi, est du premier Janvier 1551. datée de Lyon où Fontaine s'étoit retiré depuis quelque tems. Il y avoit même commencé cette traduction dès 1546. & il l'avoit gardée quelques années sans prendre la résolution de la publier. Elle fut bien reçue dès qu'elle parut ; & le débit en fut assez prompt , puisqu'en 1555. l'Auteur dit qu'il eut beaucoup de peine à en recouvrer deux exemplaires , pour satisfaire deux amis qui lui demandoient son ouvrage. Il nous apprend qu'on le sollicita alors de toutes parts à le faire réimprimer , & qu'il y étoit porté lui-même *par cette affection naturelle & paternelle que chacun vrai pere porte à ses enfans.*

Avec une pareille disposition , l'on juge aisément qu'il ne se fit pas long-tems prier : il revit sa traduction ; & afin que l'ouvrage fût plus complet , il résolut d'y joindre les onze Epîtres qu'il n'avoit point traduites , en se servant de la version d'Octavien de saint Gelais qu'il retoucha dans un assez grand nombre d'endroits. Mais il ne s'appliqua qu'à en corriger le stile , & à racoustrer l'orthographe , les points , quelques mots , & lignes entières laissées en

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS;

sens imparfait. Peu inquiet si elle étoit fidèle, il ne se donna pas la peine de la conférer sur le texte latin. J'aurois mieux aimé, dit-il, en faire une nouvelle, comme j'en ai eu bonne envie qui n'est pas encore éteinte : vrai est, ajoute-t-il, que le tems, les procès, & affaires domestiques par moi soutenus, ont icelle mienne affection jusques ores retenüe & retardée : & d'ailleurs quelque plaisir que je trouve dans la composition de mes ouvrages, ni moi, ni ma famille ne pourroient en vivre un seul jour.

Cette nouvelle édition est de 1556. dédiée à Madame de Crussol, mere du Sénéchal de Cahors. La dix-septième Epître qui est l'Epître de Léandre à Héro, & la dix-huitième qui est la réponse de Héro à Léandre, ne sont point de la traduction de saint Gelais, mais du Seigneur de saint Romat. C'est Fontaine qui nous l'apprend dans l'Epître à Madame de Crussol. Cette traduction du Seigneur de saint Romat est moins mauvaise que celle de saint Gelais; mais je n'ai pu découvrir qui étoit ce Traducteur. L'Epigramme que Fontaine lui adresse dans un recueil de ses poësies intitulé *les Buisseaux de Fontaine*, donne de lui l'idée d'un Savant, mais ne fait point connoître la personne.

A la fin des vingt & une Epîtres, Fontaine a ajouté *les amours de Mars & de Venus imitées d'Homere*, le ravissement de *Proserpine imité d'Ovide*, & le combat d'*Hercule & d'Acheloüs*, pris du même Poète, & traduit par Joachim du Bel-

TRADUCTIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS...

lay. Après l'Epître de Léandre à Hé-
ro, on trouve le poëme de Musée sur le
même sujet, de la traduction en vers
de Clement Marot, avec une Epître
aussi en vers sur cette traduction. Je
vous ai parlé ailleurs de cette Epître,
déjà imprimée dans la version de Mu-
sée par Marot. en 1541. J'ignorois alors
qu'elle fût de Charles Fontaine, & que
l'Epître de Léandre à Héro & la répon-
se de Héro qui sont dans la même édi-
tion de 1541. sans nom d'Auteur, fus-
sent de la traduction du Seigneur de
saint Romat.

Fontaine eut à essuier plusieurs re-
proches à l'occasion de sa version des
dix premières Epîtres d'Ovide: on
trouva mauvais qu'il eût entrepris de
traduire ce qui l'avoit déjà été par S. Ge-
lais; & il se crut obligé de se justifier. C'est
le but d'un *petit avertissement aux lecteurs*,
qui se lit dans les éditions de 1552. &
de 1556. Fontaine y fait voir que sa
conduite n'avoit rien en cela d'ex-

TRADUC-
TIONS ,
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

traordinaire : que quoique saint Gelais eût aussi traduit l'Enéïde, Des Masures n'avoit pas crû que cette version dût l'empêcher d'en donner une nouvelle : que feu M. de saint Ambrois, & M. de saint Romat, avoient traduit après l'Evêque d'Angoulême, les Epîtres de Paris à Helene, d'Helene à Paris, de Léandre à Héro, de Héro à Léandre.

Je ne sçai qui est ce Monsieur de saint Ambrois, & je n'ai point vû sa traduction. Fontaine ajoute, en parlant toujours de ceux qui lui reprochoient d'avoir traduit les Epîtres d'Ovide après saint Gelais : Que s'ils avoient crû que la version de celui-ci étoit trop défectueuse pour plaire, il avoit été en droit d'en porter le même jugement, & de tâcher de faire mieux : *Que les Seigneurs Carles* (c'est Lancelot de Carle Evêque de Riez) & *Pelletier*, avoient tous deux mis en vers françois l'Odyssée d'Homere, ou une partie de ce poëme. Je ne vois pas que celle de Carle ait été imprimée. Que d'ailleurs, loin de blâmer deux Auteurs qui traduisent en même tems le même ouvrage, on doit leur en savoir gré, puisqu'ils mettent par-là les lecteurs en état de comparer leurs ouvrages, & de voir qui a le mieux

réussi ; que cela sert à former le jugement, & peut être utile pour perfectionner la langue. Qu'enfin sa traduction a cet avantage au dessus de celle de saint Gelais, qu'il y a ajouté des argumens où il expose les sujets de chaque Epître & la fable, & des notes où il explique les endroits obscurs ou difficiles.

TRADUCTIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Quant à sa traduction en elle-même, il dit dans un autre avertissement en forme de *discours* sur cette version, qu'il s'est plus attaché au sens qu'aux termes de l'original ; qu'il en a approché le plus près qu'il lui a été possible, & que le génie de notre langue le lui a permis : que souvent il a rendu deux vers d'Ovide en trois vers françois, & quelquefois qu'il a exprimé en un vers un autre vers de l'original. « J'ai évité, dit-il, autant que je l'ai pû, la contrainte & l'obscurité dont je suis ennemi naturel, & ne me suis par cette raison en quelques passages tant voulu assujettir à la rime, que quand le sens s'est mieux offert autrement, estimant la rime être la ministre & chambrière du sens, & non au contraire. Il proteste qu'il a traduit, même les endroits les plus difficiles, & il blâme

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

les Traducteurs qui agissent autrement. Il fait ensuite de fort bonnes réflexions contre les traductions trop littérales, & prouve fort bien que l'on doit tourner un Auteur comme celui-ci auroit fait lui-même, s'il eût écrit dans la langue qu'on lui fait parler.

A la fin de l'édition de 1552. Charles Fontaine a jugé à propos de faire imprimer dix réponses aux dix Lettres qu'il avoit traduites. Ces dix réponses sont de l'invention de Michel d'Amboise, Seigneur de Chevillon, surnommé *l'Esclave fortuné*. Cet ouvrage est en vers de dix syllabes. L'alternative des rimes masculines & féminines y est encore plus négligée que dans la traduction des dix Epîtres d'Ovide par Fontaine. Celui-ci semble faire croire qu'il est le premier qui ait mis au jour cette production de Michel d'Amboise. Elle avoit cependant été imprimée dès 1546, avec cinq réponses de plus, sous le titre de *Contr'Epîtres d'Ovide nouvellement inventées, & composées par Michel d'Amboise, dit l'Esclave fortuné, Seigneur de Chevillon; où sont contenues plusieurs choses récréatives & dignes de lire*. La Croix du Maine n'a point connu cet ouvrage; & du Verdier en cite seulement une édition.

qu'il met en 1541. antérieure par conséquent aux deux que j'ai vûës. Ces contr'Epîtres sont dédiées par l'Auteur au Prince Charles de Valois, Duc d'Orleans, & l'Epître dédicatoire est en prose.

TRADUCTIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

On trouve à la fin de ce livre plusieurs pièces en vers latins & françois, dans lesquelles on fait sans façon Michel d'Amboise égal à Ovide. Ce n'est pas sûrement du côté de la versification qui est fort mauvaise. Pour l'ouvrage même il n'est pas sans génie, & l'on y remarque de l'invention. Ce sont les héros qui y parlent; & dans plusieurs des discours que l'Auteur leur prête, on voit qu'il n'a pas eu intention de faire sa cour aux Dames. Ces Epîtres sont d'ailleurs remplies d'expressions qu'on n'entend plus, ou qu'on n'entend que très-difficilement, à moins que d'être extrêmement versé dans la lecture de ces vieux Poètes.

J'ai vû plusieurs autres traductions de quelques-unes des Epîtres Héroïdes, faites en prose par différens Auteurs, dans un recueil imprimé pour la quatrième fois en 1603. chez Mathurin Guillemot, à Paris, sous le titre de *Fleurs de bien dire, recueillies des cabinets des plus rares esprits de ce tems, &c.* Ce

recueil, qui contient plusieurs autres pièces, est dédié à *Madame, sœur unique du Roi*: c'étoit Catherine, Duchesse de Bar, sœur de Henri IV. Les Auteurs de ces traductions, lesquelles sont presque toutes d'un fort mauvais goût, ne sont point nommés.

La traduction en prose des vingt & une Epîtres par le sieur de Deimier, qui parut en 1615. in-8°. n'est ni plus fidèle ni d'un meilleur stile. Le traducteur a beaucoup ajoûté du sien, comme il l'avoue dans sa préface. Il a aussi traduit dans le même goût une *Epître amoureuse*, attribuée à Aulus Sabinus. La version de l'Epître de Didon à Enée, & de celle de Héro à Léandre en vers françois par le sieur de la Rocque, imprimé en 1609. avec ses *Oeuvres* poétiques est autant une paraphrase que celle de Deimier son contemporain.

Le premier Traducteur françois des Héroïdes que l'on puisse lire avec quelque satisfaction, est Jean Davy du Perron, depuis Evêque & Cardinal. Mais il ne poussa pas loin sa traduction: je ne connois de lui que celle de l'Epître de Pénélope à Ulysse: elle est en vers héroïques, & c'est en ce genre ce que l'on fit de mieux alors. On remarque dans son vieux stile beaucoup de

douceur jointe à une noble simplicité.

Mais ayant fait sa version en forme de Quatrains, il est aisé de remarquer qu'il a été obligé d'employer pour rendre cette Epître, presque une fois plus de vers françois qu'il n'y en a dans le Poëte latin. On a du même la Lettre de Phylis à Démophoon, en prose : mais ce n'est qu'une imitation d'Ovide, qui finit par douze vers en forme de *Complainte de Philis après sa mort*. Ces deux pièces font partie des œuvres du Cardinal du Perron de l'édition *in-folio* faite à Paris. La première avoit déjà été donnée dans *les Fleurs de bien dire* ; & c'est la seule des traductions d'Ovide que contient ce recueil qui soit en vers. Du Bray l'inséra aussi dans les *Délices de la poésie Françoise* de l'édition de 1620.

L'exemple du Cardinal du Perron fut contagieux. Plusieurs Ecrivains qui lui étoient inférieurs en mérite s'efforcèrent de l'imiter. « Je sortois du Col-
lege, dit M. Ogier dans une de ses
Lettres, lorsque cette fantaisie de
traduire & d'imiter les Epîtres d'Ovi-
de, venoit de s'emparer de l'esprit
des plus honnêtes gens du siècle.
Nous avons un recueil de la plûpart
de ces traductions, imprimé dès 1615.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Lettre de
l'Abbé de
Villeloin, au
devant la Tr.
des Ep. d'O-
vide par cet
Abbé.

& réimprimé en 1618. en 1621. & peut-être encore depuis. Je n'ai vu que l'édition de 1621. qui ne contient que des traductions en prose, excepté celle de la premiere Epître, traduite en vers par le Cardinal du Perron, qui a été réimprimée dans cette collection. Les autres Traducteurs sont, M. de la Brosse, Ecclésiastique attaché à ce Cardinal, & de qui l'on a plusieurs versions de divers ouvrages de Peres de l'Eglise, M. Hedelin, pere de l'Abbé d'Aubignac, des Portes Abbé de Thiron, Guillaume Colletet, & M. de Lingendes.

Ce fut ce dernier qui réunit ces traductions, & qui les dédia à *la Reine Mere du Roi (Marie de Medicis)*. Il avoit traduit lui-même les vingt & une Epîtres d'Ovide *pour le contentement de deux Princesses à qui, dit-il, il lui eût été bien difficile de les pouvoir refuser.* Cependant le recueil dont je vous parle, n'en contient que treize de sa traduction. M. de Lingendes se contenta, sans doute, de faire un choix de celles qu'il avoit travaillées avec plus de soin; & pour le reste, il aim mieux faire honneur au travail d'autrui que de publier le sien. Il a donné quelques

fois plusieurs traductions de la même TRADUC-
 Epître par différens Auteurs, tant afin TIONS
 que l'on puisse comparer les divers sti- D'OVIDE
 les, que pour faire plaisir au Public en EN PROSE
 lui présentant toutes ces traductions. ET EN
 Ce sont les motifs qu'il allegue. VERS.

Si vous parcourez cette collection, qui ne vous amusera pas beaucoup, & dont le stile lâche, & plus que suranné, vous plaira encore moins, vous remarquerez qu'en général toutes les traductions qu'elle contient sont fort paraphrasées; & que la plûpart sont plutôt des imitations que des traductions. Celle d'Ariadne à Thésée par le sieur de la Brosse, en particulier, est une espece de Roman dont il n'y a que le fond qui soit pris d'Ovide. Celle d'Hypermnestre à Lyncée dont le Traducteur n'est point nommé, est si mauvaise, & d'un stile si plat, que M. de Lingendes auroit mieux fait de la supprimer que d'en grossir son recueil. L'Abbé de Marollés dans ses remarques sur les Héroïdes d'Ovide, dit dans un endroit que la traduction de cette Epître est de Guillaume Colletet, & dans un autre il dit qu'il a de la peine à le croire à cause de la barbarie du langage. Mais ce pouvoit être un

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Lettre de
M. Ogier à
l'Abbé de
Villeloin.

Marolles,
Rem. sur les
Ep. Her. d'O-
vide, p. 244.

fruit de la première jeunesse de cet Auteur. La version de l'Épître de Sapho à Phaon, qui porte son nom, n'est d'ailleurs guères plus supportable.

François Ogier, M. de Bellefleur, Jean Prevost, Avocat en la Basse-Marche, Renouard, & plusieurs autres, voulurent aussi augmenter le nombre des Traducteurs & des imitateurs des Épîtres d'Ovide. Ogier traduisit la seconde en Quatrains, à l'exemple du Cardinal du Perron, & de M. de Meziriac duquel je vais bientôt vous parler.

» Je m'imaginois, dit-il, qu'il ne seroit
» pas difficile de les surpasser, sinon dans
» la force & la vigueur de l'expression ;
» au moins dans la facilité de la stru-
» cture & de la composition du vers. ...
» Toutefois quand je me trouvai em-
» barqué, je m'aperçus que la route
» étoit plus difficile à tenir que je ne
» pensois : je m'épouvantai de la lon-
» gueur du voyage, & je demeurai à
» moitié chemin. . . . Le démêlé que
» j'eus en ce tems-là avec le P. G. (le Pé-
» re Garasse, Jésuite) arrêta mes fureurs
» poétiques, & me fit penser à des étu-
» des bien plus réglées & plus sérieu-
» ses. » Le fragment de cette traduc-
tion que l'Abbé de Marolles nous a con-

servé , justifie la crainte de M. Ogier ,
& nous montre qu'il fit sagement d'*abandonner Phylis au milieu de ses plaintes.*

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

M. de Bellefleur , né au Perche , ne traduisit que deux Epîtres : celle de Sapho à Phaon , & de Canacée à Macaré : cette version ; qui est en prose , fait partie de celle des *Amours d'Ovide* , que l'Auteur publia en 1621. à Paris , & qu'il dédia à M. le Marquis d'Al-luye. Il paroît par ce qu'il dit dans son Epître dédicatoire , que sa traduction , ou plutôt son imitation libre de ces deux Epîtres d'Ovide , avoit déjà vû le jour avant 1621. & il est aisé de juger en la lisant , que l'Auteur étoit fort jeune quand il la composa. Il vivoit encore en 1661. ayant depuis long-tems embrassé l'état Ecclésiastique , où l'on assure qu'il s'est distingué par sa piété.

Je ne connois de Jean Prevôt que l'*Epître de Phylis à Démophoon imitée* , en vers françois , du latin d'Ovide. Elle se trouve dans la seconde partie de son *Bocage* , imprimé à Poitiers en 1613. à la suite de son *Apothéose* de Henri IV. Cette imitation , qui n'a point été connue de l'Abbé de Marolles , commence ainsi ;

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
ET EN
VERS.

A toi Demophoon , ta femme & ton hôtesse
La Princesse Phylis envoie ces regrets ,
Pour se plaindre de toy , qui contre ta promesse
Sejourne trop long-tems sur les rivages Grecs.

Nicolas Renoüard qui venoit de s'acquiescer de la réputation par sa traduction des Métamorphoses d'Ovide , croyant qu'il augmenteroit sa gloire en traduisant les Epîtres du même Poète , se mit aussi sur les rangs : mais il manqua de courage ou de tems après les premiers essais. Il ne donna que trois Epîtres , qui sont en prose , celles de Didon à Enée , d'Adriadne à Thésée , & de Médée à Jason. La *Lettre d'Octavie à Marc-Antoine tirée de la vérité de l'histoire* , que Renoüard a ajoutée aux trois premières Epîtres , & dans laquelle il se flattoit d'avoir imité Ovide , n'est qu'un discours fade & insipide , exprimé avec beaucoup de platitude. Octavie auroit assurément désavoué un Secrétaire de si mauvais goût , & Marc-Antoine n'auroit eu que du mépris pour une Lettre dictée avec si peu de génie , & si mal tournée.

De toutes ces anciennes traductions des Epîtres d'Ovide , la seule pour laquelle on conserve encore quelque esti-
me,

me, est celle du favant Gaspard Bachet, sieur de Méziriac, membre de l'Académie Française qu'il avoit vû naître. L'émulation lui fit entreprendre cet ouvrage. Témoin des applaudissemens que l'on donnoit à l'Épître d'Œnone à Paris traduite en vers par son frere aîné Guillaume Bachet, il traduisit dans le même goût l'Épître de Phylis à Démophoon, & la fit imprimer en 1616. à Dijon sous un titre orthographié à l'Italienne.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Cet essai lui fit honneur : on l'engagea à tourner de même en vers françois les autres Epîtres : il se rendit aux vœux de ses amis, & se fit de ce travail un amusement qui remplit les intervalles que son amour pour l'étude des Mathématiques lui laissoit libres. Il lisoit chaque Epître dans les compagnies qu'il fréquentoit le plus ordinairement, à mesure que la traduction en étoit achevée ; & l'on prétend qu'il ne comptoit pas d'abord en faire d'autre usage. Mais un Poëte s'obstine rarement à livrer ses productions aux ténèbres, sur-tout quand elles sont applaudies & demandées. Méziriac en fit l'épreuve. On loüa les fruits de sa Muse, & l'on ne tarda

TRADUC-
 TIONS
 D'OVIDE
 EN PROSE
 ET EN
 VERS.

pas à obtenir de lui qu'il les rendît publiques.

Dès 1620. il laissa paroître dans les *Délices de la Poësie Française* quatre des Epîtres qu'il avoit traduites, celles de Pénélope à Ulyffe, de Phylis à Démophoon, d'Hyppipyle à Jason, & de Didon à Enée; Et l'on eut soin d'avertir que l'Auteur se préparoit à donner dans peu la traduction de toutes les Epîtres du même Poëte. On assure en effet que Meziriac les avoit toutes traduites. Mais nous n'en avons que sept de sa version qui, avec celle d'Enone à Paris que son frere avoit déjà donnée, parurent en 1626. à Bourg en Bresse.

M. de Méziriac dédia cet ouvrage à André Frémiot, ancien Archevêque de Bourges, & l'accompagna d'un ample commentaire historique, mythologique, & critique, où il a versé à pleines mains l'érudition grecque & latine. Conjectures de toute espece, corrections de textes, citations sans nombre, variantes, tout en un mot ce qui peut annoncer un Savant, & montrer une vaste lecture, s'y trouve jusqu'à la profusion. Aussi quels éloges ce commentaire n'a-t-il pas fait donner à son Auteur?

Mais sa version des Epîtres d'Ovide de qui étoit pour le plus grand nombre des lecteurs, n'a pas reçu les mêmes applaudissemens. On a trouvé que la versification en étoit dure, sans élégance, sans délicatesse ; & que quelquefois même elle péchoit contre les règles auxquelles ce genre d'écrire doit être soumis. On a jugé que la version elle-même étoit trop libre ; qu'elle approchoit trop de la paraphrase ou de la simple imitation. Méziriac ne s'étoit, dit-on, si fort étendu, que pour faire mieux entendre le sens de son original : cependant, plusieurs fois il oublie la moitié d'un vers d'Ovide, & en d'autres endroits il s'éloigne un peu de la fidélité qui est le premier caractère de toute bonne traduction. « Sa version, dit-
 soit M. Ogier, sent beaucoup l'huile,
 quoique parfumée avec beaucoup de
 peine & d'industrie. . . . J'y vois plus
 de jugement que d'esprit, plus d'art
 que de nature. »

TRADUC-
 TIONS
 D'OVIDE
 EN PROSE
 ET EN
 VERS.

Lettre à
 M. l'Abbé de
 Villeloin.

Cet ouvrage de Méziriac étant devenu fort rare, feu M. de Sallengre le fit réimprimer en 1716. à la Haye, avec plusieurs autres écrits sortis de la même plume, & un discours fort curieux sur la vie & les ouvrages de l'Au-

teur. Cette édition est belle & bien exécutée.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

L'affection que le Président Nicole avoit pour Ovide, surtout pour les pièces où ce Poëte se livre le plus à la licence, lui avoit fait naître le desir de traduire aussi en vers les Epîtres Héroides; il le dit lui-même dans l'avertissement qui précède sa *Suite du recueil de diverses pièces choisies traduites en vers françois* : mais il en est demeuré au seul projet. Il en est de même, sans doute, de M. de la Mare, s'il est vrai, comme l'Abbé de Marolles le fait entendre, que ce Savant ait eu assez de loisir pour entreprendre une pareille traduction.

A l'égard de toutes celles que nous avons, & dont je viens de vous parler, l'Abbé de Marolles en juge fort sagement dans ses remarques sur le même ouvrage d'Ovide : il les estime peu, & il a raison : il en censure le stile, la trop grande liberté, le défaut d'exactitude, & l'on voit qu'il les avoit lûs avec réflexion. Mais il a un peu trop écouté son amour propre lorsqu'il prend occasion de cette censure, pour relever sa propre traduction des mêmes Epîtres d'Ovide qu'il donna en 1661. La comparaison qu'il en fait avec chacune de

cés anciennes versions ne tourne pas toujours à son avantage , au moins pour la fidélité à rendre le sens de l'original.

Quoique plus traducteur qu'imitateur , il ne laisse pas aussi que d'ajouter souvent aux pensées d'Ovide , ou du moins d'étendre celles de ce Poëte , & de se conformer trop quelquefois au goût de la paraphrase. Si son stile est plus pur , si ses expressions sont plus châtiées , c'est que notre langue elle-même avoit fait beaucoup de progrès dans l'espace de quarante ans qui s'étoient écoulés depuis les anciens Traducteurs qu'il critique jusqu'au tems où il donna sa version. Mais il n'avoit pas encore autant profité qu'il l'auroit dû de cette perfection vers laquelle notre langue s'avançoit lorsqu'il écrivoit , & dont plusieurs Auteurs du même tems avoient fait un meilleur usage que lui.

Il faut donc rabattre beaucoup des louanges que M. Ogier lui donne dans cette longue Lettre que l'Abbé de Marolles a fait imprimer lui-même à la tête de sa traduction. Qui oseroit , par exemple , dire aujourd'hui avec l'Auteur de cette Lettre , *qu'il ne croit pas qu'il y eût alors homme en France qui entendît mieux les Poëtes latins que l'Abbé*

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

de Marolles , ni qui pût exprimer leurs pensées & leurs graces dans un tour plus juste & dans une élocution plus françoise & plus naturelle : ce n'est pourtant là qu'une partie des éloges que M. Ogier prodigue à l'Abbé de Marolles. Mais l'Auteur étoit accoutumé à faire des panégyriques. Ce qui pourroit faire rechercher encore aujourd'hui les traductions de l'Abbé de Marolles , ce sont les notes qui les accompagnent , parce qu'elles renferment quelquefois des anecdotes littéraires dont la connoissance n'est jamais sans utilité : car d'ailleurs ces remarques toujours trop nombreuses , font plus d'honneur à la vaste lecture de l'Auteur qu'à son goût , & à la justesse de son esprit.

La traduction , aussi en prose , des Epîtres d'Ovide que l'Abbé de Bellegarde joignit à celle des Métamorphoses , n'a pas même le foible avantage qui peut faire rechercher celle de l'Abbé de Marolles : on n'y trouve ni remarques , ni anecdotes , & j'aurois de la peine à dire que le Traducteur dédommage son lecteur par la fidélité & l'exactitude de sa version. Il m'a paru au moins que cette traduction étoit extrêmement libre , & qu'en bien des endroits c'étoit

plus une esquisse des Epîtres d'Ovide, qu'une traduction en forme de ces Epîtres.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Avant, & depuis l'Abbé de Bellegarde, plusieurs Ecrivains connus ont tenté de traduire ou d'imiter en vers le même ouvrage d'Ovide, en tout ou en partie : & parmi ces Ecrivains, il me semble que Thomas Corneille, l'Abbé Barrin, & M. Richer n'ont pas mal réussi, quoique dans un degré différent, à exprimer la tendresse & la délicatesse des sentimens que le Poète prête à ses Héroïnes. La version de Corneille fait partie de ses *Pièces choisies d'Ovide traduites en vers françois*, & imprimées en 1670. On y trouve les Epîtres d'Arriadne à Thésée, de Sapho à Phaon, de Léandre à Héro, d'Héro à Léandre, d'Œnone à Paris, d'Hypsipyle à Jason, d'Hypermnestre à Lyncée.

Corneille ne donne pas la traduction de ces pièces comme un ouvrage parfait ; il n'avoit voulu que s'amuser, & divertir quelques amis. Aussi n'en fit-il point d'autre usage pendant quelques années. Et quand on le pressa de la publier, il demanda & prit du tems pour la revoir & la corriger. Il étoit capable de la perfectionner davantage.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

mais il convient qu'il ne put y travailler ni avec assez de loisir, ni avec toute l'application requise *pour y changer tout ce qui lui paroissoit de mal tourné pour la versification, ou trop éloigné des graces de l'original.* Il a diversifié son stile en se servant tantôt de Quatrains, tantôt de Stances, quelquefois du vers héroïque. Chaque Epître est terminée par de petites notes où il explique la fable.

La traduction de six Epîtres du même Poète faite par l'Abbé Barrin, est supérieure à celle de Corneille du côté du stile, de la douceur & de la facilité de la versification, & de la délicatesse des expressions. Elle l'emporte même du côté de la fidélité ; quoiqu'elle approche encore plus qu'il ne faut de la paraphrase que de la traduction. C'étoit le fruit des premiers travaux de l'Abbé Barrin, qui sacrifia les prémices de ses talents aux sentimens tendres & passionnés.

M. Richer que la poésie galante a occupé encore plus long-tems que l'Abbé Barrin, a traduit deux Epîtres de plus que celui-ci. Cette traduction est encore en vers françois. L'Auteur l'adressa en 1723. avec plusieurs autres

poësies de sa composition , à M. Delâtre d'Oby , alors premier Avocat Général au Grand Conseil. Si on l'en croit, il a essayé de rendre vers pour vers , & quelquefois il y est parvenu. Il convient cependant qu'il y a ordinairement dans chaque Epître un quart de vers françois plus que de latins , & il s'en excuse sur ce que le latin est moins diffus que notre langue.

Il ajoûte que l'exactitude n'a pas dû l'empêcher *de passer par dessus* quelques endroits qu'il avoit désespéré de pouvoir revêtir des ornemens de notre poësie : mais que ces omissions ne sont pas fréquentes ; qu'il n'a supprimé que quelques comparaisons qui n'auroient pas en françois la même grace qu'elles ont dans l'original. Qu'il a crû aussi qu'il étoit de la bienséance d'adoucir , ou même de retrancher quelques traits d'une morale trop licentieuse , & quelques obscénités qui auroient pû allarmer les oreilles du lecteur. Rien de plus louable : mais M. Richer auroit pû porter plus loin ces retranchemens. Chaque Epître a son argument qui en donne une espèce d'analyse.

A sa traduction il a joint les réponses d'*Hyppolire à Phedre* , & de *Protésilas à*

TRADUCTIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Laodamie, deux pièces qui paroissent assez bien tournées. La seconde seule est toute de l'invention de l'Auteur : pour la première, c'est une imitation d'une pièce latine de Sidronius, dont M. Richer n'a pris néanmoins que le plan. Le Poëte latin avoit trop de retenuë pour s'égaier autant que l'a fait son imitateur. Ce Jesuite faisoit sa cour aux Muses, & elles n'ont point été ingrates à son égard : mais le commerce qu'il avoit avec elles n'avoit rien que de très-chaste.

C'est par la raison du danger où la lecture des pièces dont je viens de parler expose les mœurs, surtout des jeunes gens, qu'il ne seroit pas à désirer que les *Héroïdes* d'Ovide fussent traduites avec autant d'élégance & de délicatesse que l'on en trouve dans la traduction ou imitation de l'Epître de Léandre à Héroque M. le Président Bouhier nous a donnée en 1737. & 1738. à la suite de plusieurs autres pièces qui ont été si bien reçues du Public. Ce que l'on goûte avec tant de satisfaction, laisse ordinairement une impression durable. La traduction de l'Epître de Léandre a été réimprimée dans le quatrième tome des *amusemens du cœur & de l'esprit*.

Le danger dont je parle est plus à craindre dans l'imitation de la même Epître, faite en vers par le sieur Tyfot de Patot, Professeur ordinaire en Mathématiques dans l'Ecole de Deventer en Ower-yffel. Si ce burlésque Ecrivain n'avoit fait de cette Epître qu'une pièce ridicule, on n'en seroit pas surpris ; rien n'étoit mieux assorti au caractère de son génie. Mais il y a poussé la licence beaucoup plus loin qu'Ovide. C'étoit le goût de cet Auteur ; il avoit l'esprit & les sentimens fort libres sur les mœurs aussi bien que sur la Religion. Tout ce qu'il a dit pour se justifier sur ces points essentiels, n'a fait aucune impression sur ceux qui ont connu sa personne & ses ouvrages.

Quoique fort éloigné de vous donner la même idée de Mademoiselle l'Héritier dont la sagesse n'a pas besoin d'apologie, je ne puis m'empêcher de la blâmer de s'être fait une occupation sérieuse de traduire de nouveau les vingt & une Epîtres d'Ovide, & surtout dans un âge où ceux qui ont le plus aimé ces frivoles & dangereux amusemens, sont ordinairement portés à les condamner. D'ailleurs, je conviendrai que cette tra-

TRADUCTIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

duction est supérieure à toutes celles qui avoient paru jusques-là. Elle est adressée à *Madame la Comtesse de Vertillac* par une Epître en vers où l'esprit & la délicatesse du goût de cette Comtesse reçoivent un juste tribut de louanges.

Pour mettre de la variété dans cette traduction, Mademoiselle l'Héritier a traduit les Epîtres du Poëte latin en différentes manieres : on en trouve en vers suivis, en Quatrains, & en vers de diverses mesures. Il y en a même cinq qui ne sont qu'en prose, pour rendre la diversité complete : en évitant l'uniformité, le plus qu'il est possible, elle a tâché de satisfaire les goûts différens. Quoique cette traduction soit de l'année 1732. elle a été oubliée dans la liste des ouvrages de Mademoiselle l'Héritier donnée par l'Auteur de l'*Almanach des Dames savantes* qui n'a été imprimé qu'en 1735.

Aux vingt & une Epîtres d'Ovide, on en joint ordinairement trois autres qui répondent à trois de celles de ce Poëte. Ces trois Epîtres ajoutées, sont celles d'Ulysse à Pénélope, de Démophon à Phyllis, de Paris à Œnone. On les attribue à Aulus Sabinus, Orateur & Poëte, qui étoit contemporain d'Ovide, &

c'est de lui que parle ce Poëte dans quelques-unes de ses Elégies. Les bons critiques font peu de cas de ces trois Epîtres : ils n'y trouvent ni la délicatesse, ni le génie d'Ovide. L'Abbé de Marolles qui en portoit un jugement plus favorable, & qui y appercevoit une élocution digne des bons siècles, crut faire plaisir au Public en les traduisant en notre langue. Sa version étoit peu capable de leur concilier l'estime de ceux qui les méprisoient. Mais le Traducteur n'en étoit nullement persuadé. Sa traduction qui est en prose, fait partie de son *Recueil de diverses poësies d'Ovide, & d'autres Poëtes anciens* qu'il a traduites, accompagnées de remarques, & publiées en 1661. in-8.

TRADUCTIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Ceux qui ont mis en notre langue les Elégies amoureuses d'Ovide, ont encore plus nuï aux bonnes mœurs que les Traducteurs des Epîtres Héroïdes. Pouvoient-ils ignorer que ces Elégies ne respirent que la mollesse, & qu'elles se sentent trop de la vie efféminée du Poëte ? Combien de fois Ovide fait-il gloire de ce qui n'étoit propre qu'à le couvrir de confusion aux yeux des lecteurs moins passionnés ? Si l'on y trouve rarement de ces expressions obscènes

qu'on lit dans Catulle, dans Horace & dans Martial, le poison n'en est que plus dangereux. Plus il y a d'art dans ces écrits, plus l'Auteur est attentif à n'y employer que des termes convenables à la moleste qui en fait le caractère principal; plus les traits qu'il lance sont capables de blesser, plus les playes que font ces traits peuvent être incurables.

Le premier qui ait traduit quelques-unes de ces Elégies, est François Habert, que l'on croit mort vers l'an 1561. Il en a traduit quatre en vers françois de dix syllabes où il n'observe que par hazard l'alternative des rimes masculines & féminines. Il les adresse à son ami *Benoît Fourcheret*, Prieur de Fontaines, amateur des Lettres humaines, dont il dit dans une de ses Epîtres, que voulant lui écrire, *Dame Vergogne* tâcha de Ben empêcher en lui disant :

Je m'ébahis de ta folle entreprise
D'écrire à cil que tant on autorize;
Et qui a plus de doctrine au cerveau
Que tu ne beus oncques de gouttes d'eau.

Dame Vergogne auroit encore mieux fait de le détourner de traduire ces quatre Elégies d'Ovide, ou de lui repré-

sentir du moins qu'il devoit chercher
des expressions moins indécentes que
celles dont il s'est servi. Mais un Poète
est rarement docile ; & je doute qu'Ha-
bert se fût soumis aux plus sages remon-
trances.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN-
VERS.

Sous le regne d'Henri IV. le célèbre
Regnier imita quelques Elégies du mê-
me Poète latin dans deux de ses Saty-
res , la septième & la treizième , &
dans trois de ses Elégies , la seconde ,
la troisième & la quatrième. Bellefleur
a toutes dérobées (les Elégies d'Ovide) à la
*langue latine pour les mettre en prose fran-
çoise*. C'est ce que dit l'Abbé Barrin
qui avoit eu la patience de lire cette
traduction imprimée en 1621. sous le
titre des *Amours d'Ovide*. Ce que l'Ab-
bé de Marolles en cite dans ses remar-
ques sur les Elégies d'Ovide , est d'un
goût si mauvais , & d'un stile si peu
supportable , que ce seroit un vrai sup-
plice si l'on étoit condamné à lire une
pareille traduction.

L'Abbé Barrin , quelque modéré
qu'il soit dans le jugement qu'il en porte ,
assure que l'on peut dire de l'Auteur qu'il
entend assez bien Ovide , mais qu'il en dé-
truit le sens , par ce qu'il ajoute de lui-mê-
me ; & que son expression trop hardie nuit

à l'éclaircissement qu'il auroit pû en donner, s'il eût estimé assez l'original pour ne suivre que les pensées du Poëte. C'étoit en son tems un très-habile homme, continuë M. Barrin; mais à présent il n'auroit qu'à rengainer sa traduction; & le goût de nos connoisseurs ne lui pardonneroit pas les soins qu'il a pris pour la satisfaction du Public.

Le pardonneroit - on davantage au Marquis de Villaines qui a choisi les endroits les plus tendres & les plus dangereux des mêmes Elégies pour les traduire en vers françois? Cet Ecrivain, qui avoit été de l'Académie de l'Abbé d'Aubignac, a senti lui-même qu'on fera étonné qu'un homme de sa naissance & de sa profession se soit donné le loisir de s'attacher à un pareil ouvrage. Il avoit en effet des emplois qui lui faisoient plus d'honneur que ses minces talens pour la poésie, & des occupations qui devoient emporter une grande partie de son tems. Mais il vouloit se divertir; c'est l'excuse au moins qu'il apporte fort sérieusement; & il ne croyoit pas, sans doute, pouvoir choisir un divertissement plus noble. Son intention d'ailleurs n'étoit pas, si on l'en croit, que son ouvrage devînt public; & ce n'étoit que par précaution

qu'il y avoit fait une préface. Vous en croirez ce qu'il vous plaira. Ce Marquis de Villaines, Baron de Chapelaine-d'Anglure, Gouverneur de Vitry-le-François, &c. se nommoit Nicolas Bourdin, & mourut en 1676. Ainsi sa traduction parut de son vivant, puisqu'elle fut imprimée en 1668. On a encore de lui quelques ouvrages. Sa versification est communément fort plate & fort rampante.

TRADUCTIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Celle du Président Nicole, autre Traducteur des Elégies amoureuses, est plus noble & mieux soutenue. L'Abbé Barrin qui n'avoit point d'intérêt à l'élever, dit que ses vers sont naturels, que son tour est galant, que ses expressions sont justes, & qu'il traduit parfaitement bien Ovide. C'est peut-être un peu trop dire : il me semble qu'il est plus imitateur que Traducteur. Ce Magistrat Chartrain ne s'est attaché qu'à quelques Elégies particulières, sans suivre l'ordre que l'Auteur leur a donné; de quarante-six Elégies, il n'en a fait paroître que dix-sept.

C'est l'unique motif que l'Abbé Barrin dit avoir eu pour travailler sur le même sujet. Il proteste qu'il n'eût pas tenté une nouvelle traduction, si celle

de M. Nicole eût été complète , mais qu'il crut pouvoir s'enrichir des restes d'une plume si délicate , & *cacher les désavantages de sa nouvelle traduction sous ce qu'il lui donnoit d'étendue*. Il insinua cependant un autre motif dans l'aveu qu'il fait de la passion de l'amour qui le tourmentoit. Elle lui dictoit d'exprimer ses sentimens ; & il les chercha encore plus dans son propre cœur que dans Ovide. Aussi convient-il qu'il n'a fait aucuns larcins à son prédécesseur.

Mais il n'avoit dessein apparemment que de faire un simple compliment , lorsqu'il ajoute qu'il seroit bien fâché d'emprunter quelque chose de ceux qui ne voudroient pas lui rien devoir en pareille rencontre. Il avoit lui-même trop de conformité avec Ovide , considéré comme Poète galant , pour ne pas sentir la supériorité de sa traduction sur celle du Président Nicole. Comme lui , il étoit *perdu d'amour* ; c'est lui-même qui le dit : comme le Poète latin , il ne voioit rien alors , il ne goûtoit rien que ce qui pouvoit nourrir & enflammer sa passion. Son cœur se montre , pour ainsi dire , à nud dans cette traduction , & dans la préface qui la précède , remplie de préceptes & de maximes de galanterie

que l'on ne peut que condamner.

Il y fait néanmoins lui-même le procès aux *Elégies* d'Ovide, quand il dit : Que ce Poëte y a si bien humanisé la vertu, & rendu les sens si spirituels, que le jugement s'est trouvé d'accord avec le plaisir, & la pudeur avec la galanterie. La vertu humanisée par Ovide, la galanterie d'accord avec la pudeur, le plaisir en union avec le jugement ! Voilà des phénomènes aussi impossibles que l'alliance de la piété avec le libertinage. Le privilege accordé pour l'impression de cette traduction est de 1665. Cependant je n'en ai point vu d'édition antérieure à l'année 1676.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Cet ouvrage étoit, comme la traduction des *Epîtres Héroïdes*, un fruit de la jeunesse de l'Auteur ; & il y a lieu de croire qu'il n'étoit point encore engagé dans l'état Ecclésiastique, lorsqu'il le fit, s'il est vrai qu'il ne fut ordonné Prêtre qu'en 1703. Fils d'un Magistrat du Parlement de Rennes, il fut lui-même élevé aux dignités dans l'état qu'il avoit embrassé. Il a été Chanoine, Grand Chantre, & Grand Vicaire de Nantes ; & l'on dit qu'il se distingua dans la prédication. Ce qui doit le faire

TRADUC-
 TIONS
 D'OVIDE
 EN PROSE,
 ET EN
 VERS.

estimer davantage, c'est qu'il témoigna, comme on l'assure, un vif regret des ouvrages de sa jeunesse. Quelque belle que soit sa traduction, son repentir a dû causer encore plus de plaisir. Pour moi j'aime mieux voir couler ses larmes, que d'entendre les charmes de sa voix : ceux-ci peuvent corrompre les cœurs, les regrets ont pû guérir le sien.

Thomas Corneille a traduit aussi sept des Elégies d'Ovide, & M. Richer a donné depuis la douzième du second livre. La traduction du premier est avec celle qu'il a faite en vers de quelques pièces choisies du Poëte latin, & celle de M. Richer parmi les poësies diverses qui sont à la suite de sa traduction des Héroïdes.

Long-tems auparavant, l'Abbé de Marolles avoit donné à la suite de sa traduction en prose de Tibulle en 1653. une version aussi en prose de l'Elégie sur la mort de ce Poëte, qui est la neuvième du troisième livre des amours d'Ovide. Cette traduction est un peu différente de celle qui fait partie de sa version de toutes les Elégies d'Ovide. Dans une remarque sur cette Elégie, il parle de deux autres traductions

de la même pièce ; l'une en vers par Pierre de Mareassus ; l'autre en prose par M. de Bellefleur : la traduction de celui-ci parut en 1621. je vous en ai parlé : celle de Marçassus fut imprimée en 1620. C'est une amplification , qui n'auroit pas même fait honneur au plus médiocre écolier.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

L'Elégie sixième du second livre sur la mort du Perroquet de Corinne a été aussi traduite par l'Abbé de Marolles , d'abord en prose , & ensuite en vers françois. Celle qui est en prose diffère un peu de sa traduction de la même Elégie donnée en 1661. Je ne sçai dans quelle édition il a trouvé que cette Elégie étoit la seconde de celles du Poëte latin. Sa traduction en vers est très-paraphrasée. La pièce n'a que soixante-deux vers dans le latin , & il lui a fallu cent-vingt-six vers françois pour la rendre assez mal.

Avant lui , Charles de Piard , sieur d'Infrainville , & de Touvant , avoit traduit en forme de Stances , l'Elégie dixième du premier livre. Cette Elégie est imprimée dans les *Délices de la poésie Française* , avec quelques autres pièces du sieur de Touvant. Je n'ai

TRADUC-
 TIONS
 D'OVIDE
 EN PROSE
 ET EN
 VERS.

pas de peine à croire qu'il ne se trouve
 encore plusieurs autres traductions ou
 imitations des Epîtres & des Elégies
 d'Ovide , surtout parmi les œuvres de
 nos Poètes ; mais pour les connoître ,
 il faudroit avoir examiné toutes ces
 œuvres , & c'est un travail dont vous
 devez me dispenser pour le présent.

Fin du cinquième Tome.





